

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Gagnon, Michelle - La forêt de la peur

Gagnon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

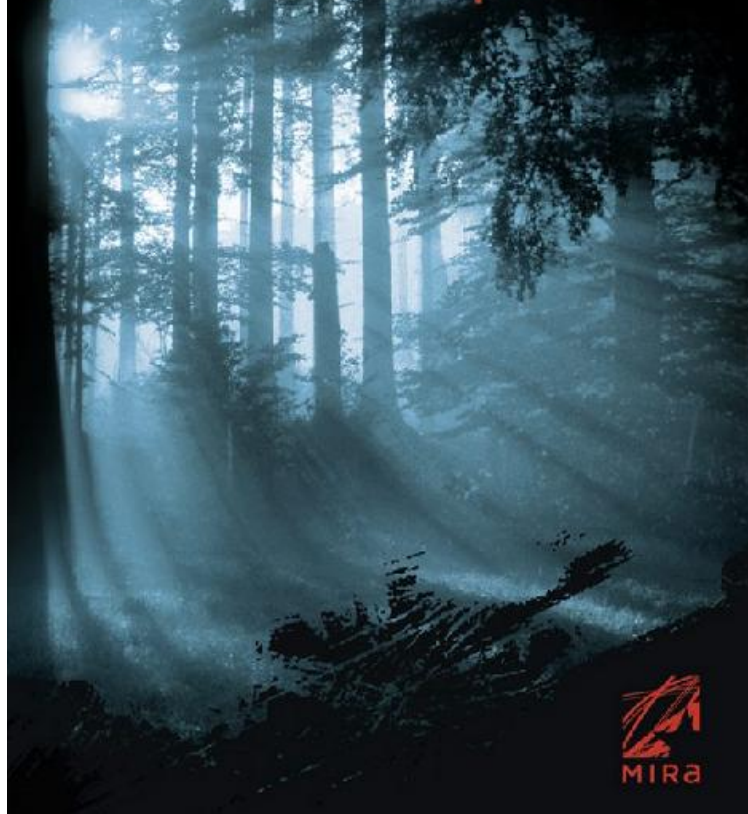
MICHELLE GAGNON

La forêt de la peur



MICHELLE GAGNON

La forêt de la peur




MIRA

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Prologue

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

29.

30.

31.

32.

33.

34.

35.

36.

37.

38.

39.

40.

NOTE DE L'AUTEUR

© 2008, Michelle Gagnon.

© 2010, Harlequin S.A.

978-2-280-21347-9

DU MÊME AUTEUR CHEZ MIRA

Le cercle de sang

Roman

Titre original :

BONEYARD

publié par MIRA®

Traduction de l'américain par PHILIPPE MORTIMER

Mira® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Photo de couverture

Sous-bois : © FRANK KRAHMER/ZEFA/CORBIS

83-85 boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.
www.harlequin.fr

Prologue

Cougar feuilleta le carnet de piste. Il trouva le nom « Chaz » deux pages avant celle sur laquelle il venait de signer, vérifia la date. *Merde*, se dit-il, *ce salaud a une journée entière d'avance sur moi*. A ce rythme, il ne le rattraperait jamais. Il reposa le carnet de piste, dévissa le bouchon de sa gourde et avala une longue gorgée d'eau. C'était bien sa faute. La veille, il avait bu quelques verres de trop dans un bar miteux de Bennington au lieu de se coucher tôt.

Il avait prévu de marcher une trentaine de kilomètres ce jour-là, jusqu'à Bascon Lodge, au sommet du mont Greylock. Il consulta sa montre : il était déjà 4 heures de l'après-midi et il ne restait que quelques heures avant la tombée de la nuit. Handicapé par sa gueule de bois et son départ tardif, il pouvait s'estimer heureux d'être arrivé jusque-là. Il lui faudrait trouver un endroit où dormir à North Adams, peut-être même serait-il obligé de faire du camping sauvage non loin du chemin de grande randonnée, si les motels du coin s'avéraient trop onéreux.

Cougar chercha des yeux un endroit où installer son appareil photo. Il le percha délicatement sur deux branches entrecroisées puis jeta un coup d'œil dans le viseur, pointé vers une pancarte où l'on pouvait lire en grosses lettres blanches : « BIENVENUE DANS LE MASSACHUSETTS. CHEMIN DE GRANDE RANDONNÉE DE PINE COBBLE : 2 KILOMÈTRES. CAMPING DE SHERMAN BROOK : 3 KILOMÈTRES. » Il passa brièvement une main dans ses cheveux châtons ébouriffés puis, pendant que le voyant du minuteur clignotait, il arbora un grand sourire en levant les deux pouces vers le ciel avant de retrouver son air maussade juste après le claquement de l'obturateur.

Connard de Chaz ! songea-t-il. Il n'aurait jamais dû s'em- barquer dans une telle rando avec un mec aussi compétitif dans l'âme. La traversée des Appalaches à pied était toute une aventure – des mois de randonnée dans quatorze Etats de l'est des Etats-Unis, du Maine à la Georgie, soit plus de trois mille kilomètres de marche. Chaz n'avait que ce projet à la bouche pendant leur dernière année de lycée, il avait tant insisté que Cougar avait fini par accepter de l'accompagner. Ils avaient passé les vacances de Noël et de Pâques à étudier soigneusement des cartes d'état-major, à prévoir le moindre détail.

– Mon vieux, ça va être génial, avait dit Chaz en mâchonnant sa sempiternelle chique de tabac. Ça sera notre baroud d'honneur avant de devenir de simples esclaves du système.

Et il avait vu juste. Les premières semaines de l'excursion avaient été du tonnerre. Les frontières du Maine franchies, les douleurs initiales s'étaient apaisées et ils s'étaient habitués au poids de leurs sacs à dos. Les montagnes du New Hampshire avaient été éprouvantes mais cela en valait la peine. La nuit, ils dînaient en plein air et dormaient dans des refuges ou à la belle étoile. Cougar, pur produit de la ville, avait ainsi vécu sa première expérience de campeur, et il y trouvait beaucoup d'agréments. Chaz et lui avaient discuté de longues heures autour d'un feu de camp, abordant tous les sujets : la politique, la philosophie et l'avenir qui les attendait. Chaz avait pris soin de se munir d'une herbe de première qualité qu'ils avaient fumée en contemplant le ciel étoilé. En dépit de ses réticences initiales, Cougar avait vécu les meilleurs moments de sa vie.

Mais, quelques jours auparavant, après une ascension particulièrement pénible des Green Mountains dans le Vermont, ils avaient bu un peu trop et s'étaient disputés au sujet de la dernière tranche de viande de dinde séchée. En se réveillant le lendemain matin, Cougar avait découvert que Chaz était parti.

Et depuis lors, il s'épuisait à essayer de le rattraper. On arrivait à la fin du mois d'août. Ils avaient commencé leur périple un peu tard dans la saison et n'avaient guère rencontré d'autres randonneurs en route pour le Sud. Mais il ne devrait pas tarder à croiser des marcheurs se dirigeant vers le nord. Il tomberait sans doute sur d'autres gens sympas, peut-être même des filles en quête d'amour. Tant pis pour cet ours mal léché de Chaz, se dit Cougar en hissant son sac sur ses épaules et en traversant de frêles bosquets de bouleaux blancs. Son fardeau de vingt-cinq kilos ne lui pesait plus, à présent. Après avoir franchi les monts du Maine, du New Hampshire et du Vermont, la fin de la rando en Nouvelle-Angleterre allait sans doute lui paraître beaucoup plus facile.

Plus il avançait vers le sud, moins la forêt était dense : les sapins et les épicéas laissaient la place aux cèdres. Certaines portions de chemin étaient abruptes et le forçaient, lorsqu'il descendait une pente, à crapahuter de biais. A présent qu'il venait de pénétrer dans le Massachusetts, les sentiers étaient moins accidentés. De part et d'autre du chemin, de petits étangs peuplés de castors jalonnaient sa progression ; le vent dessinait à leur surface des rides blanches d'écume.

Seul en pleine nature, Cougar s'accorda une minute de pause. Il était encore un peu effrayé par ce drôle de type qui l'avait pris en stop, avec d'autres randonneurs, la veille au soir. La plupart des autochtones vivant aux abords du chemin de grande randonnée savaient que les randonneurs avaient des surnoms. Sur la piste des Appalaches, il était connu sous le pseudo de Cougar, bien plus seyant que son vrai nom. Il adorait signer de ce nom de fauve les carnets de piste et se délectait de savoir que personne, sauf Chaz bien sûr, ne savait que, dans le vrai monde, il n'était que Jeff Feldman, un jeune habitant sans relief de Boston qui avait remis à l'année suivante ses études dentaires pour accomplir ce périple. Mais le mec bizarre de la veille, qui conduisait une vieille Tercel, avait insisté pour connaître son vrai nom, lui faisant regretter d'être monté dans sa voiture de merde. Il y avait aussi quelque chose dans la manière dont ce type le regardait qui l'avait mis franchement mal à l'aise. Mais il les avait déposés, comme promis et sans incident, à l'endroit où commençait le chemin de randonnée. Et Cougar s'était empressé de l'oublier en regagnant, passablement éméché, le gîte d'étape de Congdon.

Il interrompit de nouveau sa marche et tendit l'oreille. N'aurait-il pas dû entendre le babil des oiseaux ? Il s'était accoutumé au bruissement continu de la nature sauvage ; or, depuis qu'il avait franchi la frontière du Massachusetts, il régnait le plus parfait silence autour de lui. Un moucheron vint se poser sur son cou ; il l'éloigna d'un geste vague et nota qu'il lui faudrait racheter de l'insecticide à la prochaine ville.

Il reprit sa marche, d'un pas plus vif désormais – même s'il se jugeait un tantinet paranoïaque, au fond. Qui aurait été assez fou pour le suivre subrepticement sur près de dix kilomètres ? Si ce gars avait voulu entreprendre quelque chose de pas clair, il l'aurait fait la veille ou se serait faufilé dans le gîte pendant que les randonneurs y dormaient. Les autres n'auraient rien trouvé de suspect à son absence le lendemain matin. Il était fréquent que des marcheurs décident de partir avant l'aube sans un mot d'adieu. Cette pensée le fit frissonner. Il tira sur son bandana pour éponger la sueur qui lui trempait la nuque. C'était vraiment idiot... Il jouait à se faire peur, voilà tout. *Connard de Chaz !* pensa-t-il de nouveau, avec colère. Chaz mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix et pesait près de cent dix kilos. S'ils avaient poursuivi leur chemin ensemble, il ne serait venu à personne l'envie de s'en prendre à eux.

Un craquement bruyant l'arrêta net. Il entendit tout près des branches se briser : quelque chose de massif se dirigeait pesamment vers lui. Cougar se figea sur place, avant de se tourner lentement

vers la source du bruit qui approchait. Il songea à détaier, mais pour aller où ? A sa connaissance, il n'y avait que des bois à des kilomètres à la ronde et il n'avait pas vu d'autre randonneur de la journée. Il recula de quelques pas, sentit les poils de sa nuque se hérissier. Il ramassa une branche morte dont l'écorce s'effrita dans sa main, mais dont le bois semblait bien dur. Il sentit son sac à dos racler contre une surface dure et fit volte-face. Il était adossé à un arbre, un érable de bonne taille. La chose qui bruissait dans la végétation s'approchait de lui, il l'entendit patauger lourdement dans la mare qu'il venait de longer. Elle surgit soudain d'un buisson à quelques mètres de Cougar qui retint son souffle, resserrant son étreinte sur son gourdin improvisé.

C'était un ours brun, et un gros. Une masse de plus de trois cents kilos sous une fourrure touffue. Lorsque l'animal se tourna vers Cougar, celui-ci remarqua qu'une branche pendillait sous son museau. Le fauve le dévisagea avec curiosité. Cougar se mit à fouiller précipitamment dans sa mémoire : il avait lu dans *Le Guide du vrai randonneur* des consignes à observer en cas de rencontre avec un ours, mais il était bien incapable, en cet instant, de s'en souvenir. Tout ce qu'il savait avec certitude, c'est qu'il ne fallait surtout pas se mettre à courir.

L'ours ouvrit la gueule, lâchant la branche qui chuta au sol. Puis, de son pas lourd, il s'approcha un peu plus de Cougar. Ce dernier respirait péniblement, il avait l'impression que ses poumons s'étaient rétractés au fond de sa cage thoracique et refusaient de se gonfler. Un filet d'urine se mit à couler le long de sa cuisse, trempant son short. L'ours tendit brusquement le cou, levant son museau vers le ciel comme s'il humait l'air pur des bois, avant de laisser échapper un sifflement rauque et sonore. Un instant plus tard, il baissa la tête et leurs regards se croisèrent. Le souffle court face à la bête, Cougar demeura tétanisé face à ces yeux noirs qui semblaient le jauger comme si elle hésitait à charger. L'ours lâcha un grognement terrifiant et bifurqua subitement sur la gauche pour regagner les profondeurs de la forêt, passant à deux ou trois mètres de Cougar.

C'est alors qu'il entendit des voix non loin de là, sur le sentier. D'autres randonneurs venaient vers lui. Ses genoux se mirent à flageoler et son corps glissa gauchement le long du tronc de l'arbre jusqu'à ce qu'il s'affaisse sur le sol terreux. Tandis que sa respiration revenait lentement à la normale, son soulagement se changea en gêne, causée par la tache éloquente qui souillait son short. Il ne voulait surtout pas qu'on puisse dire de lui qu'il s'était pissé dessus à la vue d'un ours. Une telle réputation le poursuivrait jusqu'en

Georgie. Il se pencha et se délesta fébrilement de son sac avant de fouiller précipitamment dedans. Et lorsque le groupe de marcheurs apparut à quelques pas de lui, Cougar avait réussi à couvrir la marque d'infamie en nouant promptement une chemise autour de sa taille.

Il était grand temps, d'autant que le groupe en question était composé de filles. A en juger par la légèreté de leurs sacs, leur excursion ne devait durer que la journée. Elles étaient plutôt jolies. Il hocha la tête vers elles et cria :

– Salut !

– Salut, tout va bien ? répondit la blonde qui marchait en tête.

Ses couettes jaillissaient d'un fichu rouge. Elle portait un soutien-gorge de sport carmin assorti et un short noir moulant. Elle le considéra un instant avant de demander :

– Tu es un Sobo ou un Nobo ?

– Un Sobo, répondit-il.

Dans le jargon des randonneurs, le vocable Sobo¹ désignait un marcheur se dirigeant vers le sud. Une randonneuse à la journée qui connaissait ce terme devait résider dans le coin, conjectura Cougar. S'il ne commettait pas d'impair, il aurait sans doute un lit où dormir ce soir.

– Ah bon ? Tu as encore une longue route devant toi, alors?

Il haussa les épaules avec nonchalance.

– Ouais, mais le plus dur est fait. Les White Mountains... Ça, c'était pas de la tarte.

– Ouais, c'est ce qu'on dit, répondit l'une des brunes.

Elle était mignonne mais pas autant que la blonde. Les filles s'étaient arrêtées à trois mètres de lui, à l'endroit même où l'ours avait débouché de la forêt. Il s'apprêtait à relater l'histoire de cette confrontation – dans une version où il mettait l'ours en fuite –, lorsque le regard de la brune se posa sur le sol : – Tiens, c'est quoi, ça ?

Elle montrait du doigt le bout de bois que l'ours avait lâché. Cougar s'en approcha en affectant la plus grande décontraction

– Ah oui, les filles... Vous venez de rater quelque chose...

Sa voix se fit plus faible tandis que tous les regards convergeaient vers l'objet. Ce n'était pas une branche, en fait.

– Oh ! merde, c’est...

La blonde recula d’un pas avant de jeter un regard horrifié à Cougar.

La bile lui monta à la bouche, il la ravala.

– Je crois..., bredouilla-t-il.

Il s’interrompit et se racla la gorge avant de reprendre :

– Je crois qu’on devrait marcher jusqu’à la ville la plus proche pour appeler les flics.

¹ Néologisme forgé sur le modèle de « hobo », sorte de vagabond américain du siècle dernier qui voyageait en resquillant dans les trains de marchandises (NdT).

1.

Kelly Jones traversa à grands pas le campus de Quantico¹, ne s'arrêtant que pour laisser le passage à un contingent de nouvelles recrues. Elle esquissa un sourire en les voyant marcher vers un bâtiment brun aux allures de caserne qui abritait des salles de classe. Elle avait détesté porter cet uniforme – le polo bleu marine et le pantalon ample, qui leur donnait un air de golfeurs égarés dans leur quête du neuvième trou. Mais, rétrospectivement, elle comptait ses seize semaines de formation initiale parmi les meilleurs moments de sa vie. Elle avait adoré les formations pédagogiques, l'entraînement au maniement des armes et ses footings quotidiens sur la « route des briques jaunes », ainsi nommée en raison des cailloux ocre qui jonchaient ce chemin de campagne. *Depuis, mon existence n'a été qu'une succession de relations avortées et de morts violentes*, se dit-elle avec regret en poussant une porte qui menait à l'intérieur de l'un des bâtiments ternes qui bordaient le campus.

Elle s'accorda une brève pause dans le hall d'entrée, tâchant de se rappeler le chemin qui menait au bureau de son supérieur. Le Service des sciences du comportement, logé au sous-sol, s'articulait autour d'un dédale de couloirs peints en couleurs vives destinées à faire oublier l'absence de fenêtres. Même au bout de six mois, Kelly parvenait encore à se perdre dans ce labyrinthe, principalement parce qu'elle avait passé ce semestre à arpenter le pays en tous sens pour participer à des enquêtes. Se fiant à son instinct, elle prit à droite et s'engagea dans un étroit corridor, faisant claquer ses semelles sur le carrelage d'un blanc immaculé. Après avoir bifurqué deux ou trois fois, elle se retrouva face à une porte sur laquelle on pouvait lire : « AGENT SPÉCIAL PRINCIPAL GERALD MCLARTY ». Elle frappa et entra.

L'endroit offrait un contraste frappant avec le couloir. Le sol était couvert d'une épaisse moquette en laine de l'Atlas gris ardoise. Les murs lambrissés étaient ornés de cartes anciennes, élégamment encadrées, et des plantes vertes s'épanouissaient discrètement aux quatre coins de la pièce. Kelly sourit à la femme qui était assise derrière un bureau au fond. Celle-ci désigna le téléphone qu'elle plaquait contre son oreille et lui indiqua d'un geste le canapé bleu marine qui lui faisait face. Kelly résista à son envie de grincer des dents – elle détestait qu'on la fasse attendre. Surtout aujourd'hui,

alors qu'elle avait un million de choses à faire avant de rentrer chez elle pour faire sa valise.

Elle s'installa sur les coussins moelleux et se mit à en dresser la liste dans sa tête. Il fallait qu'elle achève de rédiger son rapport sur la dernière enquête, et qu'elle s'assure que différents exemplaires soient adressés aux différents services concernés. Elle devait absolument s'arrêter au pressing avant l'heure de la fermeture, et, malgré son peu de goût pour le shopping, il lui fallait trouver un chapeau de plage de bonne qualité. Ses cheveux roux et sa peau laiteuse n'allaient pas trop apprécier le soleil des Caraïbes, surtout en cette saison. Et, de retour chez elle, il faudrait qu'elle s'occupe du frigo qui débordait d'aliments.

Ses pensées furent interrompues par l'ouverture d'une porte à l'autre bout de la pièce. La voix de Gerry McLarty résonna et Kelly ne put s'empêcher de sourire. Son nouveau patron était infiniment plus compétent que le précédent. C'était surtout à cause de lui qu'elle avait décidé d'accepter la promotion que lui avait proposée sa hiérarchie. La différence entre les deux hommes était frappante. Alors que l'agent spécial principal adjoint Bowen n'était qu'un gratte-papier dénué de toute expérience pratique – et qui compensait son inaptitude en tyrannisant ses subordonnés –, Gerry McLarty était un agent formé sur le terrain, maintes fois décoré, et qui était sorti du rang grâce à son courage et son intelligence. Il était profondément respecté par tous les gens qui avaient eu la chance de travailler avec lui. Même s'il avait rechigné à prendre la tête d'un service, cet esprit supérieur, à qui l'on devait la capture de certains des plus redoutables tueurs en série, s'était montré tout aussi capable de gérer les agents qu'il avait sous ses ordres.

Kelly avait éprouvé, au début, quelques réticences à rejoindre le Service des sciences du comportement. Elle avait passé pas mal de temps, au cours de sa carrière au FBI, à compiler les synthèses effectuées par le SSC, et cette invitation à en faire partie ne l'avait guère séduite. Un simple coup de téléphone de McLarty avait changé cette disposition d'esprit. Il avait apprécié le travail accompli par Kelly dans une enquête qui avait eu un retentissement national, une affaire de meurtres en série dans le sous-sol d'une université. Il avait su la persuader, faisant valoir que le style de Kelly cadrerait parfaitement avec la philosophie du SSC. Face à l'insistance de McLarty, elle avait fini par accepter sa mutation, à titre provisoire.

Le visage rougeaud de McLarty pointa par l'entrebâillement de la porte et s'illumina aussitôt.

– Agent Jones ! On m’avait bien dit que vous étiez de retour. Entrez donc. Je veux tout savoir.

Il lui fit signe de la rejoindre de sa grosse main et elle s’exécuta. Sur les murs du bureau de son patron, les cartes anciennes étaient également nombreuses, mêlées à des photos de ce dernier avec divers grands de ce monde, parmi lesquels le président, le ministre de la Justice et Bono, le chanteur du groupe U2.

– Alors...

Il s’assit lourdement dans un énorme fauteuil pivotant en cuir et joignit les mains sur son bureau.

– Comment ça s’est passé à Cleveland ?

Kelly lui fit un récapitulatif de son intervention auprès de la brigade locale des homicides, qu’elle avait aidée à traquer un homme soupçonné d’avoir enlevé et tué une douzaine d’enfants au cours des dix dernières années. Il était sous les verrous à présent et les flics de l’Ohio, qui disposaient de preuves l’impliquant dans au moins deux des meurtres, avaient bon espoir de lui arracher des aveux. Tandis qu’elle parlait, Kelly eut l’impression que son patron avait l’esprit ailleurs.

– Tout va bien ? demanda-t-elle au terme du long silence qui suivit son rapport.

– Oui, oui, tout va bien...

McLarty se mit à tapoter vivement sur son bureau. Son tempérament énergique et nerveux était bien connu de ses collègues, mais il avait l’air encore plus fébrile ce jour-là. Son énorme carcasse était engoncée dans un costume de bonne coupe et la lumière du néon faisait luire ses cheveux blonds clairsemés. Il observa Kelly de ses yeux verts perçants et dit :

– Vous devez prendre un congé ?

Kelly hocha la tête.

– Oui, je suis prête à partir demain.

Le regard de McLarty bascula vers la moquette, et un nœud se forma dans l’abdomen de Kelly.

– Qu’est-ce qui se passe, Gerry ? demanda-t-elle en redou- tant la réponse.

– Il se pourrait qu’on ait besoin de vous... Pendant quelques semaines, seulement..., répondit-il en hâte lorsqu’il vit le regard contrarié de Kelly. En fait, j’aurais confié l’affaire à Manolo ou à

Jennifer, mais ils sont en plein stage antiterroriste, et tous les autres collègues sont en mission. Vous êtes le seul membre du Service qui soit à la fois qualifié et disponible sur-le-champ.

Kelly se mordit la lèvre. Elle aurait dû s'en douter. Cela faisait cinq ans qu'elle n'avait pas pris de vacances et le boulot venait l'en priver une fois de plus. Le congé le plus long qu'elle avait pris depuis son entrée au FBI avait duré une semaine – et on le lui avait accordé après la mort de sa mère, afin qu'elle puisse régler les problèmes pratiques liés à ce décès. C'était vraiment un classique : on lui confiait une affaire juste au moment où elle s'apprêtait à partir vers les tropiques. Pendant un instant, elle s'interrogea de nouveau sur sa décision de rester au FBI. Plutôt que de demander une mutation, elle aurait dû donner sa démission.

Gerry perçut sa déception et secoua la tête.

– Jones, je suis vraiment navré. Je vais ajouter quelques jours de congé à ceux que vous avez déjà accumulés, ça vous va ? Vous le méritez vraiment, après tout ce que vous avez accompli pour la maison.

Kelly faillit lui faire remarquer qu'elle avait déjà amassé des mois et des mois de vacances sans jamais en profiter, mais elle se retint et lui demanda :

– Bon, c'est quoi, cette affaire ?

– Vous avez déjà visité les Berkshires ?

Elle secoua la tête et il reprit :

– Le bon côté de cette mission, c'est qu'elle va ressembler à des vacances pour vous, au bout du compte. Le temps est magnifique dans ces montagnes en cette saison. Les New-Yorkais sont nombreux à y posséder une résidence secondaire. En été, il y a des concerts de l'orchestre symphonique de Boston, des représentations des meilleures troupes théâtrales et bien d'autres activités culturelles. Ma femme m'a même entraîné à un ballet là-bas, une fois. Bon, les danseurs qui gesticulent en collant, c'est pas trop mon truc, mais le coin est magnifique...

Le regard ironique de Kelly lui fit abréger son baratin.

– Bref, on a trouvé un ossuaire là-bas, annonça-t-il.

– Comme celui de Bundy? demanda Kelly.

Tous les agents qui avaient eu à travailler sur des meurtres en série savaient comment Bundy avait déposé les corps de ses victimes dans certains sites isolés de l'Etat de Washington, de véritables

ossuaires où il revenait de temps en temps pour y ajouter de nouveaux cadavres.

McLarty haussa les épaules.

– Peut-être. Ce n'est pas très clair, encore. Pour l'instant, on n'a retrouvé que des ossements humains. Cinq corps différents jusqu'à présent, peut-être six. Mais les recherches se poursuivent.

Kelly réprima un grognement et demanda :

– Des ossements ? Qui remontent à quand ?

McLarty secoua la tête.

– On ne le sait pas encore, mais j'envoie un anthropologue judiciaire qui devrait pouvoir le déterminer. Vous serez à la tête d'une équipe d'enquêteurs du Massachusetts et du Vermont. Et, Jones, un conseil : allez-y mollo. Tant que vous ne trouverez pas d'indice sérieux d'un crime fédéral qui soit de notre ressort, vous ne participez à l'enquête qu'au titre de consultante.

– Les corps sont répartis sur deux Etats ? Ça m'a tout l'air d'un sac de nœuds juridique, dit Kelly sans prendre la peine de dissimuler son découragement.

Et dire que c'était pour ça qu'on lui supprimait ses vacances!

– Je sais, dit McLarty d'un ton compatissant. Jusqu'à présent, la zone de recherche s'étend sur quelques kilomètres de part et d'autre de la frontière. C'est d'ailleurs pour ça qu'on a fait appel à nous. En outre, certaines traces animales pourraient élargir encore le périmètre de recherche.

– Cinq corps d'un coup, ça fait beaucoup quand même, remarqua Kelly. Ils étaient enterrés ?

McLarty secoua la tête de nouveau.

– Apparemment pas.

– C'est bizarre que personne n'ait senti l'odeur de la décomposition, dit Kelly qui se sentait intriguée malgré elle.

– Vous voyez ? Cette affaire pourrait s'avérer intéressante.

McLarty se colla contre son bureau pour la regarder dans les yeux.

– D'ailleurs, Jones, reprit-il, si plusieurs semaines s'écoulent sans qu'on trouve de piste tangible, je vous rappellerai ici. On leur dira que vous reviendrez quand ils auront trouvé de nouveaux indices. J'ai juste besoin de vous, entre-temps, pour superviser les

problèmes de compétences territoriales entre les autorités des deux Etats.

Il hésita brièvement avant de poursuivre :

– D’après ce que j’ai compris, les enquêteurs du Vermont et ceux du Massachusetts ne s’entendent pas très bien...

– Super, marmonna Kelly. Bon, je pars quand ?

– Demain matin. J’ai obtenu pour vous une grande faveur : un hélico de la police du Massachusetts viendra vous chercher à Boston pour vous transporter sur place. J’ai pensé que ça adoucira la corvée.

Kelly esquissa un faible sourire s’efforçant de mimer la gratitude.

– Merci, Gerry.

Il lui donna congé d’un geste de la main.

– Ne me remerciez pas. Je sais qu’à votre place je maudirais le nom de mon chef. Mais je n’oublierai pas votre dévouement, Kelly. La prochaine mission vraiment gratifiante sera pour vous, promis.

– Génial, dit Kelly avec un enthousiasme à peine plus sincère.

Dix minutes plus tard, assise derrière son bureau, elle trouva curieuse la froideur de sa réaction. Il y a encore un an, la perspective d’être prioritaire pour des missions importantes l’aurait fait sauter de joie. D’ailleurs, elle aurait choisi n’importe quelle mission plutôt que de partir en vacances – elle ne se voyait pas, alors, se prélasser sur une plage. *C’est marrant comme on peut changer*, se dit-elle. Evidemment, le meurtre de son partenaire, l’an passé, lui avait fait un choc terrible. Elle s’était alors, pour la première fois, interrogée sur la voie qu’elle avait choisie. Tout au long de ses dix ans de carrière au FBI, elle s’était sentie motivée, ferme et résolue dans son choix de traquer des tueurs, tels que celui qui avait ôté la vie à son frère quand ils étaient enfants. Mais, malgré toutes les enquêtes intéressantes auxquelles son transfert au SSC lui avait permis de participer, elle avait senti son enthousiasme s’amoinrir ces derniers temps. A vrai dire, elle était lasse d’être constamment environnée par la mort.

Son regard parcourut les murs gris mat de son bureau. Le moins qu’on puisse dire, c’est que l’endroit était spartiate. L’unique objet indiquant sa présence était une tasse où elle rangeait ses stylos. Pas une photo, pas une coupure de presse aux murs. Même le fond d’écran de son ordinateur était réglé par défaut, sans le moindre motif décoratif. Elle avait beau se dire qu’elle ne passait que très

peu de temps dans ce minuscule bureau, elle savait fort bien que, même si elle y demeurerait des journées entières, elle ne serait pas tentée d'y ajouter une touche personnelle. Ce n'était tout simplement pas son genre.

Elle se mordilla la lèvre nerveusement, regardant le téléphone de son bureau comme s'il allait la mordre. Au bout d'une minute, elle décrocha le combiné en marmonnant :

– Quand faut y aller, faut y aller...

Il y eut deux sonneries avant que ça réponde.

– Alors, tu es prête à partir ? Tu as fait tes valises ? fit une voix dans le récepteur.

Elle ferma les yeux de toutes ses forces en répondant :

– J'ai une mauvaise nouvelle...

– Bonjour, s'exclama le chauve en lui serrant la main chaleureusement. Comment vont votre femme et vos enfants ?

Il mit dans sa poignée de main autant d'ardeur que son interlocuteur.

– Ils vont très bien, merci. Ils profitent des derniers jours de l'été.

Il arbora un large sourire, cherchant dans sa mémoire le nom du chauve. Il finit par le retrouver.

– Et vous, Allen ? Ça fait un bout de temps qu'on ne vous voit plus au service, le dimanche.

– Oh ! vous savez...

La voix d'Allen s'estompa tandis qu'il baissait les yeux.

L'autre homme se souvint tardivement d'une rumeur qu'il avait entendue à la sortie de l'église, quelque chose au sujet de l'épouse d'Allen et d'un jardinier. Cela ne fit qu'élargir son sourire.

– Il fait vraiment un temps magnifique, hein ? C'est incroyable.

– Certes. Y a pas meilleur endroit que par ici pour éviter la canicule.

Le regard d'Allen s'éclaircit de nouveau. Ils se trouvaient à l'entrée du Wal-Mart de North Adams, dans le Massachusetts. L'immense bloc de béton paraissait incongru dans ce décor de collines boisées.

– Je vais en profiter, poursuivit Allen en brandissant un sac à provisions d'où émergeait une canne à pêche. Et vous ? Qu'est-ce que vous avez acheté ?

– Rien de spécial, je fais un peu de bricolage à la maison, dit l'homme sans montrer son propre sac qu'il tenait fermement en joignant les deux poignées.

– Je vois ce que vous voulez dire. Vous avez entendu parler de ces corps qu'ils ont retrouvés près de la frontière ? Il paraît qu'il y en a une douzaine, peut-être plus...

Allen baissa la voix pour ajouter :

– Je crois que je vais rentrer à la ville avec les enfants plus tôt que prévu, ça va raccourcir les vacances, mais bon...

– Pas besoin, railla l'homme. Ces corps sont sans doute ceux de randonneurs égarés. La moitié de ces connards n'ont même pas le droit de venir rôder par ici...

– Peut-être, dit Allen d'un ton dubitatif. En tout cas, on part plus tôt cette année. Alors, si je ne vous revois pas...

– Eh bien, bonne route !

Son sourire s'évanouit tandis qu'Allen traversait d'un pas pesant le parking. Le 4x4 de l'homme se trouvait à l'autre bout et il parcourut d'un pas vif, tête basse, la distance qui l'en séparait. Parvenu à sa King Cab, il ouvrit la portière arrière et jeta son sac dans le logement de la roue de secours, provoquant un bruit métallique. Il le couvrit d'une vieille couverture avant de se glisser sur le siège du conducteur. En sortant du parking, il appuya sur le rebord de son chapeau pour masquer ses yeux, retournant dans sa tête ce qu'avait dit Allen.

Ainsi les gens avaient peur, au point d'écourter leurs vacances. Quel dommage ! *En cette saison, les collines des Berkshires sont si belles*, songea-t-il avec regret. Faire fuir de bons chrétiens pratiquants n'avait jamais été son objectif.

C'était étrange que ses chers garçons aient été retrouvés, après tout ce temps. Etrange et inopportun. *Il me faudra donc modifier un peu mes plans*, se dit-il en actionnant le clignotant avant de tourner en direction de chez lui. Après tout, ces collines ne manquaient pas d'autres endroits où enterrer un corps.

1 Cette ville proche de Washington abrite la FBI Academy (NdT).

2 Célèbre tueur en série américain, Ted Bundy fut arrêté en 1978 et exécuté en 1979 pour le viol et le meurtre de trente-deux jeunes femmes, mais on le soupçonne d'en avoir assassiné plus d'une centaine (NdT).

2.

Kelly Jones jeta un coup d'œil par le hublot de l'hélicoptère pendant que l'appareil volait en cercle au-dessus du site. Au travers du feuillage, elle aperçut une longue ligne de gens marchant de front au coude à coude, avançant lentement dans la broussaille.

Elle appuya sur un bouton pour allumer son micro.

– Les policiers de l'Etat sont là ?

Le pilote de l'hélicoptère secoua la tête.

– Il paraît que le secours civil local se charge des recherches. La police du comté de Berkshire ne dispose pas des effectifs nécessaires.

Kelly lui fit signe de descendre plus bas tout en continuant de tourner. L'hélico vira à droite, se rapprocha du sol. En frôlant des étangs à castors, les rotors de l'appareil firent jaillir des gerbes de gouttelettes étincelantes au soleil. Dans la ligne des volontaires, quelques têtes se levèrent pour observer leur arrivée.

– On atterrit bientôt ? demanda une troisième voix.

Kelly se tourna sur son siège pour considérer le passager derrière elle. Même s'ils n'étaient que trois dans l'hélicoptère, le Dr Howard Stuart restait comme coincé au beau milieu de la banquette, s'agrippant à sa ceinture de sécurité, les paupières solidement closes.

Kelly ralluma son micro.

– Toutes mes excuses, docteur. J'ai pensé que vous aimeriez voir la scène d'en haut, après avoir fait tout ce chemin.

Il ouvrit un œil.

– Je ne suis pas très à l'aise dans les airs, pardon– nez-moi.

– C'est compris. Un dernier tour et on atterrit.

Kelly se cala dans son siège et soupira. Elle avait, quant à elle, vraiment apprécié cette balade en hélico. Ils avaient décollé de Boston trois quarts d'heure auparavant et se trouvaient déjà à l'autre bout de l'Etat. La balade avait été vraiment magnifique. Le Massachusetts tout entier s'était offert tel un océan de verdure à son

regard ébahi. En approchant des Berkshires, le panorama avait commencé à se plisser, les collines se dressaient l'une après l'autre sur leur passage. La beauté du spectacle lui avait fait oublier provisoirement la corvée qui l'attendait. Elle se promit de remercier McLarty pour la balade.

A l'évidence, le Dr Stuart ne partageait pas son plaisir. Elle espérait sincèrement que l'anthropologue se montrerait efficace, de façon qu'ils ne passent pas trop longtemps dans ce bled. Et certes, il avait l'air de s'y connaître, dans son domaine – à en juger par sa pâleur, ce rat de bibliothèque n'avait pas dû voir la lumière du jour depuis des années.

L'appareil se posa non loin d'une petite aire de pique-nique et d'un pavillon d'été planté au bord d'un vaste étang. Cela lui rappela l'un des camps de vacances où elle était allée petite fille. Par une journée aussi ensoleillée, le parc naturel de Clarksburg aurait dû être parcouru par des myriades d'estivants profitant des derniers jours d'été. Mais il était fermé depuis une semaine – depuis qu'on y avait découvert les premiers restes humains. Les abords des tables de pique-nique et du petit bassin nautique, désertés par les touristes, accueillèrent un escadron de voitures de police et de 4x4 de l'Office des forêts.

Kelly bondit hors de son siège dès que le rotor se mit à ralentir et se précipita hors de l'hélico. Un petit groupe de policiers en uniforme était installé à l'une des tables, sirotant leur café dans des gobelets en plastique. Leur bavardage cessa lorsqu'elle s'approcha d'eux.

– Agent spécial Kelly Jones, FBI, dit-elle en présentant son badge.

Ils la dévisagèrent en silence, sans aménité. Elle se retint de soupirer. McLarty avait vu juste : elle allait probablement se retrouver avec un conflit territorial sur les bras, dans une ambiance de guerre des polices.

– Ça vous dérangerait de me dire qui est votre supérieur ?

L'un des policiers fit un geste de la tête en direction des bois.

– Le lieutenant est là-bas, il dirige les recherches.

– Vous pouvez les suivre à la trace, suggéra une jeune recrue dont les yeux étaient rivés sur la poitrine de Kelly.

Elle hocha sèchement la tête et tourna les talons. Alors qu'elle se dirigeait vers la forêt, le premier policier lança :

– Ça vous dérangerait de nous dire quand y aura une pause

déjeuner ?

C'est ça, essaie de me faire croire que tes efforts t'ont mis l'estomac dans les talons, se dit Kelly, agacée. Les missions de ce genre étaient celles qu'elle redoutait le plus. Tomber sur de vieux débris humains, alors que la piste de l'assassin était depuis longtemps brouillée. En outre, elle allait devoir diriger une équipe composée de flics relevant de différentes juridictions, des autorités de deux Etats voisins. Dans les affaires de ce type, les flics se scindaient souvent en camps rivaux, chacun faisant cavalier seul et surveillant l'autre d'un œil méfiant. S'y ajoutait le fait que les meurtres avaient eu lieu dans les Berkshires, lieu de villégiature de la haute bourgeoisie new-yorkaise, ce qui ne pouvait qu'accentuer la pression médiatique. Dans le pire des cas, l'enquête pouvait traîner pendant des mois, voire des années. Et elle se retrouvait, par-dessus le marché, avec un anthropologue à couvrir.

– Euh... agent Jones ?

Elle s'arrêta, se tourna et vit le Dr Stuart qui tripotait nerveusement la lanière de son chapeau. Elle avait eu beau lui dire de se vêtir pour un travail de terrain, il portait un pantalon de costume, une chemisette blanche, une cravate et des souliers de ville. Sans doute avait-il une autre conception du travail de terrain...

– Oui, docteur ?

– Ça vous embêterait si j'attends ici ? J'ai oublié d'acheter du répulsif et je crois savoir que les tiques peuvent être féroces en cette saison.

– Allez donc demander à ces policiers s'il n'y a pas des indices destinés au labo.

Elle désigna les tables de pique-nique.

– Je suis sûre que ces messieurs se feront un plaisir de vous renseigner.

Les bois étaient étrangement silencieux. Il faisait un temps superbe. Une brise légère faisait frémir les feuilles tandis qu'elle suivait le chemin forestier en nouant ses cheveux en une queue-de-cheval. Le parfum des pins et des cèdres imprégnait l'air humide et chaud. Après avoir parcouru huit cents mètres, elle tomba sur deux hommes qui observaient, les mains sur les hanches, la lente progression de l'équipe de recherche.

– Lieutenant Doyle ? demanda Kelly.

Le plus grand des deux hommes se tourna pour lui faire face. Il avait la quarantaine bien entamée et ses cheveux gris acier coupés court en brosse semblaient assortis à ses Ray-Ban et à sa moustache, conformément aux canons de l'élégance masculine en vigueur dans la police d'Etat locale. Il ne portait pas l'uniforme de son corps mais un pantalon kaki et un polo blanc.

– C'est vous, le FBI ? demanda-t-il sans cesser de mâchonner son chewing-gum.

Elle hocha la tête et lui tendit la main.

– Oui, l'unique représentante du FBI. On m'a chargée d'aider les polices locales à coordonner leur détachement conjoint. Je suis l'agent spécial Kelly Jones. Où en sont les recherches ?

Doyle lui serra la main, non sans réticence, et haussa les épaules.

– Pas de problème, pour l'instant. L'activité animale ne nous facilite pas les choses... Les castors, par exemple, ont modifié le cours de la rivière... Les ossements que nous trouvons remontent, pour la plupart, à longtemps. Ils pourraient bien venir d'un lieu de sépulture indien. A mon humble avis, ce détachement conjoint est une perte de temps. Je crois qu'on est simplement tombé sur les restes d'un randonneur égaré.

Kelly ne tint pas compte de cette remarque et se tourna vers l'autre homme. Il était vêtu d'un short de randonneur de luxe et d'une saharienne. Il avait enlevé ses lunettes de soleil et regardait Kelly de ses yeux bruns.

– Ravi de vous rencontrer, agent Jones. Je m'appelle Sam Morgan et j'aide Bill et Monica à coordonner les recherches.

– Vous êtes de la police ?

Il éclata de rire et agita la main en signe de dénégation.

– Moi ? Non, je ne suis qu'un civil... Je suis un agent de change qui fait des extra comme président de la brigade de sauvetage du comté de Berkshire.

Il désigna la ligne des chercheurs qui s'éloignait.

– Notre groupe est uniquement constitué de volontaires, à qui on fait appel, habituellement, lorsqu'un randonneur n'est pas revenu pour le dîner. Cette recherche est de loin la plus excitante que nous ayons accomplie, du moins depuis que je participe à la Brigade.

Kelly esquissa un sourire.

– Et ça fait une semaine que vous êtes à l'œuvre ?

– Six jours. Les premiers jours, nous avons ratissé les alentours immédiats du terrain de camping – c’est là qu’on a retrouvé la plupart des ossements. A présent, on remonte les pistes animales et les brisées. Les bêtes suivent toujours les mêmes chemins, du lac vers leurs tanières. On n’a rien trouvé aujourd’hui. Si vous voulez, je peux vous montrer, sur la carte d’état-major...

– On en a trouvé un autre ! cria une voix, tout excitée.

Kelly consulta les deux hommes du regard et dit :

– On y va ?

Elle partit la première en direction de la voix. Le sol était légèrement boueux sous ses pas, ses chaussures de marche s’enfonçaient dans l’épais tapis d’épines qui couvrait le sol de la forêt. Plus elle s’éloignait du chemin, plus les arbres étaient plantés dru et elle dut slalomer entre les branches basses. *Ce n’est vraiment pas l’endroit le plus commode pour se débarrasser d’un corps*, se dit Kelly. En tenant compte de la marche depuis le parking et de la difficulté à progresser sur un tel terrain, il fallait agir de nuit et bien connaître la forêt.

La ligne des volontaires s’était immobilisée à une centaine de mètres du chemin. Certains d’entre eux se tenaient à l’écart, silencieux. *Ils ont l’air épuisés*, se dit Kelly avec une pointe de compassion. La majeure partie des membres de la brigade de sauvetage était constituée d’hommes d’âge moyen, vêtus de shorts et de T-shirts trempés de sueur. Ils n’avaient sans doute jamais imaginé, en se portant volontaires, qu’ils allaient passer des jours à ratisser les bois en quête de restes humains éparpillés.

Elle s’accroupit et scruta du regard l’endroit où convergeaient tous les regards. Un petit os de doigt dépassait de la mousse. D’un blanc tirant sur le brun, il semblait être pointé vers le ciel en un geste accusateur.

– Bon, dit-elle, on va noter l’endroit et prendre quelques photos. Vous centralisez les lieux de découverte sur une seule carte?

– Ce n’est pas la première fois que je travaille sur des cadavres abandonnés, ma petite dame, bougonna Doyle.

– Non, bien sûr. Je vérifie, c’est tout. Quand vous aurez fini, je vous enverrai l’anthropologue judiciaire avec qui je suis venue, pour qu’il récupère l’os, dit Kelly en se redressant.

– Tss–tss...

Doyle secoua la tête vigoureusement avant d’ajouter :

– On est encore de notre côté de la frontière. Tout ce qu'on trouve dans le Massachusetts reste dans le Massachusetts. J'ai reçu l'ordre de tout transmettre à notre laboratoire d'Etat.

Il avait beau être dans son droit, Kelly trouva horripilant son ton hautain. Malheureusement, elle ne disposait pas de l'autorité nécessaire pour ordonner que les restes soient envoyés où que ce soit tant qu'aucune preuve ne venait indiquer que ce n'était pas un ours qui avait apporté ces restes de l'autre côté de la frontière.

– Je vois. Et où est situé ce laboratoire ?

Un sourire naquit sur les lèvres de Doyle.

– Sudbury.

– Sudbury ? Dans la banlieue de Boston ?

– Jamais entendu parler d'un autre Sudbury, mademoiselle.

Doyle se redressa, visiblement content de lui.

– Alors, Bill, encore en train de jouer les machos ? ironisa une voix féminine.

Le sourire du lieutenant s'effaça aussitôt.

– Je croyais que nous nous étions mis d'accord pour rester chacun de notre côté de la frontière.

Une femme de petite taille, aux cheveux blonds coupés court, avait émergé de la broussaille et se tenait juste derrière eux. Elle aussi avait dépassé la quarantaine. Ses yeux verts, assortis à son uniforme, brillaient de malice dans un visage hâlé. Elle sourit à Kelly tout en adressant un geste méprisant à Doyle.

– Frontières, mon cul. Ne vous en faites pas, ma poule, on vous a gardé quelques os, nous. Faites pas attention à Doyle : ce matin encore, je l'ai surpris en train de pisser sur des buissons pour marquer son territoire.

– En voilà des conneries ! lâcha Doyle dont les joues s'étaient mises à rosir.

– Ouais, on dit ça...

La femme roula des yeux ronds et se mit à sourire de plus belle.

– Salut, Sam, reprit-elle. Lui, c'est un bon gars, pas vrai, Sam ?

Sam Morgan se tenait à l'écart, observant la passe d'armes.

– Ravi de vous voir, Monica, dit-il.

– Dommage qu'il habite de ce côté de la frontière, voilà tout.

Monica se tourna vers Kelly et expliqua :

– Sam et moi, on a suivi le même stage de spéléo il y a quelques années. Et, croyez-moi, ce type est doué, il nous a mis la honte. Sam, tu devrais vivre dans le Vermont, toi et ton adorable famille, vous devriez chercher à acheter une baraque par chez nous. Les écoles y sont bien meilleures, sans parler des habitants...

– Allons, allons, Monica, répliqua Sam en souriant, vous savez bien que vous étiez la star de ce stage. Je me souviens de ce boyau, large de trente centimètres à peine, qui courait sur une centaine de mètres avant de déboucher sur une grotte souterraine. Monica a été la seule à y parvenir !

– Dommage qu'elle n'y soit pas restée, marmonna Doyle.

Monica lui lança un regard furieux avant de reporter son attention sur Kelly.

– Bienvenue au club, ma poule. Il était temps que vous arriviez. Doyle est en train de me rendre chèvre.

Monica serra si fermement la main de Kelly que celle-ci eut la sensation d'avoir les phalanges broyées et grimaça de douleur.

– Oh ! pardon ! C'est que je suis si heureuse de vous savoir avec nous. Moi, c'est le lieutenant Monica Lauer, de la police d'Etat du Vermont, brigade criminelle. Alors, on en a trouvé un autre ?

– Un doigt, apparemment, dit Kelly.

– C'est un vrai puzzle, hein ? On a les fragments d'un squelette dans notre labo...

Elle leva un sourcil avec insistance vers Doyle et reprit :

– Notre labo, qui se trouve à Bennington, à deux pas d'ici. Il manque à notre corps un bras tout entier, et on pense que ce doit être l'os que ce jeune randonneur a découvert. Dans le Massachusetts, il a été trouvé de quoi reconstituer en partie quatre ou cinq autres corps, à ma connaissance. Mais c'est dur de savoir ce qu'on a trouvé exactement quand tout est éparpillé comme ça.

– Le Massachusetts dispose du meilleur laboratoire de police judiciaire de tout le pays, grogna Doyle.

– Ah bon ? rétorqua Monica. La dernière fois que j'en ai entendu parler, votre labo a déconné royalement sur tout un tas d'échantillons d'ADN.

Ayant remarqué que Doyle bouillait de mécontentement, Kelly s'interposa :

– J'aimerais avoir une meilleure idée de cette affaire avant de débattre des problèmes de juridiction.

Elle prit soudain conscience d'être observée par des dizaines d'yeux. Toute l'équipe de sauveteurs volontaires s'était immobilisée et assistait à la discussion avec un intérêt non dissimulé.

– Monsieur Morgan, peut-être pourriez-vous dire à vos hommes...

– Appelez-moi, Sam, je vous en prie.

Il claqua des mains et ajouta plus haut :

– Bon, écoutez, les gars, on va faire une pause pour déjeuner. On s'y remet dans une demi-heure, ça vous va ?

Il mena ses troupes vers le chemin, laissant les trois policiers seuls dans la forêt. Le regard de Kelly passa de l'un à l'autre de ses interlocuteurs. Monica avait les mains sur les hanches tandis que le visage de Doyle était crispé, grimaçant presque.

– Je crois qu'on a beaucoup de choses à voir ensemble, dit Kelly.

Un technicien de la police scientifique fit son apparition et entreprit de prendre des photos de l'os *in situ*.

– Tout a l'air de fonctionner correctement par ici, reprit-elle. Lieutenant, j'imagine que vous pouvez nous recommander un endroit où déjeuner en ville ?

Ils s'entassèrent dans la voiture de Doyle et sortirent lentement du parking. Monica Lauer rongeait son frein sur le siège arrière. Son hostilité à l'égard de Doyle était palpable. Kelly contint l'envie de se mordre la lèvre qui la titillait. Il était clair que ces deux-là ne s'aimaient pas et, jusqu'à présent, ni l'un ni l'autre n'avaient guère fait preuve de professionnalisme. Ces deux constatations ne laissaient rien augurer de bon pour l'enquête.

Un agent en uniforme déplaça une barrière de sécurité et leur fit signe de passer. En un instant, ils furent entourés par une horde de journalistes : quatre camionnettes de différentes chaînes de télévision étaient garées le long de la route. Doyle leur passa devant, les écartant comme autant de moucherons, mais ralentit en approchant d'une journaliste blonde restée un peu à l'écart de la mêlée.

– Que faites-vous ? demanda Kelly, intriguée.

Doyle baissa sa vitre et sourit à la blonde, laquelle se pencha juste assez pour exhiber son décolleté.

– Bonjour, Jan, dit-il en souriant.

– Lieutenant Doyle, ça fait plaisir ! répondit Jan d'une voix sucrée. Quoi de neuf ?

Sur le siège arrière, Monica marmonna :

– Non, mais, je te jure...

– Lieutenant Doyle..., dit Kelly en guise d'avertissement.

Il n'en tint pas compte.

– Comme je vous l'ai dit ce matin, on pense à un lieu de sépulture indien ou à des randonneurs égarés.

– Vraiment ?

Jan jeta un coup d'œil aux autres journalistes qui s'étaient précipités, micros tendus, et la pressaient déjà de toute part. Jouant des coudes et des hanches, elle s'extirpa de la mêlée tant bien que mal et se pencha un peu plus vers l'oreille de Doyle.

– Pourtant, reprit-elle, selon certaines rumeurs, ces crimes pourraient être l'œuvre d'un tueur en série.

– Un tueur en série ! Quelle idée ! Qui a bien pu...

– Lieutenant Doyle, il faut vraiment qu'on se mette en route, intervint Kelly d'un ton brusque.

La blonde reporta son attention sur Kelly, l'examina soigneusement en plissant les yeux.

– Excusez-moi, madame, vous appartenez à quelle brigade ? Vous faites partie de l'équipe des enquêteurs ? demanda-t-elle en brandissant son micro.

Kelly l'ignora et Doyle se remit à rouler, tandis que Jan s'écartait.

– C'était quoi, ça ? demanda Kelly au travers de ses dents serrées.

– Je faisais une simple déclaration à une journaliste, dit Doyle sans détourner son regard du rétroviseur.

– Ah, c'est comme ça qu'on les appelle, de nos jours ? demanda Monica.

Kelly réprima un soupir et se cala tout au fond de son siège. Dans un univers parallèle, elle aurait été allongée sur une plage en train de siroter une piña colada au lieu de se coltiner ces deux bourriques.

La jambe de Dwight frétillait nerveusement tandis qu'il tapotait en cadence sur le bar, fredonnant l'air que jouait le juke-box. *Before I was born, late one night/My papa said everything is all right...* Un air entraînant, *Born to Hand Jive*,¹ qu'il avait toujours aimé.

Charlie, le barman, s'approcha de lui en traînant des pieds et jeta un coup d'œil au bras de Dwight.

– Tiens, tu t'es fait faire un nouveau tatouage.

Le regard de Dwight, ravi qu'on s'intéresse à lui, s'illumina. Il tendit le bras pour le placer dans la lumière émanant du téléviseur.

– Ouais, ça date d'hier.

Les lettres étaient frappées à l'encre noire, cernées d'un liseré rouge vif. Le tatouage contrastait avec sa peau pâle, coincé entre un emblème des commandos de marine et celui des gardes-côtes.

Charlie se pencha pour l'examiner.

– C-I-A, hein ? Alors, ça y est ? Y t'ont enfin accepté, à la CIA ?

– Il ne reste plus qu'à remplir les dernières formalités, l'enquête de personnalité, répondit fièrement Dwight.

Il n'avait pas perçu ce qu'il y avait de dubitatif dans le ton du barman.

– Tu sais, reprit-il, ça prend du temps pour obtenir le feu vert final. Il faut qu'ils interrogent tous mes proches, ma mère, les collègues... Même toi, si ça se trouve...

Comme pris d'un doute soudain, il se pencha d'un air empressé vers Charlie.

– Dis-moi, personne n'est venu poser des questions à mon sujet ?

Charlie secoua lentement la tête, évitant le regard de Dwight.

– Pas pendant mon service, en tout cas.

– Ça veut rien dire...

Il agita le bras et se rassit sur son tabouret, avala une grosse gorgée de bière à la pression insipide.

– Ils vont pas tarder à venir, tu vas voir..., reprit-il.

– Bien sûr, dit Charlie. Dis donc, tu devrais mettre un pansement là-dessus, les premiers jours après l'encrage, ça peut s'infecter.

Dwight ne tint aucun compte de la remarque, l'esprit distrait par ce qui se passait sur l'écran du téléviseur : un hélico tournait en rond au-dessus d'une ligne de sauveteurs, à peine visible au travers

du feuillage. La caméra revint à la journaliste blonde qui avait l'air d'avoir un parapluie dans le cul. Elle débitait d'un air pincé son baratin dans un micro.

– Hé ! Charlie, augmente le son, tu veux ?

Le barman regarda l'écran, grogna et tendit la main pour appuyer sur le bouton du volume. La voix de la blonde, aussi sèche que ses traits, se fit plus forte, tout en étant couverte par intermittence par le son du juke-box.

«... On ne sait toujours pas... le détachement spécial s'est réuni... nous attendons de nouveaux développements... »

L'image revint aux présentateurs, assis derrière leur habituel bureau miteux en contreplaqué. Le décor de leur studio, qui n'avait pas varié depuis les années 1970, était vraiment ringard.

«... Rien de neuf, Jan, au sujet de... selon lesquelles, il s'agirait d'un... »

Jan tendait l'oreille, le regard empreint d'une inquiétude de façade aussi bien ajustée que son impeccable tailleur. Elle entendit le présentateur prononcer le terme que Dwight attendait.

«... La police ne confirme ni ne dément, mais de nombreux éléments indiquent que... »

Le barman secoua la tête.

– T'y crois, toi ? Un tueur en série, par ici ?

Le nez dans son verre, Dwight sourit.

– Ouais, moi, j'y crois. Y a beaucoup de tarés sur la surface de la Terre, Charlie...

– Ça, c'est bien vrai, acquiesça le barman. Heureusement que la saison s'achève. Un truc comme ça, c'est pas bon pour les affaires.

Dwight se leva, empocha la petite monnaie qui traînait sur le comptoir, y posa un billet de cinq dollars.

– Bon, faut que je retourne bosser, moi. Garde la monnaie.

Il sortit sous le soleil brûlant en tripotant les piécettes au fond de sa poche.

¹ Chanson du groupe Sha Na Na, rendue célèbre par le film *Grease*, avec John Travolta (1978) (NdT).

3.

– J'en ai rien à foutre de tes exigences... C'est non ! s'écria Doyle d'un ton rageur.

Kelly, appuyée contre le bord du bureau, les observait sans rien dire. Ils étaient tous trois entassés dans une petite salle de conférence dénuée de fenêtre, dans les locaux de la police du comté de Berkshire à Pittsfield, dans le Massachusetts. Sur le sous-main râpé d'un vieux bureau tout cabossé se trouvaient un téléphone noir et une lampe. Au centre de la pièce, la table de conférence avait un pied plus bas que les autres, calé avec du carton en lambeaux. Ce meuble en fin de course était entouré de quatre chaises non moins bancales. A côté de la porte, un ficus artificiel ne cachait qu'à moitié une grosse tache d'humidité maculant un mur grisâtre, sur lequel était maladroitement punaisé un grand tableau en liège. Pour couronner le tout, la pièce, qui n'était pas climatisée, était une vraie étuve. L'un dans l'autre, de tous les postes de commandement où Kelly s'était retrouvée au cours de sa carrière, c'était de loin le plus miteux.

Les lieutenants Doyle et Lauer se regardaient en chiens de faïence de part et d'autre de la table. Leur querelle avait commencé pendant le déjeuner par des commentaires acérés sur l'incompétence de leurs administrations respectives. Le ton était monté si haut que Kelly dut leur demander d'emballer leurs sandwichs et de se transporter dans un bureau. A se chamailler ainsi, ils risquaient en effet d'être entendus par tous les clients de l'établissement.

Ce n'étaient certes pas les progrès de l'enquête qui risquaient d'être trahis de la sorte, car il n'y en avait guère, apparemment. Hormis la découverte des ossements, la plupart desquels ayant été localisés par des sauveteurs volontaires, le travail des enquêteurs semblait en être au point mort. Kelly n'adoptait pas, en général, les préjugés prévalant au FBI à l'égard des policiers locaux, jugés ineptes et indiscrets, toujours prêts à dégainer plutôt qu'à se servir de leur tête. Au fil des ans, elle avait eu le loisir de rencontrer de nombreux enquêteurs compétents, dans plusieurs services de police à travers tout le pays. Mais, à première vue du moins, ces deux-là n'en faisaient pas partie. Kelly se demandait comment ils avaient pu accéder, l'un et l'autre, à des postes à responsabilité.

A chaque nouvelle prise de bec, Kelly s'efforçait de les amadouer

pour les ramener à davantage de courtoisie. Elle était déjà épuisée. *On a du mal à croire que ces deux-là ne se connaissent que depuis une semaine*, songea Kelly en assistant à leurs démêlés. Et en effet, à les entendre se disputer, on les aurait aisément pris pour un vieux couple, rôdé depuis des lustres aux prises de bec.

– Bon, voyons ce qu’en dit le FBI, lança Monica.

Ils se tournèrent tous deux vers Kelly d’un air interrogateur. Celle-ci esquissa un sourire.

– Souvenez-vous que, jusqu’à présent, aucune loi fédérale ne semble avoir été violée. Officiellement, je ne suis ici qu’au titre de conseillère.

– Alors, conseillez-nous, ricana Doyle.

– Vous n’êtes pas obligé de me parler sur ce ton, lieute- nant.

Kelly le fixa d’un air sévère et il baissa les yeux. Il ouvrit son paquet de chewing-gums sans dire un mot et s’en colla un dans la bouche. *Comme tous les machos*, se dit Kelly, *il arrête sa frime dès lors qu’on le remet à sa place*.

– On va d’abord, reprit-elle, passer en revue ce que nous savons... On examinera les problèmes de compétence juridique plus tard.

Doyle grommela quelque chose qu’elle prit pour un acquies- cement. Monica se contenta de hausser les épaules.

– Parfait, poursuivit Kelly, commençons par ce que le randonneur a trouvé. Le premier reste humain découvert a été un bras entier et un bout de main, dans le Massachusetts, à deux pas de la frontière avec...

– Le reste du corps est dans le Vermont, l’interrompt Monica en lançant un regard cinglant à son collègue.

Kelly consulta ses notes puis jeta un coup d’œil au tableau en liège, sur lequel elle avait épinglé plusieurs photos des osse- ments, prises à l’endroit même où on les avait trouvés.

– Bien. Je vois, en effet, qu’un squelette incomplet a été trouvé à quelques centaines de mètres de là, dans la forêt nationale de Green Mountain...

– On l’aurait eu entier, s’il n’y avait pas eu ce maudit ours, compléta Monica.

– Sans cet ours, on l’aurait jamais retrouvé, répliqua Doyle.

– Ecoutez, j’apprécie votre enthousiasme mais je vous demande

de rester courtois, les gronda Kelly pour la énième fois. La datation du décès est en cours. On peut déjà dire que, puisqu'on a affaire à des ossements, le corps a été laissé là il y a au moins un mois. Toutes les victimes semblent être de sexe masculin, mais on n'a pour l'instant réussi à en identifier aucune.

– Il y a un gars de chez vous qui y travaille, si je ne me trompe ? dit Monica.

Kelly avait envoyé le Dr Stuart à l'institut médico-légal de Bennington, dans le Vermont, afin d'examiner les restes de l'inconnu qui y reposait. McLarty avait affirmé que Stuart était le meilleur anthropologue judiciaire dans sa spécialité, et qu'il était capable d'extraire des indices des restes les plus ténus. Elle priait avec ferveur pour que cette réputation soit justifiée. A en juger par l'air anxieux qu'avait le scientifique lorsqu'elle l'avait vu partir dans une voiture de la police du Vermont, elle nourrissait néanmoins quelques doutes à ce sujet.

– Quand est-ce qu'on va demander à Sam et à son équipe de volontaires d'arrêter leurs recherches ? Ces gens ont des boulots, des familles, vous savez, dit Doyle.

– On verra ça plus tard, dit Kelly. Mais, à propos de cette équipe, pourquoi a-t-on fait appel à ces gens ?

Doyle haussa les épaules.

– Notre brigade ne dispose pas de la main-d'œuvre nécessaire, pour de telles opérations, et ces gens se sont tous portés volontaires. Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Il me semble simplement que la personne qui est venue se débarrasser de ces corps à cet endroit doit avoir l'habitude du grand air et une certaine familiarité avec les alentours.

– Et, donc, cette personne pourrait bien faire partie de la Brigade de sauvetage, dit Monica pour achever le raisonnement.

Doyle ouvrit de grands yeux.

– Belle théorie... Mais il se trouve que la moitié de ces gars sont banquiers ou agents de change. J'ai du mal à les imaginer en train de trimballer des cadavres dans la forêt, en pleine nuit.

– C'est pourtant possible, dit Monica. Y en a peut-être un qui a choisi de passer de la délinquance en col blanc à des crimes plus... manuels, pour changer. Le problème, c'est que, nous aussi, dans le Vermont, on a des groupes du même genre. Au moins une douzaine. Le camping et la randonnée sont les principaux loisirs des habitants

de la région. Merde, moi aussi, après tout, je connais ces pistes et ces sentiers comme ma poche.

– J'aimerais que vous me dressiez chacun une liste des clubs d'excursionnistes de chaque côté de la frontière, dit Kelly d'une voix ferme. Essayez de trouver les listes d'adhérents. Vous en trouverez peut-être en ligne, sur internet. D'après ce qu'on a trouvé sur le site du Vermont, on peut estimer, avec une certitude raisonnable, que nous avons affaire à un homicide.

Doyle émit un grognement et dit :

– Ouais, ou bien à la mort par épuisement d'un gars perdu dans la forêt.

Monica haussa les sourcils.

– Un gars, dit-elle, qui se serait débarrassé de ses vêtements et se serait allongé là, pour mourir ? Sans parler des traces de blessures sur les os...

– Des animaux pourraient les avoir faites.

– Aucun animal connu de moi ne...

– Le médecin légiste du Vermont a déterminé que la mort de cet inconnu était due à un homicide, la culpa Kelly. Sauf avis scientifique contraire, on va continuer à travailler sur cette hypothèse. Pour l'instant, on a cinq corps, plus d'autres restes qu'on n'a pas encore réussi à faire correspondre à l'un de ces cinq corps. Doyle, quand est-ce que votre labo aura fini ses travaux de datation et de recherche génétique ?

Doyle haussa les épaules.

– Ce sera fait quand ce sera fait.

– Eh bien, mettez-leur la pression pour qu'ils accélèrent.

– Je ne vais pas faire travailler mes collègues le week-end pour un tas d'os qui se trouve sans doute là depuis des années.

– Il le faudra, pourtant, répliqua Kelly d'une voix ferme. Ou bien je m'arrangerai en haut lieu pour obtenir directement ces échantillons, afin de les faire analyser par les labos du FBI.

Il lui lança un regard furieux. Elle soutint son regard, déterminée à le faire plier. Au bout d'un instant, il détourna le regard. A vrai dire, la menace que Kelly venait de proférer ne reposait sur rien. Tant qu'il n'y avait pas de preuves d'un crime fédéral, elle ne disposait tout simplement pas de l'autorité requise pour faire déplacer les corps. Mais Doyle tenait visiblement à rester maître sur

son territoire, et Kelly en avait déduit que la meilleure manière de le faire filer doux était d'insinuer qu'un mot d'elle suffirait à faire débarquer un essaim d'agents du FBI dans sa chère brigade. Kelly savait que les policiers de tout poil redoutaient plus que tout de se voir dépouillés de leurs enquêtes par le FBI.

Les Etats-Unis disposent de l'un des systèmes policiers les plus décentralisés du monde. Chacun des cinquante Etats, chaque comté et chaque ville y a ses propres services de police, chacun luttant à sa propre manière contre la criminalité. Lorsque des victimes dont les décès présentent entre eux des similitudes sont retrouvées de part et d'autre d'une frontière entre deux Etats, il est courant que ces affaires engendrent bien des manœuvres et des tiraillements entre les services rivaux. Il arrive parfois, cependant, que les dirigeants des services de police s'accordent pour mettre en commun leurs données et créent un détachement conjoint. A leurs yeux, le faire chapeauter par un agent du FBI permet de rendre le gouvernement fédéral responsable de l'insuccès éventuel de l'enquête – et de minorer la criminalité dans les statistiques locales.

Kelly promena son regard sur le tableau en liège. Il était orné d'un patchwork de photos – des squelettes entiers sur certaines, de menus fragments d'os sur d'autres. Chaque cliché était légendé de la mention « inconnu » et d'une estimation très approximative du temps écoulé depuis le décès. Les os qui figuraient sur ces photos étaient brunis et moisis. Kelly avait le plus grand mal à se les représenter vivants, à voir dans ces tristes débris des êtres humains qui avaient ri, dansé et aimé – des gens qui n'auraient jamais imaginé qu'ils finiraient sous forme de déchets éparpillés dans des sous-bois reculés.

– Bon, alors, est-ce qu'on a des pistes sur l'identité de ces victimes ? J'ai du mal à imaginer que des personnes puissent disparaître, dans une petite région comme celle-ci, sans que ce soit signalé à la police.

– Détrompez-vous, dit Monica. Nous recevons beaucoup de visiteurs pendant l'été, notamment le public des différents festivals de musique et de théâtre. Ensuite, il y a plein de touristes qui viennent admirer la forêt en automne. Enfin, il y a les randonneurs qui suivent la piste des Appalaches. Les seules indications dont nous puissions disposer à leur sujet sont les carnets de piste. Il peut s'écouler plusieurs mois avant que leurs proches ne s'aperçoivent qu'ils ne sont jamais revenus de leur randonnée.

– Et ces carnets de piste ? On les a comparés avec les listes de personnes portées disparues ? demanda Kelly.

– Les randonneurs circulent et signent les carnets de piste sous des pseudonymes, donc il n’y a pas grand-chose à en tirer. En plus, il y a pas mal de vagabonds, de vieux babas, d’anciens *deadheads*...¹

– Pas dans le Massachusetts, marmonna Doyle.

– Pardonne-moi d’avoir osé insinuer que ces indésirables puissent passer d’un Etat à l’autre..., grinça Monica. En tout cas, j’ai compulsé les rapports de police faisant état de disparitions dans notre Etat, sans rien trouver. Si les victimes avaient été des gens du coin, on nous aurait signalé leur disparition.

– Et vous, lieutenant ? demanda Kelly.

– Même chose, concéda Doyle de mauvaise grâce. La plupart des disparitions qu’on nous signale concernent des hommes d’un certain âge qui quittent le domicile conjugal brusquement, des fugues, ce genre de trucs... On est en fin de saison et il y a encore beaucoup de touristes dans le coin.

Il lui adressa un sourire narquois en ajoutant :

– On attend donc de savoir ce que va dire votre anthro- pologue pour déterminer à qui est le bras qu’on a trouvé.

– C’est cela, dit Kelly.

Elle remit un peu d’ordre dans la pile de documents qui étaient posés pêle-mêle devant elle – et en priant pour que le Dr Stuart ne la déçoive pas. Dans le cas contraire, elle risquait de se retrouver coincée dans ce bled pendant des mois.

– En ce qui concerne les compétences territoriales, reprit-elle, nous établirons ici, au poste de commandement, un registre de tous les indices correspondant aux restes humains, notamment une carte indiquant les lieux où ils ont été retrouvés. Du moment que vos labos respectifs effectuent rapidement les analyses nécessaires, je ne vois pas d’inconvénient à ce que les ossements demeurent où ils sont actuellement. Mais si j’estime ultérieurement qu’ils doivent être rassemblés en un seul et même endroit, je vous le ferai savoir. D’accord ?

Ses deux interlocuteurs hochèrent la tête.

– Et nous maintenons les recherches dans la forêt pour l’instant.

Elle leva la main pour faire taire Doyle, qui ouvrait déjà la bouche pour protester.

– Au moins pour quelques jours encore, précisa-t-elle. Ensuite, eh bien... on avisera. J’ai fait appel à une unité de la brigade canine

pour parcourir les sites où les ossements ont été trouvés. Et je pense qu'il faudrait installer des pancartes pour recommander aux randonneurs de voyager deux par deux et fournir un numéro à appeler pour signaler des comportements suspects. Vous avez des questions ?

– Ouais, moi, j'en ai une : qu'est-ce qu'on est censés faire, nous autres ? demanda Doyle.

– Lieutenant Doyle, je vous prie de contacter votre labo pour leur dire que j'aimerais avoir ces résultats d'analyse le plus tôt possible. Puis vous voudrez bien revenir à l'ossuaire pour superviser les recherches, sans oublier d'établir une liste des clubs d'excursionnistes des environs. Quant à vous, lieutenant Lauer, j'aurais besoin d'une liste similaire pour le Vermont. Et j'aimerais que vous alliez faire un tour sur la base de données du ViCAP² pour vérifier les cas connus de victimes masculines dont les corps ont été retrouvés dans des zones reculées.

Doyle ricana.

– Le ViCAP, c'est une perte de temps. Vous croyez vraiment, vous les gens du FBI, qu'on va se taper des formulaires de deux cents questions chaque fois qu'on tombe sur un cadavre ? Voilà où on les met, nous, les formulaires du ViCAP, ajouta-t-il dédaigneusement en désignant la corbeille à papier.

Kelly plissa les yeux, mais avant qu'elle ne réagisse, Monica intervint :

– Là, Doyle, tu m'étonnes un peu. J'aurais cru qu'un flic doté d'une telle conscience professionnelle ne louperait pas une occasion de rester assis toute la journée à remplir des formulaires...

Elle se tourna vers Kelly et ajouta :

– Ne vous en faites pas, agent Jones. Vous pouvez compter sur moi, je le ferai, moi.

Doyle sortit brusquement de la pièce en claquant la porte derrière lui. Kelly sentit naître une migraine et aurait donné cher pour une aspirine. Elle savait d'expérience que nombre de policiers ne prenaient pas la peine de remplir les formulaires du ViCAP, mais ce n'était pas moins démoralisant d'apprendre qu'une brigade tout entière les mettait directement à la poubelle. Le ViCAP était une base de données destinée à classer les modes opératoires des crimes violents, de sorte que, si un crime présentant des similitudes avait déjà été commis dans un autre Etat, le logiciel l'aurait signalé. C'était l'une des seules manières de suivre la trace des tueurs en

activité qui passaient d'un Etat à l'autre pour commettre leurs crimes. Ce type d'information pouvait s'avérer essentiel, surtout dans un cas comme celui qui les occupait. Mais depuis la création du ViCAP en 1985, rares étaient les services de police qui prenaient la peine de remplir d'interminables questionnaires portant sur tous les détails du crime sur lequel ils enquêtaient. Avec pour résultat, songea Kelly avec une pointe de découragement, d'aider les salauds à s'en tirer et de lui rendre la tâche plus ardue.

Alors qu'elle s'apprêtait à quitter les lieux, Monica la retint par l'épaule.

– Je peux vous parler une seconde ? dit-elle à voix basse.

Doyle était déjà loin devant dans le couloir, sans doute pressé d'aller dire du mal des deux femmes à ses collègues de la brigade. Il était là chez lui, après tout. Kelly n'avait pas voulu encourager cette situation mais avait dû s'y résoudre, car les flics du comté de Berkshire étaient les premiers à être intervenus sur le site et en tiraient forcément quelques privilèges. Kelly resta dans la pièce et ferma la porte derrière elle.

L'air coupable, Monica lui fit face en se rongant un ongle.

– Ecoutez, je n'ai pas l'habitude de garder des infos pour moi, mais Doyle est tellement con...

Kelly attendit, les bras croisés.

– Il y a autre chose à propos du corps découvert dans le Vermont. Des trucs qu'on a trouvés pas loin.

– Comme quoi ?

– Comme de la petite monnaie. Des pièces d'un cent. Dix exactement, soigneusement empilées juste à côté du crâne. Et il y a une drôle d'éraflure sur ce crâne, tout près des yeux...

Elle s'interrompit, hésitante.

– Mais encore ? demanda Kelly au bout d'un moment.

– Eh bien, on dirait que les orbites ont été évidées. Mais c'est dur à dire... Votre gars, là, l'anthropologue, pourra peut-être nous en dire plus. En tout cas, c'est la conclusion que notre médecin légiste a tirée de son examen.

– Et les animaux ? Le crâne a pu être traîné par une bête loin de l'endroit où le corps a été déposé par le tueur jusqu'à cette pile de pièces de monnaie...

Monica haussa les épaules.

– Ouais, c'est possible. Mais mon instinct me dit que le crâne a été déposé là. C'est quand même bizarre de trouver cette pile de piécettes au beau milieu de nulle part... Et ces yeux arrachés... Enfin, votre gars nous dira ce qu'il en est à ce sujet, mais j'ai un pressentiment. Vous voyez ce que je veux dire ?

Kelly hocha la tête. Parfois, il fallait en effet se fier à son instinct.

– Merci de m'avoir informée. Mais, à l'avenir...

Monica prévint la remontrance :

– Ouais, je sais, faut que je mette au courant le lieutenant Tête-de-lard. Je vais faire un effort.

– J'aime pas ça.

Doyle haussa les épaules.

– Que t'aimes ou pas, ça change rien : elle est là. Et on n'y peut rien.

Il se pencha et cracha dans le sable au pied de la table de pique-nique. Puis il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne pouvait entendre leur conversation. Il entendit l'un des chiens de la brigade canine japper au loin – les recherches se poursuivaient.

– Elle sait quelque chose ?

Doyle dévisagea l'autre policier. Ils partageaient un bureau à la brigade des homicides depuis plus de dix ans. Doyle n'avait jamais vraiment aimé Kaplan qu'il trouvait un peu bizarre et imprévisible. *Difficile de se fier à un type comme ça dans les moments cruciaux*, songea Doyle en examinant le visage de son collègue. Ses yeux exorbités ne cessaient de frétiller, de grosses gouttes de sueur s'écoulaient de sa casquette de la police du comté de Berkshire.

– Contente-toi de fermer ta gueule, Kaplan. Je m'occupe de tout.

– C'est facile à dire, pour toi. Tu n'es plus qu'à un an de la retraite et tu n'as pas de famille à nourrir, grommela Kaplan. Moi, si je perds mon boulot, ma femme va me tuer.

– Tu vas pas perdre ton boulot.

Doyle se frotta les yeux du pouce et de l'index. Les deux gonzoesses qu'il avait sur le râble lui donnaient un de ces maux de crâne... Et il

avait du mal à résister à l'envie de gifler Kaplan.

– J'espère que t'as raison, Doyle.

Doyle émit un grognement.

– Tu peux me dire quand je me suis déjà trompé ?

– Oh ! c'est arrivé deux ou trois fois ! protesta Kaplan. D'ailleurs, je pense que c'est tes erreurs qui nous ont foutus dans cette merde, au départ.

Doyle plissa les yeux. Kaplan parut se rétrécir sous ce regard dur.

– Je te conseille de tourner sept fois ta langue dans ta bouche avant de me parler sur ce ton, sinon..., dit Doyle au bout d'un long moment de confrontation silencieuse.

– Sinon quoi ? demanda Kaplan mais d'un ton moins bravache.

Doyle ne répondit pas. Il se contenta de diriger son regard vers la forêt. Juste au-delà du ruban délimitant la zone de recherches, il vit Jan Waters, cette journaliste blonde qu'il trouvait si sexy, adossée à sa camionnette. Il leva la main pour la saluer, elle sourit et lui rendit son salut d'un geste complice. Kaplan suivit le regard de son collègue et laissa échapper un petit sifflement.

– Putain, celle-là, je me la taperais bien.

– Ce serait un moyen infaillible pour que ta femme te quitte, remarqua Doyle.

– Oui, mais une belle poule comme ça, ça vaudrait le coup, non ?

Kaplan la dévorait des yeux.

– Elle doit pouvoir casser des noix avec ses cuisses..., ajouta-t-il.

La métaphore arracha un gros rire à Doyle.

– Avec ses cuisses, elle peut faire beaucoup mieux ! s'esclaffa-t-il.

– Ah bon ?

Kaplan le dévisagea et ajouta :

– On dirait que t'en sais quelque chose...

Doyle ne répondit que par un petit sourire narquois. Un agent de police dévalait le chemin, tenant en laisse un berger malinois tout haletant. Deux autres policiers le suivaient de près. Doyle se leva et claqua le bras de Kaplan.

– Allez, mon vieux, dit-il en souriant. A ton tour d'y aller.

gros consommateurs de drogues, notamment psychédéliques (NdT).

[2](#) Le Violent Criminal Apprehension Program est un fichier du FBI accessible à toutes les polices locales. Il rassemble toute information concernant les homicides, les violences sexuelles, les enlèvements, etc. commis aux Etats-Unis (NdT).

4.

– Vous êtes prête ?

Kelly leva les yeux du rapport qu'elle était en train d'étudier. Monica l'attendait sur le pas de la porte, faisant tinter ses clés de voiture.

– Tout à fait, j'arrive tout de suite.

Kelly remit les documents en ordre, en fit une pile et se leva pour rejoindre Monica.

Le trajet n'était pas long jusqu'à Bennington, juste de l'autre côté de la frontière. C'était une petite bourgade du Vermont qui ne manquait pas de charme, avec sa place du village à l'ancienne. Un étrange obélisque, bâti en pierres grises, surplombait la ville du haut de ses cent mètres de hauteur. L'édifice se dressait fièrement vers les cieux dans le paysage environnant. En passant devant, Monica désigna le monument du menton.

– Il a été érigé pour commémorer la bataille de Bennington, quand on a repoussé les Angliches jusqu'au Canada pendant la guerre d'Indépendance. C'est d'un moche, hein ? Moi et mes copines, on l'appelle le Grand Godemiché gris...

Kelly rit de bon cœur. Malgré le tempérament effronté de Monica, sa chaleur humaine et son entrain étaient tels qu'il était difficile de ne pas l'apprécier. Ce jour-là, d'ailleurs, Kelly était moins pessimiste à l'égard de l'enquête. Après une bonne nuit de sommeil dans une chambre d'hôte, elle se sentait bien plus légère, prête à affronter cette affaire, a priori peu engageante, de vieux cadavres. Le soleil qui illuminait la montagne n'était pas non plus pour rien dans son humeur avenante.

Elles traversèrent un pont couvert de bois et virent défiler des champs coquets et des prés verdoyants. La végétation estivale était luxuriante. Au bout de quelques minutes, elles s'engagèrent dans le parking du centre médical du Southwestern Vermont, un édifice datant du début du XIX^e siècle, bâti en brique et en marbre – et qui ressemblait plus à une bibliothèque univ- sitaire qu'à un hôpital. Monica se glissa dans une des places réservées au personnel des urgences.

Alors que Kelly s'apprêtait à sortir de la voiture, Monica la retint

de la main.

– Ecoutez, dit-elle d’une voix ferme. Je sais que, jusqu’à maintenant, notre attitude n’a pas dû vous paraître très professionnelle, et vous devez penser qu’on est une bande de bouseux qui fait de son mieux pour saboter cette enquête. Mais, bon, ce que vous avez vu... Disons que je ne me suis pas montrée sous mon meilleur jour. Il faut me comprendre, aussi. Ce Doyle me rend dingue. J’ai l’impression qu’il me met des bâtons dans les roues dès que j’essaie de faire quelque chose.

Kelly voulut répondre mais Monica l’en dissuada d’un geste de la main.

– Non, ne dites rien. Je sais qu’il faut qu’on s’entende mieux, et je vais essayer. Je voulais d’abord m’excuser auprès de vous.

– D’accord, dit Kelly qui ne savait pas trop comment réagir.

Au bout d’un instant, elle ajouta :

– Merci.

– Y a pas de quoi. Maintenant, allons voir à quoi ça ressemble, un anthropologue de la Smithsonian. J’espère que ça vaut le coup, minauda-t-elle en ouvrant la portière.

Le Dr Stuart leva à peine les yeux lorsqu’elles entrèrent dans la pièce. Il était penché sur un ordinateur portable et pianotait furieusement sur le clavier. La morgue était située au sous-sol de l’hôpital. A l’évidence, le taux de décès suspects était faible à Bennington : la pièce était à peine assez vaste pour les accueillir tous les trois. Un squelette fragmentaire était disposé sur une table en inox derrière le docteur – un tibia et un pied entier d’un côté, un fémur de l’autre, sous une ceinture pelvienne. Puis quelques côtes, des vertèbres, un bout de sternum, des fragments de bras droit et de main droite, le tout couronné d’un crâne auquel il manquait la mâchoire inférieure. Derrière la table, trois tiroirs métalliques étaient installés dans le mur. L’ampoule fluorescente du plafonnier, qui grésillait par intermittence, avait besoin d’être changée.

Kelly l’observa un instant avant de dire :

– Docteur Stuart...

Il leva un doigt, comme pour la faire taire. Elle prit un air outré, mais Monica, réprimant un sourire, lui donna un petit coup de coude.

– Il est plutôt mignon, chuchota-t-elle à l’oreille de Kelly. Pas du tout ce à quoi je m’attendais.

Kelly la regarda avec surprise. A vrai dire, elle ne le voyait pas comme ça. Il n'était pas franchement moche, d'accord – il lui rappelait le frère de Bill Gates, celui qui est plus jeune et plus nunuche que son illustre aîné. Stuart semblait, en tout cas, avoir retrouvé son assurance, ce qui était une bonne chose, en tout état de cause. Il continua de taper sur son clavier, ignorant qu'il était jaugé ainsi. Il était clair qu'il se trouvait à présent dans son élément : c'était un tout autre homme que la boule de nerfs qui avait voyagé avec elle dans l'hélicoptère. Une mèche de ses cheveux bruns pendouillait vers le clavier tandis qu'il se courbait sur sa machine. Il finit par se redresser, ôta ses lunettes sans monture apparente et entreprit d'en polir les verres avec un pan de sa chemise bien repassée.

– Vraiment désolé, agent Jones, mais je tenais absolument à finir de saisir ces chiffres avant de perdre le fil de mes pensées.

Il découvrit la présence de Monica et ajouta :

– Ah ! je vois que vous n'êtes pas venue seule.

– Monica, dit Kelly, je vous présente le Dr Howard Stuart, de la Smithsonian.

Le Dr Stuart reposa soigneusement ses lunettes sur son nez et esquissa un sourire.

– Bonjour...

Monica brandit la main, serra celle du chercheur avec sa poigne habituelle. Le Dr Stuart grimaça de douleur.

– Lieutenant Monica Lauer, brigade des homicides de la police d'Etat du Vermont. Mince alors, la Smithsonian... J'y ai emmené mes gosses il y a quelques années.

– Vraiment ?

Le Dr Stuart arborait de nouveau cette expression de désarroi mêlé de crainte.

– Ouais. J'ai adoré les « ruby slippers »² et le chapeau haut de forme d'Abraham Lincoln. Mais j'y ai pas vu de squelettes...

– Eh bien, c'est que...

Le Dr Stuart se racla la gorge et poursuivit :

– Nous sommes hébergés dans un autre bâtiment. Il y a entre le FBI et la Smithsonian une longue tradition de collaboration en matière d'anthropologie judiciaire.

– Personnellement, je n'ai pas souvent travaillé sur des histoires d'os, dit Monica. En général, on retrouve les victimes avant que les vers les aient bouffées.

Monica regarda les ossements disposés sur la table, qu'elle tapota du dos de la main.

– Du nouveau au sujet de notre ami, là ?

– Du nouveau ? Euh, oui, on pourrait dire ça. Je viens de terminer de rentrer les données et je peux dire avec certitude qu'il s'agit d'un Blanc.

– Ah bon ? C'est l'ordinateur qui vous a dit ça ? dit Monica en regardant la machine.

Le Dr Stuart désigna la mâchoire supérieure.

– C'était difficile à déterminer, en l'absence de la totalité des données dentaires. Mais le logiciel a comparé ce dont nous disposons avec les données morphologiques des différents types de population, en comparant celles des Blancs et celles des Asiatiques, par exemple. Et je peux affirmer, avec une quasi-certitude, disons à 99 %, que nous avons affaire à un Blanc de sexe masculin.

Il se redressa de nouveau, l'air content de lui. Monica pencha la tête et le reprit :

– Moi, professeur, je pense que dans les parages, ce serait plutôt une certitude à 95 %...

– Ah bon, et sur quoi vous fondez-vous ?

– C'est le pourcentage de Blancs dans la population locale. Vous avez trouvé autre chose ? Voyez-vous, j'ai eu un mal fou à rapporter ces os de l'institut médico-légal de Burlington. Ils ne voulaient rien savoir et j'ai dû leur dire que le FBI avait dépêché un grand savant. Vous n'allez pas me faire passer pour une menteuse, j'espère, hein, professeur ?

Le docteur parut vexé.

– Je ne suis pas professeur, enfin pas dans le sens exact du terme...

Kelly laissa échapper un soupir.

– Je crois que ce que le lieutenant Lauer veut dire, c'est que vous avez déjà passé une journée entière à examiner ces ossements... Quand pourrez-vous nous fournir des informations exploitables ?

Le docteur renifla comme pour exprimer son mécontentement.

– Eh bien, je viens juste de commencer à rédiger mon compte rendu. J'ai aussi déterminé l'âge approximatif de la victime, en me basant sur l'examen ostéologique des épiphyses du rachis central...

– Du quoi ? intervint Monica.

Le Dr Stuart fit un geste pour désigner la table.

– De la colonne vertébrale, si vous préférez. Le squelette humain met beaucoup plus de temps à atteindre la maturité qu'on ne le croit généralement. Tant que l'épiphyse, ou extrémité de l'os, ne s'est pas entièrement soudée au reste de l'os, un squelette n'est pas considéré comme arrivé à sa pleine maturité. Et les vertèbres achèvent de se former plus tard que les autres os... Pas avant l'approche de la trentaine dans certains cas. J'estime l'âge de cet homme entre vingt-trois et vingt-quatre ans. Il devait mesurer un mètre soixante-treize. Et il s'agit très vraisemblablement d'un type de corps ectomorphique.

– Ectomorphique ? demanda Monica, intriguée.

– Mince, élancé. Pas un corpulent, précisa le Dr Stuart. Et, à un moment ou à un autre de sa vie, il s'est fracturé le fémur.

– Pendant l'agression ? demanda Kelly.

Stuart secoua la tête.

– C'est une vieille fracture, qui remonte au moins à cinq ans. Elle ne semble pas s'être remise convenablement. Les soins médicaux qu'il a reçus n'ont pas été adéquats. Il y a aussi quelque chose d'étrange au sujet de ses dents.

– Etrange en quoi ? demanda Kelly.

– Si vous regardez par là...

A l'aide d'un abaisse-langue, il releva doucement le crâne pour leur offrir une meilleure vue des dents de la mâchoire supérieure.

– Vous remarquerez le grand nombre de cavités. C'est singulier, surtout pour un jeune homme.

– Ouais, y a beaucoup de plombages, acquiesça Monica.

– C'est justement ça qui n'est pas courant, dit le Dr Stuart en remettant précautionneusement le crâne dans sa position précédente. Il s'agit de plombages en résine composite. Et il y a des couronnes en porcelaine. Ces soins sont coûteux. Il faudrait que je prélève un échantillon sur chaque dent soignée, mais, à l'œil, je dirais qu'elles ont été traitées en même temps, et plutôt récemment.

– Notre homme aurait donc eu de mauvaises dents pendant des années, avant que quelqu'un ne l'emmène enfin voir un dentiste ? demanda Kelly.

– Exactement.

Les joues du Dr Stuart se mirent à rosir.

– Au cas où, j'ai aussi pratiqué un prélèvement d'ADN... Il faudra attendre quelques jours pour en avoir les résultats.

– Je ne savais pas qu'on pouvait prélever de l'ADN sur un os, dit Monica.

– Mais oui. Ce sont même les os qui fournissent les échantillons les plus exploitables. J'ai utilisé une nouvelle méthode d'isolation qui associe un tampon de bromure de cetytriméthylammonium et de l'alcool isoamylique...

Au vu de leurs mines perplexes, il s'empressa de conclure :

– En tout cas, c'est très efficace.

– Ça nous servira pas à grand-chose si notre homme n'est pas fiché, remarqua Monica.

– C'est vrai, dit Stuart, mais là vous avez peut-être un atout. Le Massachusetts et le Vermont disposent de bases de données ADN parmi les mieux fournies. Si cet homme a été arrêté pour un délit, vous avez de grandes chances de trouver son empreinte génétique dans un fichier.

– Combien de temps faudra-t-il attendre pour le résultat de l'analyse génétique ? demanda Kelly.

Stuart jeta un coup d'œil à Monica.

– J'ai envoyé un échantillon au labo du FBI. J'espère que je n'ai pas gaffé. Je n'étais pas sûr de respecter la procédure, et ce labo est sans doute le plus rapide. Je ne sais pas ce qu'il en est dans le Vermont, mais je sais que les labos du Massachusetts sont débordés et que des milliers de demandes y sont en suspens.

– Je n'y vois pas d'inconvénient. Plus tôt on connaîtra le nom de ce type, mieux ce sera, à mon avis, dit Monica en adressant un large sourire au Dr Stuart.

Il se dandina légèrement face à ce regard bienveillant. Kelly attira leur attention sur le crâne.

– Le lieutenant Lauer a mentionné des éraflures suspectes sur le crâne.

– En effet, là, dit-il en titillant les orbites vides avec l’abais– se– langue. Difficile de déterminer si ces traces datent d’avant ou d’après le décès.

– Mais ce ne sont pas des animaux qui les ont faites ?

Il secoua la tête.

– Certainement pas. Ces marques proviennent d’une lame bien aiguisée. Il y a également des marques similaires là...

Il désigna le sternum et ajouta, en effleurant un point de la ceinture pelvienne dont la surface était irrégulière :

– Et là...

– Un couteau ?

Il redressa la tête.

– Probablement. Difficile à établir avec certitude.

– Et combien de temps le corps a–t–il passé dans la forêt?

Le Dr Stuart haussa les épaules.

– Si on savait précisément à quel endroit il a été déposé, on pourrait prélever des échantillons de terre pour tenter de déterminer le niveau d’acide gras volatil... Mais si ces ossements ont été déplacés par des animaux...

Monica échangea un regard avec Kelly et dit :

– Je crois que nous avons peut-être une idée de cet endroit.

Kelly hocha la tête.

– Je vais y envoyer un technicien pour effectuer ces prélèvements.

– Parfait ! dit le Dr Stuart avec entrain. Si le labo décèle des traces de décomposition dans la terre, cela nous aidera à définir une fourchette plus étroite de datation de ce décès.

– Et s’ils ne trouvent rien de tel ?

– Malheureusement, en pleine nature et en cette saison, cette fourchette pourrait aller de douze jours à plusieurs mois. Au-delà, je pense qu’on aurait constaté un impact plus prononcé des conditions environnementales.

– Pas de cheveux ni de fibres textiles ?

– Non, le corps était dans un état de décomposition trop avancé.

Le Dr Stuart marqua une pause et jeta un coup d’œil au squelette.

– Rien d'autre ? insista Kelly en examinant le visage du chercheur.

Le Dr Stuart secoua lentement la tête.

– Non... C'est juste que... C'est vraiment dommage de ne pas avoir le bras manquant. Sans parler des autres ossements... Il faudrait pouvoir les examiner ensemble. Tant qu'on ne pourra pas les comparer, il sera difficile de déterminer les points communs susceptibles d'apparaître entre les différentes victimes.

– J'en ferai part aux autorités du Massachusetts, pour voir si on peut arranger ça. J'arriverai peut-être à leur faire accepter de vous laisser examiner les corps dès demain.

Il la regarda avec anxiété.

– Cette fois, je préférerais y aller par la route...

Kelly sourit.

– Ça prendra plus de temps qu'en hélico, mais je pense qu'on peut vous arranger ça. Vous voulez que je vous raccompagne, ce soir ?

– J'ai encore quelques tests à effectuer, si ça ne vous dérange pas.

Il consulta sa montre.

– Moi, je peux rester, dit Monica. Mon gamin est parti faire du camping et rien d'autre ne m'attend ce soir qu'une pizza et un bain chaud. Et puis comme ça, le professeur me donnera un cours intensif en « ossologie ».

Le regard du Dr Stuart exprima de nouveau un brin de panique. Il se passa nerveusement une main dans les cheveux, ramena en arrière sa mèche folle, laquelle retomba aussitôt devant ses yeux.

– Euh, je suppose...

– Bon, c'est arrangé, donc. A demain, tous les deux.

Kelly acheva son salut d'un hochement de tête et prit son sac à main.

En partant, elle entendit Monica dire :

– Alors, comme ça vous êtes un spécialiste des os ? Kelly sourit en se disant qu'il y avait au moins deux personnes, dans cette équipe, qui semblaient bien s'entendre.

L'homme vit le garçon expédier, d'une chiquenaude, sa cigarette dans le caniveau et exhaler longuement la fumée par le nez.

L'adolescent était en pleine lumière, posté sous une lampe surplombant la porte de la boîte de nuit. Le reste de la rue était plongé dans l'obscurité la plus totale et le garçon ne savait pas qu'il était observé. A l'intérieur de l'établissement, le spectacle de travestis hebdomadaire touchait à sa fin et le DJ s'apprêtait à prendre la relève, comme tous les mercredis. Northampton était une ville universitaire, l'une des rares localités de la région où les bars et les dancings restaient ouverts tard la nuit. La bourgade se trouvait à une centaine de kilomètres de la frontière avec le Vermont, assez loin de chez l'homme pour qu'il ne se soucie pas d'être reconnu. Il lui serait difficile d'expliquer sa présence s'il devait, par hasard, rencontrer quelqu'un de sa connaissance. Northampton était surtout réputée pour son milieu gay exubérant, une Sodome nichée au cœur du Massachusetts.

Son 4x4 était garé le long du trottoir d'en face, à quelques dizaines de mètres de la boîte de nuit. De son poste d'observation, il pouvait voir l'entrée, barrée d'un cordon en velours qui pendillait tristement dans la nuit. En cette fin de saison, le Club Metro n'était qu'à moitié plein et il ne servait à rien de placer un videur à l'entrée. En dehors du garçon, il n'y avait personne dans la rue.

Un couple sortit de la boîte, en titubant un peu et en riant. Trop de vodka-orange, songea l'homme avec dédain. Comme il les méprisait, eux et leurs jeans serrés, leurs moustaches, leurs simagrées. Il se tassa un peu plus derrière son volant et abaissa la visière de sa casquette tandis que le couple passait à deux mètres à peine de son 4x4.

Le garçon resta où il était ; la lumière artificielle tapissait sa peau pâle d'une lueur iridescente. Il levait la tête chaque fois que la porte s'ouvrait, attendant un client esseulé, quelqu'un d'assez solitaire pour payer pour sa compagnie pendant quelques heures. Il était mince et menu, ne mesurait pas plus d'un mètre soixante-dix, ses cheveux châtain clair étaient savamment hérissés, amenuisant sa tête déjà petite. Son jean déchiré tombait sur ses hanches et était replié juste au-dessus de ses baskets fatiguées. Un T-shirt noir dissimulait un torse creux qui se gonflait à peine à chaque souffle. Celui-là serait facile à enlever. L'homme l'épiait depuis des semaines. Tels des oiseaux migrants, les autres garçons avaient fui l'arrivée de l'automne – partis pour New York ou pour beaucoup plus loin, comme South Beach en Floride. Mais pas ce garçon. Celui-là n'avait nulle part où aller.

Il tapota du bout des doigts sur le volant. Cela faisait un mois déjà qu'il n'en avait pas enlevé un – trop longtemps, vraiment trop

longtemps. Il n'éprouvait pourtant pas encore le sentiment d'urgence que l'acte nécessitait. Il lui fallait encore quelques jours pour se préparer, d'autant plus que les corps venaient d'être découverts. Ce serait plus judicieux de laisser les choses se tasser un peu. Après tout, la police n'allait pas perdre beaucoup de temps à enquêter sur un tas de vieux os. Alors qu'une nouvelle victime les inciterait à mettre les bouchées doubles. Et c'était la dernière chose qu'il souhaitait, surtout en ce moment.

Mais laisser tomber à présent, cela signifiait attendre une autre semaine avant de revenir – et une autre nuit sur la route bordée de hauts arbres, à subir le bourdonnement agaçant de la radio. La perspective d'une autre de ces nuits éprouvantes ne lui souriait guère, ni celle d'avoir à parcourir des centaines de kilomètres pour se retrouver, en fin de compte, à la case départ. En outre, il se pouvait fort bien que le garçon ait disparu dans une semaine : il serait peut-être allé rejoindre les autres sous de lointains cieux. Cela n'aurait rien d'étonnant si l'un des pédés du coin s'apitoyait sur le garçon et le persuadait d'arrêter de tapiner. Et alors il serait coincé, lui, le chasseur... Il serait tenaillé par cette envie irrépressible pendant de longs mois. Il était déjà dur pour lui de patienter pendant l'hiver, lorsqu'il était impossible d'en enlever un car il était trop difficile de se débarrasser d'un corps en cette saison de neige et de frimas. Alors qu'arrêter là, maintenant, en présence de sa proie, c'était un peu comme arrêter de fumer quand il reste encore une cigarette dans le paquet.

Il se sentit s'immerger dans l'état d'esprit désiré. Son étreinte se resserra sur le volant, ses yeux se plissèrent lorsqu'il aperçut le garçon se débattre avec son briquet, le tapoter en tous sens pour en extraire l'ultime goutte de gaz afin de s'allumer une autre cigarette. Non, il fallait que ce soit ce soir – et cette pensée lui procura une sensation apaisante de soulagement. Celle-là même qu'il éprouvait quand il atteignait au calme le plus absolu, juste avant de les torturer. Alors, lorsque tout en lui se concentrait sur un seul objectif, son esprit dérivait sous l'empire d'une sorte d'état second, et tout ce qu'il faisait paraissait juste et bon, et il se sentait invincible. La panique ne survenait que plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'il frottait les murs au détergent, et qu'il se demandait s'il n'avait laissé aucun indice, s'il n'avait pas commis d'erreur.

Mais en cet instant, il était le maître, et le garçon attendait. Il se contorsionna dans le véhicule, tâtonna au pied du siège arrière jusqu'à ce qu'il sente la poignée du sac de packaging. Il le tira vers lui et en vérifia le contenu. Tout ce dont il avait besoin s'y trouvait. Il ne lui restait plus qu'à aborder le garçon et à lui proposer une

somme suffisante pour que celui-ci monte dans son 4x4 sans poser de questions.

Le reste serait facile.

¹ La Smithsonian Institution est une prestigieuse structure culturelle et éducative fondée au XIX^e siècle à Washington et dépendant de l'Etat fédéral, qui regroupe des dizaines de musées, de bibliothèques et de centres de recherches (NdT).

² Il s'agit des escarpins rouges que porte Judy Garland dans *Le Magicien d'Oz*, légués au National Museum of American History qui dépend de la Smithsonian (NdT).

5.

Kelly reposa le téléphone et acheva de griffonner un nom sur son bloc-notes.

– Les nouvelles sont bonnes ? lui demanda Monica en la faisant sursauter.

On était jeudi. Au cours de la semaine qui venait de s'écouler, une routine s'était installée dans le poste de commandement improvisé que la police du comté de Berkshire mettait à la disposition du détachement conjoint. Monica avait pris possession de la grande table tandis que Kelly s'était installée au bureau du fond. Elles étaient en train d'examiner les résultats de la recherche dans le ViCAP. Les paramètres de recherche – *hommes jeunes assassinés retrouvés dans les bois* – avaient engendré un nombre impressionnant de cas analogues et elles passaient leurs journées à les trier, écartant tous ceux qui, à l'examen, présentaient vraiment trop de différences.

Doyle ne quittait guère son propre bureau, situé dans le local réservé aux officiers de police du cru, même s'il honorait de temps à autre les deux femmes de sa présence. Il restait alors sur le pas de la porte en souriant d'un air narquois pour leur faire part des résultats peu concluants des analyses pratiquées sur les autres ossements. Malgré tout le bien qu'il avait pu dire des laboratoires de police scientifique du Massachusetts, Kelly commençait à avoir de sérieux doutes à leur égard. Plus étonnant encore était le ton plein de suffisance sur lequel il commentait l'absence de pistes que donnaient leurs recherches. Kelly avait souvent travaillé avec des flics paresseux qui faisaient le strict minimum en attendant les joies de la retraite, mais ils s'efforçaient en général d'avoir l'air occupé. Doyle ne semblait pas relever de ce modèle – au contraire, on aurait pu dire qu'il se flattait ouvertement de ne pas participer à l'enquête.

Si elles ne trouvaient pas quelque chose dans les prochains jours, elle prierait McLarty de demander le transfert des ossements non identifiés, voire de chercher à obtenir des autorités du Massachusetts la nomination d'un nouveau responsable de l'enquête. Même si aucune de ces démarches n'aboutissait, elles inciteraient peut-être Doyle à s'impliquer davantage.

Kelly sourit à Monica.

– On a de la chance, aujourd'hui. L'échantillon d'ADN que le Dr

Stuart a envoyé au labo du FBI, celui de l'inconnu numéro un, vient de « parler ».

Elle se baissa vers son bloc-notes et ajouta :

– Il s'appelait Randy Jacobs, il était âgé de vingt-quatre ans. Northampton va nous faxer une copie de son dossier.

– Ah ouais. Il avait un casier ?

Kelly hocha la tête.

– Racolage, vol à l'étalage, rien de très grave.

– Rien, en soi, qui pourrait provoquer sa mort, remarqua Monica.

– Peut-être qu'il s'est lancé dans des trucs plus dange- reux.

Et peut-être, alors, que cette affaire n'était pas, en fait, une affaire de tueur en série, espéra Kelly. Ce qui lui aurait permis de faire ses valises et de rentrer chez elle. Si le jeune homme s'était disputé avec un de ses complices dans une affaire criminelle, et si les autres inconnus s'avéraient impossibles à identifier, elle avait une bonne chance de pouvoir échapper à cette mission ennuyeuse. Il n'était pas trop tard pour partir en vacances.

– Je vais aller récupérer le fax, dit Monica en se levant. J'en parle à l'abominable homme des neiges ou on le laisse mariner un peu avant de lui dire ?

– Demandez-lui de venir, dit Kelly. On va lui montrer ce que peut accomplir un bon labo.

Pendant que Kelly attendait, son téléphone se mit à sonner. Elle décrocha et jeta un coup d'œil à l'écran. Lorsqu'elle vit le numéro, elle se renfroga et secoua doucement la tête. Elle n'était pas en état d'avoir cette conversation, pas en ce moment. Elle la reportait de jour en jour déjà – quelques heures de plus n'aggravaient rien. Kelly leva les bras au-dessus de sa tête et s'étira.

Lorsque Doyle fit son entrée derrière Monica, elle reprit précipitamment une attitude plus convenable.

– Qu'est-ce qu'il y a, encore ? se plaignit Doyle. J'allais déjeuner, figurez-vous.

Monica brandit une liasse de documents. Elle ouvrit de grands yeux et dit :

– Ouais, on m'a dit que c'était le « jour des crétins » chez Bennigans : deux hors-d'œuvre pour le prix d'un...

Doyle s'apprêtait à répliquer lorsque Monica s'exclama :

– Putain, l’info était bonne. Ce jeune Randy en a fait de belles...

Elle tendit la liasse à Kelly.

La photo d’identité judiciaire du garçon lui jeta un regard accusateur. Il avait l’air maussade mais il était beau garçon, avec ses grands yeux de biche et ses cheveux en épis. Il avait l’air d’avoir dix-huit ans sur la photo ; ses cheveux étaient décolorés, ses sourcils épais et broussailleux. Menu, comme l’avait conjecturé le Dr Stuart. Selon sa fiche, il mesurait un mètre soixante-douze et pesait soixante-trois kilos. Il avait l’air d’un gosse qui n’avait connu que des malheurs. Kelly feuilleta rapidement son casier judiciaire : beaucoup d’arrestations, principalement pour racolage. Certains jours, il avait été arrêté le soir même de sa libération. Chaque procès-verbal d’interpellation lui attribuait une adresse différente.

Doyle se pencha par-dessus l’épaule de Kelly et grogna :

– M’a tout l’air d’un sale petit voyou...

– Et donc, il méritait de mourir ? Et d’être balancé comme une merde dans les bois ? demanda Monica sur un ton de reproche.

Doyle roula de grands yeux.

– Ecoutez, madame Politiquement Correcte, je dis juste que la mort d’un jeune marginal comme ça ne va pas me faire pleurer.

Kelly se frotta le front.

– Aucune arrestation depuis avril. On dirait qu’il s’était remis dans le droit chemin.

– Ou qu’il était allé ailleurs, glissa Doyle.

– On va faire une recherche nationale pour savoir s’il n’a pas été arrêté dans une autre ville. On pourrait aussi voir auprès des dentistes du coin, et essayer de savoir qui a payé les frais des soins dentaires coûteux de M. Jacobs.

– Il y a au moins une centaine de dentistes dans un rayon de trente kilomètres, protesta Doyle.

– Maintenant qu’on a un nom, ça ne devrait pas prendre trop de temps. On va se les répartir.

– Je trouve que c’est une perte de temps, grommela Doyle.

Kelly le regarda en fronçant les sourcils.

– Oui, lieutenant, je sais... Vous avez maintes fois exprimé cette opinion au cours de la semaine qui vient de s’écouler. Mais tant que vos supérieurs ne vous confient pas une autre mission, vous faites

encore partie de ce détachement conjoint, et vous pourriez vous rendre utile, pour changer.

– Je m’occupe de dresser la liste des dentistes, dit Monica, ravie d’entendre Kelly remettre Doyle à sa place.

– Donc, Doyle, ce sera à vous de lancer la recherche nationale sur les autres arrestations éventuelles de Jacobs. J’ajouterai ces informations à notre profil, ce qui devrait nous donner une meilleure idée de notre tueur. On se retrouve à 16 h 30 pour voir ce qu’on a trouvé.

Doyle sortit en trombe de la pièce, sans omettre de claquer la porte bien fort derrière lui.

– Et ce profil, il en est où, à propos ? demanda Monica.

Kelly haussa les épaules.

– Il est encore bien vague.

C’était un euphémisme : en raison de l’extrême état de décomposition des corps et de l’éloignement des sites où ils avaient été déposés, le profil du meurtrier correspondait en fait aux rudiments de celui d’un tueur en série. Elle savait qu’il s’agissait sans doute d’un homme, âgé de trente à cinquante ans. Elle se fondait pour cela sur le fait que certains des squelettes semblaient vieux d’au moins une décennie alors que la plupart des tueurs en série ne se mettent à tuer qu’après vingt ans. L’homme était également habitué à se déplacer dans la nature et il était sans doute en bonne forme physique.

L’énucléation constatée sur le crâne de Randy Jacobs était un acte des plus bizarres. Cela pouvait indiquer soit que le tueur avait honte d’être vu par ses victimes, soit qu’il tentait d’effacer, en leur ôtant les yeux, les actes effroyables qu’elles avaient vus – et subis. En outre, selon une amie psychologue du FBI avec qui elle s’en était entretenue, les petits objets, tels que des piécettes, empilés près du corps d’une victime indiquaient à coup sûr que le meurtrier avait été placé dans une institution quelconque. Comme cela pouvait englober le placement dans une famille d’accueil aussi bien que l’internement ou l’incarcération, cette piste trop vague ne lui donnait guère de grain à moudre.

Le fait qu’une des victimes s’adonnait à la prostitution homosexuelle apportait une dimension intéressante à l’affaire. Nombre de tueurs en série ciblent des prostitués, hommes ou femmes, surtout parce qu’ils ou elles montent facilement dans la voiture d’un inconnu et que leur disparition passe souvent inaperçue

et n'est guère regrettée. Par ailleurs, cela pouvait signifier que les enquêteurs avaient affaire à un homosexuel refoulé. Nombre de tueurs dirigent leur rage intérieure contre autrui, cherchant à s'absoudre de leurs propres pulsions en châtiant ceux qui ne les refoulent pas. A l'opposé, il pouvait tout autant s'agir d'un fou de Dieu qui croyait « accomplir l'œuvre du Seigneur » en assassinant des pédés faisant commerce de leur corps. Malheureusement, de nombreux tueurs en série justifiaient leurs crimes par des motivations religieuses.

– Je vais chercher un soda au distributeur automatique, je vous prends quelque chose ? demanda Monica.

– Non merci.

– Bon. Dites donc, je crois qu'on a fait de vrais progrès, là. Si on arrive à identifier d'autres victimes, votre profil va pouvoir s'affiner.

Elle gratifia Kelly d'une petite tape sur l'épaule et sortit de la pièce.

Kelly se dit en souriant qu'elle aurait pour une fois quelque chose à raconter à McLarty au cours de leur entretien téléphonique quotidien. Elle ouvrit son ordinateur portable et lança une recherche concernant les antécédents judiciaires de Randy Jacobs. D'habitude, elle se fiait aux policiers pour remplir les tâches qu'elle leur confiait. Mais, s'agissant de Doyle, elle jugea plus sage d'effectuer elle-même cette recherche en parallèle. Il serait d'ailleurs instructif de voir s'ils avaient tous deux abouti aux mêmes résultats. Elle entendit frapper timidement à la porte.

– Entrez ! cria-t-elle.

La porte s'ouvrit et Sam Morgan, tout penaud, pointa le bout de son nez par l'entrebâillement.

– J'espère que je ne vous dérange pas, agent Jones. Comme nous ne nous sommes pas vus depuis quelques jours, je me suis dit que je pourrais vous rendre une petite visite.

– Ah, bonjour, monsieur Morgan.

Elle suivit le regard de Morgan jusqu'au tableau blanc qu'elle avait acheté et installé sur l'un des murs. Outre les photos, chacune des six colonnes qu'elle y avait tracées contenait de rares notes – les résultats du travail de laboratoire accompli par le Dr Stuart. Elle se leva prestement et se dirigea vers la porte pour lui boucher la vue.

– Allons plutôt parler dans une salle d'interrogatoire.

Elle le conduisit au bout d'un couloir et ouvrit une porte qui

donnait sur une cellule vide. Une caméra vidéo était perchée dans un coin, et les sièges défoncés comme la table brinquebale étaient assortis au mobilier du poste de commandement. La moquette puait la sueur et la peur. *Ce service de police ne varie pas beaucoup dans ses choix décoratifs*, se dit Kelly tout en désignant l'un des sièges à Morgan.

Sam sourit et s'assit.

– Hou là ! C'est un peu angoissant de se retrouver dans cette pièce... J'ai l'impression qu'il va falloir que j'avoue avoir volé une sucette quand j'étais au cours moyen.

Elle accueillit la plaisanterie d'un petit rire.

– Je suis certaine qu'il y a prescription, depuis le temps. Excusez-moi de vous recevoir dans un lieu si peu confortable, monsieur Morgan, mais nous ne sommes pas autorisés à recevoir des civils dans le poste de commandement.

– Bien sûr, c'est normal. Protection des données sensibles, et tout ça. Genre : « Je peux vous mettre au courant mais il faudra que je vous tue ensuite ».

Il lui adressa un clin d'œil et ajouta :

– Je dois insister pour que vous m'appeliez Sam. Chaque fois que j'entends ce « monsieur Morgan », je regarde autour de moi pour voir si c'est à mon père qu'on s'adresse.

– D'accord, Sam. Que puis-je pour vous ?

– Je voulais juste savoir quand vous allez permettre à mon équipe de suspendre les recherches dans les bois. Pour être tout à fait franc, poursuivit Sam d'un ton navré, il ne reste plus que dix volontaires... C'est devenu un petit comité.

– Le lieutenant Doyle ne vous a pas appelé ? demanda Kelly en fronçant les sourcils.

Elle avait, la veille, donné pour instruction à Doyle d'interrompre les recherches. Sam secoua la tête.

– Pas à ma connaissance. Je n'ai peut-être pas eu le message, je vais vérifier à la maison...

Sa voix se perdit dans un murmure. Kelly serra les dents. Apparemment, ce Doyle n'était pas seulement désagréable, il était aussi incompetent.

– Je suis navrée, Sam, il s'agit d'un oubli. Je vous prie de bien vouloir nous excuser auprès de votre équipe pour les inconvénients

qui ont pu en découler.

Il haussa les épaules et leva les mains en signe de protestation.

– Franchement, ça n'est pas la peine de vous en faire pour ça. Je vous l'ai déjà dit : pour la plupart de ces gars, ces recherches leur fournissent un prétexte pour éviter les corvées de jardinage qui les attendent à la maison... Je vais leur annoncer qu'on n'a plus besoin d'eux.

– Merci de vous montrer si compréhensif.

Elle se leva et lui tendit la main.

– L'enquête avance ? demanda-t-il.

– Un peu, répondit-elle prudemment. Rien dont je puisse vous parler, malheureusement.

– Quelle bonne nouvelle ! Ça fait plaisir de savoir que les familles vont pouvoir tourner la page.

Alors qu'il s'appêtait à partir, il claqua des doigts et se tourna vers Kelly.

– J'ai failli oublier... Vous aimez Albee ?

– Je vous demande pardon, articula-t-elle, perplexe.

– Edward Albee, le dramaturge... Ce soir, le théâtre Williamson va clore la saison par une représentation de *Trois Femmes grandes*, et j'ai deux billets pour ce soir.

Kelly haussa les sourcils.

– Je croyais que vous étiez marié, dit-elle d'une voix hésitante.

Il sourit en plissant les yeux.

– Je suis marié, en effet. Vous m'avez mal compris. Je vous offrais les deux billets.

– Ah, fit Kelly en rougissant. Bien sûr. Euh, j'ai trop de travail, malheureusement.

Il agita la main.

– Pas besoin de m'expliquer. Je suis sûr que vous devez être débordée. Je pensais que ça vous intéresserait...

– Vous devriez les proposer à Monica, ça lui fera peut-être plaisir, dit Kelly.

Au cours des derniers jours, Monica avait fait plusieurs allusions au fait qu'elle et le Dr Stuart étaient en train de devenir ce qu'elle

appelait un « tandem ». Apparemment, ils avaient déjà dîné plusieurs fois ensemble au restaurant, et ils avaient prévu de faire quelque chose ensemble le week-end suivant. *Ils forment un drôle de couple...* Mais enfin, je ne suis pas conseillère conjugale, se reprit Kelly. Et tant que cette relation n'affectait pas leur travail, elle ne lui posait aucun problème.

– C'est une très bonne idée. J'irai voir Monica avant de sortir d'ici, dit Sam.

Kelly revint au poste de commandement, s'installa à son bureau et essaya de se concentrer sur sa recherche en cours. Elle trouvait étrange d'avoir commis une telle erreur ; d'habitude, elle était assez douée pour sentir les arrière-pensées des hommes. Elle se demanda vaguement si le mariage de Sam Morgan était solide – puis se reprocha en fronçant les sourcils d'avoir de telles pensées. Elle ne prendrait plus jamais cette voie, pas question. Plus jamais. Elle se mordit la lèvre et se remit à pianoter sur son clavier.

Le garçon se réveilla lentement. Il faisait froid là-dedans, trop froid. Il tremblait de tout son être, ce qui était étrange car on était encore en été. L'été était la saison reine. En été, il pouvait dormir à la belle étoile, sans problème. Parfois un micheton lui offrait l'hospitalité pour la nuit, dans l'espoir d'obtenir une gâterie gratuite au matin. Mais avec lui, ça ne marchait pas. Il ne travaillait pas gratis.

Mais où se trouvait-il ? Merde, il se sentait groggy. Or, il ne se souvenait pas de s'être défoncé, la veille. Pourtant, il avait bien dû prendre quelque chose pour se réveiller dans cet état. Il baignait dans une sorte de flou bizarre. Il essaya de l'identifier. Ça ne ressemblait pas à une descente de speed, de kétamine ou d'ecsta. Qu'est-ce qu'il avait pris, putain ? Il voulut se toucher le front et sentit sa main, entravée, retomber en place douloureusement, il entendit le bruit du métal qui heurte le béton. Merde... Il essaya de tendre les bras devant lui dans l'obscurité, mais ne put compléter le mouvement – et il reconnut alors l'acier froid des menottes enserrant ses poignets. Il tenta de se lever, mais ne parvint qu'à se recroqueviller – ses chevilles étaient prises dans des chaînes.

Son esprit s'éveilla alors tout à fait. Il se souvint vaguement d'un type plus âgé dans un 4x4 – plutôt beau mec – et de la liasse de billets de cent qu'il avait exhibée. Ce taré l'avait enchaîné, contre son gré ; le trip sado-maso, c'était pas son truc. Il tenta en vain de distinguer quelque chose dans le noir et cria :

– Hé ! Y a quelqu'un ?

Personne ne répondit. Dans l'obscurité totale, il avait l'impression que les murs se contractaient et se refermaient sur lui. Exactement comme pendant son enfance, lorsque sa mère l'enfermait dans un placard pendant qu'elle recevait ses « amis ». Du moins y avait-il alors un filet de lumière au pied de la porte de cette cachette où il était enveloppé dans la chaleur douillette des vêtements de sa mère. Il frissonna de nouveau mais plus fortement encore, ses dents se mirent à claquer. Il s'aperçut qu'il était nu, et le sol en béton sur lequel il était allongé était froid et dur.

Il tâtonna tout autour de lui, aussi loin que les chaînes le lui permettaient. Sa main remonta le long du mur jusqu'à ce qu'il puisse situer le gros crochet auquel les chaînes étaient fixées. Il s'arc-bouta et tira de toutes ses forces en exerçant une pression des pieds contre le mur, d'abord d'un côté, puis de l'autre. Les chaînes cliquetèrent mais ne cédèrent pas. Au bout de quelques minutes, il dut y renoncer, hors d'haleine.

– Salopard ! articula-t-il.

L'injure sonna comme un sanglot étouffé et il essaya de nouveau, plus fort cette fois :

– Espèce de fils de pute ! Laisse-moi sortir de là, espèce de dingue ! Je te tuerai sinon, je le jure !

Il tendit l'oreille, à l'affût d'une réponse, sachant bien au fond de lui qu'il était seul dans la pièce. Il s'effondra sur le sol, le visage baigné de larmes, tandis qu'il réalisait toute l'horreur de sa situation. Il se mit à prier en bredouillant et en avalant ses mots, promettant ce qu'il ne pouvait donner, en jurant tout et son contraire pourvu qu'il puisse sortir de cet endroit.

La pièce se trouva subitement inondée par une lumière venue d'en haut. Il leva les yeux vers le plafond, posa par réflexe une main sur ses yeux momentanément aveugles.

– Que...

Sa voix se perdit dans un murmure tandis qu'une silhouette descendait lentement sur lui.

– Ecoutez, commença-t-il à plaider.

Mais l'homme leva la main pour le faire taire, avant d'allumer une lampe dans le coin de la pièce. Le garçon ouvrit de grands yeux stupéfaits en découvrant l'usage auquel était réellement réservée cette pièce. La trappe se referma brusquement, étouffant son

hurlement de terreur.

Dwight grignotait une barre énergétique en patientant. Son nouveau tatouage au bras le démangeait et il le gratta par inadvertance du bout de l'auriculaire. Charlie avait raison, il allait falloir le panser dès son retour chez lui. Le pire qu'il pouvait lui arriver en ce moment serait une infection. Ce genre de délai pourrait ruiner son plan, et cela faisait trop longtemps qu'il y travaillait.

Déterrer tous ces squelettes, éparpiller les ossements autour du terrain de camping... Toute cette besogne lui avait pris des semaines. Puis l'attente... La découverte des premiers ossements avait pris plus de temps qu'il ne l'avait prévu. Dans un premier temps, il avait même envisagé qu'à cette date tout serait fini. Il croqua un bout de nougat industriel enrobé de chocolat et se mit à le mâcher avec entrain. Il espérait seulement que tout serait terminé avant qu'il ne commence son entraînement à Langley, au siège de la CIA. En toute franchise, il était un peu déçu par les progrès de l'enquête, si lents jusqu'à présent. Il avait escompté que l'intervention du FBI et de ses experts accélérerait les choses.

Dwight était perché dans l'affût qu'il avait installé dans la forêt, au bord du terrain du Capitaine. Le feuillage était encore assez épais pour rendre superflu le filet de camouflage qui entourait l'affût. Mais il préférait ne pas prendre de risques. Lui, plus que tout autre, savait combien le Capitaine pouvait être dangereux lorsqu'on le provoquait.

Il colla une nouvelle fois ses jumelles à infrarouge contre ses yeux et scruta les alentours.

Dix minutes plus tôt, il avait vu le Capitaine traverser la cour en direction de la trappe. Il ne put réprimer son admiration à la pensée de ce qui allait se passer ensuite. Le Capitaine allait sûrement supplicier le garçon – il ne reculait jamais. Dwight entendit un son étouffé et dressa l'oreille. Il aurait dû mettre la pièce sur écoute, il aurait été plus facile de savoir ce qu'il s'y passait. Sans qu'il s'en rende compte, sa main glissa vers son entrejambe. *Ça doit être bon, songea-t-il, faire des trucs comme ça à quelqu'un...* Récemment, il s'était surpris à fantasmer là-dessus, à s'imaginer ce qu'il ferait à la place du Capitaine, comment il les obligerait à le supplier, et comment leurs supplications ne changeraient rien à leur sort...

Dwight secoua la tête comme pour chasser ces mauvaises pensées.

Il était temps de se concentrer sur sa tâche. On était au jour numéro un, ce qui voulait dire que le Capitaine allait rester au moins une heure en bas. Il alluma un stylo lampe et nota quelque chose dans son carnet, puis l'éteignit et attendit que ses yeux se réaccoutument à l'obscurité. Le jour numéro six, se dit-il en laissant son esprit dériver de nouveau tandis qu'un petit sourire flottait sur ses lèvres. Le jour numéro six, ça, c'était vraiment son jour favori.

6.

– Le Dr Glendale nous a dit que vous aviez payé ses honoraires pour les soins dentaires de Randy Jacobs, monsieur, dit Kelly.

– Et alors ? Depuis quand est-ce un crime d'aider son prochain ?

Calvin Sommers était visiblement perturbé par l'interrogatoire. Il passait nerveusement la main dans ses cheveux clairsemés et teints un ton trop noir. Son épiderme affichait un hâle artificiel procuré par une de ces onéreuses lotions bronzantes. *Des dents soigneusement blanchies, nota Kelly, et un costume de la dernière collection d'été de Versace : voilà un homme qui a les moyens.*

– Nous ne vous accusons de rien, monsieur Sommers, expliqua-t-elle de nouveau patiemment. Nous essayons seulement d'en apprendre davantage sur Randy.

– Je l'ai à peine connu... Tout ce qu'il a pu vous raconter sur moi est sans doute faux.

Il leur avait fallu près d'une semaine pour retrouver le dentiste de Randy, et c'était la piste la plus prometteuse dont ils disposaient. Elle était bien décidée à ne pas repartir les mains vides.

– On peut entrer ? demanda Kelly en faisant un pas en avant.

Le regard de Sommers s'affola à l'énoncé de cette requête, et Kelly se demanda ce qu'il avait si peur de leur laisser voir à l'intérieur. Il ne desserra pas son étreinte sur la poignée de la porte. La maison était une grande demeure de style colonial, peinte en jaune vif et pourvue d'une porte rouge et de volets assortis. Sa pelouse s'étendait jusqu'à la rue, à l'ombre de vieux érables et de cerisiers. Une plaque en cuivre, apposée à l'entrée, rappelait que c'était un monument historique construit en 1737. Même pour un endroit chic comme Williamstown, cette maison, située dans une rue tranquille et entourée de vieilles demeures, était superbe. Difficile d'imaginer un jeune marginal comme Randy Jacobs dans un tel décor, se dit Kelly.

Non sans réticence, Sommers recula d'un pas et leur fit signe d'entrer. La maison avait été entièrement rénovée. Ce qui aurait dû être une minuscule entrée donnant sur un dédale de petites pièces avait été transformé en un vaste plateau. Il y avait un grand salon avec une cheminée d'un côté, et de l'autre un espace repas qui

donnait sur une cuisine où dominaient l'inox et le rouge cerise. Malgré ce que pouvait laisser suggérer l'extérieur de la maison, les goûts de Sommers étaient contemporains : les tableaux qui ornaient les murs étaient presque tous des œuvres d'avant-garde ou postmodernes.

Sommers s'appuya contre l'un des accoudoirs du canapé, sans les inviter à s'asseoir. Kelly échangea un regard avec Monica, qui fit un pas vers le plus proche fauteuil et s'y laissa tomber de tout son poids. Sommers ne put contenir une grimace d'effroi lorsqu'il la vit s'emparer d'une statuette en pierre sur la table basse.

– C'est quoi, ce truc-là ? demanda-t-elle avec curiosité en manipulant l'objet.

– Pourriez-vous ne pas..., dit-il en tentant de récupérer la statuette.

Monica l'examina de plus près : c'était un phallus surmonté d'une paire d'ailes.

– Voilà quelque chose qu'on ne voit pas tous les jours, pas vrai ? commenta-t-elle.

– C'est un symbole dionysiaque de fertilité, et c'est également un objet de grande valeur, dit Sommers sèchement en lui arrachant la chose des mains.

– Holà, on se calme ! cria Monica en levant les bras. J'allais pas vous le casser.

Kelly soupira. Heureusement qu'elle n'était pas venue avec Doyle : elle n'imaginait que trop bien ses réactions face à un Sommers. Mais amener Monica pouvait fort bien avoir été une erreur du même genre. Cependant, interroger un suspect seul était absolument proscrit par le règlement du FBI, à la fois pour des raisons de sécurité et pour se préserver contre toute accusation de brutalité ou de corruption. Normalement, elle aurait dû être assistée d'un collègue du FBI, mais cet organisme était débordé par les milliers de dénonciations émanant de gens persuadés que leur voisin était un terroriste... Dans le contexte politique actuel, la découverte de cinq squelettes, dont la plupart avaient peut-être été enterrés de longues années auparavant, était loin d'être une affaire prioritaire. Surtout s'il s'avérait que la plupart des victimes étaient des tapins homosexuels.

– Monsieur Sommers, quand avez-vous vu Randy Jacobs pour la dernière fois ?

– Je ne peux pas vous le dire avec exactitude, se déroba-t-il.

- Essayez de vous en souvenir, c’est important, insista-t-elle.
- Pourquoi ces questions ? demanda-t-il. Qu’est-ce qu’il a fait, encore, Randy ?
- Il s’est fait tuer ! s’écria Monica.
- Quoi ?

Sommers sembla se replier en lui-même tandis qu’il tendait le bras vers l’accoudoir en se laissant tomber lentement sur le canapé. Kelly examina l’expression stupéfaite qui se lisait sur son visage. S’il jouait la comédie, il le faisait avec un talent consommé.

- Calvin ? Ça va ? fit une voix masculine.

Kelly se tourna. Elle vit un joli jeune homme sur le pas de la porte, vêtu d’un short de surf blanc qui tombait au ras du pubis, dévoilant un soupçon de caleçon à motif écossais. Ses cheveux étaient teints en blond, sa peau très bronzée, parsemée de taches de rousseur. Il était pieds nus et avait l’air de se réveiller après une sieste.

- Ce n’est rien, Jim. Va à la piscine, elle a besoin d’être nettoyée, dit Sommers en agitant la main vers le jeune homme.

Le regard intrigué du garçon passa de Kelly à Monica. Il leur adressa un sourire poli et se gratta la tête distraitemment sans bouger d’un centimètre.

- S’il te plaît, Jim...

Le ton de Sommers s’était fait suppliant.

Jim ouvrit de grands yeux et fit mine de se soumettre :

- Oui, c’est ça... Nettoyer la piscine... Bon, j’y vais de ce pas.

Il tourna les talons et s’éloigna d’un pas nonchalant.

Un instant plus tard, Kelly entendit une porte claquer à l’autre bout de la maison. Par la baie vitrée qui donnait sur le jardin, elle regarda Jim mettre des lunettes de soleil et s’allonger mollement sur une chaise longue rembourrée, juste à côté de la piscine.

Son regard revint à Sommers, qui avait l’air plus que mal à l’aise. Une petite goutte de sueur coulait sur son front. Il était difficile de croire qu’à l’époque actuelle il tenait tant à maintenir les apparences – le mariage homosexuel n’était-il pas autorisé, en toute légalité, dans le Massachusetts ? A moins qu’il n’ait autre chose à cacher...

– Monsieur Sommers, votre orientation sexuelle ne me concerne en rien. Nous sommes ici pour en savoir plus sur votre relation avec

Randy Jacobs, et pour que vous nous disiez quand vous l'avez vu pour la dernière fois.

– On dirait que vous avez déjà trouvé un nouveau compagnon, remarqua Monica d'un air entendu.

Sommers tirait une mine d'enterrement.

– Je n'arrive pas à croire qu'il soit mort, murmura-t-il.

Il examina ses mains puis y enfouit son visage avant de se les passer dans les cheveux.

– Mon Dieu, ce n'était qu'un enfant ! Comment est-ce arrivé ? La drogue ?

– Je préfère ne pas parler de ça pour l'instant, répondit promptement Kelly avant que Monica ne divulgue quoi que ce soit.

Lorsqu'elle interrogeait des suspects potentiels, elle préférait les laisser dans l'ignorance le plus longtemps possible pour voir ce qui pouvait leur échapper. Sommers se leva et alla à la fenêtre, leur tournant le dos en croisant les bras sur sa poitrine.

– J'ai rencontré Randy ce printemps, au Club Metro de Northampton. Il y a... une soirée spéciale, le mercredi.

– Une soirée homo ? demanda Monica.

– Je suppose qu'on peut appeler ça comme ça. Quoi qu'il en soit, il était un peu farouche, mais très gentil. J'ai fini par le faire venir ici. Ses dents étaient dans un sale état. Le Dr Glendale a fait des merveilles. Et ce n'était pas donné, croyez-moi. Il a habité ici jusqu'à il y a un mois, à peu près.

– Pourquoi est-il parti ? demanda Monica.

– Il a fallu que j'aille à New York pour un vernissage – je possède une galerie d'art à Manhattan. Mon assistant s'occupe de tout pendant l'été, en principe. Mais, là, il y avait une urgence.

Il agita la main et se mit à arpenter la pièce.

– Quand je suis rentré, poursuivit-il, j'ai constaté que Randy avait reçu d'autres... invités ici. Or, je lui avais fait clairement comprendre quelle était la règle, avec moi : pas de compagnons pendant mon absence. Bref, je l'ai mis à la porte.

– Ça, il a pas dû apprécier, dit Monica.

– Il était extrêmement triste. Je lui avais proposé de venir à New York avec moi à l'automne, et de retourner, peut-être, à l'école.

La voix de Sommers se perdit dans un murmure.

– S'est-il montré violent ? demanda Kelly.

– Randy ? Non, ce n'était pas du tout son genre. Il m'a supplié de lui accorder une deuxième chance, mais... Vous auriez dû voir la maison, dans quel état elle était... Sans parler du Mapplethorpe qu'il m'a volé... Non, c'était impardonnable, vraiment. Il est donc parti contre son gré, mais sans faire d'histoires. J'ai changé les serrures le lendemain et je ne l'ai pas revu depuis.

– Et c'était le...

– Euh, voyons voir...

Il tapota du doigt contre sa tempe.

– Le vernissage était le 17, cette scène a dû avoir lieu le 20 juillet, dans ces eaux-là.

– Il y a quelqu'un pour nous confirmer tout ça ? demanda Kelly.

– Vous pouvez demander à ma femme de ménage. Elle vient demain, ou alors vous pouvez essayer de la joindre chez elle. Tenez, voilà son numéro.

Il se rendit dans un coin de la pièce occupé par un buffet, ouvrit un tiroir, feuilleta un carnet d'adresses, griffonna un numéro sur un bout de papier et le donna à Kelly.

– Vous n'avez rien d'autre à nous dire sur Randy ? demanda-t-elle. Au sujet de ses amis, ou de l'endroit où il aurait pu aller après son départ ? Est-ce qu'il a laissé quelque chose ici ?

– Non, rien. Et, pour autant que je sache, Randy n'avait pas d'amis. C'était un garçon solitaire, sa vie n'était pas drôle. Il s'est enfui de chez ses parents à treize ans. Et d'après le peu qu'il m'en a dit, je crois que sa situation familiale n'était pas idéale. Bon, maintenant, à moins que vous n'ayez d'autres questions à me poser...

Il fit un pas en direction de la porte.

– Vous ne comptez pas quitter la ville avant un certain temps ? demanda Monica en le suivant.

Ses épaules se raidirent de nouveau.

– Pourquoi ? Vous me considérez comme un suspect ? Si c'est le cas, je peux également vous donner le numéro de mon avocat.

– Nous souhaitons seulement qu'au cas où vous retourniez à New York, vous nous en informiez, intervint Kelly.

Elle aurait voulu continuer à l'interroger, mais faute d'autre indice le liant à Randy, elle n'avait aucune base juridique pour le faire. Il menaçait déjà de faire appel à son avocat. Il valait mieux revenir après en avoir appris davantage sur le personnage.

La porte se referma brutalement sur elles. En marchant vers la voiture, Kelly entendit des éclats de voix en provenance du jardin de Sommers. Elles s'arrêtèrent toutes deux pour tendre l'oreille. Il semblait bien que Sommers était en train de passer un savon à Jim.

– Il a pas l'air content, hein ? dit Monica à voix basse.

– On dirait. Il me faut un rapport détaillé sur lui. Je veux savoir s'il a un casier ici ou à New York. On devrait aussi essayer de savoir qui d'autre il a pu recueillir comme ça, et s'ils sont encore dans le secteur. Il faudrait également vérifier la date du départ de Randy. Ça vous ennuerait d'appeler la femme de ménage ?

– Non, si vous prenez le volant, je vais l'appeler de la voiture, dit Monica. J'aimerais lui parler avant que Sommers ne le fasse. Ce serait une drôle de coïncidence si on découvrait que d'autres compagnons à lui ont été portés disparus...

Kelly consulta sa montre.

– On devrait rentrer au bureau, pour voir si Doyle n'a rien trouvé.

– J'en doute, grogna Monica. Le mieux qu'il puisse faire, c'est de vous faire un rapport sur la pénurie de beignets dans la salle de repos. Et ce Club Metro ?

– J'y pensais, justement. Demain, c'est mercredi, on va aller y jeter un coup d'œil. On y trouvera peut-être quelqu'un ayant vu Randy faire des trucs pas nets.

– On emmène Doyle ?

Kelly esquissa un sourire.

– Northampton relève de sa juridiction. Je suis sûre qu'il se sentirait offensé si on ne l'invitait pas.

– Mince alors ! s'écria Monica en frappant du plat de la main contre le tableau de bord. Doyle dans un club gay ! On va bien rigoler...

L'homme hissa le dernier sac dans le coffre du 4x4 et referma le

hayon. Il s'appuya un instant contre le pare-chocs et essuya un filet de sueur sur son front. Il faisait encore incroyablement chaud, malgré l'heure tardive. Par une nuit comme celle-là, il était difficile de croire que l'automne allait bientôt survenir, mais il savait qu'il se réveillerait un jour prochain en frissonnant et en regrettant d'avoir laissé la climatisation en marche. Il consulta sa montre : il était grand temps de se mettre en route, il ne restait qu'une poignée d'heures avant l'aube.

En sortant de l'allée, il commença, par automatisme, à tourner à gauche, jura à voix basse et redressa brusquement le volant vers la droite. Son front se plissa. Cela ne lui ressemblait pas de commettre une telle erreur : se diriger vers l'ancien site qui grouillait de flics. Il se rouillait... Cela n'aurait pas eu d'importance, les fois précédentes – mais, à présent que les autres avaient été découverts, il fallait qu'il soit plus prudent. La découverte des ossements l'intriguait. D'après les informations qu'il avait pu glaner à droite et à gauche, le corps qui avait été retrouvé en premier et avait déclenché les recherches était probablement le dernier, le garçon aux grands yeux tristes. C'est cela qui était surprenant. Il avait pris son temps avec celui-là, il l'avait enterré profondément. Et le plus troublant était qu'on l'avait retrouvé dans un autre endroit.

Les animaux, sans doute..., songea-t-il en haussant les épaules. D'ailleurs cela n'avait guère d'importance : ce site était grillé désormais. Il s'en était rarement servi en été, de toute façon. Il y avait trop de campeurs, beaucoup plus que dans le passé. Cela le contrariait de les voir ainsi envahir sa forêt, piétiner ses sépultures. Il soupira. Il se faisait trop vieux pour tout ça, au fond. Les veilles l'épuisaient. Mais l'acte de tuer était sublime, et il avait encore assez d'énergie pour l'accomplir. Mieux, le meurtre lui redonnait de l'énergie et lui permettait d'effacer le passage des ans.

Mais les suites du meurtre étaient éprouvantes, lorsqu'il fallait se débarrasser du corps après avoir ôté avec une précision chirurgicale les yeux des orbites. Transporter le cadavre dans les bois et l'enterrer. Il grimaça légèrement en se massant l'épaule gauche qui s'était remise à le tirailler. La douleur était revenue, comme il l'avait redouté. De retour chez lui, il y mettrait de la glace. Le moment était sans doute venu de se soumettre à l'opération que le médecin lui avait recommandée.

L'homme regarda par-dessus son épaule vers le tas de sacs qui encombrait le coffre du 4x4. Il avait passé de délicieux moments avec ce garçon, il en était vraiment satisfait. Le malheureux avait commis l'erreur de lui cracher dessus au début. Il faisait moins le

fier à la fin... A la fin, l'homme aurait pu l'obliger à faire n'importe quoi. Il se souvint de la petite voix toute faible du garçon, le suppliant de lui accorder la vie. Il s'en délecta rétrospectivement et ne put contenir un sourire. Son regard se posa sur la pendule du tableau de bord : 3 heures du matin. En se dépêchant, il serait rentré assez tôt pour s'accorder un peu de sommeil et être frais et dispos pour le petit déjeuner paroissial qui devait être servi à l'église.

7.

– Arrête de faire la gueule, Doyle. Je suis sûre que quelqu'un va t'inviter à danser... Suffit d'être patient, dit Monica en lui tapotant le bras.

– Je leur conseille pas, grommela Doyle en mâchonnant son chewing-gum.

Il avait l'air mal à l'aise. On aurait dit qu'il essayait de rentrer en lui-même. Il grimaçait en cadence, au rythme impérieux de la ligne de basse qui faisait vibrer la piste de danse. Le Club Metro était situé dans Pleasant Street, à quelques pâtés de maisons de Main Street, au milieu d'un quartier de Northampton où les devantures des brocanteurs et les clochers des églises avaient fait place aux entrepôts industriels.

L'heure de route qu'avait duré le trajet depuis Pittsfield avait été éprouvante pour Kelly, en raison de la tension, plus palpable que jamais, entre Doyle et Monica. Doyle avait d'abord hésité à les accompagner mais Kelly avait insisté, le menaçant une fois de plus d'en appeler à sa hiérarchie. En fait, elle aurait préféré y aller sans lui, mais, pour des raisons de compétence territoriale, cette visite devait s'effectuer en présence d'un policier de Northampton et Kelly espérait que la présence de Doyle, lui aussi policier du Massachusetts, préviendrait toute bisbille juridictionnelle.

– Ben quoi, ton carnet de bal est plein ou quoi, Doyle ? persifla Monica. Dommage. Avec ton costard des années quatre-vingt, tu serais la reine de la soirée.

Doyle partit furieux vers le bar. Kelly scruta la clientèle tout en le regardant. Elle aurait dû rappeler Monica à l'ordre, mais elle devait admettre qu'elle aussi trouvait amusant de voir Doyle détonner autant dans le tableau – surtout après tout ce qu'il lui avait fait endurer au cours des deux semaines précédentes.

Malgré la musique tonitruante, l'endroit était plutôt tran- quille. Il n'y avait que quelques dizaines de clients, pour l'es- sentiel des hommes mûrs vêtus de jeans serrés et de polos. La plupart tenaient un cocktail à la main tout en se déhanchant légèrement, les yeux toujours à l'affût, comme guettant les nouveaux venus. Kelly sentit certains de ces regards se poser sur elle et sur Monica avec curiosité, et elle releva pudiquement son col de chemise.

Ils étaient venus en civil, histoire de ne pas se faire repérer, mais Kelly avait l'impression que c'était raté. Monica et elle étaient vêtues simplement d'un jean et d'un T-shirt, mais Doyle avait tenu à mettre un veston malgré la chaleur étouffante qui régnait dans l'endroit. Le policier de Northampton, Bennett, était mieux camouflé que son collègue : il portait avec naturel un short de surf et un débardeur. Il approchait de la trentaine, avait la mâchoire carrée et des cheveux ras. Des quatre flics, c'était lui qui cadrerait le mieux dans le décor.

– Pas trop de monde, ce soir, commenta-t-il en regardant autour de lui. La saison s'achève, on dirait que les jeunes sont rares ce soir.

– Combien de tapins, d'habitude ? demanda Kelly en approchant du bar.

Bennett adressa un sourire au barman et hocha la tête.

– Salut, Tony. Je peux avoir trois demis ?

Le barman les examina un moment avec méfiance avant d'aller chercher la commande. Bennett se tourna vers Kelly et haussa les épaules.

– Ça dépend. Au pic de la saison, ils sont entre une trentaine et une cinquantaine à draguer les clients.

– Je savais pas qu'il y avait autant de fêtards dans la région, dit Monica.

Elle regarda d'un air ébahi une *drag queen*, juchée sur des talons aiguilles de quinze centimètres, qui passa devant elle en se trémoussant.

– Eh oui, dit Bennett. L'université féminine qui est à deux pas y est pour quelque chose. Northampton est réputée pour être une enclave de tolérance dans cette partie de l'Etat, encore très conservatrice.

Son regard se posa sur Doyle, qui se tenait un peu à l'écart de leur groupe. Bennett baissa la voix pour ajouter :

– Vous avez dû constater quelle était la mentalité de certains policiers, par ici.

– Ouais, difficile de ne pas s'en rendre compte, dit Monica.

Doyle leur jeta un coup d'œil avant de replonger le nez dans sa bière. Bennett poursuivit avec une pointe d'amertume dans la voix :

– A vrai dire, ça fait des années qu'on parle de disparitions parmi les jeunes prostitués. De temps en temps, on placarde des avis de

recherche, on alerte les autres services. Mais, bon, une bande de gigolos...

– La plupart des flics ne s'en soucient pas, ils se disent que ces jeunes paumés ne manqueront à personne, dit Kelly pour compléter le propos.

Bennett acquiesça d'un hochement de tête.

– Bon, alors, on va rester là toute la nuit ? gronda Doyle.

Quelques têtes se tournèrent vers lui.

– Merde, faut se mettre au boulot ! Vous, là, vous avez déjà vu ce gamin ? demanda-t-il en brandissant la photo d'identité de Randy Jacobs sous le nez du barman.

Celui-ci ignore Doyle et alla se poster derrière ses robinets de bière à la pression.

– Hé ! mon pote, je te cause ! Je t'ai posé une putain de question ! s'emporta Doyle, couvrant la musique de sa voix exaspérée.

Les conversations cessèrent autour d'eux. Certains consommateurs posèrent leur verre sur le comptoir et se dirigèrent discrètement vers la sortie.

– Bien joué, Doyle. Tout en finesse, marmonna Monica.

– Lieutenant Doyle, permettez-moi..., dit Bennett en posant la main sur l'avant-bras de son collègue.

Doyle sursauta comme si cette main était contagieuse et lança un regard furieux à Bennett. Kelly sortit son badge en soupirant, sachant bien qu'il était inutile désormais de chercher à faire profil bas.

– Salut, Tony. Je suis l'agent spécial Kelly Jones, du FBI. Nous cherchons à nous renseigner sur ce garçon.

Le barman s'approcha avec réticence et prit la photo.

– Jamais vu, dit-il d'une voix ferme.

– Vous en êtes sûr ? Vous l'avez à peine regardée, insista Monica.

– Ecoute, mon bonhomme, je peux t'embarquer sur-le-champ, dit Doyle.

– Lieutenant Doyle, lieutenant Lauer, allez donc faire un tour d'inspection dans le club, dit Kelly.

Tous deux la regardèrent, étonnés. Monica avait l'air vexé mais elle obéit. Doyle ouvrit la bouche pour protester, se ravisa et partit

en traînant des pieds. Kelly le vit frôler un grand costaud au cou enserré par un carcan d'esclave et pria pour que la situation ne dégénère pas. Elle se tourna vers le barman.

Bennett était en train de lui parler à voix basse. Les yeux de Tony passaient sans cesse de Bennett à Kelly, d'un air indécis. Kelly attendit que leur petite conversation s'achève.

– Tony pense qu'il pourrait se souvenir du garçon, chuchota finalement Bennett.

– Ah bon ? dit Kelly en haussant les sourcils.

Le barman hocha lentement la tête.

– Il s'appelle Randy, murmura-t-il.

– C'est exact. Randy Jacobs. Il a rencontré un homme dans ce club au printemps, un marchand d'art. Et il n'est probablement pas venu ici pendant un bout de temps, ensuite. Je pense qu'il a dû revenir fin juillet. J'ai besoin de savoir avec qui il a quitté le club, la dernière fois qu'il est venu.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a fait, le gamin ? demanda le barman en fronçant les sourcils.

Il allait sur ses trente ans et portait un T-shirt qui lui moulait l'abdomen. D'une main distraite, il caressa sa barbe de trois jours, soigneusement entretenue.

– Il est mort, dit Kelly en lui montrant une nouvelle fois la photo.

– Merde.

Le barman émit un petit sifflement et ajouta :

– Ce n'est pas un de ceux qu'on a découverts dans la forêt ? Les journaux disent que vous avez retrouvé plein de squelettes.

Elle échangea un regard furtif avec Bennett.

– Je ne peux rien confirmer tant qu'on n'a pas identifié des membres de sa famille.

– Ça sera pas facile de leur mettre la main dessus, dit Tony.

Il se tourna vers Bennett et lui demanda :

– Vous pensez qu'il a été tué parce qu'il était homo- sexuel ?

– C'est difficile à dire, pour l'instant, mais c'est possible, dit le jeune policier.

– Les autres aussi, hein ?

Tony se mordit la lèvre en secouant la tête.

– Avec ces petits jeunes, reprit-il, on ne sait jamais. Quand on ne les revoit plus, on se dit qu'ils ont peut-être fait une overdose... Du jour au lendemain, on n'entend plus parler d'eux.

– Combien de ces garçons ont disparu, selon vous ? demanda Kelly.

Tony haussa les épaules.

– Ben, en quelques années, on peut les compter par dizaines. Mais ils sont rarement portés disparus. Certains ont la chance de trouver quelqu'un qui s'occupe d'eux et les remet dans le droit chemin.

– Ou bien, ils ont pu changer de ville ou d'Etat, ajouta Bennett. On a quand même affiché des avis de recherche, cinq fois, peut-être six... D'autres garçons nous avaient signalé leur disparition, ils étaient inquiets parce que leurs copains n'étaient jamais venus à des rendez-vous ou avaient subitement déserté les lieux où ils avaient leurs habitudes. Mais bon...

– Oui, je sais. Ils auraient pu aller n'importe où, soupira Kelly. Revenons à Randy...

– Randy traînait par ici depuis quelques années. Il arrivait toujours à se trouver un compagnon, mais on le voyait réapparaître tout seul au début de la saison suivante.

Tony se pencha au-dessus du comptoir et ajouta plus bas :

– Il est revenu il y a un mois. Il est venu pour la soirée spéciale du mercredi.

– Il en est reparti avec quelqu'un ? demanda Kelly.

– De ce que j'ai vu, non. Désolé, j'aimerais pouvoir vous en dire plus...

Il scruta la salle et ajouta :

– Mais je peux vous dire qui pourra peut-être vous renseigner davantage...

Kelly suivit son regard. Dans un coin, un garçon, grand et maigre, parlait avec un homme d'âge moyen qui le tenait par la taille. Il sirotait un cocktail et dévisageait Kelly avec méfiance. Leurs regards se croisèrent un instant et le jeune homme se courba pour murmurer quelque chose à l'oreille de son compagnon. Ils se dirigèrent aussitôt tous deux vers la sortie.

Kelly fit un signe du menton à l'intention de Bennett, lequel se

tourna brusquement et se rendit au fond de la salle. Kelly se mit à marcher nonchalamment vers les toilettes. Au dernier moment, elle changea de direction et elle fit sa jonction avec Bennett juste devant la sortie, bloquant le couple avant qu'il n'ait pu franchir la porte.

– Bonsoir, dit-elle en exhibant son badge. On peut vous dire un mot ?

La question s'adressait au garçon. Son compagnon plus âgé était déjà en train de reculer en agitant désespérément les mains.

– Je vous jure qu'il m'a dit qu'il avait vingt ans...

– C'est ça, t'as raison, dit le garçon sur un ton méprisant. Comme ça, tout est légal. Pauvre con...

Lâchant un soupir résigné, il se tourna, écarta les jambes et plaqua ses paumes contre le mur.

– M'en fous. J'aurai un lit chaud et trois repas chauds par jour, pas vrai ? Et puis, mon avocat me fera sortir avant le week-end.

Bennett fit un geste interrogatif en direction du client plus âgé qui essayait de se faufiler vers la sortie.

– Celui-là peut partir, dit Kelly avant de reporter son attention sur le garçon.

Elle se tourna vers lui et lui dit :

– Je ne t'arrête pas...

Le garçon se tourna vers Kelly.

– Vraiment ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

– Qu'est-ce que vous me voulez, alors ? De quoi s'agit-il ?

Il s'adossa contre le mur et fouilla dans sa poche de chemise pour en extraire un paquet de cigarettes.

– De ça, dit Kelly en lui montrant la photo de Randy.

Il la prit, cligna des yeux dans la pénombre.

– Et alors ?

– Tu le connais ?

Le garçon haussa les épaules.

– Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

– Danny.

– Danny comment ?

– Smith...

– D'accord, Danny Smith... Mais dis-toi bien qu'il n'est pas trop tard pour que je change d'avis et que je te fasse boucler.

– Faites comme vous voulez, m'dame.

Le regard du garçon se porta au-delà de Kelly et il se raidit de tout son être à l'approche de Doyle. Kelly lui fit signe de s'éloigner.

– Ecoute, je veux juste savoir si tu as déjà vu Randy partir d'ici avec quelqu'un.

– Il y avait le marchand de tableaux, hasarda le garçon.

– Non, avec quelqu'un d'autre. Bien après... Il y a un mois, environ.

– Il est mort, c'est ça, hein ? demanda Danny.

Kelly hocha la tête en guise de réponse. Le garçon se dandina brièvement et baissa les yeux.

– C'est logique. Randy a toujours été un raté.

– Dans quel sens ?

Il tira nerveusement sur une de ses mèches.

– Il espérait toujours tomber sur un bonhomme qui l'entretiendrait. Mais chaque fois qu'il en trouvait un, il faisait tout foirer... La dernière fois que je l'ai vu ici, il m'a dit qu'il allait quitter la ville. Il voulait s'installer à New York, il parlait de trouver un moyen d'humilier son ancien petit copain, le marchand d'art. Il avait juste besoin de trouver un client pour lui acheter son billet de car et pour couvrir ses autres frais.

Il prononça ces trois derniers mots avec un petit sourire.

– Mais il ne t'a pas dit comment il comptait s'y prendre.

– Non. C'est la dernière fois que je l'ai vu.

– Et tu n'as pas vu le client en question ?

Danny secoua la tête.

– J'ai vu Randy partir peu avant la fermeture, tout seul. Il avait l'air très contrarié.

– D'accord. Tu n'as pas remarqué la disparition d'autres garçons, pas entendu parler de clients qui se montraient violents avec les tapins ?

– Je ne suis pas au courant de tout ce qui se passe dans cette ville, quand même ! gloussa-t-il en se grattant l'avant-bras.

Kelly baissa les yeux et y vit des traces d'injections.

– Ça veut dire non ?

– Disons que je ne me mêle pas des affaires des autres. Je peux y aller, maintenant, m'dame ?

– Ouais, ouais... Tu peux y aller.

Elle le regarda regagner le bar en traînant des pieds puis passer le bras langoureusement autour d'un autre client d'âge moyen.

– Vous en pensez quoi, de ce loustic ? demanda Monica dans le dos de Kelly.

Doyle les attendait près de la sortie, l'air boudeur.

Bennett se joignit à elles.

– Le gosse vous a dit quelque chose ?

– Pas grand-chose qu'on ne sache déjà. Et je ne crois pas qu'on en apprendra plus ici, ce soir.

– Tant mieux, marmonna Monica. Un morceau techno de plus, et ma tête va exploser. Tirons-nous d'ici en vitesse.

Dwight se rongea un ongle en regardant les flics sortir du club. Ils étaient enfin sur la bonne voie, ils avaient dû comprendre où le garçon avait été enlevé. Cela signifiait qu'il fallait mettre en œuvre la phase deux de son plan. Il consulta sa montre, éprouva un accès d'orgueil en admirant une fois de plus le cadran. C'était une MTM, le même modèle dont les commandos spéciaux sont équipés – c'est du moins ce qu'affirmait le site internet où il se l'était procurée. Le cadran était protégé par un verre incassable inséré dans un boîtier en inox et en titane. Elle lui avait coûté deux semaines de salaire, mais elle valait largement ce sacrifice. *Le plus important, sur le champ de bataille*, se dit-il, *c'est de connaître l'heure exacte*. Il avait lu cette forte maxime quelque part, un jour, à moins qu'il ne l'ait entendue à la télé. Les aiguilles fluorescentes indiquaient qu'il était 23 h 30. Il était encore trop tôt pour agir.

Dwight tripota nerveusement ses piécettes tout en passant en revue différentes options. Ce n'était pas une bonne idée de rester là, quelqu'un pourrait s'en rendre compte. Maman était à la maison, et elle serait furieuse s'il revenait et ressortait ensuite. Et les bars allaient bientôt fermer... Les bars ne lui réussissaient pas, de toute

façon, lorsqu'il était dans cet état de nerfs, si fébrile qu'il renversait toujours quelque chose – et la dernière chose qu'il souhaitait était d'attirer l'attention sur lui.

Dwight se demanda s'il serait toute sa vie atteint de cette irrépressible fébrilité pendant l'action. *Le Capitaine n'a jamais l'air nerveux, lui*, songea-t-il avec amertume, tout en le visualisant dans sa tête. Le Capitaine avait conservé son sang-froid tout du long quand il avait creusé la tombe, quand il y avait jeté le sac et quand, pour finir, il avait dissimulé sous un tas de broussailles le petit monticule de terre remuée, afin qu'il se fonde dans le paysage forestier. Le Capitaine était si décontracté, si peu sur ses gardes qu'il n'avait même pas remarqué l'intrus qui l'épiait à une trentaine de mètres de là. Dwight en était redevable, surtout, à ses lunettes nyctalopes, précieux outil qui valait bien la petite fortune qu'il lui avait coûtée.

Récemment, ses pulsions revenaient avec plus de force, jusqu'à ce qu'il soit tenaillé par le désir de savoir quel effet cela lui ferait de s'occuper d'un de ces garçons à la mode du Capitaine. En observant ce dernier, il ressentait comme un fourmillement, proche de l'excitation sexuelle. Il appuyait alors très fort sur son avant-bras à l'endroit du bandage ; mais la douleur qu'il s'infligeait ainsi ne faisait qu'accroître la sensation voluptueuse.

Il pouvait certes tuer le temps en convoyant des randonneurs des bars de la ville au chemin de randonnée. Sauf qu'il conduisait la Land Cruiser de la boîte ce soir-là, et les jeunes pouvaient le prendre pour un flic des stupés. Bien sûr, il pouvait aussi tenter de les rançonner un peu. Ces petits jeunes se trimballaient presque tous avec de l'herbe dans les poches ; pourvu qu'ils soient un peu bourrés, ils pouvaient le prendre pour un flic et le payer pour qu'il leur fiche la paix. Il l'avait déjà fait, après tout, et puis ce serait dommage de salir les banquettes de la Land Cruiser, le patron ne la lui confiait pas souvent. Pour l'obtenir, Dwight avait dû prétendre que sa propre voiture était en réparation – il ne voulait pas prendre le risque d'être reconnu par le Capitaine à cause de sa Tercel, au cas où ce dernier surveille aussi le Club Metro, ce soir-là.

Dwight eut soudain une idée : il pouvait faire un saut dans la maison de North Adams, pour voir si les autres pédales étaient là. Ce serait drôle de s'en faire un. Et ceux-là seraient défoncés, à coup sûr – ils l'étaient en permanence. Il remit ses piécettes dans sa poche de droite et démarra la voiture. *Qui sait?* pensa-t-il en retroussant sa lèvre supérieure en un rictus, *cette nuit va peut-être me porter chance.*

– Où étais-tu ? demanda Sommers, les bras croisés.

Il se tenait, l'air outré, en haut de l'escalier, vêtu d'une robe de chambre.

Jim étouffa un bâillement.

– Je suis sorti.

– Ça, je m'en doute, mais avec qui étais-tu ?

– Calme-toi, mon vieux. J'étais au Metro. J'avais envie de danser.

– Tu te fous de moi !

La voix de Sommers se fit plus grave, comme lourde de menace.

– Larry m'a appelé et m'a dit que tu n'étais pas venu. Ne crois pas que tu puisses me rouler aussi facilement, mon garçon.

– Cause toujours... On dirait ma mère quand tu parles comme ça, tu sais ? Tu deviens vraiment lourd, mon pauvre ami.

Sommers descendit les marches quatre à quatre, sans prendre la peine de maintenir les pans de sa robe de chambre sur ses parties intimes.

– Si ça te plaît pas, petite ordure, tu peux aller dormir dans le putain de caniveau où je t'ai trouvé...

– Excellente idée, rétorqua Jim.

Il se passa une main dans les cheveux et haussa les épaules.

– Je commençais à me faire chier avec toi, de toute façon. Va te faire voir, connard !

Il se dirigea vers la porte en traînant la jambe.

Sommers se figea au pied de l'escalier, les yeux rivés sur la porte lorsque Jim la claqua derrière lui. Puis il avança d'un pas chancelant vers la porte, se ravisa et se rendit dans le salon. Il se laissa tomber sur l'accoudoir du canapé. Il entendit une petite brise gémir sourdement dans le conduit de cheminée tandis qu'il renouait la ceinture de sa robe de chambre.

Son regard se posa sur la table basse et la colère se lut sur son visage. Il se leva et tourna rapidement sur lui-même pour scruter la pièce.

– Merde, le petit salaud ! grogna-t-il en serrant les poings.

La statuette dionysiaque avait disparu, tout comme la photo

signée de Nan Goldin qu'il venait d'acquérir. Ces deux objets valaient à eux seuls près de cent mille dollars.

Il se rendit précipitamment dans la cuisine, s'empara du téléphone, avant d'hésiter. Que feraient les flics dans une situation telle que celle-là ? Il s'imaginait déjà leurs visages, hautains et dédaigneux, pendant qu'ils se disaient que ce vieux pervers n'avait que ce qu'il méritait. Les flics du comté de Berkshire étaient réputés pour leur indifférence à l'égard des victimes, surtout quand elles appartenaient à la communauté homosexuelle. Au mieux, ils recueilleraient sa plainte et la laisseraient moisir dans un tiroir.

Sommers pinça les lèvres et reposa le téléphone. Il traversa la cuisine et ouvrit la porte de la cave. L'obscurité était totale au bas de l'escalier. Il l'avait bien planqué – sous les décorations de Noël, dans une boîte à chaussures estampillée Ferragamo, sur laquelle était inscrit le mot « photos ». Il se flatta avec amertume d'avoir eu au moins le bon sens de ranger certaines de ses possessions hors de portée de ces petits voyous. Cela faisait des années qu'il ne s'en était pas servi. Il alluma la lumière et se dit en descendant qu'il allait falloir le graisser. Ce petit salaud s'était bien foutu de lui mais Sommers allait le lui faire payer cher.

8.

– Alors, cette enquête, ça avance ?

Kelly éloigna le téléphone de son oreille tandis que la voix de McLarty tonnait dans le récepteur, avant de coller l'appareil de nouveau contre sa bouche.

– Pas beaucoup, à cause des tracasseries juridictionnelles habituelles. Beaucoup de paperasse, les labos mettent un temps infini à rendre leurs conclusions, et les deux lieutenants avec qui je travaille sont toujours à couteaux tirés. Mais on a l'identité de l'une des victimes, un jeune prostitué homosexuel du nom de Randy Jacobs. On est en train de passer au peigne fin les antécédents du dernier type qui l'a entretenu et hébergé, pour voir s'il n'y a rien d'intéressant de ce côté-là. Apparemment, ce n'est pas le premier jeune homosexuel qui disparaît comme ça, dans le coin.

– Vous pensez que les autres victimes faisaient le tapin aussi ?

– C'est possible, répondit Kelly. Cela expliquerait pourquoi aucun avis de recherche de personnes disparues ne semble cadrer avec les victimes qu'on a trouvées. On en saura plus quand on aura les résultats des analyses ADN. D'ailleurs, monsieur, si vous vouliez bien appeler le laboratoire d'Etat à Sudbury...

– Je n'y manquerai pas. Je vais leur mettre la pression.

Il marqua une pause.

– Vous savez que si vous arriviez à prouver que l'un de ces garçons avait franchi la frontière pour michetonner...

– Cela tomberait sous le coup de la loi Mann, et le statut de cette enquête deviendrait fédéral, dit Kelly pour achever la phrase de son supérieur. J'y pensais, justement. Dans cette affaire, on pourrait aussi jouer sur l'aspect crime haineux visant une minorité, une qualification qui relève également des tribunaux fédéraux.

La loi Mann interdisait de franchir une frontière d'Etat pour pratiquer la prostitution. Si on pouvait prouver que l'un ou l'autre de ces garçons avait levé un micheton dans le Massachusetts mais que la « prestation » s'était déroulée dans le Vermont, Kelly pourrait réclamer le contrôle total de l'enquête au nom du FBI. Et, s'il s'avérait que les victimes avaient été ciblées pour leur orientation

sexuelle, cela tombait sous le coup des lois fédérales réprimant les crimes haineux. Ces deux qualifications étaient difficiles à prouver, mais si elle réunissait un nombre suffisant d'indices pertinents, elle serait en mesure de troquer son statut de consultante contre la direction réelle de l'enquête. Or, même si cela lui procurait davantage de pouvoir sur Doyle, cela l'obligerait à rester plus longtemps dans la région. Elle voyait les plages de son escapade tropicale s'estomper un peu plus dans le lointain.

– Ce n'est sans doute pas votre option préférée, poursuit-elle, mais ça nous permettra au moins de procéder aux analyses dans nos labos.

McLarty laissa échapper un soupir qui fit trembler le téléphone.

– Si la justice requalifie les faits en crime fédéral, faites-moi savoir ce dont vous avez besoin, dit-il. Je vous apporterai toute l'aide nécessaire.

– Merci, monsieur. Je vous en suis reconnaissante.

– Ah, au fait, Jones... Ne vous laissez surtout pas décourager par l'attitude des policiers locaux.

– Merci, monsieur, j'y veillerai.

Il y eut alors un lourd silence à l'autre bout de la ligne. Kelly s'imagina un instant McLarty assis à son bureau, plongé dans les affres d'un cas de conscience et se demandant s'il valait mieux ou non lui faire quelque révélation.

– Il y a autre chose, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Il hésita avant de répondre :

– N'y voyez rien de personnel, Jones, mais je sais que les relations publiques ne sont pas votre fort. Vous êtes un bon agent, mais vous devriez peut-être vous décontracter un peu, essayer l'humour pour les mettre à l'aise.

– L'humour ? demanda Kelly sur un ton dubitatif.

Elle tenta d'imaginer quelle serait la réaction de Doyle si elle se hasarda à lui raconter une plaisanterie. Ses joues étaient brûlantes d'indignation.

McLarty se mit à parler à toute allure :

– Mais oui. Ecoutez, un cousin irlandais m'en a raconté une bien bonne l'autre jour. L'histoire se passe à Dublin. Un soir, très tard, un flic arrête un type qui conduit en zigzag et lui demande s'il a bu. Le

type répond : « Oui, un peu. C'est vendredi, vous savez, monsieur l'agent. Alors les copains et moi, on est allés au pub où j'ai bu sept ou huit pintes de Guinness. Ensuite, j'ai raccompagné Mike chez lui et là, bien sûr, j'ai rebu deux autres pintes, par politesse. Ensuite, je me suis arrêté en chemin pour acheter une bouteille... » Le type fouille dans son manteau et en sort une bouteille de Bushmills. Là, le flic soupire un coup et dit : « Monsieur, je vous demande de sortir du véhicule et de souffler dans l'alcootest. » Et le type, indigné, répond : « Pourquoi ? Vous me croyez pas ou quoi ? »

Kelly ne put se forcer à rire. Au bout d'un moment de silence gêné, McLarty toussota avant de dire :

– Ecoutez, Jones. Je ne cherche pas à vous embêter. Ce n'est qu'une suggestion, vous savez.

– Bien sûr, monsieur. Je saurai en tenir compte.

Elle inspira profondément à deux ou trois reprises après avoir raccroché. Elle se leva pour aller à la fontaine d'eau fraîche. Elle avait eu du mal à en croire ses oreilles : McLarty avait automatiquement présumé que les problèmes au sein de son équipe provenaient directement de son inaptitude à communiquer avec ses collaborateurs. Certes, elle n'était pas du genre à aller boire des coups avec ses collègues ou à faire de grasses plaisanteries. Mais enfin, elle s'était toujours bien entendue avec ses partenaires. Morrow, le collègue qui avait trouvé la mort l'année précédente, avait même l'air de l'apprécier.

Elle glissa un gobelet sous la pompe, le remplit et avala une grande gorgée d'eau. Après avoir vidé son gobelet, elle le remplit de nouveau. *Le problème*, songea-t-elle avec amertume, *c'est que j'ai beau changer de service au sein du FBI, j'ai toujours l'impression de débarquer dans un club masculin*. Elle avait pensé que le SSC, sous la direction de McLarty, était différent, mais la conversation qu'elle venait d'avoir avec ce dernier lui rappela que, même s'il appréciait sa compétence, l'inégalité entre hommes et femmes était persistante dans tous les services de l'organisme fédéral. En revenant vers le poste de commandement, elle se demanda une fois de plus si elle avait bien fait de ne pas démissionner du FBI.

– Le capitaine m'a pris à part, aujourd'hui, dit Kaplan. Il m'a posé des questions sur ton détachement conjoint.

– Ah bon ? Et qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Doyle en le regardant du coin de l'œil.

Ils étaient assis à la terrasse d'un fast-food où les policiers du coin avaient leurs habitudes. Quatre voitures de patrouille étaient garées dans le parking de l'établissement, et les uniformes bleus ne manquaient pas autour des tables en Formica du patio.

Kaplan haussa les épaules et croqua dans son hamburger. Un filet de ketchup dégouлина sur son menton.

– Je lui ai dit que tu coopérais avec les autres, dit-il, la bouche pleine. Mais que tu pensais que la nana du FBI était de trop.

– Parle moins fort.

Doyle jeta un regard furtif autour de lui, mais personne ne faisait attention à eux. Quelques radios de bord grésillaient en bruit de fond.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a éclaté de rire. Tu le connais. Il pense que les gonzesses ne devraient pas avoir le droit de se trimballer avec des armes...

Kaplan haussa les épaules et fixa le contenu de son assiette.

– Merde, qu'est-ce qu'ils sont bons, ces hamburgers ! Va surtout pas dire à ma femme qu'on est venus bouffer ici, mon taux de cholestérol a atteint des sommets.

– Je sais garder un secret, dit Doyle d'un ton sec.

Il se frotta le menton, l'air songeur.

– Je me demande pourquoi c'est à toi qu'il en a parlé. Je suis allé lui faire mon rapport pas plus tard qu'hier...

– J'sais pas. Peut-être qu'il s'est fait remonter les bretelles par le FBI et qu'il voulait savoir s'il n'y avait pas de problèmes. Les rapports du labo, tu continues de les bloquer ?

Doyle hocha la tête en guise de réponse. Les résultats d'analyse des échantillons ADN prélevés sur les victimes retrouvées dans le Massachusetts étaient arrivés quelques jours auparavant, mais il les gardait par-devers lui au lieu de les communiquer aux autres membres du détachement conjoint.

– Je n'attendrais pas trop longtemps pour les montrer aux autres, si j'étais toi. Si le capitaine apprend ça, il va se mettre à poser des questions. Et puis, ces résultats ne prouvent rien, pas vrai ?

– C'est pas ce qu'ils prouvent qui m'inquiète, c'est qu'ils pourraient donner le contrôle de l'enquête à la nana du FBI.

Doyle repoussa son hamburger.

– Tu finis pas ça ? demanda Kaplan avec avidité.

Doyle secoua la tête et Kaplan s'empara du contenu de son assiette avant de reprendre le fil de la conversation :

– Et alors ?

– Et alors, si elle obtient la compétence juridictionnelle, elle peut se mettre à fouiner plus sérieusement. Elle aura la possibilité de demander des expertises au labo du FBI, par exemple, et cela risque d'accélérer le cours de l'enquête. A partir de là, elle pourra établir des liens qu'aucun de nous deux n'a envie qu'elle établisse, dit Doyle à voix basse d'un ton qui en disait long.

– Alors, continue de faire ce que t'as à faire, dit Kaplan en haussant les épaules.

Il vit passer deux hommes qui se tenaient par la main et son regard se durcit.

– Sales pédés, dit-il assez haut pour qu'ils entendent.

Ils lui jetèrent un coup d'œil, virent l'uniforme et se hâtèrent de regagner leur voiture.

Doyle regarda Kaplan engouffrer un monceau de frites en se disant que des crétins de ce genre étaient trop niais pour voir le tableau tout entier – pour discerner le rocher en équilibre au sommet de la montagne qui n'allait pas tarder à dévaler la pente pour les écrabouiller. Doyle, lui, n'était pas dupe : il savait exactement ce qui leur pendait au nez. Et plus la catastrophe approchait, plus il estimait que seul un miracle pourrait l'en préserver.

Sa femme était assise à côté de lui sur le canapé, les jambes croisées. Il l'examina d'un regard clinique. Elle avait réussi à merveille à cacher les filets gris qui parsemaient sa chevelure. Après son commentaire de la semaine précédente, elle avait pris sans tarder rendez-vous chez son coiffeur pour rectifier cette imperfection. Un traitement au Botox avait adouci les rides qui striaient son front et le contour de ses yeux ; une plastie abdominale et des séances régulières de gym Pilates avaient effacé toute trace de ses grossesses. Elle avait voulu remettre ça, elle lui avait proposé de faire un autre enfant, qui serait peut-être un garçon, cette fois. Mais il lui avait imposé une ligature des trompes. Chose étonnante, elle avait eu le plus grand mal à se convaincre qu'il n'avait pas du tout envie d'avoir un fils. La pauvre idiote pensait que c'était le grand

but dans la vie d'un homme. Il faillit frissonner de dégoût à la seule pensée de devoir partager son toit avec un petit merdeux. Ça, il ne l'aurait jamais accepté. Et si l'amniocentèse avait permis de détecter un embryon mâle, il aurait insisté pour qu'elle avorte. Non, il adorait ses petites filles, si parfaites. Avec les garçons, on n'a que des ennuis.

Ils étaient en train de regarder le journal télévisé. Celui-ci avait débuté une fois de plus par un reportage sur l'affaire de l'ossuaire du parc naturel de Clarksburg. La chaîne locale semblait manquer de prises de vues nouvelles et se contentait d'un montage récapitulatif : des policiers se glissant sous le ruban délimitant le périmètre interdit au public ; des voitures de patrouille alignées par dizaines sur le bord de la route ; la rouquine du FBI qui levait la main pour dissimuler son visage en passant devant l'objectif du cameraman. Il resserra brusquement son étreinte sur sa bouteille de bière en voyant sur l'écran un policier pousser un brancard à roulettes vers une camionnette. *Comment osent-ils !* se dit-il, les joues rouges de fureur. Ces corps lui appartenaient, à lui et à personne d'autre.

– Ça va, mon chéri ? s'inquiéta son épouse en lui passant une main sur le front.

– Je crois que j'ai pris un petit coup de soleil, aujourd'hui, grommela-t-il avant de repousser la main de sa femme et d'avaler une gorgée de bière.

– C'est ma faute, j'aurais dû racheter de la crème solaire écran total, dit-elle en plissant le front. Si tu veux, je peux aller au supermarché tout de suite pour en acheter... Comme ça, tu es sûr d'en avoir pour demain.

Il jeta un coup d'œil à la pendule avant de répliquer vertement :

– Ça ne te laisserait pas beaucoup de temps pour préparer le dîner avant 18 h 30. Non, il vaudrait mieux que tu y ailles à la première heure demain.

– Tu as raison, acquiesça-t-elle.

Son regard revint au téléviseur et elle secoua la tête en disant :

– Je n'arrive pas à croire que ce genre de chose puisse se passer par ici. Pauvres familles...

Il envisagea de réagir à cet inepte commentaire mais se ravisa et continua de regarder l'émission sans piper mot. Une journaliste blonde, chargée du micro-trottoir, apparut sur l'écran. Elle était en train d'interviewer un obèse adossé contre un monospace bourré de

sacs. Il hochait la tête au rythme des questions : oui, il avait peur et avait bouclé sa famille à la maison. « Je ne laisse plus mes mômes sortir, disait-il. Jusqu'à ce qu'on ait arrêté ce taré. »

– C'est bien triste, tout ça, dit sa femme. Qu'en dis-tu ? On devrait peut-être surveiller les filles d'un peu plus près ?

Il consulta sa montre.

– Je croyais t'avoir entendue dire que le poulet mettrait au moins vingt minutes à cuire...

Elle se leva d'un bond.

– Tu as raison, je me laisse distraire par ces horreurs. Je vais le mettre au four de ce pas.

Il tendit la main pour prendre la télécommande et écouta le bruit de pas en direction de la cuisine. La blonde parlait à présent à un randonneur, tout crasseux après des semaines de piste. Le garçon secouait la tête : « Non, j'ai pas peur. Ces corps remontent à longtemps, très longtemps. Ça m'étonnerait que le meurtrier soit toujours dans les parages. »

Il éteignit le téléviseur et fixa le vide pendant un moment, se remémorant sa dernière proie. Il avait pris toutes les précautions et avait enterré le corps très profond, loin de tout sentier et à des kilomètres de chez lui. Pourtant, il avait pris un gros risque en enlevant un autre garçon. A présent, il valait sans doute mieux attendre l'année suivante – d'ici là, les choses allaient se calmer. Et puis, il avait ses petits trophées pour se passer du baume au cœur pendant le long hiver qui s'annonçait.

– Alors, qu'est-ce que t'en as pensé ? demanda Monica en lui prenant le bras.

Howard Stuart haussa les épaules.

– Dénué de toute vraisemblance. Je ne comprendrai jamais pourquoi ils n'essayaient même pas d'écrire des scénarios qui tiennent debout.

Monica gloussa.

– Howie, c'était un film sur les extraterrestres. Comment veux-tu que ça tienne debout ?

– Les lois de la physique devraient quand même s'appliquer. C'est quand même incroyable que des gens soient prêts à payer dix dollars pour assister à de telles inepties.

– Eh ben, moi, ça m’a plu, dit Monica.

Ils marchèrent jusqu’à la voiture sans échanger un mot, mais bras dessus, bras dessous – ce qui mit Monica un peu mal à l’aise, mais elle n’osait ôter son bras de peur qu’il ne se méprenne sur son humeur. Elle fut soulagée d’arriver à la voiture car ils durent se séparer pour gagner leurs places respectives. Elle attendit qu’il lui ouvre la portière côté passager et se glissa dans l’habitacle.

Lorsqu’il démarra, Monica chercha quelque chose à dire pour rompre le silence. Elle se censurait ces derniers temps, elle essayait de lisser son image, pour ainsi dire. Cette complaisance lui en coûtait, mais elle avait vu avec quels yeux il la regardait parfois, après qu’elle eut donné son avis. Elle ne cessait de répéter à son fils : « Les autres doivent te prendre comme tu es, t’aimer pour ce que tu es. » En fait, se dit-elle avec regret, ce principe s’appliquait de moins en moins avec l’âge. Car, à vrai dire, il était difficile pour une femme de quarante-cinq ans de rencontrer l’amour, surtout dans une petite ville de province. Et après une longue série de déconvenues senti- mentales, elle n’allait pas renoncer facilement à cet amour-là, si neuf encore.

Elle observa le visage de « Howie » tandis qu’il conduisait, les mains posées exactement à dix heures dix sur le volant, ne dépassant jamais la limite de vitesse. Son nez était un peu courbé, ses yeux marron étaient agrandis par ses verres de lunettes, ses lèvres étaient étroites. Il n’était pas moche, pour- tant, et il avait le cheveu brun et dru. Elle avait à plusieurs reprises balayé la mèche qui lui barrait le front et, chaque fois, avait été secrètement ravie de la voir revenir aussitôt sur les yeux. Bon, c’était, à vrai dire, la seule chose chez lui qui soit un peu imprévue et désordonnée. A priori, Howie n’était pas son genre. Elle avait toujours été séduite par des grands baraqués tels que le père de Zach, des ouvriers du pétrole, des bûcherons, des hommes qui travaillaient de leurs mains. Elle s’était dit que Howie serait différent, justement – et qu’elle s’était peut-être trompée dès le début en s’amourachant de gars qui l’attiraient mais ne lui convenaient pas. Malheureusement, au bout de trois rendez-vous galants, Howie et elle semblaient avoir épuisé tous les sujets de conversation ; ce qui expliquait pourquoi elle lui avait proposé d’aller voir un film.

– Qu’est-ce que tu veux faire, demain soir ? demanda-t-il subitement.

Monica sentit la joie l’envahir : il voulait la revoir !

– Il paraît qu’ils vont projeter *2001, l’odyssée de l’espace*, dans le

parc. On pourrait peut-être y aller, comme ça, tu pourras m'expliquer que ces trucs-là ne peuvent pas arriver en vrai.

Il éclata de rire, et Monica sourit dans la pénombre. Elle adorait ce rire, il était rare mais spontané et venait du cœur.

– Ecoute, la prochaine fois, c'est moi qui choisis le film, d'accord?

– D'accord.

Monica le gratifia d'une tape amicale sur le bras.

– Mais, ajouta-t-elle, entendons-nous bien : pas de films sous-titrés... Je ne vais pas au ciné pour lire, quand même ! Et pas de documentaires, sauf ceux sur les ours polaires, évidemment.

– Les ours polaires ? s'étonna-t-il en lui jetant un petit regard de côté.

– Ouais, j'adore ces bestioles.

Elle continua de bavarder ainsi, laissant son enthousiasme balayer ses doutes quant à cette relation naissante. Certes, il y avait bien des obstacles à surmonter, à commencer par la distance géographique qui les séparerait lorsque l'enquête serait terminée. Mais Zach irait à l'université l'année suivante, et dès lors elle serait libre de déménager où bon lui semblerait. Et puis ne dit-on pas que les contraires s'attirent ? En regardant Howie écarter sa mèche avant de reposer la main sur le volant, un sourire persistant aux lèvres, Monica se sentit rayonner. Même si cette relation ne débouchait sur rien de durable, elle aurait au moins vécu une passion estivale.

– Alors, on en est où, avec les entretiens ? demanda Kelly.

Monica farfouilla dans les documents qui s'étaient devant elle.

– Voyons voir... J'ai parlé avec les juges d'application des peines du Vermont : tous les amateurs de jeunes garçons remis en liberté conditionnelle ont été passés en revue et aucun d'entre eux n'a cherché à se soustraire au contrôle judiciaire récemment.

Elle leva les yeux et ajouta :

– Ça nous serait quand même bien utile de savoir quand exactement Randy Jacobs a disparu. Rien ne les empêche de commettre des crimes entre deux rendez-vous chez leur juge.

– Je sais. Malheureusement, le Dr Stuart n'a pas pu dater avec précision le décès. Doyle, rien de ce côté-là, non plus ?

Doyle secoua la tête.

– Non, rien.

Il a l'air abattu, aujourd' hui, qu'est-ce qu' il lui arrive ? se demanda Kelly en l'observant. C'était un vendredi, deux jours avaient passé depuis leur visite au Club Metro. Elle avait institué ces réunions, à 9 heures tous les matins, principalement parce qu'elle avait vite compris que si elle ne coinçait pas Doyle au réveil, elle risquait de perdre la moitié de sa journée à lui courir après.

– Dommage, parce qu'il y a beaucoup de prédateurs sexuels dans le coin. Rien que dans ce comté, on en recense cinquante classés au niveau 3, c'est-à-dire les pires, remarqua Monica. Des violeurs, des pédophiles, c'est pas ça qui manque par ici. Alors que nous, dans le Vermont, on en est à peine à trente auteurs de crimes sexuels pour tout l'Etat. Il doit y avoir quelque chose de malsain dans l'eau courante du Massachusetts...

Doyle se frotta le menton, sans réagir à cette pique, l'air absent.

– Il y a un souci ? demanda Kelly après l'avoir examiné.

Il leva les yeux vers elles, parut se tâter un instant avant de leur montrer le dossier qu'il avait apporté.

– J'ai eu des infos grâce aux analyses ADN sur nos ossements.

Kelly tendit la main. Doyle hésita une fraction de seconde et lui tendit le dossier d'un air réticent.

– Alors ? demanda Monica en regardant par-dessus l'épaule de Kelly.

– On a identifié deux autres garçons... Leurs noms : Brooks Ferruccio et Matt White...

Kelly plissa les yeux en feuilletant la liasse de documents et ajouta :

– Ils sortaient tous les deux de l'adolescence, ils avaient déjà été arrêtés pour racolage et détention de stupéfiants, le plus souvent dans le Massachusetts mais aussi à New York et dans le Vermont.

Monica émit un sifflement et s'écria :

– Randonneurs égarés, mon cul ! Jones avait raison, Doyle. Notre homme cible des tapins homos.

– Ce qu'il fait est d'utilité publique, si tu veux connaître le fond de ma pensée, grinça Doyle.

– T'es vraiment trop tolérant, toi, ironisa Monica. Quand on aura attrapé ce taré, tu pourras lui filer une médaille.

– On dirait que votre labo a fait du bon boulot, Doyle, dit Kelly à contrecœur.

Elle continua d'éplucher les rapports et reprit :

– L'état des os était trop dégradé pour pouvoir indiquer une cause du décès, mais le labo a réussi à définir une fourchette chronologique.

Elle se tourna vers le tableau blanc, effaça les mentions « inconnu n° 3 » et « inconnu n° 5 » et les remplaça par les noms des garçons.

Elle lut à haute voix les données fournies par le labo en même temps qu'elle remplissait les colonnes sous les noms.

– Brooks Ferruccio, dix-neuf ans, dernière arrestation : 15 mai à Williamstown, Massachusetts. Le labo estime que son décès remonte à trois mois. Il a donc dû disparaître vers la fin mai. Matt White avait dix-sept ans. Le rapport indique qu'il est mort il y a au moins six mois, un an maximum.

Son téléphone portable se mit à sonner et elle l'ouvrit machinalement. L'oreille collée à l'appareil, elle griffonna quelques mots sur un bloc-notes.

– C'est compris, dit-elle enfin. On arrive le plus vite possible.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Monica tandis que Kelly refermait le téléphone.

Le front de Kelly se plissa.

– Vous savez comment on se rend au parc naturel de Cherry Plain ? demanda-t-elle.

– Dans l'Etat de New York ? s'étonna Doyle, intrigué. Ouais, c'est à quelques kilomètres de la frontière.

– Vous pouvez nous y conduire ?

Doyle haussa les épaules.

– Bien sûr. Pourquoi ?

Kelly ramassa son sac à main, prit son arme de service dans le tiroir du haut et la glissa dans son étui.

– J'ai l'impression que notre tueur n'a pas chômé, lui.

– Merci encore de nous avoir contactés, dit Kelly en enfilant une paire de gants en latex et des chaussons en papier.

– Le capitaine a entendu parler de votre détachement conjoint, il a pensé que les modes opératoires pouvaient avoir des points communs, dit l'adjoint.

Il baissa la voix pour ajouter :

– En toute franchise, je crois qu'il veut vous refiler le bébé. Notre taux de résolution des homicides est assez lamentable et il ne tient pas à y ajouter deux nouveaux cadavres.

– Pigé, dit Kelly en se raidissant.

Au moins, elle n'aurait pas de problème de compétence juridictionnelle avec la police de l'Etat de New York, ce qui lui ôtait une épine du pied. Quand elle avait reçu l'appel l'informant de la découverte de deux autres corps non loin de la frontière avec le Massachusetts, elle avait envisagé le pire. Mais du moment que les autorités de l'Etat de New York ne lui mettaient pas de bâtons dans les roues, cela pourrait s'avérer utile. Ces deux cadavres tout frais « parleraient » sûrement plus que les vieux ossements dont ils disposaient jusqu'alors.

Evidemment, cela signifiait aussi que Kelly n'était pas près de rentrer chez elle. Pourtant, elle préférait de loin mener une enquête active que de piétiner sur une piste depuis longtemps brouillée par le passage du temps. De nouvelles victimes, cela signifiait que le

teur était toujours en activité. Cette affaire prenait enfin une tournure et un rythme qui lui convenaient davantage.

Ils se trouvaient dans le parc naturel de Cherry Plain, à quelques kilomètres de la petite ville de Berlin, également située dans l'Etat de New York. Ils s'étaient garés près d'une petite grève, plus boueuse que sablonneuse, au bord de l'étang de Black River. Un adjoint était venu les accueillir au parking.

– Quelle est la superficie de ce parc naturel ? demanda Kelly.

– A peu près soixante-dix hectares, dit l'adjoint.

– Il y a beaucoup de campeurs ?

– Pas trop. A vrai dire, on les appelle les campeurs malgré eux : des beufs qui sont trop bourrés pour retrouver leurs clés de voiture à la fin de la journée et qui s'écroulent sur la première table de pique-nique venue. Les adeptes de la randonnée, eux, préfèrent traverser la frontière pour planter leur tente sur la piste des Appalaches.

– Qui a trouvé les corps ?

– Un garde forestier. Il est encore sous le choc. Je lui ai demandé de rester dans le coin au cas où vous voudriez l'interroger.

– Super, merci.

Kelly menait la marche devant Doyle et Monica, écartant les branches pour leur laisser le passage, tandis qu'ils s'enfonçaient dans les bois. Au bout de cent mètres, elle reconnut l'odeur âcre de la mort et se boucha les narines. Juste derrière une paire de pins, deux corps étaient étalés à la perpendiculaire l'un de l'autre, le visage enfoui dans un épais tapis d'aiguilles de pins. A côté des cadavres se tenait un homme d'âge mûr, vêtu d'un short et d'un T-shirt collant de sueur.

– C'est notre coroner, expliqua l'adjoint en le désignant du menton.

– Ça pue vraiment beaucoup, vous êtes sûr qu'ils viennent d'être déposés là ?

Il haussa les épaules.

– Le garde a dit qu'il est passé ici hier – c'est sur son trajet quotidien – et que les corps n'y étaient pas.

– Son trajet quotidien vers où ? demanda Kelly.

– La remise d'entretien, un peu plus loin dans la forêt, par là...

Il fit un geste vague vers la gauche.

– Bien. Au cas où il y ait d'autres corps dans les parages, j'aimerais faire intervenir notre brigade canine, histoire de voir si les chiens ne flairent pas quelque chose. Ça veut dire qu'il va falloir boucler le parc naturel pendant un ou deux jours.

– Pas de problème.

– Pourquoi sont-ils face contre terre ? demanda Kelly.

– C'est comme ça qu'on les a trouvés. J'ai pensé que vous voudriez les voir dans leur position originelle avant de les déplacer.

– Vous avez bien fait. Tu vois, Doyle, c'est comme ça qu'il faut coopérer, dit Monica.

– La ferme, Lauer ! rétorqua Doyle en s'accroupissant auprès d'un des corps. Ils ont été photographiés ?

L'adjoint hocha la tête.

– Ouais, et nos techniciens ont déjà accompli tout le boulot scientifique.

– Quelle est la cause de ces décès ? demanda Kelly.

– Voyez par vous-même, intervint le coroner.

Kelly lui fit signe de soulever le plus proche cadavre. Il le renversa doucement sur le côté et resta agenouillé à son côté en expliquant :

– La phase de rigidité cadavérique est déjà terminée, pour celui-ci.

– Les yeux ont été arrachés, remarqua Kelly. Vous pouvez nous dire avec quel instrument ?

Le coroner secoua la tête.

– C'est dur à dire. Mais la personne qui a fait ça a soigneusement évidé les orbites. Elle a pu se servir d'un couteau ou d'un tournevis...

– Et les autres traces ?

– On trouve de tout : brûlures de cigarettes, lacérations en profondeur, perforations multiples... On dirait qu'il a été enchaîné, aussi. Il y a des marques aux poignets. Notez qu'aucune de ces blessures n'était suffisante pour provoquer le décès.

– Les parties viriles ont été coupées, remarqua Monica d'une voix rauque. Et il lui a tranché la gorge...

Le coroner acquiesça :

– C'est à ça que j'attribuerais la cause du décès, à première vue. Je vous en dirai plus quand l'autopsie aura été pratiquée.

Tous ces détails ne font que rendre plus étrange le fait que les victimes ont été retrouvées face contre terre, songea Kelly. La castration indiquait que le meurtre avait une dimension sexuelle. Habituellement, dans ce genre de cas, les victimes étaient disposées sur le dos, afin d'exhiber leur vulnérabilité.

– A quand remonte le décès ? demanda-t-elle.

– C'est ça, le plus étrange, dit le coroner. Vu l'état de décomposition, je dirais qu'il est mort il y a quelques jours... Une semaine, peut-être.

– Mais on ne l'a retrouvé qu'aujourd'hui..., pensa tout haut Kelly, intriguée.

Elle se pencha pour examiner les blessures de plus près. Quelqu'un avait passé beaucoup de temps à martyriser ces garçons : elle eut peine à trouver un centimètre carré de peau dénué de plaie.

– Ça vous embêterait si on confiait l'autopsie à l'un des nôtres ? On a un anthropologue judiciaire dans notre équipe.

Le coroner haussa les épaules.

– S'il est prêt à se charger de l'autopsie, pourquoi pas ? C'est l'anniversaire de ma fille, et ma femme est déjà furieuse que je n'y assiste pas.

– Et l'autre victime ? demanda Kelly.

– Là aussi, c'est un peu bizarre, dit-il. Le décès est plus récent, et il n'y a pas de traces indiquant qu'il a été enchaîné. Pas de sang à l'entrejambe, ce qui veut dire que ses parties génitales ont été sectionnées après le décès, ce qui est déjà moins atroce. En me fondant sur la rigidité et la température corporelle, je dirais qu'il est mort depuis une petite dizaine d'heures.

Tandis que le coroner remettait le cadavre dans sa position initiale, l'adjoint se joignit à la conversation :

– Vous aurez peut-être de la chance dans cette enquête, on dirait que le meurtrier a été négligent. On a trouvé de la menue monnaie à côté de celui-là. On l'a mise dans un sachet, les empreintes parleront peut-être.

Kelly et Monica échangèrent un regard.

– Des pièces d'un cent ? demanda Kelly.

– Ouais, je crois bien.

– Combien ?

Il haussa les épaules.

– J'sais pas, mais je vais vérifier, si vous voulez. Il suffit d'appeler les collègues de la police scientifique.

– Quelle importance ? demanda Doyle en la regardant d'un air méfiant.

– Kelly, regardez ! dit Monica en la poussant du coude.

Kelly reporta son attention sur le deuxième cadavre. Elle retint son souffle. Malgré les blessures, il était encore reconnaissable.

– Allons rendre visite à Sommers, dit-elle entre ses dents en rebroussant chemin vers le parking. Je veux savoir pourquoi on vient de retrouver un autre de ses « protégés » mort dans les bois.

– Doucement, doucement... Il faut y aller doucement avec ton vieux père.

Il fit basculer sa fille sur ses épaules, cul par-dessus tête, en riant.

– Attention, j'arrive avec un sac de patates... C'est toi qui as commandé des patates ?

Sa fille cadette, Stéphanie, faisait des cabrioles sur la pelouse du jardin, haletant entre deux éclats de rire.

– Non, papa ! cria-t-elle.

– Repose-moi ! hurla Jennie sur ses épaules en tambourinant sur son dos de ses poings minuscules.

– Tu veux pas de patates ? Bon, ben il va falloir que je les mange moi-même. Et si je les transformais en frites ? Miam– miam...

Il se frotta le ventre en se pouléchant les babines.

– Je veux pas être transformée en frites ! cria Jennie.

– Ah bon ? T'en es sûre ?

Il serra les lèvres et ajouta :

– Parce que, moi, j'adore ça, les frites !

Sa femme apparut dans l'embrasure de la porte, sous le porche. Elle lui sourit en brandissant un téléphone.

– C'est pour toi, chéri. Les filles, venez vous laver les mains, on va déjeuner.

– Bon. Vous avez entendu votre maman. On va manger.

Il grimaça de douleur en hissant Jennie par-dessus son épaule pour la reposer doucement. Les fillettes coururent à l'intérieur, sans cesser de rire.

Sa femme le considéra avec inquiétude lorsqu'il lui prit le téléphone des mains.

– C'est encore ton épaule qui te fait mal ?

Il hocha la tête.

– J'ai joué au golf l'autre jour et j'ai oublié de me passer de la glace après.

Il prit le téléphone de sa main valide, embrassa son épouse sur la joue et dit :

– Allô ?

Elle passa derrière lui pour lui masser l'épaule des deux mains pendant qu'il écoutait son correspondant. D'où elle se trouvait, il lui était impossible de voir combien le visage de son mari s'était assombri. Au bout d'un moment, il dit d'une voix égale :

– Deux autres ? Oh ! mais c'est horrible ! Merci de m'avoir appelé, Chris.

– C'était quoi ? demanda sa femme après qu'il eut raccroché.

– On a trouvé deux autres corps près de Berlin, dans le parc naturel de Cherry Plain.

– C'est affreux.

Elle tira sur le pendentif qui ornait son collier et ajouta :

– Je commence à croire qu'on serait plus en sécurité en ville!

– Ça commence à y ressembler, hein ? dit-il, l'air pensif.

Son regard parut se perdre au-delà de la pelouse.

– Ne te fais pas de mouron, chéri, le réprimanda-t-elle gentiment. En fait, j'ai tort de retourner en ville pendant la semaine. Je devrais rester ici pour m'occuper de toi. Et puis, quand on est là-bas, tu leur manques aussi, aux filles.

– Tu sais comme c'est difficile pour moi de travailler quand vous êtes là, dit-il avant de s'empresse d'ajouter : Ça n'enlève rien au plaisir que j'ai eu de vous voir venir plus tôt que prévu cette

semaine. C'était une belle surprise !

– J'ai pensé qu'on devrait profiter pleinement du week-end prolongé. Et puis, il y a beaucoup moins de circulation quand on roule le jeudi. Tu te rappelles, la fête du Travail de l'an dernier¹, quand on est restés bloqués sur la route pendant six heures?

– Oui, je m'en souviens, dit-il d'une voix absente.

Elle le contourna pour le regarder en face.

– Oh ! chéri, tu es si pâle ! Je vais te chercher un cachet d'ibuprofène. Ça soulagera ta douleur.

Elle lui prit la main et le conduisit à l'intérieur.

¹ Aux Etats-Unis, la fête du Travail est fixée au premier lundi de septembre : c'est l'occasion de profiter d'un week-end prolongé, souvent ensoleillé, juste avant la rentrée des classes (NdT).

10.

Kelly tambourina sur la porte de nouveau puis se croisa les bras en attendant une réaction. Monica s'était déjà postée à la fenêtre du salon, les mains en visière, scrutant l'intérieur de la pièce au travers de la vitre.

– Je ne vois personne. Mais je peux vous dire que c'est un sacré bordel là-dedans !

– Ah bon ? dit Kelly.

Elle rejoignit Monica à la fenêtre et constata que celle-ci avait raison : la maison semblait avoir été dévastée par une tornade. Les coussins du canapé étaient éparpillés dans le salon, des plantes vertes avaient été renversées çà et là, des tableaux au cadre brisé gisaient pêle-mêle sur la moquette.

– Faut qu'on entre, dit Monica.

Kelly la retint d'une main.

– Pas sans mandat de perquisition.

– Ah bon ?

Monica demeura muette un instant avant d'ajouter :

– Imaginez que Sommers soit en train de se vider de son sang quelque part dans cette baraque. Je crois qu'il faut y aller...

Kelly secoua la tête et composait déjà un numéro sur son téléphone portable.

– Si Sommers est le coupable que nous cherchons, je ne veux pas prendre le risque d'invalider la procédure à cause d'un vice de forme. L'enjeu est trop important... C'est vous, Doyle ? Jones à l'appareil. Ecoutez, on en est où avec le mandat ?

Elle tendit l'oreille avant de reprendre :

– Rappelez-le. Dites-lui que l'endroit semble avoir été fouillé de fond en comble, que tout y est en désordre. Il faut qu'on puisse entrer dans les lieux le plus tôt possible.

– Toujours rien, hein ? demanda Monica.

Kelly secoua la tête, les lèvres serrées.

– Dire que Doyle s’est vanté d’avoir des relations au tribunal ! ronchonna Monica. On aurait dû se méfier. Et maintenant ?

– Maintenant, on attend, dit Kelly. Dans cinq minutes, on aura le mandat.

Elle s’adossa à la porte. Monica s’affala dans l’un des fauteuils à bascule en osier et leva la tête vers le plafond du porche. Elle se mit à tapoter nerveusement du pied sur le plancher. L’après-midi était tranquille, la chaleur étouffait tous les sons autour d’elles. Un écureuil, qui traversait la pelouse, se dressa sur ses pattes arrière pour regarder les deux femmes avec une intense curiosité avant de se remettre à gambader à quatre pattes.

– Bon, alors comme ça, vous faites ça tout le temps ? Pourchasser des tueurs ? demanda Monica pour rompre le silence.

Kelly hocha la tête.

– Assez souvent.

Monica secoua la tête.

– Je ne sais pas comment vous faites pour supporter ça. Ces deux corps, aujourd’hui... J’veux dire, j’ai vu pas mal de cadavres dans ma carrière... Mais pas des comme ça, pas dans cet état...

Elle marqua une courte pause avant de dire :

– Vous savez, j’ai un fils du même âge...

– Ah bon ? demanda Kelly. Je ne sais pas pourquoi, je croyais qu’il était plus jeune...

– Je sais... C’est parce que je fais pas plus de trente ans, dit Monica en clignant de l’œil.

Kelly ne put réprimer un éclat de rire.

– J’étais plutôt jeune quand il est né, poursuivit Monica. Ça s’est gâté assez vite avec son père... Depuis, ce type travaille presque toute l’année sur une plate-forme pétrolière en mer, quelque part dans le Golfe. Donc, on peut dire que j’ai élevé Zach toute seule. Et j’arrive pas à comprendre comment on peut être aussi cruel. J’veux dire, c’étaient encore des gamins.

Kelly hocha la tête. Elle faillit parler de son frère à Monica – il était plus jeune encore lorsqu’il avait été assassiné. Mais elle s’était tue pendant tant d’années, au sujet de ce qui était arrivé à Alex, que se confier à présent lui aurait paru déplacé.

– Alors, il y a un homme dans votre vie ? demanda Monica au

terme d'un bref silence.

– Pas vraiment, non, dit Kelly, mal à l'aise.

Elle n'avait jamais aimé parler de sa vie privée.

– Ah bon ? Mince, j'ai du mal à le croire, une belle femme comme vous...

Monica continuait de se balancer dans le fauteuil, balayant la pelouse du regard.

– Qu'est-ce que vous pensez de Howie ? demanda-t-elle.

– Vous voulez parler du Dr Stuart ? demanda Kelly en contenant un sourire.

Monica secoua la tête.

– Je sais pas ce que j'ai avec les lunettes, ça me fait fondre à tous les coups. Et, croyez-moi, plus elles sont épaisses, plus ça me plaît. Amenez-moi un mec avec des verres en cul-de-lampe, je lui saute dessus.

– Sérieusement ? demanda Kelly.

– Eh oui. J'veais vous dire, j'ai passé la première moitié de ma vie à courir après tous les garçons qui passaient en moto, dit Monica avec comme un regret dans la voix. Cette fois, je cherche quelqu'un qui ait un cerveau. Maintenant, il me faut un type avec qui je puisse employer des mots de plus d'une syllabe dans la conversation. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Hum..., répondit Kelly évasivement.

Elle avait du mal à imaginer Monica et Howard ensemble, mais la vie n'est-elle pas pleine de surprises ?

– Donc, vous et lui, vous avez... ?

– On n'a pas encore fait crac-crac, mais c'est au programme. Il vient dîner ce soir. Je me suis dit qu'on verrait bien, à partir de là..., dit Monica avec un enthousiasme non dissimulé. Enfin, moi, je ne dirais pas non à une petite partie de jambes en...

La sonnerie de son téléphone portable interrompit ces confidences et Kelly lâcha discrètement un soupir de soulagement.

Dix minutes plus tard, dûment pourvues d'un mandat, elles se trouvaient dans le salon.

– Bon, aucune trace du bonhomme... Mais on peut dire qu'il a fait fort, pour son grand nettoyage annuel, remarqua Monica d'un ton

pince-sans-rire.

Kelly acquiesça d'un hochement de tête. Elles avaient parcouru toute la maison, sans trouver Sommers. Le reste du logis était dans le même état de saccage que le salon, tiroirs vidés en vrac, meubles renversés, tableaux jetés au sol.

– On va demander à Doyle d'émettre un avis de recherche avec diffusion du numéro d'immatriculation de sa voiture.

– Ça va de soi. Mais qu'est-ce qu'on fait, en attendant ? demanda Monica.

Kelly regarda autour d'elle.

– On a un mandat, non ? Voyons ce qu'on peut découvrir d'intéressant dans cette maison au sujet de notre ami M. Sommers.

Il avait deux heures pour découvrir ce qu'il s'était passé. Dix minutes auparavant, sa femme était sortie pour emmener les filles nager au country-club, afin qu'il puisse avancer dans son travail. Il attendit dans son bureau jusqu'à ce qu'il entende la voiture sortir de l'allée – au cas où elles aient oublié le jus de fruits ou un jouet... Après un bref laps de temps, il ramassa ses clés et courut à son 4x4. Il projetait d'aller faire un saut au Berlin Pizza, juste de l'autre côté de la frontière, dans l'Etat de New York. Il s'y trouvait toujours quelques policiers en service qui cassaient la croûte. Il lui faudrait être très prudent, toutefois.

Ils n'avaient aucune raison de le soupçonner, se répéta-t-il. *Dix ans, déjà, putain !* songea-t-il en tambourinant sur le volant du poing, avant de se forcer à stabiliser sa respiration. Et puis, il avait toujours été si précautionneux. Contrairement à cet abruti de Bundy, il prenait bien le temps d'enterrer ses victimes, et ciblait des garçons qui ne manqueraient à personne. Merde, il rendait un service à la société, en éliminant ces déchets de l'humanité dont personne n'avait le courage de s'occuper. Il était persuadé que si les habitants de la ville étaient au courant, la plupart lui en seraient reconnaissants.

Il n'arrivait pas à comprendre comment les flics avaient pu retrouver le garçon de l'autre nuit. Il avait pris des précautions exceptionnelles : il avait changé d'Etat pour trouver un nouveau lieu de sépulture, il avait même creusé un trou d'un mètre cinquante de profondeur au lieu du mètre habituel. Aucun animal ne fouissait si profondément, en tout cas pas en cette saison où la nourriture était abondante à même le sol des forêts. Et, au téléphone, Chris avait parlé de deux corps, et non d'un seul. Que se passait-il donc ?

Un filet de sueur dégouлина le long de son cou. Il appuya sur un bouton pour fermer les fenêtres du véhicule, puis sur un autre et un courant d'air frais s'échappa des évaporateurs. Dans la BMW, la climatisation était plus efficace, mais il avait pris le 4x4 pour être plus discret. Il faisait trop chaud et il y avait encore trop de gens dans les parages. Il aurait dû attendre, prendre son mal en patience jusqu'au départ des estivants, jusqu'à ce que les regards indiscrets soient moins nombreux. Il soupira, se passa une main dans les cheveux, prit conscience de l'impossibilité de cette dernière pensée.

Il ne pouvait pas contrôler sa pulsion. Une fois qu'il avait choisi une proie, il ne lui fallait que quelques semaines pour passer à l'action.

Il actionna le clignotant gauche et attendit qu'un camion soit passé avant de tourner lentement dans le parking de la pizzeria, constata avec satisfaction qu'une voiture de police était garée sur l'emplacement réservé aux handicapés, alors que le reste du parking était vide. Le Berlin Pizza avait été victime de l'obsession des années 1960 pour l'exploration spatiale. Le bâtiment était tout en angles saillants et le toit d'un bleu fatigué était constellé de planètes argentées. Les lettres E et A étaient éteintes sur l'enseigne au néon. Il se regarda dans le rétroviseur et se composa une expression tranquille, forçant ses traits tendus à se fondre dans le masque du brave citoyen qu'il portait aux yeux du monde.

Il alla au bar et commanda une pizza « galactique ». Puis il s'appuya contre le comptoir en tapotant dessus en cadence avec ses clés. A côté de lui, un flic au visage rougeaud attendait sa commande, mains croisées sur l'entrejambe.

– On dirait que vous avez pris un coup de soleil, dit-il au flic en cherchant à engager la conversation.

Le flic lâcha un rire bref.

– Vous savez ce que c'est... J'ai bu un coup de trop à un barbecue, et je me suis réveillé sur une chaise longue trois heures plus tard, complètement cramé. Ma femme était furieuse, je vous dis que ça...

– Merde, ça, c'est un coup dur, dit-il en riant. J'allais emmener les gosses au parc naturel de Cherry Plain aujourd'hui, mais j'ai vu des pancartes sur la route qui annoncent sa fermeture. Qu'est-ce qui se passe, vous êtes au courant ?

Le flic l'examina plus attentivement.

– Vous habitez dans le coin ?

– Non, juste de l'autre côté de la frontière. Evidemment, d'habitude, on va à celui de Clarksburg, s'empressa-t-il d'ajouter après avoir remarqué le regard légèrement suspicieux du flic. Mais il est fermé aussi. Il va y avoir un week-end prolongé et on ne sait plus où les emmener pour se rafraîchir un peu.

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton plaintif.

– Ouais, grommela le flic, ça va pas être facile, ce week-end. Vous n'avez plus qu'à rester dans votre jardin... Parce que j'ai entendu dire qu'aucun des deux parcs naturels n'est près de rouvrir.

– Ah, merde, c'est pas vrai ?

Il secoua la tête et ajouta :

– Ma femme va faire la gueule. Elle va encore me harceler pour que je fasse installer une piscine dans le jardin. Comme si j'en avais les moyens.

– Ouais, la mienne aussi m'embête avec ça, dit le flic en plissant ses yeux bleus d'un air songeur. Ecoutez, vous n'avez qu'à lui dire qu'on a trouvé deux corps, deux jeunes, dans ces bois.

– C'est quoi, un suicide ?

– Pas du tout, dit le flic en baissant la voix. Un meurtre. On dirait que c'est le même taré qui a tué ces garçons, dans le Massachusetts.

– Merde.

Il émit un petit sifflement et demanda :

– C'était qui, ces jeunes ?

– Deux petites tapettes, vous voyez le genre, dit-il en agitant mollement le poignet.

– Ils ont été abattus ?

– Non, ils n'ont pas eu cette chance.

Le flic s'interrompit, parut hésiter avant de poursuivre :

– Il leur a coupé les couilles et les a balancés à deux pas du parking. Il les a salement torturés aussi, à ce qu'on dit. Dites ça à votre femme, et elle ne voudra probablement plus jamais y retourner.

Il gloussa.

– Ouais, c'est ce que je vais faire. Merci.

Le serveur poussa sur le comptoir une assiette en carton contenant une tranche de pizza aux poivrons et aux champignons.

– Merci, Matt. Bonne journée, dit le flic avant de se diriger vers la porte sans payer.

Au travers de la baie vitrée de la pizzeria, Dwight observait la conversation avec ses jumelles. Il s'était garé discrètement le long du trottoir d'en face, à l'ombre d'un orme. Il ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient, mais il l'imaginait sans peine. Il esquissa un sourire ravi. Une minute plus tard, le flic sortit de la pizzeria, croqua dans sa pizza, essuya une main grasseuse sur son uniforme et ouvrit la portière de sa voiture.

Dwight regarda le Capitaine quitter l'établissement une minute plus tard. Une fois sorti, il jeta l'assiette en carton et la tranche de pizza intacte qu'elle contenait dans une poubelle jouxtant la porte de la pizzeria.

– La nouvelle a dû lui couper l'appétit, gloussa Dwight.

Le Capitaine monta dans son 4x4, une Dodge haut de gamme, pas une Tercel merdeuse comme celle de Dwight. Il resta assis face au volant sans bouger pendant un long moment. Dwight fixa sa montre, compta les minutes. Il en passa quatre avant que le Capitaine ne se décide à démarrer puis à rouler vers la sortie du parking en marche arrière. Arrivée à la rue, la Dodge s'immobilisa en attendant un intervalle dans le flot des voitures, son clignotant annonçant qu'elle allait tourner à gauche. Dwight fit tourner la molette de ses jumelles pour zoomer sur le visage du Capitaine. Il frappa son volant du plat de la main en jubilant :

– Eh ben, mon vieux, il a vraiment l'air furax !

Cela lui ferait les pieds, à ce salaud qui lui avait dit qu'il ne serait jamais admis à la CIA, qui l'avait humilié devant tout le monde. Eh bien, il avait découvert le sale petit secret du Capitaine. Et bientôt, plus personne ne l'ignorerait...

12.

– Vous en pensez quoi ? demanda Monica d’une voix inquiète.

Kelly secoua la tête.

– Franchement, je ne le sens pas.

– Ouais, moi non plus. Mais, bon, ça m’arrive de me gourer.

Elles étaient juste à l’extérieur de la salle d’interrogatoire du commissariat, épiant Calvin Sommers au travers d’une glace sans tain crasseuse. Il avait l’air anéanti, se dit Kelly, c’était un tout autre homme que le bourgeois sûr de lui et dominateur avec qui elle s’était entretenue trois jours auparavant. Son visage était souillé de sang et de boue, et ses cheveux étaient gras. Il tripotait une vieille casquette de base-ball posée sur ses genoux, comme si c’était un chapelet. Ses vêtements avaient été placés sous scellés en tant qu’indices, et il portait un short de gym et un T-shirt gris de la police du comté de Berkshire, beaucoup trop grand pour lui. Doyle lui tournait autour en fulminant. Chaque fois qu’il frappait du poing sur la table, Sommers sursautait.

Monica émit un petit sifflement en voyant Doyle balancer une chaise à l’autre bout de la pièce, où elle atterrit avec fracas.

– Eh ben, ça m’étonne pas qu’il soit aussi à l’aise dans le rôle du mauvais flic, murmura-t-elle. Vous devriez le rejoindre, pour voir si la carotte ne marche pas mieux que le bâton.

Kelly hocha la tête, prit l’enveloppe et ouvrit la porte. Les deux hommes se tournèrent vers elle à son entrée, et elle vit dans les yeux de Sommers comme une lueur d’espoir. Elle se percha sur le bord de la table, juste à côté de lui, et attendit un bref instant avant de prendre la parole :

– Vous êtes dans de beaux draps, monsieur Sommers.

– Je vous jure que je n’ai rien fait. Je n’ai aucune idée de l’endroit où Jim a pu aller après son départ.

– Il est parti à quelle heure ?

– Après minuit, vers 1 heure du matin, peut-être.

Sommers marqua une pause, baissa les yeux.

– Il était sorti ce soir-là et je l'attendais, reprit-il. Nous nous sommes disputés quand il est rentré.

– Ça, vous l'avez déjà dit. Ensuite, il est parti... Et vous ne l'avez plus jamais revu...

– C'est exact, acquiesça-t-il avec une sorte d'enthousiasme.

Kelly ouvrit l'enveloppe qu'elle avait apportée.

– Mais vous vous êtes lancé à sa poursuite, hein ?

Elle sortit un sachet qui contenait une arme de poing et le lui tendit.

– Et vous vous êtes muni de ça.

Il mit un moment à répondre :

– D'accord, c'est vrai. J'ai pris mon pistolet. Mais je vous jure que je ne m'en suis pas servi.

– Où êtes-vous allé ?

– Je suis allé là où je l'avais rencontré.

Il s'interrompit.

– Il y a une sorte de... de garni, dans une baraque délabrée à North Adams. Je m'y suis rendu, j'ai causé avec un des garçons qui y vit et qui s'appelle Danny. Vous pouvez le lui demander. Il m'a dit qu'il ne savait pas où était Jim. Alors je suis rentré chez moi.

– Vous vous foutez de nous, gronda Doyle. On a interrogé ce garçon : il a déclaré que vous l'avez braqué avec votre flingue avec tant de hargne qu'il s'est pissé dessus.

Sommers baissa les yeux.

– Je voulais juste... J'avais besoin de savoir où Jim se trouvait.

– Parce qu'il vous avait dépouillé, dit Kelly. Ça a dû vous déplaire. Tout le monde peut comprendre que vous vous soyez fâché. Pas vrai, lieutenant Doyle ?

Doyle remua la mâchoire à plusieurs reprises avant de répondre avec réticence :

– Oui, moi, ça m'aurait pas plu, c'est sûr.

– Si Jim avait eu besoin d'argent, il n'avait qu'à m'en demander et je lui en aurais donné, dit Sommers comme s'il se parlait à lui-même. Mais les objets qu'il m'a pris sont tout simplement irremplaçables. Je voulais savoir à qui il les avait vendus.

– Bien sûr. Jim était obligé de s'adresser à un intermédiaire. Il n'aurait certainement pas pu effectuer lui-même ce genre de transaction, remarqua Kelly.

Sommers hocha la tête énergiquement.

– Exactement ! Vous savez, j'ai pensé que ce n'était sans doute pas lui qui avait eu l'idée de ce vol, il ne connaissait pas la valeur de ces objets. Quelqu'un a dû lui souffler ce qu'il fallait prendre, car enfin, ce n'est pas par hasard qu'il a choisi d'emporter les deux pièces les plus chères de ma collection...

– Non, ce n'est pas un hasard, acquiesça Kelly. Il y avait donc quelqu'un qui manipulait Jim. Quelqu'un qui l'a obligé à vous voler.

– Ça doit être cela, en effet ! dit Sommers avant de baisser les yeux vers sa casquette. Bon Dieu, si seulement je m'en étais douté. Je lui en voulais tant... Les horreurs que je lui ai dites...

Une larme coula le long de sa joue.

– Je suis sûre que Jim savait que vous ne pensiez pas ce que vous disiez, dit Kelly d'une voix compatissante. Où êtes- vous allé après avoir quitté le garni ? Danny a dû vous dire où trouver Jim.

– C'est ça le plus étrange, dit-il en se frottant le front d'une main. Je... Je ne m'en souviens plus.

– Et vous voulez qu'on croie de telles conneries ? grogna Doyle.

Kelly mit son collègue en garde d'un regard.

– Je vous le jure ! Tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillé dans ma voiture, près du site où a lieu le festival de danse. Je me suis mis en route vers chez moi, et c'est là que les policiers m'ont arrêté.

– Et vous n'avez aucune idée de la manière dont vous vous êtes retrouvé là ?

Il secoua la tête.

– Pas l'ombre d'une idée.

– Vous avez consommé de la drogue, hier, monsieur Sommers ?

Il secoua la tête avec véhémence.

– Non ! Enfin, pas hier soir, en tout cas...

– Et vous aviez bu ?

– Juste un verre de vin au dîner.

– Et vous accepteriez de nous fournir un échantillon d'urine pour

que nous vérifiions vos dires ?

– Vous voulez dire, comme un test antidopage ? demanda Sommers.

Il hésita avant d'ajouter :

– Bien sûr, ça ne me dérange pas. Mais vous devriez savoir que j'ai pu tirer une taffe ou deux sur un joint. Pas hier soir, mais la veille. Ça va apparaître ?

Kelly soupira et dit :

– Je vais vous faire accompagner aux toilettes : un policier vous surveillera pendant que vous urinerez. Par ailleurs, nous sommes en train de faire analyser vos vêtements. Nous avons besoin de savoir si le sang qu'on a trouvé dessus est celui de Jim.

– Bon, d'accord.

Il baissa de nouveau les yeux vers la casquette qu'il tenait toujours fermement des deux mains et ajouta :

– Merde, j'ai l'impression que je deviens dingue. Je vis un vrai cauchemar...

– Monsieur Sommers, merci pour votre coopération. Attendez-nous ici quelques minutes, le temps que je dise un mot au lieutenant Doyle dans le couloir.

Kelly fit signe à Doyle de la suivre. Il ronchonna mais la rejoignit dans le couloir. Elle attendit que la porte se soit refermée derrière lui.

– Ce salaud n'a même pas appelé son avocat, il faut en profiter, dit-il sur un ton de reproche. Pourquoi on est sortis, là ? Je vous assure que si vous me l'aviez laissé cinq minutes de plus, il aurait tout avoué.

Kelly retint un soupir. Il était clair que l'approche psychologique ne faisait pas partie de sa formation.

– C'est bien ça qui m'effraie. Si vous insistez trop, de tels aveux pourraient être rejetés par un tribunal. Je suis à peu près certaine que M. Sommers va faire appel aux meilleurs avocats, et je ne veux pas leur fournir un prétexte pour faire annuler la procédure. Je veux que Sommers marine un peu dans son jus pendant qu'on attend les résultats des analyses. Dans quelques heures, on aura sans doute de quoi lui mettre davantage de pression.

– Bon, d'accord, consentit Doyle à contrecœur.

– Vous avez fait du bon boulot jusqu'à présent avec les labos. C'est le moment de les harceler un peu pour qu'ils se dépêchent. Plus tôt on aura les résultats des analyses toxico–logiques et hématologiques, mieux ce sera.

Doyle mima un salut militaire et dit :

– Vous pouvez compter sur moi.

Il partit en traînant des pieds dans le couloir. Monica le regarda s'éloigner, perplexe.

– C'est bizarre, mais j'ai l'impression qu'il est moins chiant que d'habitude.

Kelly secoua la tête.

– Il a peut-être enfin décidé de travailler en équipe.

Monica a raison, se dit Kelly. Ces derniers jours, Doyle semblait se relâcher de plus en plus : son humeur s'était améliorée et il se montrait parfaitement coopératif chaque fois qu'elle lui demandait quelque chose.

– Quoi qu'il en soit, dit-elle, il faut en profiter tant que ça dure. Ce Danny, il a dit où il a envoyé Sommers ?

Monica secoua la tête.

– L'agent qui l'a interrogé n'a pas pensé à le lui demander. Vous voulez que j'envoie quelqu'un lui poser la question ?

– Absolument. Je veux savoir vers où Sommers se dirigeait... Ça nous aidera peut-être à retrouver le lieu du crime.

– Vous avez raison. Je vais envoyer un agent.

Monica se tourna et regarda Sommers au travers de la glace sans tain.

– Je me suis souvent fiée à mon instinct avec des clients comme celui-là, mais lui, c'est autre chose. Je ne sais plus. On dirait qu'il ne ferait pas de mal à une mouche. Les tueurs en série vraiment tordus sont donc si différents du commun des mortels?

– Ça arrive, dit Kelly.

Elle observait Sommers s'enfoncer la tête dans sa casquette fripée en inspirant profondément. *Mais ça peut aussi bien vouloir dire que ce n'est pas le coupable*, songea-t-elle.

Dwight se réveilla en sursaut et son regard se porta automa-

tiquement sur la pendule. Il était presque 4 heures de l'après-midi. Il s'étira langoureusement. Dieu merci, il s'était réveillé à temps pour aller au travail. Il avait été si épuisé lorsqu'il s'était couché qu'il en avait oublié de régler le réveil.

Il se redressa lentement en grattant la bedaine qui débordait de son caleçon. Puis, d'un mouvement plein d'aisance, il se laissa rouler au sol et se mit à faire des pompes. A la cinquantième, il se laissa tomber face contre sol, haletant. *Pas trop minable*, se dit-il, content de lui. Surtout si on tenait compte du fait qu'il ne s'y était remis que quelques semaines auparavant. A ce rythme-là, dans un mois, il pourrait en faire cinq cents à la suite, sans se forcer, comme dans le temps. Il pinça la bouée de graisse qui enrobait sa taille et fronça les sourcils. Il lui faudrait aussi renoncer à la bière. Mais il valait mieux attendre encore un peu. Pas besoin de prendre des mesures aussi sévères, pas encore.

Un quart d'heure plus tard, il s'était douché et rasé, avait changé son pansement et était prêt à y aller. Au moment de sortir, il jeta un coup d'œil à la pendule, lança ses clés de voiture en l'air et les rattrapa au vol. *J'ai bien cinq minutes*, se dit-il avec un sourire narquois. Après tout, il s'était sans doute passé quelque chose de nouveau au cours des dernières heures. Peut-être en parlait-on déjà sur l'un des sites d'informations.

Tandis que Dwight attendait que son ordinateur s'allume, il étouffa un bâillement. Ce maudit appareil était d'une lenteur, il aurait aimé pouvoir s'offrir du matériel neuf. Putain, ce qu'il était crevé ! C'était vraiment épuisant, tous ces déplacements, de jour comme de nuit. Mais il se rappela qu'il était en phase d'entraînement. Quand il serait admis dans les rangs de la CIA, à Langley, il allait lui falloir veiller plusieurs jours d'affilée. Il fallait donc qu'il s'habitue d'ores et déjà à une telle épreuve. Il était incroyable que le Capitaine puisse maintenir un tel rythme à son âge. *Faut dire qu'il doit dormir toute la journée*, pensa Dwight avec ressentiment, *il est pas obligé d'aller trimer comme le commun des mortels*. Il tira sur son col de chemise, le polyester le faisait déjà suer à grosses gouttes.

La page d'accueil du *Berkshire Eagle* finit par s'ouvrir. Il laissa échapper un petit cri triomphal en découvrant l'article principal du jour : le titre s'étalait en gros caractères : DEUX CORPS RETROUVÉS AU PARC NATUREL DE CHERRY PLAIN. Dwight parcourut l'article rapidement d'un œil perplexe. La police était en train d'interroger un « témoin important » dans l'affaire des corps retrouvés dans la forêt. C'était intéressant. Il n'avait pas prévu ça. Se pouvait-il qu'ils

aient déjà arrêté le Capitaine ? Son plan avait peut-être trop bien marché. L'article n'ajoutait pas grand-chose, d'ailleurs. Il lui faudrait aller traîner au Ace's Place après le boulot, histoire de voir s'il pouvait tirer les vers du nez aux flics autour d'une bière ou deux.

Il fit défiler la page sur l'écran. Il y avait un autre article au-dessous du premier, une chronique intitulée LA PROSTITUTION DANS NOTRE RÉGION. L'auteur ne disait pas explicitement que c'étaient des garçons pratiquant ladite prostitution qui étaient victimes du tueur en série. Mais il n'en suggérait pas moins que la présence de tels éléments était en elle-même source de nombreux dangers pour la communauté.

– Tout à fait d'accord avec toi, mon pote, dit Dwight à haute voix.

Il n'avait rien contre les putes. Il s'était lui-même accordé quelques bons moments en compagnie de femmes exerçant ce métier. Mais des petits pédés qui font le tapin, ça, c'était tout autre chose. Il avait vécu dans la région toute sa vie et se souvenait du temps où c'était un endroit agréable et décent. C'était vraiment dommage qu'une bande de tapettes débarque sans crier gare et fiche tout en l'air, selon leur bonne habitude. Il avait entendu dire que les hétéros n'étaient même plus autorisés à entrer dans Miami. Heureusement, les homosexuels étaient encore tenus à l'écart de l'armée. Il prit un air soucieux en se rendant soudain compte qu'il connaissait mal la politique de la CIA à cet égard. Mais il haussa les épaules : il était impensable que la CIA puisse engager des espions pédés, qui seraient bien incapables de rester discrets.

Rassuré, il éteignit l'ordinateur et se leva. Il ajusta la sangle de son étui latéral et posa son chapeau sur son crâne. Les patrons ne savaient pas qu'il venait au boulot enfouraillé. *Mais il faut être prêt à tout*, pensa-t-il. Si un mec faisait irruption dans l'un des bâtiments qu'il était chargé de surveiller, il lui viderait deux chargeurs dans le buffet.

Dwight consulta sa montre et se renfrogna. Pour arriver à l'heure, il lui faudrait brûler deux ou trois feux rouges. Heureusement que son nouveau détecteur de radar lui avait été livré la veille. Il le prit au passage et le cala sous son aisselle. La porte grillagée claqua derrière lui tandis qu'il sortait de la maison.

13.

Le Dr Howard Stuart ajusta le viseur de nouveau et regarda dans le microscope, le front plissé. Il leva la tête, se tourna vers le carnet ouvert à côté de lui et entreprit d'y griffonner quelques notes. Puis il plaqua l'œil contre le viseur et affina les réglages une fois de plus. Une minute plus tard, il se redressa en grimaçant et se massa la nuque, en proie à un torticolis.

– Ça va ? demanda le technicien installé à la table voisine.

– Très bien, merci, dit-il en souriant. C'est toujours un défi que de s'adapter à de nouveaux équipements.

Et quels équipements ! se dit-il en balayant la pièce du regard. Un véritable purgatoire pour scientifiques. Son laboratoire à la Smithsonian était pourvu d'équipements de pointe, il pouvait utiliser du matériel qui ne serait commercialisé qu'un ou deux ans plus tard. Par contraste, le laboratoire de la Police d'Etat du Massachusetts, situé à Sudbury, donnait l'impression de se fournir dans les ventes de charité et les vide-grenier. Howard était en train de se servir d'un microscope qui aurait pu, au mieux, servir pour un cours de biologie dans un lycée. Quant à leur four sous vide, c'était une antiquité.

Il dut reconnaître à contrecœur que les techniciens eux-mêmes étaient de braves gens. En outre, le labo lui offrait un refuge opportun où se soustraire aux attentions de plus en plus insistantes du lieutenant Lauer. Il l'avait priée de remettre à un autre soir le dîner aux chandelles auquel elle l'avait convié ce soir-là. Il avait prétendu qu'il était parvenu à un point essentiel de ses recherches en laboratoire et voulait s'épargner le trajet de Sudbury aux Berkshires à l'heure de pointe. En réalité, il se déroba, car le gros du travail avait été effectué, et l'agent Jones avait insisté pour qu'il soit à pied d'œuvre le lendemain matin pour examiner deux nouveaux corps.

Il songea en soupirant qu'en se décommandant ainsi il n'échapperait pas ultérieurement à une scène gênante avec Monica. Il rassembla les documents sur lesquels il avait travaillé ce jour-là, en fit une pile bien régulière. Il n'avait pas eu énormément d'expériences avec les femmes, et les avances si pressantes de Monica le déconcertaient, pour le moins.

L'une des techniciennes apparut dans l'embrasement de la porte et dit :

– Docteur Stuart, j'ai les résultats des analyses que vous aviez demandées...

– Merci, Jamie, dit-il en prenant le dossier qu'elle lui tendait.

Celle-ci, se dit Howard, *est beaucoup plus à mon goût...* Il contempla avec délectation la silhouette svelte de Jamie. Tranquille, effacée, sans aspérités. C'était ça, son genre de femme. Au départ, il avait été intrigué par les cajoleries que lui prodiguait Monica – et puis, elle le faisait rire de bon cœur. Mais, à vrai dire, il y avait chez elle quelque chose qui l'intimidait, l'effrayait même. Elle était si bruyante, si viru- lente – tellement différente des femmes qu'il fréquentait d'habitude...

Il fronça légèrement les sourcils en parcourant des yeux le document qu'il avait entre les mains. Il tourna la page, vérifia un nombre. Il y était – il y était sur tous.

– Jamie, vous avez bien vérifié ces nombres ?

Elle ouvrit de grands yeux.

– Mais bien sûr.

– Parfait, donc. Merci.

Les sourcils toujours froncés, il prit son téléphone portable et composa un numéro. Au bout de la troisième sonnerie, son correspondant décrocha.

– Agent Jones? J'ai trouvé quelque chose de... d'étrange.

– Là, je crois qu'on le tient ! jubila Doyle en claquant la pile de documents du plat de la main.

Assise à son bureau, Kelly leva les yeux puis tendit la main pour qu'il les lui remette. Doyle se dandinait en l'observant, à peine capable de masquer son excitation.

– Ils sont vraiment sûrs que le sang trouvé sur la chemise de Sommers est le même que celui de Jim ? demanda-t-elle lentement.

Monica traversa la pièce pour regarder par-dessus son épaule.

– Les analyses ADN prendront encore deux ou trois semaines, mais, déjà, c'est le même groupe sanguin. Celui de Jim Costello était AB, le moins courant, dit Doyle. Et puis, regardez les résultats toxicologiques.

– Ainsi, Sommers avait de la kétamine dans le sang, dit Kelly. Je suis assez étonnée qu'ils aient fait cette analyse. Les traces de cette drogue ne sont généralement pas recherchées, dans ce type d'analyses.

– Je leur ai demandé de vérifier pour toutes les drogues, après les premières analyses, qui étaient négatives, dit Doyle. Et vous savez quels sont les effets de la kétamine ?

– Ça provoque des hallucinations, dit Monica.

Face aux mines étonnées de ses collègues, elle dut préciser, sur la défensive :

– Eh ben quoi ? J'ai un fils ado, faut bien que je me tienne au courant. Les gosses appellent ça du « special K ».

– Les homos aussi en consomment pas mal, intervint Doyle. Notre ami Sommers a dû flipper quand son petit copain lui a piqué ses bibelots. J'imagine la scène : il absorbe un peu de kétamine et se lance à la poursuite du voleur, il le retrouve et l'arrange à sa façon, ensuite il s'évanouit dans sa voiture...

– Et il aurait tout oublié ? demanda Kelly d'un ton dubi-tatif.

– C'est possible, en fait, dit Monica. Les jeunes appellent ça « le trou noir » : c'est un état second provoqué par une forte dose, une période de déconnexion totale du réel. Ensuite, on ne se souvient plus de rien.

– C'est peut-être quelqu'un d'autre qui l'a drogué à son insu pour le faire accuser, dit Kelly d'un ton songeur.

Doyle émit un grognement. Les résultats d'analyse lui avaient rendu tout son allant.

– Moi, dit-il, je pense que tout l'accuse. On le tient. Il y a le sang du gosse sur ses vêtements... Et puis il a avoué s'être mis en colère et s'être lancé à sa poursuite. Il avait un mobile, le passage à l'acte est plus que plausible... Bref, on a assez d'éléments à charge pour inculper ce taré.

Kelly consulta Monica du regard, mais celle-ci se contenta de hausser les épaules.

– Ça me fait mal de l'admettre, dit-elle, mais Doyle a raison, pour une fois. Il y a un lien entre Sommers et au moins deux des victimes, pour l'instant. Peut-être qu'il est accro à cette drogue et que ça lui fait commettre des actes criminels, des trucs qu'il oublie lui-même ensuite. Je crois qu'on devrait l'inculper en attendant de voir comment ça se goupille.

– D'accord, acquiesça Kelly. Doyle, étant donné que cela relève de votre juridiction, c'est à vous de jouer.

Doyle claqua des mains.

– On arrive au bout, hein ? dit-il. Je ne vois pas beaucoup de raisons pour prolonger la mission du détachement conjoint, alors qu'on tient le coupable.

Kelly l'observa d'un air pensif. Elle n'ignorait pas que Doyle n'avait jamais vraiment approuvé l'existence même de ce détachement conjoint. Mais là, il lui signifiait carrément son congé, son impatience de se débarrasser d'elle. Oh ! cela ne la dérangeait nullement de quitter la région et de passer à autre chose, mais quand même... Et c'est en partie pour le contredire qu'elle dit :

– Attendons encore un peu... On a retrouvé Danny Smith?

Monica secoua la tête.

– Il n'y avait personne au garni, quand les agents y sont retournés. Ils vont réessayer plus tard, au changement d'équipe.

– Bien. Entre-temps, traduisons M. Sommers en justice. Mais pas un mot à la presse, il est encore trop tôt.

Elle s'interrompit pour lancer un regard entendu à Doyle et ajouta :

– Je ne veux aucune fuite sur cette inculpation. Si les choses tournent mal, ce sont nos trois services qui seront blâmés. Il faut donc être bien sûr qu'on tient le bon coupable, avant d'annoncer la nouvelle. D'accord ?

Monica hocha la tête pendant que Doyle marmonnait un borborygme qui ressemblait à un acquiescement. Kelly consulta sa montre : il était 16 h 30. Et on était le vendredi qui précède le week-end de la fête du Travail. Le bourdonnement habituel qui régnait dans les couloirs du commissariat s'atténuait ; nombre de policiers étaient rentrés plus tôt chez eux. *Pourquoi ne pas les imiter ?* se demanda-t-elle soudain. Si rien d'imprévu ne survenait entre-temps, elle allait peut-être pouvoir profiter de ce congé de trois jours comme la plupart des Américains – trois jours de repos de suite : presque un record en ce qui la concernait. Elle sourit et dit :

– Bon, eh bien, je crois qu'on a fini notre journée.

14.

Il essuya du revers de la main la sueur qui inondait son front et vida un autre flacon d'eau de Javel sur le sol. Les yeux irrités par les émanations toxiques, il faillit s'évanouir tant le produit était puissant. Il gravit quelques échelons, pointa la tête au-dessus de la trappe, arracha son masque de chirurgien et aspira de grandes bouffées d'air frais. Il fallait qu'il fasse attention : le pire aurait été de perdre connaissance à cet endroit et d'y être retrouvé par sa femme. Tout menteur chevronné qu'il était – cette aptitude étant indispensable à sa double vie –, il n'aurait jamais su justifier l'existence secrète de la pièce souterraine.

Il inspira profondément avant de redescendre pour asperger d'eau le sol de la pièce. Puis il passa la serpillière, la rinça et évacua l'eau par un drain qu'il avait aménagé au centre de la pièce. Lorsqu'il avait construit cette chambre de torture, il l'avait raccordée aux conduits d'évacuation menant à la fosse septique. Il nota dans un coin de sa tête qu'il ne faudrait pas oublier de faire venir les vidangeurs. Ils avaient vidé et nettoyé la fosse quelques mois seulement auparavant, et il lui faudrait trouver un prétexte pour les rappeler aussi vite, peut-être en jetant quelques tampons hygiéniques dans les toilettes.

Il tourna le robinet du tuyau d'arrosage et aspergea les murs et le sol. Les émanations se firent moins prenantes tandis que l'eau de Javel s'écoulait par le drain. Il ôta son masque, et examina la pièce. Il avait enlevé toutes les chaînes et les avait cachées dans la forêt. Un peu plus tard dans la semaine, il les emporterait sur son bateau et les ferait disparaître dans le lac le plus proche, ainsi que quelques autres objets trop incriminables pour qu'il puisse s'en débarrasser sans risque par les voies ordinaires.

La seule preuve qui restait à présent dans la pièce, censée être un abri antiatomique, était le gros crochet scellé dans le mur en béton. Il aurait pu le desceller mais il y répugnait. Il avait eu un mal fou à l'installer, et il ne tenait pas à refaire ce travail. En outre, le placard qu'il comptait fabriquer pour y stocker des boîtes de conserve et autres denrées non périssables dissimulerait entièrement le crochet. Avec ce meuble et quelques lits pliants judicieusement exposés, un éventuel intrus ne verrait rien qui paraisse suspect.

Hormis le crochet, il avait conservé ses petits trophées. Il ouvrit

délicatement une grosse boîte de conserve de haricots, format restauration collective et parfaitement identique à une douzaine d'autres, alignées de part et d'autre. En inclinant la boîte, il fit apparaître un petit pot de verre qu'il laissa glisser dans sa main libre. Il esquissa un sourire en contemplant le contenu du flacon. Satisfait, il replaça le pot dans la boîte et ressouda le couvercle métallique. Il savait que ce n'était pas très malin de conserver ainsi ces petits souvenirs, mais il ne supportait pas l'idée de s'en séparer.

Content de lui, il remonta à la surface, referma la trappe et la couvrit d'une bâche. Il enroula le tuyau d'arrosage et le suspendit au mur, près du 4x4. Il disposa méthodiquement sur la bâche les pièces détachées d'une vieille moto qu'il était censé bricoler depuis des années. Sa femme allait encore rouspéter, mais c'était justement ce qu'il voulait, et elle n'allait pas se donner la peine de ranger toute cette ferraille.

Tout en s'essuyant les mains avec un chiffon, il observa le garage. A part le désordre qu'il venait délibérément de créer sur la bâche, tout était bien en place, net et propre. L'endroit dégageait une impression d'ordre. Il hocha la tête, alla au frigo qui ronronnait dans un coin du garage et en sortit une canette de bière. Il l'ouvrit d'un coup sec et but une gorgée en se disant que la journée avait été longue... et instructive. Il aperçut son reflet dans le miroir ébréché – celui que sa femme avait installé près de la porte du garage pour pouvoir faire plus sûrement marche arrière avec la voiture. Il observa son propre regard, apaisé à présent, plus tranquille. Il testa un sourire décontracté avant de laisser ses traits reprendre leur aspect initial.

– Quelqu'un est en train de jouer au plus malin avec toi, dit-il à haute voix en s'adressant au miroir.

Et je te jure qu'il va le regretter, ajouta-t-il mentalement en avalant une lampée de bière.

Il sentit la fatigue le gagner – et la repoussa vivement, telle une dangereuse tentatrice. Désormais, il allait devoir redoubler de vigilance. Avec un peu de chance, le week-end allait passer sans que surviennent de nouvelles surprises. Mardi, sa famille serait repartie en ville et lui, il irait à la chasse...

Un sourire se forma sur ses lèvres tandis qu'il anticipait cette partie de chasse. Elle serait différente des autres, et beaucoup plus dangereuse. *Mais qui sait ?* se dit-il. *Ce sera peut-être encore plus amusant.*

Non sans un certain embarras, Kelly frappa de nouveau à la porte.

Elle cala la bouteille de vin sous son bras pour consulter sa montre : il était 18 h 35. Elle était presque certaine que Monica lui avait dit de venir à 18 h 30, et elle ne pensait pas s'être méprise. Elle frappa une nouvelle fois, en espérant au fond d'elle-même que personne ne viendrait ouvrir et qu'elle pourrait rentrer à l'hôtel manger toute seule.

Elle se tourna et examina les alentours. Monica vivait dans une rue calme où se mêlaient tous les styles architecturaux, à deux pas de l'université de Bennington, bastion de la gauche locale. Le voisinage en témoignait d'ailleurs : sur chaque fenêtre ou presque, on pouvait voir des affiches vantant les mérites des candidats du parti des Verts.

La maison de Monica était un petit pavillon aux murs d'un jaune un peu décoloré mais encore vif et joyeux, flanqué d'une pelouse impeccablement tondue. Un énorme carillon éolien en spirale s'ébrouait doucement au vent du crépuscule, déversant ses notes métalliques sur la vieille balançoire qui rouillait sous le porche.

La porte s'ouvrit brusquement en grand, et Monica apparut, couverte de farine et l'air hagard. A grands gestes, elle fit signe à Kelly d'entrer avant de replonger dans les entrailles de son logis, en hurlant :

– Faites comme chez vous ! Excusez-moi, mais je suis en plein drame !

Kelly se retrouva dans un salon de petite taille mais douillet. Elle posa la bouteille de vin sur la table, puis la reprit aussitôt, s'étant aperçue qu'elle avait oublié d'ôter l'étiquette du prix. Elle s'empressa de la gratter du bout de l'ongle tout en examinant les lieux. Beaucoup de plantes vertes – du lierre, qui tombait en cascade du haut du meuble télé, un palmier en pot qui surplombait un fauteuil en peluche dans un coin de la pièce. Face à la porte, un canapé à motifs floraux était assorti au tapis un peu ondulé qui couvrait le parquet. Monica avait du goût, ce qui ne manqua pas de surprendre Kelly. Elle s'était attendue à quelque chose de plus hétérogène, du genre un taureau électrique à bascule au milieu du salon et des trophées de chasse aux murs. Tout était bon marché mais bien choisi. C'était le genre de pièce qui donnait envie d'y passer du temps.

Mentalement, Kelly la compara à son propre salon à Washington, si spartiate, où il n'y avait rien d'autre qu'une petite bibliothèque et une paire de bergères identiques héritée de ses parents. Bien sûr, elle n'y passait pas beaucoup de temps. Et elle ne voyait son

appartement que comme un pied-à-terre provisoire : sa mutation, six mois auparavant, s'était faite si rapidement qu'elle avait dû louer en hâte le premier logement visité. La majeure partie de ses affaires se trouvait encore dans des cartons. Elle aurait trouvé absurde d'acheter des meubles alors qu'elle comptait déménager dès qu'elle aurait assez de loisir pour se lancer dans une nouvelle recherche d'appartement.

Elle entendit crier à l'arrière de la maison et, même si elle ne s'en alarma guère, Kelly décida d'aller voir ce qui se passait. Elle traversa une petite salle à manger aux murs bleu pâle où une table était dressée pour trois personnes, et pénétra dans la cuisine. La pièce était grande, deux fois plus vaste que le salon. Un buffet surmonté d'un plan de travail trônait au centre de la pièce. Et il était tapissé d'une couche de trois centimètres de farine.

– Crotte ! cria Monica en sortant la tête du four.

Elle tenait à deux mains les vestiges d'une tourte dont la croûte noircie était toute fumante.

– Je n'arrive jamais à empêcher les bords de cramer, bougonna-t-elle en posant la tourte sur le plan de travail.

Elle agita une manique pour dissiper la fumée qui s'échappait du four, leva les yeux et sourit.

– Bonsoir, au fait ! dit-elle.

Kelly esquissa un sourire.

– Merci de m'avoir invitée.

– Ah, je suis vraiment contente que vous ayez pu venir comme ça, à la dernière minute.

Son regard s'assombrit puis se perdit dans le vide lorsqu'elle ajouta :

– Howie est resté bloqué au labo, et je ne voulais pas gaspiller ce repas. Zach est en train de s'occuper des grillades dans le jardin arrière. J'espère qu'il s'y prend mieux que moi.

– Je croyais qu'il devait aller chez un ami, ce soir, dit Kelly.

– Il m'a dit que c'était annulé.

Monica posa un doigt sur sa bouche et cligna de l'œil avant de répondre :

– Mais mon instinct de fin limier me dit qu'il ne voulait pas laisser sa maman dîner toute seule... C'est un bon fils.

Alors qu'elle prononçait ces dernières paroles, la porte donnant sur le jardin s'ouvrit et un grand adolescent dégingandé fit son apparition. Il portait un plateau garni d'une quantité absurde de travers de porc.

– Voilà... Je crois que c'est cuit. Il fait une chaleur infer- nale dans ce jardin. La prochaine fois, je préférerais qu'on fasse un gaspacho.

Il leva les yeux et s'aperçut de la présence de Kelly.

– Tiens, salut ! Vous devez être la dame du FBI.

Kelly éclata de rire.

– C'est ce qu'il y a marqué sur mes cartes de visite, en tout cas. Je m'appelle Kelly, et toi, tu dois être Zach, c'est ça ?

Il ressemblait à sa mère, avec ses mèches blondes rebelles et ses yeux bleus. Il avait une fossette au menton, de bonnes joues parsemées d'un peu d'acné. Dans son short de surf et son T-shirt déchiré, il ressemblait au prototype du garçon américain.

Il rougit et protesta :

– Maman vous a causé de moi, hein ? Mince, maman, je t'ai demandé cent fois de ne pas parler de moi...

Monica feignit l'étonnement.

– Mais oui, t'as raison. J'ai rien de mieux à faire que de passer mon temps à déblatérer sur ton compte. Non mais je rêve... Comme si j'avais rien d'autre à raconter...

D'un geste taquin, elle le gratifia d'une claque sur le bras.

– Fais gaffe ! protesta-t-il. Tu vas me faire renverser la viande.

Il la contourna d'un pas souple et, avec un soin démonstratif, posa les travers sur un coin dégagé du comptoir.

– On dirait qu'on va se taper une de ces tourtes cramées qui ont fait ta réputation de cordon-bleu...

– C'est que je le soigne, mon bébé, dit Monica en débou- chant la bouteille que Kelly avait apportée. Zach, va chercher des verres à vin dans le buffet.

– Trois ? demanda-t-il, plein d'espoir.

– C'est ça, trois. J'ai dû rater un ou deux anniversaires..., grogna Monica. Non, ce sera deux, sauf si tu tiens à boire ton soda dans un verre à pied.

Tout au long du dîner, Kelly assista à leurs badineries. Il y avait entre eux une sorte de camaraderie, franche et spontanée, qui dictait son rythme à la conversation et dont on sentait qu'elle s'était renforcée au fil des dîners partagés tous les jours. Kelly éprouva un petit regret : jamais elle n'avait connu si bonne entente au sein de sa propre famille, du moins pas depuis la mort tragique de son frère. Chez elle, on mangeait en silence, assis les uns à côté des autres face au téléviseur toujours allumé. Et depuis son entrée au lycée, elle avait entièrement cessé de partager ses repas avec ses parents – elle emportait son assiette dans sa chambre afin de pouvoir faire ses devoirs en mangeant. Sa mère avait fait mine de protester, mais elle avait fini par céder. Kelly la soupçonnait d'en être secrètement soulagée.

Elle leva les yeux, constata que ses hôtes la regardaient d'un air intrigué et comprit qu'elle s'était un moment perdue dans ses pensées. Mère et fils échangèrent un regard.

– Je me demandais d'où vous veniez, s'enquit Monica.

– Rhode Island.

– Ah bon ? Vos parents y habitent encore ?

Kelly secoua la tête.

– Ils sont tous les deux morts il y a quelques années. Je n'ai plus de famille.

– Oh ! ma chérie, c'est vraiment triste, ça ! dit Monica en se frottant la gorge.

Kelly balaya sa compassion d'un haussement d'épaules.

– Je l'ai bien surmonté, je vous assure. J'étais trop occupée pour les voir souvent. A cause de mon travail, j'étais tout le temps en déplacement...

Elle perçut le regard que Monica et son fils échangeaient et s'efforça de donner à sa voix un ton plus enjoué pour ajouter :

– J'ai toujours été une solitaire. Je n'ai jamais été proche de mes parents, comme Zach peut l'être de vous.

– C'est vrai qu'on s'entend bien, nous deux, pas vrai, mon petit lapin ? dit Monica en levant son verre vers Zach avec un clin d'œil.

– Tu avais promis de ne plus jamais m'appeler comme ça devant les gens ! protesta Zach en se dandinant sur sa chaise, l'air gêné.

– Oui, c'est vrai... Excuse-moi, mon ange.

Monica versa les dernières gouttes de la bouteille dans son verre et le vida d'un trait.

– Je vais aller chercher la tourte et de la crème glacée. Un peu de vin, Kelly ?

Kelly secoua la tête. Elle en était encore à son premier verre. Elle n'avait jamais été une grande buveuse, et elle était venue en voiture.

Un silence gêné s'installa lorsque Monica eut disparu dans la cuisine. Kelly se creusa la tête pour trouver un sujet de conversation. Elle n'était pas douée pour le papotage, a fortiori avec un adolescent. Elle se rendit compte qu'elle aurait été incapable de citer le nom d'un groupe en vogue, et se sentit soudain bien vieille.

– Ma mère vous aime beaucoup, fit Zach pour rompre le silence.

Kelly hocha la tête, avant de prendre conscience que ce n'était pas une réaction appropriée. Elle dit d'une voix timide :

– Ta mère est un bon flic. Son aide m'a été précieuse au cours de cette enquête.

– Cette enquête la mine, elle n'en dort pas la nuit.

Zach parut hésiter à compléter le propos. Il tendit l'oreille vers la cuisine et ajouta :

– Vous le connaissez, vous, ce gars, Howie ?

– Le Dr Stuart ?

Zach hocha la tête.

Kelly se racla la gorge avant de répondre :

– Je ne le connais pas personnellement. Il est censé être le meilleur dans son domaine. Mais, bon, à part ça... C'est la première fois que je travaille avec lui.

– Ouais, c'est ce que je m'étais dit. Je voulais quand même vous poser la question...

Il racla nerveusement son assiette du bout de sa fourchette, rassemblant les débris épars d'une salade de macaronis. Kelly se leva, prit son assiette et entreprit de rassembler celles des autres convives. Zach bondit aussitôt de sa chaise et lui prit l'assiette des mains.

– Laissez-moi débarrasser la table. Ma mère va me tuer si je laisse un invité faire ça.

– Ah, bon, d'accord. Merci.

Il disparut dans la cuisine et Kelly avala une petite gorgée de vin. Elle était peinée de savoir Monica affectée à ce point par cette enquête. Cela faisait bien longtemps que, pour sa part, Kelly ne s'était pas sentie perturbée par son travail. Trop longtemps, sans doute, se dit-elle. Elle se demandait si elle n'avait pas perdu toute sensibilité, si elle n'avait pas renoncé à une part de son humanité.

En entendant ses hôtes babiller de l'autre côté de la porte de la cuisine, elle fut subitement envahie par un sentiment de solitude si intense qu'elle dut inspirer profondément à plusieurs reprises pour retrouver sa contenance. Lorsque la porte s'ouvrit, elle plaqua sur ses lèvres un sourire.

Dwight sifflota deux ou trois mesures d'une comptine, *Les Trois Petits Cochons*, en agitant en rythme sa longue matraque de veilleur de nuit, avant de grimacer. Cette satanée ritournelle lui trottait dans la tête depuis quelques jours. Il se demanda si cela arrivait à d'autres que lui. Il devait mener une lutte sans cesse recommencée contre ces petits airs lancinants qui s'insinuaient dans son esprit sans lui laisser de répit. Certains jours, ce phénomène pouvait être moins déplaisant – pendant un mois tout entier, par exemple, il avait été tараudé par une chanson d'Eric Clapton plutôt tolérable. Mais, depuis quelque temps, il lui venait sur les lèvres les rengaines les plus ineptes, qu'il ne se souvenait même pas avoir entendues récemment. *J'veux dire, merde à la fin, quoi*, se dit-il. *Les Trois Petits Cochons ? Mais qui c'est qui m'a collé cet air de merde dans le crâne ?*

Dwight frotta sa matraque contre une rangée de cartons. Ces dernières semaines, il avait été affecté à la surveillance de nuit d'un entrepôt de cartons d'emballage. C'était un boulot au poil – il n'y avait personne pour le surveiller. Il pouvait s'esquiver quand il le voulait. *Car, enfin, qui irait voler des cartons d'emballage vides ?* se dit-il avec un sourire railleur.

Il allait regretter ce job temporaire quand Mario revien- drait de l'hosto après son triple pontage. Alors, il lui faudrait revenir à sa besogne habituelle : répondre à des appels de gens paniqués parce que leur chat avait déclenché le signal d'alarme hypersophistique dont sa société assurait la maintenance. Non, décidément, ce poste-là, dans l'entrepôt, était bien plus agréable. Avec un peu de chance, Mario ne survivrait pas à son opération, et Dwight hériterait de ce boulot pépère et il s'y accrocherait – du moins, jusqu'à ce qu'il soit définitive- ment accepté dans les rangs de la CIA. Secouant la tête,

il regretta une fois de plus que sa demande mette si longtemps à être traitée. S'il ne recevait aucune nouvelle cette semaine, il passerait quelques coups de téléphone pour s'assurer qu'elle n'avait pas été égarée dans quelque bureau.

Il entendit un petit bruit et se figea. Le son semblait venir de derrière lui, à l'autre bout de l'entrepôt, là où il venait de faire sa ronde. Il réfléchit un instant sur la conduite à adopter. Ce n'était sans doute rien, juste un rat qui s'était introduit dans le bâtiment. Il lui faudrait réarmer certains des pièges qu'il avait posés lorsqu'il avait trouvé des crottes de rat dans la salle de repos.

Il consulta sa montre : il avait déjà effectué la moitié de sa nuit. Il lui suffisait d'ignorer ce bruit pendant les quelques heures de présence qu'il lui restait à assurer pour que cela devienne le problème du vigile en poste pendant la journée. En outre, il commençait à avoir un petit creux, et un bol de soupe aux nouilles *ramen* l'attendait dans sa guérite. Il tendit l'oreille et entendit distinctement un raclement à une bonne quinzaine de mètres de lui. Il lâcha un soupir. *Autant aller voir ce qui se passe*, se dit-il en se rappelant que ce serait le même genre de sale boulot qu'on exigerait de lui à la CIA.

Il tourna les talons et avança d'un pas prudent, procédant comme il ferait pour n'importe quelle mission. Les cartons étaient empilés sur des palettes qui se dressaient jusqu'au plafond, formant un dédale qui se déplaçait de semaine en semaine, au gré des livraisons. Par économie d'énergie, l'éclairage était débranché et il dut se guider dans l'obscurité à la lumière de sa lampe torche.

Il marqua une pause à un embranchement et ferma les yeux en essayant de se souvenir quelle allée se terminait par une impasse. Il lui était arrivé, une nuit, de paniquer un peu parce qu'il lui semblait qu'il tournait en rond et tombait toujours sur le même cul-de-sac.

L'air était imprégné d'une odeur de papier massicoté. Le labyrinthe n'avait pas changé depuis la semaine précédente, il l'avait bien en tête. Il prit à droite et longea les palettes. A certains endroits, les rangées opposées de cartons empilés semblaient se rejoindre au-dessus de sa tête. Cette allée ne cessait de se rétrécir, mais si ses souvenirs étaient exacts, elle donnait sur le long passage qui allait d'un bout à l'autre du fond de l'entrepôt.

Dwight sortit de l'allée et inspira profondément, cherchant à retrouver son calme. Il se surprit à serrer la crosse de son pistolet dans son étui tandis que son regard scrutait le sol. Il hésita un instant, haussa les épaules et dégaina son arme. Ça ne mangeait pas

de pain d'être prêt à tirer, même si ce n'était qu'une petite bestiole qu'il pourchassait. Il marchait à petits pas, tenant son Beretta à deux mains. Il entendit comme un étrange pépiement quelques mètres plus loin, avança sans un bruit, le dos aux palettes, avant de tourner brusquement au coin d'une allée. Il aperçut un raton laveur, tétanisé par le faisceau lumineux de la lampe torche.

Dwight tira quelques balles en direction de l'animal, qui retrouva ses esprits et décampa. Dwight se lança à sa poursuite, s'arrêta un instant à l'endroit où il l'avait découvert. Un sourire se forma sur ses lèvres lorsqu'il vit du sang – quelques gouttes seulement : il avait touché et blessé la petite bête. A présent,

il pouvait occuper le reste de sa nuit à la traquer, et, pourquoi pas ? à jouer un peu avec... *Ce sera comme l'autre nuit*, songea-t-il. Il avait pensé que ce serait plus difficile de tuer le garçon, de ravager son cadavre. Il avait même envisagé de vomir. Tous les cadavres qu'il avait manipulés jusque-là avaient été tués d'une autre main que la sienne, depuis longtemps pour certains d'entre eux. Ils lui rappelaient le squelette en plastique du cours de sciences naturelles, au lycée. Mais ce qui s'était passé la nuit dernière avait été complètement différent de ce qu'il avait imaginé au préalable.

Dwight ressentait le même fourmillement à l'estomac à présent, en pistant le raton laveur, parcourant les allées de palettes, s'arrêtant à chaque trace de sang qu'il trouvait. Il tenta d'identifier ce qu'il ressentait. Ce n'était pas amusant, non, c'était mieux que ça. *Un peu comme le sexe, peut-être*, se dit-il. A la fin, après avoir disposé à son gré le corps du garçon, il avait fait un pas en arrière pour admirer son œuvre et il s'était senti vibrer de plaisir, d'une manière qui lui était entièrement nouvelle. *C'est donc pour ça que le Capitaine se livre à cette pratique*, songea Dwight. Mais il se fichait de ce que ressentait le Capitaine. Il ne faisait que se venger d'une des nombreuses offenses qu'il avait subies au cours de sa vie. Néanmoins, il comprenait désormais en quoi ce hobby pouvait être particulièrement satisfaisant.

Une fois que la CIA l'aurait engagé, il aurait, pour ainsi dire, le droit de tuer – la mort serait son métier et il n'aurait plus besoin de perdre son temps sur des adolescents minables. Il éprouvait comme de la pitié pour le Capitaine, qui ne pouvait prendre son pied que de cette manière. D'un certain point de vue, Dwight était en train de lui rendre un service.

La lampe torche vint éclairer une petite pelote de fourrure au bord d'une rangée de palettes. Dwight était dans l'impasse devant laquelle il était déjà passé, entre deux rangées de cartons empilés

qui montaient au plafond. Le raton laveur était acculé dans un coin, traînant sa patte blessée, émettant un petit sifflement apeuré. Il savait qu'il était piégé. Dwight lui sourit. Il remit son arme dans son étui et sortit sa matraque.

– Toi et moi, on va bien se marrer, dit-il à voix basse en décrivant des cercles dans l'air avec son gourdin avant de s'en frapper le plat de la main. Et tu sais quoi ? On a toute la nuit devant nous.

¹ Les abris antiatomiques familiaux sont chose courante aux Etats-Unis depuis la guerre froide (NdT).

15.

– Alors, qu'en dites-vous, au juste ? demanda Kelly. Tous les corps ont-ils été déplacés ?

Ils étaient assis autour de la table du poste de commandement dans les locaux de la police du comté de Berkshire. Le bâtiment était plongé dans un calme inhabituel, même pour un samedi. Tous les flics qui y travaillaient d'ordinaire étaient en congé, à l'exception de l'équipe de chercheurs d'os. Accablés par la chaleur, ils s'étaient tous quatre installés sur les chaises bancales. Serrant un dossier des deux mains, le Dr Stuart se racla la gorge nerveusement avant de répondre.

– Je ne peux pas l'affirmer avec une certitude absolue. Mais si l'on se fonde sur les indices entourant la victime retrouvée dans le Vermont...

– Randy Jacobs, précisa Monica.

– Oui, c'est cela, M. Jacobs..., dit le Dr Stuart en évitant le regard de Monica. Le corps a été déposé là très récemment, en tout cas bien après la fin de la phase de décomposition.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Kelly.

– L'activité des insectes. Nous avons décelé des traces prouvant l'activité d'insectes souterrains sur le corps, laquelle diffère notablement des facteurs de décomposition à la surface. En outre, il y avait des résidus de sable qui diffèrent tout aussi notablement de la composition géologique du sol à l'endroit où le corps a été découvert.

– Ce qui veut dire ? demanda Doyle avec impatience. Kelly lui décocha un regard noir. Depuis l'arrestation de Sommers, il avait retrouvé son caractère de cochon.

– Je ne peux pas l'affirmer avec certitude pour tous les corps retrouvés, mais il s'avère, à l'examen, qu'au moins trois d'entre eux avaient déjà été enterrés.

– Attends un peu, là... T'es en train de dire que quelqu'un a déterré ces cadavres ? Mais pourquoi ? demanda Monica en se passant la main dans les cheveux.

Kelly s'aperçut que Monica avait l'air fatiguée.

Le Dr Stuart haussa les épaules.

– Je crains que la détermination d'un mobile, en l'occurrence, ne relève pas de mon domaine d'expertise. Tout ce que je peux faire, c'est vous exposer des faits scientifiques.

– Vous avez eu le temps d'examiner les deux derniers corps ? demanda Kelly. Je n'étais pas sûre qu'ils entrent dans le champ de vos compétences...

– Même si je suis un spécialiste des tissus mous, je suis également diplômé en anatomie pathologique médico-légale, dit le Dr Stuart.

– C'est quoi, la différence ? demanda Monica.

– Il faut un diplôme d'études médicales spécialisées pour exercer dans ce dernier domaine, qui concerne principalement l'examen des restes osseux. Pour se spécialiser dans les lésions des tissus mous, il faut obtenir ensuite un doctorat spécifique, précisa le Dr Stuart avec un soupçon de fierté dans la voix.

– Mince alors ! dit Monica. Là, je me sens vraiment ignare...

– Enfin ! Elle l'avoue ! jubila Doyle.

– Cela venant d'un mec qui n'a même pas son bac..., répliqua Monica.

– Pour revenir aux deux derniers corps, dit Kelly, qu'avez-vous trouvé d'intéressant à leur sujet ?

Le Dr Stuart brandit son dossier.

– On a un schéma identique : celui qui n'a pas été identifié a presque certainement été enterré avant d'être exhumé. Il y avait des traces d'entraves aux poignets et aux chevilles. Le contenu de son estomac était à peu près nul : au moment de son décès, il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Et il y a autre chose...

Il ouvrit le dossier, en ôta une petite liasse de documents qu'il posa sur la table. Il la feuilleta et en tira une photo en gros plan de blessures faites sur un corps.

– C'est notre inconnu ? demanda Kelly en se penchant sur les clichés.

Elle remarqua que Monica avait blêmi à la vue des photos.

– Non, c'est l'autre, Jim Costello. Vous voyez ces blessures plus légères, là et là ? dit-il en désignant certaines plaies. Elles indiquent l'hésitation. Mais, quand on compare entre elles les blessures infligées aux deux corps, blessures qui, soit dit en passant, sont

presque identiques quant à leur empla- cement...

Il sortit une autre photo de la petite pile et l'écala à côté de la première.

– Aucune trace d'hésitation, reprit-il. Ces blessures ont été faites résolument, par une main habituée.

– Conclusion ? demanda Monica.

Kelly recula d'un pas et se croisa les bras.

– Conclusion, on a peut-être affaire à un imitateur, dit-elle.

– Foutaises, dit Doyle.

Il eut un geste de dédain en regardant Stuart et ajouta :

– On tient un tueur et il s'appelle Sommers. Et c'est un dangereux pervers. L'affaire est close, il est temps pour vous autres de rentrer chez vous...

– Lieutenant Doyle, je vous rappelle que l'enquête n'est pas terminée, lâcha Kelly entre ses dents. Le procureur n'a même pas encore officiellement engagé de poursuites contre Sommers.

– Mais ça, c'est parce qu'il avait son barbecue de la fête du Travail à préparer, dit Doyle d'un ton narquois. Croyez-moi, dès qu'il sera de retour dans son bureau mardi matin, ce sera la première chose qu'il fera. C'est le maire en personne qui me l'a assuré.

Kelly décida d'ignorer Doyle et se tourna vers le Dr Stuart.

– Et Jim Costello, il a été enterré, lui aussi ?

Le Dr Stuart secoua la tête énergiquement.

– Certainement pas. Même si les deux corps ont été retrouvés ensemble, je pense qu'ils ont été tués par deux per- sonnes différentes.

– Et y a-t-il un moyen de déterminer avec certitude lequel des deux meurtriers a tué les autres victimes, celles dont on n'a retrouvé que les ossements ? demanda Kelly.

Le Dr Stuart haussa les épaules.

– En se fondant sur les preuves dont nous disposons, ce n'est guère possible, répondit-il.

– Mais si vous deviez émettre une hypothèse ? insista- t-elle.

– Eh bien, je dirais que la plupart des victimes ont été tuées par un meurtrier expérimenté, indiqua-t-il en exhibant une autre photo.

En ce qui concerne, notamment, l'ablation oculaire, il y a une différence notable. Je soupçonne votre deuxième tueur d'être un peu plus sensible que le premier.

– Ça peut se comprendre, dit Monica en frissonnant. Peut-être que Sommers a un complice...

– C'est ça, et peut-être que je suis le pape. Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous avez quelque chose contre les enquêtes vite ficelées, ou quoi ? dit Doyle en frappant la table du plat de la main. C'est le week-end de la fête du Travail, et moi, j'ai mieux à faire.

– Lieutenant, nous n'avons pas tout à fait terminé..., dit Kelly.

Mais Doyle avait déjà quitté la pièce en claquant la porte derrière lui. Les trois autres se regardèrent un instant, consternés, avant de reprendre le fil de la conversation.

– Avec quelle certitude pouvez-vous avancer cela ? demanda Kelly au Dr Stuart.

Il haussa les épaules.

– Je n'en suis pas certain à cent pour cent, bien sûr. Mais enfin, c'est plus que probable.

– Et l'inconnu, vous pouvez dater son décès ?

– Il était mort depuis quatre jours, à peu près, quand on l'a retrouvé. Evidemment, il faut que j'ajuste mon estimation en fonction du fait qu'il semble avoir été enterré, ce qui ralentit considérablement le processus de décomposition. Par ailleurs, il y avait des traces de méthamphétamine dans son organisme, et cela accélère le cycle de vie des insectes...

– Mais vous avez dit qu'il était mort en début de semaine, lundi ou mardi, non ? l'interrompit Kelly.

– Approximativement. Il faudrait savoir où il a été enterré initialement...

– Ça m'étonnerait que nous l'apprenions, dit Kelly d'une voix songeuse. Et on n'a pas trouvé ses empreintes dans nos fichiers, ce qui est étrange.

– J'ai demandé au labo d'effectuer une reconstitution faciale de cette victime, ça pourrait nous être utile, dit le Dr Stuart.

– En effet. On la diffusera dans tout le pays, et on verra ce que ça donne. Quand est-ce que ce sera fait ?

– Dans quelques jours. J'ai confié cette tâche à notre labo de la

Smithsonian. Celui du Massachusetts en est encore aux masques en papier mâché, dit-il avec dédain.

– Qu'est-ce qu'on fait, par rapport à cette théorie du deuxième tueur ? demanda Monica. Car enfin la culpabilité de Sommers a l'air évidente. Si les autorités du Massachusetts décident de se retirer du détachement conjoint, je ne suis pas sûre de pouvoir les en empêcher. Mon capitaine est lui aussi pressé de crier victoire. Vos traces d'hésitation ne suffiront pas à convaincre tous ces gens de laisser l'enquête se poursuivre.

– Vous avez raison, acquiesça Kelly.

En outre, elle n'avait toujours pas de preuves indiquant qu'une des victimes avait franchi une frontière d'Etat en compagnie d'un micheton. Elle pouvait essayer de faire jouer la loi Mann à ce stade, afin que l'enquête passe sous la juridiction du FBI, mais cela prendrait du temps. Si l'un ou l'autre des services de police concernés refusait de jouer le jeu, elle aurait du mal à parvenir à ses fins. Or, il était clair que Doyle n'allait pas renoncer sans combattre à sa compétence juridictionnelle. Et d'ailleurs, elle-même ne cherchait pas la bagarre. A vrai dire, elle était tentée d'arrêter là ces chicanes. Il y avait en garde à vue un suspect qui avait eu des relations avec au moins deux des victimes, et il correspondait à maints égards au profil du meurtrier. Il avait l'âge typique et la force physique requise, il habitait depuis longtemps dans la région. Bien sûr, Sommers n'avait pas paru très porté sur les excursions dans la nature, mais il cachait peut-être son jeu. La plupart de ses collègues du FBI auraient été heureux de clore une enquête sur un tel résultat – et de prendre le premier avion pour Washington.

Kelly soupira, s'assit et se massa le front. Quelque chose ne tournait pas rond. Elle était bonne psychologue, en général, et elle avait catalogué Sommers comme un sale égoïste, mais pas comme un assassin.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Monica.

Kelly leva les yeux. Monica était debout de l'autre côté de la table, les bras croisés. Le Dr Stuart était à l'autre bout de la salle, le plus loin possible de Monica.

– J'ai pratiquement terminé mes analyses. Si vous n'avez plus besoin de moi, je pourrais prendre un train pour Washington dès ce soir, dit le Dr Stuart.

Monica lui lança un regard surpris.

– Ce soir ? Mais je pensais...

Kelly avait pris sa décision. Jusqu'à nouvel ordre, elle dirigeait encore cette enquête. Et si elle n'avait pas la conviction qu'elle était close, c'est qu'il valait la peine de la poursuivre.

– Non, docteur Stuart, j'ai encore besoin de vous. Monica, nous allons essayer de mettre la main sur ce Danny Smith ou sur d'autres garçons dont le témoignage peut nous intéresser. Essayons de trouver le commanditaire du vol qu'a commis Jim, aussi.

Monica avait l'air très visiblement soulagée d'apprendre que Stuart devait rester, et Kelly éprouva un brusque sentiment de solidarité avec elle. A l'évidence, les sentiments de Monica pour l'anthropologue n'avaient pas la désinvolture qu'elle avait affectée.

– Vous voulez qu'on aille faire un tour dans ce garni de North Adams ? demanda Monica.

Kelly hocha la tête.

– On va commencer par là, en effet. Si ça ne donne rien, j'appellerai Bennett et je lui demanderai s'il connaît d'autres endroits à prospecter.

Danny Smith ne se trouvait pas dans le garni lorsque des policiers s'y étaient rendus pour recueillir sa déposition, la veille. Et cette absence commençait à inquiéter Kelly. En cas de procès, il était l'unique témoin à avoir vu dans quel état mental était Sommers la nuit du meurtre. Au minimum, il lui fallait une déclaration en bonne et due forme.

– Peut-être qu'un complice a préféré liquider Jim plutôt que de partager les sous avec lui. Et il aurait imité l'autre tueur pour brouiller les pistes, dit Monica.

– Il y a un léger défaut dans cette théorie, remarqua le Dr Stuart. Les deux corps étaient étendus côte à côte. Celui qui les a déposés là ensemble devait forcément savoir où le corps de l'inconnu était enterré.

– Cette personne devrait donc être bien placée pour savoir si Sommers est bien le tueur, acquiesça Kelly. Raison de plus pour la retrouver.

Monica prit son sac sur le dossier de sa chaise.

– Ça me va. Je n'avais rien de prévu, aujourd'hui, à part un barbecue barbant chez ma copine Syd... Allons-y.

Danny Smith se laissa retomber contre le mur et se recroquevilla.

Ces dernières vingt-quatre heures avaient été cauchemardesques. Les flics se pointaient au garni toutes les deux heures, et ça commençait à être difficile de les éviter. Ils l'avaient pris par surprise la première fois, quand ils l'avaient cuisiné à propos de Jim et du marchand d'art. Il ne leur avait pas menti : il leur avait dit que le mec s'était comporté comme un dingue, qu'il lui avait balancé son pétard sous le nez. Il leur en avait dit juste assez pour qu'ils repartent contents et qu'ils lui foutent la paix.

S'ils n'arrêtaient pas de revenir, c'est qu'ils voulaient en savoir plus, évidemment, mais Danny était trop avisé pour tout leur raconter. Au fil des ans, il avait appris à la boucler et à laisser passer l'orage. Il y avait en ce bas monde des gens beaucoup plus dangereux que les flics.

La révélation d'une vague de meurtres visant les jeunes tapineurs avait incité les autres garçons à précipiter leur migration vers New York ou beaucoup plus au sud, sur les plages de la Floride, à South Beach. *Bande de dégonflés*, se dit-il. Il suffisait d'être sur ses gardes, de se limiter aux vieux clients, aux habi-tués. Eviter les étrangers. Oh ! il aurait bien aimé, lui aussi, se pavaner à South Beach ! Il n'était jamais allé plus loin que le New Jersey, mais il avait entendu dire que la Floride était un paradis. Et il avait failli gagner son billet pour ce paradis : il avait passé des semaines à séduire ce micheton... Tout ça pour le voir se dégonfler lorsque les flics l'avaient interpellé à la sortie du Club Metro. Danny soupira, se gratta le bras. Il était en manque, sérieusement. Et il lui fallait attendre la prochaine soirée au Metro, avant laquelle il n'aurait guère l'occasion de lever un client.

Danny se sentait mal. L'effet des amphés s'était dissipé et c'était la première fois depuis plusieurs semaines qu'il n'était pas sous l'emprise de la drogue. Ce qu'il n'appréciait guère, car il préférerait être défoncé – trop défoncé pour avoir à penser. Il avait faim, en plus. Il était affamé et il était prêt à parier qu'il n'y avait rien à manger dans cette baraque de merde. Il se passa la main dans les cheveux et se traîna dans la cuisine en se faufilant entre des matelas tachés, des emballages de fast-food et des bouteilles vides.

Il ouvrit le réfrigérateur et se pencha pour en examiner le contenu. Il était en panne et quelques sacs à glace s'étaient vidés de leur eau dans le tiroir du bas. Il ne restait qu'un pot de moutarde et un vieux reste de choucroute qu'un client avait apporté un soir. Il plongea la main dans le plat à choucroute et y préleva une boulette de filaments saumâtres qu'il s'enfonça dans le gosier, en grimaçant à cause du goût de moisi, mais en se forçant à avaler. Il termina le

plat en trois bouchées et s'essuya la bouche du revers de la main. Cela devrait l'aider à tenir jusqu'au soir. Il envisagea de passer quelques coups de fil, pour voir lesquels de ses clients habituels étaient encore en ville et se sentaient solitaires.

Il entendit frapper à la porte et dressa l'oreille. Ça ne pouvait pas être Jordan, le dernier garçon qui était encore en ville – il n'aurait pas frappé. C'étaient sans doute encore les flics. Il se faufila sans un bruit vers la fenêtre qui donnait sur la rue. Il y avait une berline bon marché garée juste en bas, qui sentait le flic à plein nez. Il recula et s'accroupit, en jurant à voix basse.

Il traversa la cuisine à croupetons, atteignit la porte de derrière. Il enfila une paire de baskets et tourna la poignée délicatement, poussa la porte en faisant le moins de bruit possible, juste assez pour se glisser furtivement. Il la laissa ouverte derrière lui et s'apprêtait à escalader la clôture du jardin voisin lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule. Il se débattit et tenta de se dégager, mais la main l'agrippait toujours plus fermement, lui pinçant les chairs, et il laissa échapper un glapisement de douleur.

– Du calme, mon garçon, et ferme-la, dit une voix grave et menaçante dans le creux de son oreille. Faut qu'on cause, tous les deux.

Kelly frappa de nouveau à la porte et se renfroigna. Elle avait demandé à Monica de se poster à l'arrière du bâtiment, au cas où le garçon essaie de filer par là. Peut-être qu'il se terrait là-dedans en attendant qu'elles repartent. Selon Tony, le barman du Club Metro, Danny, n'ayant pas de protecteur attiré en ce moment, devait passer pas mal de temps dans ce garni où il avait élu domicile. Et quel domicile ! se dit Kelly, les mains en visière pour scruter l'intérieur de la maison. Elle avait vu des squats de drogués plus accueillants que ce taudis. Le bâtiment lui-même tombait en ruine. Les pieds de Kelly, face à la porte, étaient prudemment posés sur les deux seules planches du palier qui n'étaient pas dévorées par les termites. A l'intérieur régnait un indescriptible désordre les seuls meubles qu'elle pouvait voir étaient un matelas à même le sol et un canapé grasseux et bancal. Un petit téléviseur était perché, dans un coin, sur une caisse à bouteilles de lait renversée, un cintre métallique faisant office d'antenne. Les murs intérieurs étaient crevassés et des monceaux de détritux étaient éparpillés sur le sol de la pièce, telles des offrandes aux dieux de la crasse.

Kelly se mordit la lèvre et réfléchit. C'était sa dernière piste

tangible. Si elle n'était pas capable de retrouver quelqu'un qui avait fréquenté Jim, elle pouvait aussi bien dissoudre le détachement conjoint et rentrer chez elle. Elle allait peut-être pouvoir profiter du week-end prolongé, après tout. Elle jeta un coup d'œil dans la rue, se pencha et tâta la poignée. La porte était verrouillée.

– Merde, maugréa-t-elle.

Elle tourna les talons et traversa avec précaution le palier, les mains sur les hanches. Monica réapparut et gravit prudemment les marches branlantes.

– On dirait qu'il n'y a personne, dit-elle en enjambant les planches pourries.

Kelly hocha la tête mais ne répondit pas. Elle suivait des yeux un garçon qui venait de tourner au coin de la rue. Il ralentit lorsqu'il les aperçut. Il passa devant la maison avec une nonchalance exagérée avant de se remettre presque aussitôt à marcher plus vite. Il était mignon, mais maigre comme un clou, ou plutôt comme un drogué aux amphétamines. Il portait un débardeur blanc et un short kaki tout déchiré. Kelly le désigna du menton et Monica hocha la tête.

Kelly se mit à marcher d'un pas leste vers leur voiture, garée à quelques mètres de la maison. Elle le vit se retourner furtivement lorsqu'il entendit leur pas dans son dos. Elle baissa les yeux, fit semblant de fouiller dans son sac à la recherche de ses clés de voiture. Lorsque le garçon ne fut plus qu'à trois mètres d'elle, Kelly se mit à courir en criant :

– FBI ! Ne bougez plus !

Monica ne s'était pas laissé distancer.

Le garçon essaya de filer, mais avec ses tongs il ne pouvait leur échapper. Il n'avait pas fait sept mètres que Monica le faisait chuter d'un tacle haut. Il heurta le sol en gémissant, roula sur lui-même en donnant des coups de pied à Monica. Celle-ci le retourna face contre terre et ramena d'un geste expert ses poignets derrière son dos.

– Merde ! dit-elle en haletant. On se calme, mon garçon ! Je suis trop vieille pour ça !

– Qu'est-ce que vous me voulez, bordel de merde ? demanda-t-il avec hargne.

– On voulait juste parler un peu, dit Kelly.

– Je sais rien sur rien, dit-il d'un ton maussade.

– Tu vas être raisonnable si jete laisse te relever ? demanda Monica. Parce que, très franchement, je ne suis pas assez en forme pour me remettre à cavalier derrière toi. Si tu te tires, cette fois je serai obligée de t'abattre, pigé ?

Il hocha la tête et elle desserra lentement son étreinte. Il s'accroupit sur le trottoir et se frotta les poignets.

– Ça fait mal grave. Je vais appeler mon baveux... Je vais vous faire un procès pour violence policière...

Monica le regarda d'un air furieux.

– Putain, qu'est-ce que j'en ai marre de ces petits Blancs qui causent comme s'ils sortaient des cités !

Kelly s'agenouilla au côté du garçon.

– Allez, calme-toi. Comment tu t'appelles ?

Il fit mine de l'ignorer, se gratta une croûte qu'il avait à la jambe.

Elle baissa la voix d'un registre pour ajouter :

– Ne commets pas l'erreur de me sous-estimer. Tu te fourres le doigt dans l'œil si tu crois que je ne peux pas te faire tomber pour rébellion et violence à agent. Et quand j'aurai tes empreintes, je m'attends à en apprendre de belles sur ton compte. Epargne-moi donc tous ces tracas.

Un coin de la croûte se détacha de la peau et un filet de sang se mit à couler le long de sa jambe. Il la frotta du plat de la main, évitant le regard de Kelly.

– Jordan Davenport, murmura-t-il.

– Très bien, Jordan. Tu étais là, dans ce taudis, il y a quelques jours, la nuit où Jim y était ?

Il haussa les épaules.

– On n'a qu'à l'embarquer. C'est la seule manière de le faire parler, dit Monica en soupirant. Allez, jeune homme, dit-elle en lui empoignant le bras. Je suis sûre que tu trouveras quelqu'un pour payer ta caution.

Il dégagea son bras vivement et dit :

– Je n'y étais pas.

– Ah bon ? Et pourquoi te croirait-on ? demanda Monica.

– J'ai un alibi, j'étais chez un type qui s'appelle Steve. Je peux vous emmener chez lui, si vous voulez. J'ai passé la nuit avec lui.

– Tu l’as rencontré au Club Metro ? demanda Kelly.

Il hocha la tête.

– Tu as vu Jim au club ?

Le garçon secoua la tête.

– Non, il est pas venu.

– Ça ne sert à rien, dit Monica. Il a l’air mineur. Je pense qu’on devrait le boucler.

– Rien à battre, dit le garçon en se recroquevillant un peu plus. Mais alors je vous dirai pas ce qui est arrivé aux trucs que Jim avait volés.

Monica et Kelly échangèrent un regard.

– Tu nous donnes un nom et une adresse, et non seulement on te laisse partir, mais je te couvre la prochaine fois que tu te fais arrêter, dit Kelly.

– Ah bon ? Vous pouvez faire ça ? demanda le garçon, perplexe.

– Bien sûr, dit-elle.

C’était un mensonge, mais elle avait grand besoin d’informations. Et, qui sait ? Si elle tombait sur quelque chose d’intéressant, Kelly saurait persuader Doyle de prolonger l’enquête. C’était improbable, mais il y avait une petite chance.

– Jim était branché avec un type, qu’il voyait de temps en temps. Il habite à Williamstown, dans Cold Spring Road. Une grande maison toute blanche, vous pouvez pas la rater.

– Comment s’appelle-t-il ? demanda Monica.

– Sterling.

– C’est son prénom ou son nom de famille ? demanda Kelly.

Jordan haussa les épaules.

– J’en sais rien. C’est comme ça que Jim l’appelait, en tout cas.

– Comment sais-tu que c’est bien lui, le type à qui Jim a vendu les objets d’art ? insista Kelly.

– C’est Danny qui me l’a dit. Il était là, le jour où ils se sont retrouvés au garni. Il m’a dit que Jim avait obtenu un gros paquet de drogues et un peu de liquide, aussi.

Il se gratta l’avant-bras. Des traces d’injections rouges parsemaient son bras du coude au poignet.

- Où est allé Jim, après ça ? demanda Kelly.
- Danny m’a juste dit qu’il s’était tiré. Il pensait qu’il ne voulait pas partager avec nous. Sale égoïste..., marmonna Jordan.
- Et Danny, il est où en ce moment ? demanda Monica.
- Pourquoi, il était pas à la maison ?
- Il eut l’air intrigué lorsqu’elles secouèrent la tête de concert.
- Eh ben, merde, je sais pas, moi... Il avait peut-être un rancart.

Une femme qui poussait un landau sur le trottoir approcha. Elle regarda d’un air inquiet le garçon maigrichon accroupi et les deux femmes qui l’entouraient, traversa et tourna dans la première rue. Kelly observa Jordan : il n’avait pas l’air de les mener en bateau. Elle se demanda pourtant, l’espace d’un instant, s’il ne valait pas mieux l’arrêter, au cas où il s’avérerait qu’il leur avait raconté des salades. Dans ce cas, il leur faudrait revenir au commissariat pour le placer en garde à vue, avant d’aller interroger le Sterling en question. Et la paperasse nécessaire prendrait à elle seule au moins une heure.

- Bon, allez, Jordan.

Elle lui tendit une main qu’il saisit avec répugnance pour se relever.

- On va aller vérifier ça, reprit-elle. Mais si ce que tu nous as raconté est bidon, ou si on s’aperçoit que tu as prévenu ce type de notre visite, je te retrouverai et là... Tu me comprends ?

Il hocha lentement la tête.

- Ouais, bien sûr...

Il tourna les talons et se remit à marcher en direction de la maison.

Monica secoua la tête.

- Vous ne croyez pas qu’on aurait dû le boucler ?

– Il ne sera pas difficile à retrouver, si besoin. J’ai l’impression que ces garçons n’ont pas beaucoup d’endroits où aller, dans le coin, dit Kelly. Allons à Williamstown, on mangera un morceau en chemin.

Tandis qu’elles regagnaient promptement leur véhicule, ni l’une ni l’autre ne remarquèrent le 4x4 garé un peu plus loin dans la rue, à l’ombre d’un orme. Le conducteur était assis le plus bas possible derrière son volant. Au travers de jumelles miniatures, il observa

Jordan entrer dans la maison et claquer la porte derrière lui. Les deux femmes échangèrent quelques mots sur le trottoir, regardèrent la maison une dernière fois avant de monter dans leur voiture et de démarrer. Il les regarda s'éloigner en tapotant sur le volant. Il attendit cinq minutes, sortit de son 4x4, un sac de marin sur l'épaule, et se dirigea vers la maison.

16.

Danny revint à lui lentement. Il était engourdi, hébété, son regard était trouble. Il cligna des yeux, s'efforça de rendre nette sa vision. Dans la pénombre qui l'entourait, il ne vit d'abord que de vagues formes brunes. Puis il se rendit compte qu'il était entouré de palettes chargées de cartons d'emballage.

Danny entendit un petit gloussement et tourna la tête de droite et de gauche. Le taré qui l'avait piégé était assis sur un tas de cartons à deux ou trois mètres de lui, les yeux cachés par la visière de sa casquette de base-ball. Il avait troqué son uniforme pour des habits civils. Danny s'en voulait encore terriblement : s'il avait fait attention, il aurait tout de suite compris qu'il avait affaire à un minable vigile.

– Putain, t'es vraiment tombé dans les pommes, dit l'homme à la casquette à voix basse comme pour engager la conversation. Faudra que je revoie le dosage... Je n'avais pas prévu que tu resterais évanoui si longtemps.

Il tourna le poignet et examina une énorme montre.

– Bon, de toute façon, on a encore plein de temps. Comme c'est un week-end prolongé, personne ne va venir ici avant mardi matin.

– Ah bon ?

Danny se redressa lentement. Quel que soit le produit que ce type lui avait fait avaler, il n'avait pas lésiné et Danny se sentait encore tout embrumé. Il avait la gorge sèche et sa langue râpeuse lui paraissait plus grosse au contact de son palais aride. Il se força à déglutir, examinant mentalement la situation.

– Je ne fais pas de passes gratuites, dit-il d'une voix qu'il voulait bravache.

L'homme se remit à glousser et se courba un peu plus, plongeant son visage entier dans l'ombre.

– Tu te trompes sur mon compte, mon garçon.

– Alors qu'est-ce que tu veux ? demanda Danny.

Il parvint à s'accroupir et s'étira comme s'il cherchait une position plus confortable. Il leva les yeux, essaya d'apercevoir où se trouvait

la sortie, mais son regard ne rencontra partout que la pénombre.

– Une vengeance.

L'homme à la casquette avait prononcé ce mot lentement, comme s'il en savourait la sonorité. Danny retint un hausse- ment d'épaules.

– Mon pote, je ne t'ai jamais vu de ma vie, dit-il.

Il toussa et reprit :

– Tu t'es trompé de mec.

L'homme à la casquette secoua la tête.

– Je ne cherche pas à me venger de toi. Tu n'es qu'un rouage. Pigé ?

Il se purlécha les babines avant d'ajouter :

– T'en fais pas. Ça ne change rien.

– C'est ça, dit Danny tout en tendant ses muscles. Pas pour toi, peut-être, mais...

Il inspira profondément et se leva d'un bond. Il fit semblant de partir sur la droite et se mit à courir vers la gauche, vers le couloir étroit qu'il voyait à droite du taré. Il n'avait pas fait trois mètres lorsqu'il sentit une douleur insupportable le transpercer de part en part et il s'effondra sur le sol, alternativement rigide et pris de convulsions incontrôlables.

L'homme à la casquette se mit à brailler :

– Putain de merde ! Ça a marché encore mieux que prévu!

Il brandissait un pistolet électrique.

– Taser, version police. Je viens de le recevoir par la poste. Putain ! T'aurais vu ta tronche !

Il s'esclaffa, la main gauche posée sur la hanche.

– C'était beaucoup plus drôle qu'avec le raton laveur, ajouta-t-il.

– C'est pas toi, le tueur, bredouilla Danny. Ils l'ont chopé, il est en taule.

– T'as raison, mais en partie seulement.

La visière de sa casquette oscilla tandis qu'il hochait la tête.

– Le gars qu'ils ont arrêté... Pour être franc, je m'y atten- dais pas. Je lui ai fait avaler une telle dose que je ne pensais pas qu'il y survivrait. Les flics ont dû croire que c'était le type qu'ils

cherchaient, qu'il avait fait le coup complètement défoncé. Finalement, ça se goupille bien, pour moi. Tu vois, je fais des trucs comme ça sans même avoir à y penser.

Il avait l'air content de lui. Danny décida d'en profiter.

– Mais s'il m'arrive quelque chose alors que ce type est en prison, les flics sauront que ce n'est pas lui, le coupable...

– Oui, c'est vrai. Là, t'as raison, je dois reconnaître. Mais c'est pas lui que je vise... Bon, soyons clairs : ce sale pédé mérite de pourrir en enfer, c'est sûr, mais c'est pas lui le gros poisson. Pas du tout.

Il s'approcha de Danny, s'arrêta au niveau de l'épaule de ce dernier. D'un geste prompt, il pointa le Taser vers son captif. Danny hurla de douleur au contact des électrodes projetées par l'arme et se recroquevilla, tout engourdi par le choc.

– Non, je suis sur le point de pêcher un plus gros poisson...

– Bon alors, tu vas me tuer ? Eh ben, vas-y. J'en ai marre de ma vie de merde, de toute façon...

– Ça, c'est parce que t'es une tapette, dit l'homme à la casquette. C'est contre nature, tu sais ?

– Va te faire enculer, dit Danny en lui décochant un coup de pied.

Le type esquiva le coup avec une grande agilité, recula lestement d'un pas et dit :

– T'es un vrai dur, hein ? Pas comme celui de l'autre jour. Il était pas drôle... Trop drogué pour sentir quoi que ce soit.

Il s'assit par terre et joignit les mains.

– Faut que tu m'aides à comprendre quelque chose, reprit-il.

– Ah ouais ? Quoi ?

– Ce qu'il ressent.

Le type ramassa un bout de corde qui traînait sur une pile de cartons. Danny tourna la tête en fermant les yeux, résigné.

– Un « Mighty Mathias » et un... Qu'est-ce que vous avez choisi, Kelly ?

– Un « Richard Chamberlain », dit Kelly après avoir parcouru le menu.

– Bon choix, c'est celui que je prends d'habitude. Je vous invite,

dit Monica en ouvrant son portefeuille.

– Merci.

Elles étaient dans un bar à sandwiches de Williamstown, à l'enseigne de Pappa Charlie. C'était un lieu de rendez-vous pour étudiants. Des affichettes près de la porte annonçaient des matchs et des bals qui avaient eu lieu le semestre précédent. D'austères box de bois étaient alignés contre l'un des murs, face à un grand tableau noir où s'affichait la liste des sandwiches aux noms de célébrités. La chaleur venait cogner sur les baies vitrées de l'établissement, luttant en vain contre la climatisation. Kelly se passa la main dans les cheveux et ferma les yeux, savourant la caresse de l'air frais sur sa peau. Dehors, il faisait une chaleur accablante. Elle nourrissait quelques doutes quant à leur capacité de retrouver ce Sterling un jour de canicule où toute personne sensée devait être en train de lézarder au bord d'un lac ou d'une piscine en attendant la fraîcheur vespérale.

Un courant d'air chaud s'engouffra dans la salle à l'ouverture de la porte. Monica leva les yeux et arbora un large sourire.

– Eh bien, c'est Sam Morgan, si je ne m'abuse. Comment allez-vous, Sam ?

– On fait aller... Avec une telle chaleur, ça n'est pas facile.

Il sourit à Kelly et elle se sentit rougir.

– Je croyais qu'il faisait moins chaud par ici, dans les collines, ajouta-t-il.

– C'est la faute au réchauffement climatique, dit Monica. Tous les ans, c'est pire.

– Faut croire. Et l'enquête, ça avance ? demanda Sam. Le bruit court que vous avez placé un suspect en garde à vue...

Monica s'apprêtait à répondre lorsque Kelly la frôla discrètement du coude et parla la première :

– Désolée, on ne peut rien dire pour l'instant.

– Oui, bien sûr. Je comprends.

Il adressa un sourire à la barmaid et dit :

– Je voudrais un « Paltrow ».

– Votre femme et vos enfants sont partis en week-end ? demanda Monica.

Il haussa les épaules avec indifférence, mais Kelly crut percevoir

dans son regard une drôle de lueur.

– Un tournoi de natation. Je me retrouve encore seul ce week-end, malheureusement.

Monica secoua la tête.

– Un bel homme comme vous, Sam... Ça m'étonne, que votre femme vous laisse seul aussi souvent...

Il rit de bon cœur.

– Allons, Monica, vous allez me faire rougir.

Il se tourna vers Kelly et ajouta :

– Quand même, au fond, je regrette de ne pas être en train de crapahuter dans les bois à la recherche de squelettes. C'était une manière plaisante de passer le temps. Et vous, mesdames, qu'est-ce que vous faites, ce week-end ? Vous prenez un peu de repos, j'espère ?

– Comme d'habitude, Sam. Un barbecue avec mon fils, rien de folichon.

– Et vous, agent Jones ? demanda-t-il en souriant à Kelly.

De beaux yeux, songea-t-elle avant de se reprendre. Elle haussa les épaules avec une nonchalance exagérée.

– Rien de spécial en vue.

– Ecoutez, il faudrait que vous alliez faire un tour sur la piste des Appalaches. Je pourrais vous indiquer des coins d'une beauté incroyable, si vous avez le temps...

Sa voix chantait d'enthousiasme. Kelly ne put que lui rendre son sourire.

– Ce serait sympa. Ça fait longtemps que je n'ai pas fait de randonnée.

Sam dressa le cou et dit :

– Vous devez faire la même taille que ma femme. Si vous voulez, je peux vous prêter sa tenue d'excursionniste. Vous aurez besoin d'une bonne paire de chaussures de marche et d'un sac...

– Jones !

Kelly pivota par automatisme vers la voix familière qui venait de prononcer son nom. Une silhouette se détachait à contre-jour dans l'embrasure de la porte. Légèrement éblouie par le soleil, Kelly plissa furtivement les yeux, puis les ouvrit en grand lorsqu'elle

reconnut l'homme qui marchait vers elle en souriant.

– Jake ? dit-elle. Que fais-tu...

– Tu n'es pas une femme facile à retrouver, dit-il en la prenant dans ses bras et la faisant tourner sur elle-même.

Lorsqu'il eut relâché son étreinte, elle prit conscience avec une certaine gêne du regard des deux autres.

– Monica et Sam, je vous présente Jake Riley. Nous avons travaillé ensemble, dans la même enquête, l'année dernière.

– Ah bon ? commenta Monica d'un ton entendu tout en examinant Jake sous toutes les coutures. Ça devait être une enquête délicate...

– En effet. Ravi de vous rencontrer, dit Jake en distribuant des poignées de main.

Kelly sourit, mais sans joie. L'enquête en question était celle qui avait coûté la vie à son partenaire de l'époque. Elle en rêvait encore, de temps en temps – d'angoissants cauchemars où elle était perdue dans d'obscurs souterrains où résonnaient des claquements d'ailes.

– Comment m'as-tu retrouvée ? demanda-t-elle, toujours sous le coup de la surprise. Je pensais que, comme on a été obligés d'annuler notre voyage, tu travaillais à plein temps jusqu'à la mi-septembre.

– Dmitri a décidé de visiter... un ami. Et il n'avait pas besoin de mes services, répondit-il évasivement.

Jake travaillait comme chef de la sécurité pour l'armateur Dmitri Christou, l'un des hommes les plus riches du monde. Kelly connaissait le code verbal de Jake et avait percé l'allusion. Depuis la mort de sa fille un an auparavant, Dmitri se consacrait toujours davantage à de grandes causes humanitaires. Il avait passé les douze derniers mois à mettre sur pied des partenariats avec divers milieux politiques. C'était un ami intime du président des Etats-Unis avec lequel il passait souvent ses vacances. Jake voulait donc dire que Dmitri, protégé par les services de sécurité de l'hôte de la Maison Blanche, n'aurait pas besoin de gardes du corps.

– Je me retrouve donc au chômage technique, reprit-il. Et comme le trajet jusqu'ici n'est pas si long, j'ai pensé te faire une surprise, et me voilà !

– Ouais, mais comment as-tu fait pour me retrouver ici, dans ce bar ? demanda Kelly, intriguée.

Monica hochla la tête.

– J’allais demander la même chose. Vous êtes médium ou quoi ?

– Mais non, ce n’est que pur hasard. Je roulais dans le coin à la recherche d’une petite pension de famille dont on m’a dit du bien. J’avais un petit creux et je me suis arrêté devant ce bar. Et en regardant par la baie vitrée, j’ai reconnu ces beaux cheveux roux.

Il s’enroula affectueusement une mèche de Kelly autour du doigt. Celle-ci devint rouge comme une pivoine.

Sam Morgan prit un sac en papier sur le comptoir.

– Bon, eh bien, il faut que j’y aille. Ravi de vous avoir ren-contré, Jake. J’espère que vous allez apprécier votre séjour.

Kelly remarqua son air un peu déconfit. Elle le salua d’un geste et se tourna vers Jake qui la dévisageait.

– Je ne dérange pas, j’espère ? demanda-t-il.

Avant que Kelly ne puisse répondre, Monica s’en mêla :

– Sam est marié, vous n’avez aucune crainte à avoir là-dessus. Mais, à vous voir, j’ai l’impression que vous ne craigniez pas grand-chose, hein ?

Jake partit d’un grand rire.

– Ta copine me plaît bien, Jones. Alors comme ça, tu es en congé, enfin c’est ce qu’on m’a dit à la police du comté de Berkshire.

Il claqua des mains et ajouta :

– Et si on emportait les sandwichs pour pique-niquer dans la nature ?

Monica et Kelly échangèrent un regard désolé. Il haussa les sourcils.

– A voir vos expressions, on dirait que j’ai été mal informé.

– On doit aller interroger un témoin.

– Je vois. Donc, cette info que j’ai entendue à la radio en venant... Au sujet d’un suspect en garde à vue...

– Il reste quelques détails à examiner, l’interrompit Kelly.

– Je n’en doute pas. Tu es toujours aussi méthodique, dit Jake d’une voix sincèrement affectueuse. J’espère que tu n’en as pas pour longtemps. Sur la route, le paysage me rappelait beaucoup le Vermont. Tu te souviens du Vermont, Jones ?

Elle rougit un peu plus et résista à l'envie de lui claquer le bras. Monica affichait un large sourire, savourant chaque instant de la scène. Kelly se racla la gorge et dit :

– Va donc déposer tes bagages à la pension, je t'appellerai sur ton portable quand on aura terminé.

Il hocha la tête.

– Ça me va.

Il se courba pour l'embrasser. Elle détourna le visage de façon que les lèvres de Jake ne rencontrent que ses joues, et non sa bouche.

– Ah oui, c'est vrai que tu es en service, dit-il en se redressant, un peu vexé. On se retrouve tout à l'heure, Jones.

Elle prit le sac en papier qui contenait leur commande et se dirigea vers la porte, Monica sur les talons. La chaleur qui régnait à l'extérieur l'enveloppa aussitôt brutalement. Le dos trempé de sueur, elle s'installa dans l'habitacle tout cuir de la voiture, transformé en fournaise.

Monica tourna la clé de contact, mettant en marche la climatisation en même temps que le moteur. Elle secoua la tête en regardant Kelly.

– Eh ben, vous semblez bien pressée de fuir ce qui m'a tout l'air d'être un très beau spécimen de mâle.

– Ce n'est qu'un ami, dit Kelly sans conviction.

– J'aimerais bien avoir un ami comme ça, gloussa Monica. J'espère que ce Sterling est chez lui. Il ne faudrait surtout pas faire poireauter votre ami Jake...

Il roulait au petit bonheur, sans but et sans accorder un regard aux rues bordées d'arbres qui défilaient à sa vitre. Il était revenu dans une zone résidentielle, dans le Vermont, juste de l'autre côté de la frontière. Il était censé aller faire les courses en ville pour le déjeuner, mais il était trop agité pour rentrer chez lui, auprès des siens. Sa femme lui ferait la tête, mais elle n'oserait pas se plaindre.

Cette partie du Vermont, au sud de Bennington, était champêtre, parsemée de collines et de champs. Il avait failli acquérir une maison dans le coin, quelques années auparavant, mais le garage était situé trop près de la maison pour convenir à ses desseins. Et puis le Vermont était un peu trop à gauche pour lui, plein de babas cool et d'écolos. Non pas qu'il ait grand-chose à leur reprocher, mais il préférerait côtoyer d'autres gens, et sa femme était beaucoup plus à l'aise avec les membres du country-club qu'avec les féministes du Vermont. Il gloussa en l'imaginant chaussée de sandales et vêtue d'une robe de paysanne... Non, ils avaient bien fait d'acheter leur maison de Williamstown, tout en gardant leur appartement à Manhattan pour que les filles reçoivent une bonne éducation. Et le Massachusetts, le Vermont et l'Etat de New York avaient en commun une particularité juridique qui avait été déterminante dans sa décision : la peine de mort y était abolie, contrairement à la majorité des autres Etats de l'Union. De ce point de vue, la récente intervention du FBI posait problème. A bien y réfléchir, il avait commis une erreur en franchissant des frontières d'Etat pour se débarrasser des corps. Cela le rendait passible de la peine de mort fédérale, en vertu de qualifications pénales nationales prévalant sur les poursuites engagées au niveau local. Mais enfin, il n'avait aucune intention de se faire arrêter.

Il s'arrêta à un stop, prit à droite, changea d'avis et fit lentement demi-tour. Ses yeux le démangeaient : il les examina dans le rétroviseur, ils étaient irrités, tout rouges. Il se sentait épuisé et il en avait l'air. La semaine qui venait de s'écouler avait été plus qu'éprouvante – une succession de nuits blanches. Il avait essayé de faire une sieste plus tôt dans la journée, mais il était trop nerveux, toujours furieux de savoir que quelqu'un ait osé se mêler de ses affaires et connaisse son passe-temps secret.

Il faisait chaud dehors, une chaleur suffocante, mais ses

meilleures idées lui venaient toujours au volant de sa voiture. Il ralentit et fit signe à un couple et son enfant de traverser la rue. Ils lui sourirent et le saluèrent de la main, et il leur rendit mécaniquement leur sourire, leur salut. Le gosse avait dans les onze ans. Il tenait une glace à la main, des filets de coulis violet dégouлинаient sur son visage et sur ses mains. L'expression de l'homme se durcit au spectacle de ce petit garçon léchant sa glace, son étreinte se resserra sur le volant. *Horrible petit monstre*, se dit-il. Ses orteils frétilaient au-dessus de la pédale d'accélérateur, titillés par la tentation d'appuyer dessus. Il dirait que c'était un accident, que son pied avait glissé par mégarde. Il laissa son esprit se délecter de ce fantasme... vit au travers du pare-brise la stupeur dans le regard du petit garçon au moment de heurter le pare-chocs... la bouche enfantine qui formait un petit O juste avant qu'il ne lui roule sur le corps, le sang qui coulait à flots de son jeune crâne fracassé... Et, aussitôt après, le corps sans vie qu'il pouvait voir dans son rétroviseur... Il s'imagina en train de se composer une expression d'horreur et d'inquiétude éperdue, afin de donner le change, avant de mettre la voiture à l'arrêt.

Lorsque le petit garçon arriva sain et sauf sur le trottoir, sa rêverie cessa. Il leva la main pour saluer une dernière fois les piétons et poursuivit son chemin, non sans une pointe de regret. Il ne pouvait pas se permettre ce genre d'actes, aussi tentants qu'ils soient, surtout pas en ce moment. Non, il ne fallait pas qu'il gaspille ses ressources.

Il s'était creusé le cerveau pour essayer de comprendre qui lui jouait ce tour, et pourquoi. Un honnête citoyen se serait contenté de le dénoncer aux flics. Il avait donc affaire à quelque chose d'autre, à quelqu'un comme lui. *Non, pas comme moi*, se dit-il rageusement, *moi, je suis unique*. Ce qu'il faisait, sa manière de tuer, son style... Il se considérait comme un artiste et tenait les autres tueurs en série pour des incapables et des prétentieux. Cette pensée le ramena à son persécuteur. Qui pouvait-il avoir offensé assez gravement pour s'attirer une telle vengeance ?

Il écarta ses collègues, passés et présents : aucun d'entre eux n'avait jamais eu le moindre grain d'imagination. Il en allait de même pour les gens qu'il côtoyait de près, tous parfaitement ennuyeux et quelconques. Inlassablement, il passa en revue dans sa tête la liste de ses connaissances, sans tomber sur un nom plausible.

Il tourna à droite au premier carrefour et fit le tour du pâté de maisons. La famille qu'il avait laissée traverser marchait encore sur le trottoir. Le père portait l'un de ces grotesques T-shirts de beauf,

orné d'un drapeau américain – raison de plus pour éliminer sa progéniture, se dit-il avec une joie mauvaise... Et soudain il comprit... Il pila net. Il savait, enfin, avec une quasi-certitude, qui exposait ses turpitudes. Sourire aux lèvres, il effectua une marche arrière pour s'engager dans une allée et repartir en sens inverse. Il expliquerait à sa femme son retard au déjeuner par une crevaillon. Après le repas, il se retirerait dans son bureau pour mettre au point sa vengeance.

Sterling Evans s'adossa contre la porte et les considéra d'un air vague. Vêtu d'un peignoir en coton grand ouvert qui laissait voir un maillot de bain moulant aux couleurs vives, il était tout en angles : menton pointu, épaules carrées, genoux noueux. Et cependant ses mouvements étaient gracieux et respiraient l'énergie contenue. *Il me rappelle un chat*, se dit Kelly, *un siamois*. Et à vrai dire, elle n'aimait pas beaucoup les chats.

La maison était exactement telle que Jordan l'avait décrite, vaste et blanche comme une version banlieusarde de Monticello¹. Elle était également située à Williamstown, à quelques centaines de mètres de celle de Sommers. Elle était un peu plus petite mais tout aussi imposante. A en juger par la Maserati garée dans l'allée, Sterling Evans avait bien réussi dans la vie. L'air frais de la climatisation chuintait par l'entrebâillement de la porte.

Evans bâilla et s'étira lascivement.

– C'est pas sympa de me déranger pendant la sieste... J'espère que vous avez un mandat, dit-il d'une voix traînante et affectée.

– Je ne vois pas pourquoi nous en aurions besoin, monsieur Evans, dit Kelly d'une voix ferme en avançant d'un pas par-dessus le seuil. Votre nom est apparu dans un témoignage. Nous ne sommes venues que pour vous entendre confirmer ou infirmer ce que notre témoin a déclaré.

– Un témoin, hein ? dit-il en détaillant les pieds de Kelly. Eh bien, si vous êtes venues bavarder gentiment, je ne vois pas pourquoi ces horribles escarpins devraient profaner mon vestibule.

Il se pencha pour ajouter :

– Ces chaussures puent le discount. La prochaine fois, allez donc chez Saks. Je vais vous donner le nom de mon vendeur attitré. Il saura peut-être vous arranger malgré votre mauvais goût.

Kelly réprima une bouffée de rage. Un sourire narquois aux

lèvres, Evans était visiblement content de l'avoir agacée.

– Eh ben, dit Monica, vous êtes un drôle de phénomène, vous, mon vieux : un voleur qui suit la mode féminine.

– Je ne sais pas à quoi vous faites allusion, mais je vois que vous avez besoin de conseils vestimentaires, et je serai heureux de vous en prodiguer, railla-t-il.

– Vous croyez à son baratin ? demanda Kelly. Il veut nous faire croire qu'il est autre chose qu'une saloperie de dealer !

Il prit un air désapprobateur et gloussa.

– Doux Jésus ! Vous me rappelez Cagney et Lacey², vous savez?

Il se pencha et ajouta plus bas :

– Mesdames, il faut que vous sachiez une chose. Si vous me dites encore une méchanceté, je vous ferme la porte au nez et j'appelle mon avocat pour qu'il réponde à vos questions. C'est une vraie teigne, je vous préviens, un horrible chicanier... Et il est très dur à joindre. Sauf erreur, il est à Provincetown pour le week-end prolongé. Avec cette chaleur, qui sait quand il sera de retour ici ? Je suis sûr que vous êtes pressées...

Kelly serra les dents.

– Nous aimerions simplement que vous nous accordiez quelques minutes, monsieur Evans. On peut entrer ?

Il fit mine d'examiner l'un de ses ongles, fronça les sourcils et dit :

– Je viens de faire cirer le parquet, je ne voudrais pas que vous le salissiez. Je suis sûr que vous me comprendrez. Alors, qui vous a donné mon nom ?

– Un jeune homme nommé Jordan Davenport.

Il se tapota le menton et leva les yeux vers le sycamore qui surplombait la pelouse.

– Voyons voir, Jordan... Ça me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à mettre un visage sur ce nom...

– Il a déclaré que vous étiez impliqué dans un vol d'objets d'art, dit Kelly en l'observant attentivement.

Il haussa les sourcils d'un air outragé.

– Il a dit ça ? Eh bien, je suis sûr que je ne connais aucun jeune homme assez méchant pour me calomnier de la sorte.

– Vous vivez dans une belle maison, monsieur Evans, dit Kelly en

tendant le cou pour regarder derrière l'épaule d'Evans. Quand l'avez-vous achetée ?

– Euh... Il y a quelques années, répondit-il en la regardant d'un air méfiant.

Monica laissa échapper un petit sifflement et s'exclama :

– Mince ! Au plus haut du marché ! Ça a dû vous coûter dans les... Un bon million de dollars ?

– Ma maman disait toujours que seuls les pauvres parlent d'argent, dit-il en agitant la main comme pour éloigner un moucheron.

– Vous êtes né avec une petite cuillère d'argent dans la bouche, c'est ça ? demanda Kelly sur un ton badin.

Il ne répondit pas et se replongea dans l'examen de l'un de ses ongles.

– Monsieur Evans, vous avez dû mal regarder mon badge. Laissez-moi vous rappeler que le sigle FBI veut dire que je peux savoir tout ce que je veux sur vous en moins d'une heure, à commencer par votre professeur préféré au collège ou le jour de la mort de votre premier chien.

Elle marqua une pause et ajouta d'une voix un peu plus grave :

– Après tout, nous avons reçu une information vous accusant d'être le receleur d'œuvres d'art volées, lesquelles sont couramment utilisées comme monnaie d'échange par des trafiquants d'armes et des terroristes. Vous avez entendu parler du Patriot Act³? Si vous préférez, je peux faire saisir tous vos comptes bancaires le temps que des comptables assermentés les passent au peigne fin pour s'assurer qu'il n'y a rien de louche.

Il tenta de sourire mais ne sut que grimacer.

– Dites donc, c'est pas très gentil, tout ça !

– Il fait trop chaud dehors, monsieur Evans. Et je commence à en avoir assez de piétiner sur votre perron avec mes chaussures bon marché. Soit nous entrons et vous répondez à quelques questions, soit je me donne pour mission personnelle d'examiner le moindre détail de votre vie.

Elle tendit le cou et ajouta :

– Et, à en juger par les apparences, j'ai l'impression que je vais tomber sur des choses intéressantes.

Il resta muet un instant, les yeux dans le vague. Puis il fit brusquement un pas de côté et ouvrit la porte en grand. Kelly entra dans la maison d'un pas assuré, suivie de Monica dont le visage rayonnait de satisfaction.

Le vestibule, où régnait la pénombre, contrastait par sa fraîcheur avec la chaleur poisseuse de la rue. Il donnait sur un vaste hall d'entrée jalonné de blocs de marbre noirs ou blancs qui servaient de socles à des fougères touffues et à des œuvres d'art.

Kelly les examina d'un œil appréciateur.

– Il y a de belles choses, ici. Vous avez, bien sûr, les documents requis qui prouvent que vous avez acquis tout ça légalement...

Il les dépassa et ferma une porte à gauche.

– Oui, quelque part, dit-il avec désinvolture.

Evans traversa le hall. Kelly s'arrêta et ouvrit la porte qu'il venait de fermer. Il s'arrêta net et se tourna vers elle, les mains sur les hanches.

– Pardon, ma petite dame, mais qu'est-ce que vous faites, au juste ?

– Je cherche les toilettes, répondit-elle en esquissant un sourire.

La porte donnait sur une salle à manger. Une table de prix en inox et en verre y trônait, contrastant fortement avec le style colonial de la maison. Kelly remarqua qu'Evans avait un faible pour le postmoderne : l'épais tapis avait des cercles blancs et noirs entrecroisés pour tout motif, les chandeliers étaient de simples cylindres d'acier brut et les lampes étaient constituées d'un enchevêtrement informe de fil métallique noir.

– La salle de bains est au bout du couloir, maugréa-t-il en se plantant devant elle.

– Il y a quelque chose que vous ne voulez pas qu'on voie là-dedans, monsieur Evans ? Le Mapplethorpe, peut-être ?

Il haussa les épaules.

– Je ne vois pas pourquoi vous dites ça, dit-il.

Monica le regarda d'un air indigné.

– Vous ne vous démontez jamais, vous, hein ? lâcha-t-elle.

– Voilà la chose, monsieur Evans, dit Kelly.

Elle approcha de la photo et l'examina soigneusement. Elle

représentait un adepte de la gonflette en train de bander ses muscles, de profil. Un voile sombre dissimulait les traits de son visage.

– J'enquête sur la mort de deux garçons, et je pense qu'ils vous connaissaient tous les deux. Cette photo ressemble à celle de Mapplethorpe que la première victime que nous avons identifiée, Randy Jacobs, a volée à Calvin Sommers. Un témoin vous a vu en compagnie de Jim Costello la nuit de sa mort – ce qui fait de vous la dernière personne l'ayant vu en vie. Recel d'œuvres d'art et trafic de stupéfiants, sur fond de querelles d'argent... Pour moi, vous êtes dans le pétrin.

– Si vous pouviez prouver ce que vous dites, vous m'auriez déjà arrêté, répondit Evans d'un ton maussade.

Kelly remarqua que son accent des beaux quartiers avait fait place aux intonations moins chantantes du Midwest.

– Franchement, monsieur Evans, je n'en ai pas besoin, dit Kelly. Je pourrais vous embarquer sur-le-champ et vous faire enfermer pendant le week-end prolongé. Vous ai-je dit que la climatisation était en panne au dépôt ? Et comme vous l'avez dit, votre avocat sera injoignable. Nous aurions beaucoup de temps pour apprendre à nous connaître. Mais je ne crois pas que cela soit nécessaire.

Monica s'adossa contre le mur, les bras croisés et un fin sourire aux lèvres.

– Et pourquoi donc ? dit Evans au bout d'un moment.

– Parce que, même si vous êtes certainement un fieffé salopard, vous ne me faites pas l'effet d'un assassin. Les gens comme vous détestent se salir les mains, dit Kelly d'un ton entendu. Donc, on va s'asseoir et causer un peu de ce qui s'est passé, de A jusqu'à Z, la dernière fois que vous avez vu Jim. Et si je suis contente de vos réponses, vous pourrez retourner à votre sieste.

Elle tira vers elle une chaise en acier à dossier de cuir noir et s'assit dessus. Elle le regarda en levant un sourcil.

Il se dandina un instant avant de se décider. Son calme avait entièrement disparu : à présent, il était comme une boule de nerfs. Il eut un mouvement convulsif et tira lui aussi une chaise de sous la table, juste en face de Kelly. Mais Kelly lui fit signe de rester debout.

– Vous savez, je boirais bien un grand verre de thé glacé. Qu'en dites-vous, lieutenant ?

Monica hocha la tête, tout en s'installant sur le siège voisin de celui de Kelly.

– Ouais, ce serait super.

– Ça vous dérangerait, monsieur Evans ?

Kelly leva les yeux vers lui en souriant d'un air angélique. Ce disant, elle glissa les pieds hors de ses chaussures et les enfonça dans les poils du tapis moelleux.

– Quel beau tapis ! C'est de la soie ?

Sans répondre, il pivota sur lui-même et sortit en hâte de la pièce.

– Vous, alors, vous êtes une sacrée garce quand vous voulez, dit Monica d'un ton faussement désapprouvateur.

Kelly lui sourit.

– Il m'a cherchée, il m'a trouvée, dit-elle.

– Je voulais vous dire quand même, dit Monica en désignant du menton les pieds de Kelly, que j'aime beaucoup vos chaussures, moi.

– Merci, dit Kelly en frétilant des doigts de pieds d'un air pensif. Je les ai achetées en solde.

Calvin Sommers suivait de ses yeux rougis le vol d'une mouche tournoyant autour d'une bande de papier tue-mouches qui pendait dans un coin de sa cellule. L'insecte marqua une pause, se juchant au plafond juste à côté du papier gluant, se frotta les pattes avant de reprendre son vol, s'approchant toujours plus près du piège. La mouche se posa au plafond une deuxième fois, une troisième... Un peu plus tard, au moment de se poser une huitième fois, elle ne put éviter la bande de papier jaune et s'y englua, la faisant légèrement vaciller pendant un instant. Les efforts de la mouche pour s'en extirper faiblirent rapidement. Tandis qu'elle s'immobilisait, vaincue, Calvin ferma les yeux et s'allongea sur le flanc, face au mur.

La prison ressemblait exactement à l'idée qu'il s'en faisait du temps où son père menaçait de l'y envoyer s'il ne cessait ses turpitudes. Ses parents lui en avaient fait un tableau saisissant, sans lui épargner de détails. Et tout y était, en effet : les toilettes sans intimité, le maigre grabat qui tenait lieu de matelas, les murs en parpaings nus. La chaleur était étouffante. Le garde qui avait apporté le petit déjeuner avait maugréé quelque chose au sujet d'une panne de la climatisation. Le tas de crottes de souris

repoussées dans un coin de la cellule ajoutait une touche de sordide qu'il n'aurait jamais osé imaginer.

Calvin avait à peine fermé l'œil la nuit précédente, pris au piège de ce cauchemar kafkaïen, regrettant d'avoir pris toutes ces drogues, d'avoir invité tous ces garçons. Il avait assisté à la lecture de l'acte d'accusation au tribunal en sentant tout le poids des regards qui convergeaient sur lui – tous ces gens qui étaient persuadés qu'il avait fait subir d'horribles tourments à un jeune homme à peine sorti de l'adolescence. Rongé par le remords, Calvin avait refusé que son avocat demande une libération sous caution. Jim était mort à cause de lui, et Calvin estimait qu'il méritait d'être là, qu'il méritait de souffrir tous les jours qu'il lui restait à vivre. Dès qu'il en aurait l'occasion, il plaiderait coupable. Il songea qu'il finirait sans doute sa vie en prison et se demanda comment surviendrait sa mort : allait-il être roué de coups par ses codétenus dans un couloir, lynché sous les quolibets haineux ? Ou serait-il poignardé par surprise en faisant la queue au réfectoire ?

Calvin ne cessait de repenser à cette nuit terrible. Il revoyait le fin duvet au-dessus de la lèvre supérieure de Jim, son short qui tombait de façon à exhiber le haut de ses hanches. Une larme perla lentement au coin de sa paupière. Il l'avait aimé, ce même – à sa façon. Pourquoi tous les gens qu'il aimait finissaient-ils tous par l'arnaquer ?

Jim avait été si plein de vie, Calvin n'arrivait toujours pas à admettre qu'il était mort. Et pourtant, c'était Calvin lui-même qui avait causé sa mort. Il en était sûr : dans les profondeurs de son esprit, il entrevoyait furtivement des images du regard éteint de Jim, de ces yeux morts qui le fixaient. Le garçon était recroquevillé sur le siège arrière de sa voiture, l'obscurité était totale au-dehors et les accords binaires d'un vieux standard du rock'n'roll jaillissaient de l'autoradio.

Soudain Calvin fronça les sourcils et se redressa sur son grabat. Pourquoi la radio aurait-elle joué un tel air ? Jim n'écoutait que des groupes modernes, dont Calvin n'arrivait jamais à se souvenir des noms. Quant à lui, il n'écoutait que du jazz. Bizarre. Y avait-il quelqu'un d'autre avec eux ? Mais qui ? Calvin ferma les yeux et repassa en revue le peu dont il se souvenait. Il avait piqué une colère. Il avait pris son flingue, l'avait chargé et était monté dans sa voiture. Il était allé tout droit à l'horrible garni où Jim l'avait emmené, un jour. C'était là qu'il avait demandé au garçon de venir s'installer chez lui, tant il lui était insupportable d'imaginer que ce jeune Adonis puisse vivre dans un tel taudis.

Mais Jim n'y était pas. Danny, ce garçon qui ricanait tout le temps, lui avait dit qu'il était passé et déjà reparti. Il avait fallu qu'il colle, d'une main tremblante, le canon de son flingue sous le nez de ce petit vaurien pour qu'il consente à lui donner une adresse. Danny lui avait aussi proposé de lui tailler une pipe et offert une dose de drogue, pour le remercier de ne pas l'avoir abattu.

Mais cette drogue, l'avait-il acceptée ? Calvin secoua la tête. Non, il n'aurait pas agi ainsi. Il était en colère alors, et aurait certainement voulu conserver sa lucidité. Calvin s'efforça de se rappeler d'autres détails. Il se souvint d'avoir roulé, ensuite. Il s'était garé devant une maison aux fenêtres sombres, pourvue d'une longue allée privée. Une grande maison blanche, neuve mais imitant le style d'antan. Il s'était approché à pas de loup, il avait jeté un coup d'œil à l'intérieur... Et c'est là qu'il avait un blanc. C'était comme si quelqu'un avait effacé tout souvenir de ce qui s'était passé ensuite, cette nuit-là, hormis les flashes de lui et de Jim, dans la voiture...

Calvin s'adossa contre le mur et s'accroupit, les pieds sur le rebord du lit. Pour la première fois depuis le début de ce cauchemar, il sentit naître en lui la conviction qu'il était innocent, qu'il n'avait pas tué Jim dans un accès de rage démultiplié par la drogue. Comme le lui avait dit son avocat, on n'avait pas retrouvé de traces de lutte : pas un fragment de peau, pas un cheveu de Calvin n'avait été découvert sous les ongles de Jim. Il n'y avait pour toute preuve matérielle que le sang de Jim sur la chemise de Calvin. Mais enfin, il n'avait jamais été capable de faire du mal à quiconque – il avait heurté une biche avec sa voiture, un jour, et en avait pleuré à chaudes larmes pendant des semaines. En outre, il ne consommait que très rarement d'autres drogues que la marijuana. Les rares fois où il avait pris les pilules que ses petits protégés n'arrêtaient pas de lui offrir, cela s'était terminé par des nausées et des crises de paranoïa. Non, il avait été drogué à son insu.

Les mâchoires de Calvin se crispèrent sous l'effet de la résolution, et il se précipita vers la porte de la cellule.

– Hé ! cria-t-il assez fort pour que le flic en faction au bout du couloir puisse l'entendre. Appelez mon avocat, il faut que je lui parle !

Quand Doyle fit irruption dans le hall d'entrée, il était d'une humeur massacrante. Il aurait dû être sur le pont de son bateau, une

bonne bière fraîche à la main. Et merde, après les semaines qu'il venait de vivre, il le méritait bien. Cette maudite garce du FBI lui avait mené la vie dure, et il n'en pouvait plus. A présent qu'ils tenaient le coupable, il n'y avait aucune raison pour lui de se rendre dans les locaux de la police du comté de Berkshire. *Et pourtant, me voilà, comme un con*, se dit-il.

Doyle poussa une porte à deux battants, tourna dans un couloir attendant et fit sèchement signe au garde, dans sa guérite, d'actionner l'ouverture électrique. Il longea un couloir et s'arrêta devant la cellule de Calvin Sommers. Les mains sur les hanches, il regarda d'un œil furieux à l'intérieur du réduit obscur.

– Qu'est-ce que vous voulez, bordel de merde ? aboya-t-il.

Cette méprisable vieille tapette le fixait tranquillement, les mains jointes au niveau du bas-ventre.

– Je voudrais voir mon avocat.

– C'est un jour de congé, espèce d'abruti ! Il n'y a pas un avocat dans tout le pays qui travaille aujourd'hui.

– Et moi, je suis sûr que le mien acceptera de travailler aujourd'hui, au prix que je le paie.

Doyle l'examina soigneusement : il avait affaire à un tout autre personnage que le branleur bredouillant qu'ils avaient cuisiné la veille. Tout signe de panique ou de désespoir avait disparu de son regard, où ne se lisait plus qu'un calme prodigieux. Doyle serra les lèvres.

– Je ne suis pas obligé d'appeler votre avocat juste parce que vous le demandez, vous savez ? dit-il à voix basse.

– Peut-être pas, mais soyez sûr que je me plaindrai auprès de la commission de surveillance au sujet des conditions de détention qui règnent ici...

Il désigna le coin de la cellule et ajouta :

– Voyez-vous, avec la merde de souris, on ne sait jamais. Je pourrais souligner le fait que la police du comté de Berkshire m'a délibérément exposé à une contamination par le hantavirus, vous savez, celui qui provoque des fièvres hémorragiques...

Doyle tenta de le défier du regard mais l'homme ne baissa pas les yeux. Au bout d'un moment, Doyle tourna les talons et repartit en traînant des pieds vers la sortie. Arrivé devant la guérite, avant même le déclenchement de l'ouverture électrique de la porte, il tambourina sur la vitre en ordonnant :

– Appelle le baveux de ce connard !

Il prononça délibérément de travers le nom de l'avocat. Les avocats, il les détestait, il ne pouvait pas comprendre comment on pouvait consacrer sa carrière à faire sortir des salopards de prison. S'il ne tenait qu'à lui, non seulement la peine de mort serait rétablie dans l'Etat, mais elle serait automatique pour les récidivistes.

De retour dans son bureau, Doyle s'écroula dans son fauteuil pivotant et se mit à tourner lentement en se frottant les mâchoires du plat de la main. Il s'était bien dit que c'était trop beau pour être vrai. Tout au fond de lui, il avait senti que l'arrestation d'un suspect et la perspective d'une dissolution imminente du détachement conjoint ne signifiaient pas forcément la clôture de l'enquête. A présent, c'était ce Sommers qui lui mettait des bâtons dans les roues.

Il se passa la main dans les cheveux en se mordillant le coin de la lèvre. Ses nerfs étaient mis à rude épreuve par ces deux bonnes femmes qui se mettaient tout le temps dans ses pattes, qui épiaient ses faits et gestes. Tous les jours, il venait au boulot la peur au ventre, tant il était convaincu qu'elles finiraient par comprendre... Ces derniers jours, il avait joui d'un bref répit, mais si Sommers sortait de prison et qu'elles se remettaient à fouiner, Doyle ne tarderait pas à être démasqué. Il inspira profondément tandis qu'un filet de sueur coulait le long de son visage. Il fallait qu'il fasse tout son possible pour éviter une telle catastrophe.

¹ Villa, de style palladien, de Thomas Jefferson (président des Etats-Unis de 1801 à 1809), située près de Charlottesville en Virginie, transformée en musée (NdT).

² Feuilleton des années 1980, dont les deux protagonistes principales forment une paire de policières (NdT).

³ Loi promulguée en 2001, peu après les attentats du 11 septembre, qui renforce considérablement les pouvoirs des agences gouvernementales (CIA, FBI, NSA, etc.) (NdT).

18.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez pas me remplacer ? demanda Zach qui tenait à la main une spatule.

Jake leva la main en signe de protestation.

– Sûr et certain... J'ai appris au moins une chose dans ma vie : ne jamais se mêler des grillades d'un autre homme.

Zach rougit légèrement, visiblement heureux que Jake l'ait qualifié d'homme. Cela n'échappa pas à Kelly qui esquissa un sourire.

– Fais gaffe de pas brûler la mienne, mon petit lapin ! lança Monica de sa chaise longue. Tu sais comment je l'aime, ma viande...

– Je sais, je sais, bien saignante... A la « cornes brisées, cul essuyé », comme on dit au Texas, rétorqua Zach.

– Tiens, tiens ! dit Jake en haussant un sourcil. On dirait qu'il y a des compatriotes dans cette maison.

Monica leva son verre de margarita pour comme porter un toast.

– Oui, m'sieur ! Je suis née et j'ai grandi à Amarillo. Et vous-même ?

– Je viens d'Austin.

– Ah, « la république populaire »¹ des rives du Brazos ! dit Monica en hochant la tête, ravie. C'est une ville très sympa, je trouve. Si je n'avais pas rencontré mon mari, c'est là que je me serais installée.

– C'est vrai ?

Jake sourit en traversant le petit bout de pelouse qui les séparait. Kelly l'observa s'installer dans une chaise longue à côté de Monica, avec laquelle il se mit à échanger des souvenirs sur leurs enfances texanes. Elle porta sa bouteille de bière à ses lèvres et ferma les yeux à demi.

La chaleur de la journée s'était adoucie. C'était dimanche, et ils se trouvaient tous dans le jardin de Monica, partageant des hamburgers grillés au barbecue. La pelouse était parsemée de petites fleurs des prés, rafraîchies par l'ombrage d'un orme impressionnant. Kelly inspira profondément, se délectant des

parfums entremêlés de la viande grillée et de l'herbe fraîche– ment coupée.

Une porte grillagée s'ouvrit, leur faisant tourner la tête de concert. Le Dr Stuart fit son entrée, tenant gauchement à la main une cocotte en fonte. Il désigna la porte en disant :

– Personne n'est venu ouvrir quand j'ai sonné. J'espère que je ne dérange pas...

– Howie ! couina Monica en bondissant hors de sa chaise pour se précipiter vers lui. T'es venu, finalement !

– J'ai apporté un ragoût végétarien, dit-il en brandissant la cocotte. Vous êtes sans doute tous des mangeurs de viande, mais je me suis dit...

– Je suis sûre que c'est délicieux, dit Monica en le prenant par le bras.

Elle le mena jusqu'à la table de jardin rouge et ajouta :

– Qu'est-ce que tu veux boire ? Une bière ou une marga– rita?

Kelly remarqua que Zach semblait tout à coup extrêmement absorbé par la cuisson des hamburgers, qu'il fixait d'un œil maussade. Elle se leva pour le rejoindre devant le gril.

– Ça a l'air délicieux! Je peux te donner un coup de main?

Sans lever les yeux vers elle, il secoua la tête. Elle resta là un instant, plutôt mal à l'aise et ne sachant que dire, puis alla retrouver Jake. Les bras grands ouverts, celui-ci lui fit signe de s'asseoir face à lui, entre ses jambes. Elle hésita une seconde avant de s'exécuter.

– Tu es sûr que cette chaise peut supporter le poids de deux personnes ? dit-elle à voix basse en sentant l'osier artificiel se déformer sous la masse de son corps.

– Comment veux-tu que j'en sois sûr ?

Il lui caressa les cheveux et ajouta :

– Mais si ça casse, ce sera ta faute !

Elle lui tapa sur le bras en représailles. Il lui prit la main et y déposa un baiser avant de l'attirer contre sa poitrine.

– Tu m'as manqué, Jones, chuchota-t-il au creux de son oreille.

Elle soupira et se détendit.

– Ouais, toi aussi, tu m'as manqué, en fait...

– Ah bon ? On dirait pas, pourtant, dit-il d'une voix égale. Je

veux dire, merde, ça fait un an qu'on est ensemble... Et ta copine Monica ne savait même pas que tu avais un petit ami!

– On était d'accord pour que ça reste... informel, dit-elle tout bas.

– Oui. Mais c'est dur, tu sais.

Il posa la main sous son menton, lui tourna doucement la tête pour la regarder dans les yeux et ajouta :

– J'en suis arrivé au point où je ne supporte plus cette distance entre nous. J'aimerais passer plus de temps avec toi, et non juste quelques jours, par intermittence.

– On ne pourrait pas en parler plus tard ? murmura-t-elle.

– Ouais... Bien sûr...

Il effleura sa joue, but une gorgée de bière et secoua la tête.

– Merde, reprit-il. T'as raison, je suis désolé. Je ne sais pas pourquoi, je deviens sentimental... Je te jure, depuis que je te fréquente, je me transforme en une vraie fillette.

– En fillette ? s'étonna-t-elle.

Il leva une main en signe de protestation.

– Dans le meilleur sens du terme, bien sûr.

– Je n'en doute pas, dit-elle avec un sourire narquois.

– Regardez-les tous les deux, comme ils sont mignons ! Ma chère Kelly, je n'arrive pas à croire que vous ne m'ayez jamais parlé de ce beau garçon !

Kelly se retourna et vit Monica, à contre-jour, qui les contemplait, un verre de margarita à la main. Elle portait un short kaki et un T-shirt de la police du Vermont. Kelly remarqua qu'elle avait pris le temps de se maquiller un peu. Et, sauf erreur, Monica avait frisé les pointes de ses cheveux...

– Tu vois, Kelly ? Il y a des gens qui m'apprécient..., dit Jake à mi-voix.

Kelly fit mine de l'ignorer.

– Jake est souvent en déplacement, dit-elle.

– Ah...

Il y eut un moment de silence gêné. Jake s'éclaircit la voix et dit :

– Alors, Monica, qu'avez-vous pensé de ce personnage, Evans?

– Vous voulez savoir si j'ai gobé son baratin ?

Elle haussa un sourcil et regarda Kelly.

– Je crois que Kelly a raison. Il n’a pas les couilles pour être un assassin. Il aurait fait faire le sale boulot, surtout si ça avait pu le tirer d’un mauvais pas. Mais je ne le vois pas passer à l’acte lui-même.

– Mais quand il a dit que le garçon était encore au rez-de-chaussée quand il est allé se coucher, et qu’à son réveil il avait disparu..., dit Jake d’un ton sceptique.

– Je sais, dit Kelly.

Elle était mal à l’aise et n’arrêtait pas de changer de position.

– Il y a quelque chose qui cloche là-dedans, reprit-elle. Mais que pouvait-on faire de plus ?

– Vous auriez pu l’arrêter, hasarda Jake.

Kelly secoua la tête.

– Alors qu’on a déjà un suspect en garde à vue pour le même meurtre ? Doyle aurait pété les plombs s’il avait su qu’on était allées interroger cet Evans sans l’en aviser.

– Et s’il se met en cavale ? demanda Jake.

– Ça m’étonnerait, répondit Kelly. On ne lui a pas donné assez de raisons pour en arriver là. Et puis, on va continuer à se renseigner sur lui cette semaine, et on tombera peut-être sur quelque chose de plus croustillant.

Comme Jake continuait d’afficher son scepticisme, Kelly, agacée, se mordit la lèvre et dit :

– Tu crois sans doute que toi, tu aurais pu en tirer davantage...

– Oh ! moi... J’ai mes propres méthodes, dit-il en souriant presque imperceptiblement.

Son sourire se figea en découvrant le regard désapprobateur de Kelly.

– Du calme, Jones, dit-il. J’ai dit ça juste pour te taquiner...

Elle se leva de la chaise longue en marmonnant :

– Je vais me chercher une autre bière.

– Prenez plutôt une margarita, ma poule, vous l’avez bien méritée ! lança Monica dans son dos. C’est moi qui les ai faites. Elles sont bien dosées... et savoureuses, je ne vous dis que ça !

– Les hamburgers sont cuits ! cria Zach.

– C'est pas trop tôt ! dit Monica en claquant des mains. Bon, allez, chers invités, servez-vous. Kelly, pendant que vous y êtes, versez-moi donc une autre margarita... Une double, cette fois.

Le garçon se sentit étouffer au fur et à mesure que l'eau s'infiltrait sous les couches de Cellophane qui enveloppaient sa tête en ne laissant libre que sa bouche. L'eau ruisselait lentement et régulièrement sur son visage, tombant goutte à goutte sur la planche à laquelle il était attaché, avant de couler sur le sol en béton où elle alimentait une grosse flaque crasseuse. Sans lâcher du regard sa montre, Dwight était en train de vider un arrosoir sur la tête du garçon qui gisait à ses pieds. Lorsque celui-ci, suffoquant, se mit à cracher de l'eau, Dwight ralentit le débit, ne déversant plus qu'un mince filet, avant de s'arrêter brusquement. Tout haletant, le garçon inspira à pleins poumons, entre deux quintes de toux. Dwight s'accroupit pour l'examiner avec curiosité.

– T'es pas heureux ? dit-il d'un ton jovial. C'est toi, pour-tant, qu'as dit que t'avais soif.

Le garçon ne réagit pas. Cela faisait plusieurs heures qu'il ne disait plus rien. *C'est intéressant de l'observer stade après stade*, se dit Dwight. Longtemps, le garçon s'était montré dédaigneux et indifférent, comme s'il n'en avait rien à foutre. Dwight n'avait pu s'empêcher d'être impressionné par son courage – pour un petit pédé, ce même avait une force de caractère étonnante.

Mais quand Dwight s'était mis à l'asperger d'acide phosphorique, les gémissements et les hurlements avaient fini par survenir. En toute franchise, Dwight lui-même n'avait pas trop aimé cet épisode. L'acide avait brûlé la chair du garçon en exhalant une odeur répugnante. Et puis ce produit était délicat à manier, même avec d'épais gants de pêche en caoutchouc – il avait failli en renverser quelques gouttes sur sa propre peau. En outre, il se demandait avec inquiétude comment évacuer une telle puanteur de l'entrepôt. Il faudrait qu'il trouve un moyen d'aérer l'endroit avant mardi, lorsque l'équipe de jour viendrait prendre la relève. Non, décidément, le supplice de l'eau était beaucoup plus amusant.

Dwight se demanda si le Capitaine utilisait de l'acide ou d'autres produits chimiques. Malgré les longues heures passées à épier le Capitaine lors de ses allées et venues hors de son abri secret, Dwight n'avait jamais eu l'occasion de le voir à l'œuvre. Ce n'est qu'après les avoir déterrées qu'il avait pu voir les séquelles des supplices que le Capitaine infligeait à ses victimes. Et, à ce stade, bien malin qui

aurait pu dire ce qu'il leur avait fait tant les corps étaient dans un sale état.

Il se releva et atteignit en quelques pas un petit tas de cartons où était posée une liasse de feuilles de papier. Il feuilleta la liasse, plissant les yeux pour lire. Il avait bien apporté une lampe de camping mais elle était d'un maigre secours et l'éclairage était encore trop faible pour pouvoir lire aisément.

– Bon, voyons voir, pensa-t-il tout haut en tournant les pages une à une. Ça, c'est fait, et ça aussi...

Il fronça les sourcils en lisant la page suivante, jeta un coup d'œil au garçon et dit d'un ton badin :

– Tiens ! Il y en a une où il faut sodomiser sa victime avec un bâton, mais je crois que celle-là, elle te plairait trop. Dans ton cas, ça va à l'encontre du but recherché...

Il avait trouvé sur internet une liste de techniques d'interrogatoire utilisées sur des combattants ennemis dans les prisons militaires, du genre d'Abou Ghraïb en Irak. Certes, il n'avait, lui, rien de spécial à demander au garçon – aucun renseignement à lui soutirer, aucun aveu à lui arracher – mais enfin, un peu d'entraînement ne pouvait pas lui faire de mal. Grâce à quoi, quand il serait accepté dans les rangs de la CIA, ses supérieurs pourraient constater qu'il savait déjà comment traiter ces maudits bougnoules, et sa période d'entraînement serait certainement raccourcie.

Il continua de tourner les pages. Soudain son regard s'il-lumina.

– Ne bouge pas, je reviens tout de suite.

Il tourna les talons et disparut dans les profondeurs de l'entrepôt.

Danny attendait en frissonnant, vêtu de son seul short. Il était attaché, la tête en bas, à une planche disposée à quarante-cinq degrés. L'eau glaciale coulait en fines gouttes sur son ventre. Il tendit l'oreille. Les couches de Cellophane qui lui masquaient le visage l'étouffaient horriblement. Il avait toujours été claustrophobe – il détestait les ascenseurs, mais là c'était pire, incomparablement pire. Il n'avait aucune idée de ce que le type allait lui faire ensuite. Jusque-là, en tout cas, chaque supplice avait été plus atroce que le précédent. Il tenta en vain de remuer ses mains et ses pieds, devenus insensibles depuis longtemps. Ses mains étaient liées au-dessus de sa tête avec du ruban adhésif, ainsi que ses pieds scotchés au haut de la planche.

Danny leva la tête et tendit ses muscles abdominaux, faisant ruisseler l'eau sur ses flancs. La planche glissa légèrement sous l'effort. Il tourna la tête sur le côté, puis se servit de ses épaules et de ses hanches pour basculer sur son flanc droit. La planche bougea de nouveau : le type n'avait pas l'air de l'avoir étayée très solidement. Il banda tous les muscles de son corps, remua d'un côté sur l'autre autant qu'il le pouvait, faisant vaciller la planche en même temps – jusqu'à ce qu'elle finisse par se désolidariser des tréteaux sur lesquels elle reposait. Il atterrit sur le côté, les pieds et les mains toujours fixés à la planche.

Il resta étendu là, tout haletant. Et merde, si seulement il y voyait quelque chose... Seul un infime soupçon de lumière filtrait au travers des couches de Cellophane qui lui masquaient les yeux. *Et maintenant ?* se demanda-t-il avec angoisse.

Il entendit un son à l'autre bout de l'entrepôt et, sous l'effet de la panique, sentit sa gorge se serrer et son estomac se nouer, son souffle déjà court se raréfier. *Calme-toi, merde !* se dit-il. Ses épaules glissèrent de quelques centimètres dans la petite mare noirâtre formée par l'eau que ce salaud lui avait déversée sur la tête. Il tâtonna du bout des doigts, en quête de quelque objet qui lui permettrait de trancher le ruban adhésif. Mais, ainsi liées, ses mains étaient trop éloignées du sol pour qu'il puisse atteindre quoi que ce soit. Il remarqua que la flaque dans laquelle il baignait était plutôt profonde – mais le ruban adhésif n'allait pas fondre au contact de l'eau, comme par enchantement.

Danny eut soudain l'impression que ses efforts étaient inutiles. Toute sa chienne de vie n'avait d'ailleurs été qu'un absurde gâchis. Et à présent, le peu qu'il lui restait à vivre allait servir à distraire cet immonde pervers. Il n'avait aucune idée du temps écoulé depuis son enlèvement – il lui semblait que cela durait depuis des jours, mais ce sale con n'arrêtait pas de dire qu'ils avaient tout leur temps et qu'il lui réservait encore d'autres supplices. Et il ne cessait de siffloter l'air d'*American Girl* de Tom Petty – la même rengaine, encore et toujours, comme un disque rayé. Ça le rendait complètement dingue.

Danny passa en revue le peu d'options qui se présentaient à lui. Sa peau brûlée à l'acide et aux cigarettes incandescentes le faisait affreusement souffrir, ainsi que ses poumons, à force de tousser. Il avait cru que personne ne pouvait être aussi cruel que son vieux lorsqu'il le punissait, mais il comprenait son erreur à présent.

Essayer de résister lui semblait de plus en plus vain. Il allait mourir bientôt, de toute façon. Le tout était de savoir ce qu'il allait

subir comme atrocités entre-temps. Il n'était pas dans un de ces films où le protagoniste se rend compte soudain qu'il tient un objet tranchant à la main, tranche ses liens et s'enfuit. Non, il était persuadé qu'il allait mourir dans les jours suivants, dès que le pervers aurait pratiqué toutes les tortures que contenait sa liste. En fait, il ne lui restait plus qu'une option.

Ayant pris sa décision, Danny se coucha sur le ventre, sentit la planche se déplacer avec lui et tendit le cou de toutes ses forces pour ramper un peu plus avant, le poids de la planche lui enfonçant le visage dans la mare. Son corps résista par réflexe pendant quelques minutes, sa tête tenta de sortir de l'eau mais la planche l'y maintenait. Au bout d'un moment, il se figea, asphyxié.

Dwight se faufilait entre les piles de cartons en se parlant à lui-même :

– Putain, j'ai eu du mal à le trouver, je l'avais rangé dans un autre sac... Je l'ai payé une grosse somme, ce truc-là... Bon, c'est censé balancer plus de 50 volts...

Sa voix se perdit dans un murmure lorsqu'il découvrit la scène. Il se précipita, prit un coin de la planche à pleines mains et la fit basculer dans l'autre sens. La bouche du garçon était grande ouverte, les parties visibles de son visage avaient déjà la couleur de la mort.

Dwight courba la tête vers sa victime, guetta un signe de respiration avant de lâcher la planche et de s'accroupir à côté.

– Ah ! ne compte pas sur moi pour te faire du bouche-à- bouche, sale pédé ! C'est ça que tu voulais, hein ? maugréa-t-il furieusement. Quel gâchis, merde, je ne vais pas pouvoir achever ce putain de programme...

Il brandit la ceinture qu'il tenait à la main et cracha :

– J'ai dépensé un mois de salaire pour acheter ce gadget, connard !

Dwight resta assis sur le sol, les jambes croisées. Il fixa le garçon d'un œil furieux. *C'est sûr que ce genre de trucs n'arrive pas à Abou Ghraïb*, songea-t-il avec amertume. Il fouilla au fond de sa poche et en extirpa trois pièces d'un cent. Il entreprit de les tripoter l'une après l'autre, entre le pouce et le médium, jusqu'à ce qu'il retrouve son calme. *Eh ben non, mon vieux, et c'est bien pour ça qu'il faut toute une brigade pour s'occuper de ces sales bougnoules : faire un truc aussi*

délicat tout seul, c'est pas évident.

Il se demanda vaguement comment le Capitaine, lui, y arrivait chaque fois, et depuis si longtemps. Bien sûr, il disposait d'un endroit plus adapté à la séquestration des victimes, et non d'un vaste entrepôt où Dwight devait ranger ses instruments et son matériel à l'autre bout du lieu de supplice. Un jour, alors que le Capitaine était en ville, Dwight était discrètement allé jeter un coup d'œil à sa chambre de torture. S'il avait pu disposer d'un endroit aussi adéquat, cet incident frustrant ne se serait jamais produit.

Dwight se leva subitement, s'épousseta le derrière et haussa les épaules.

– Et puis merde..., dit-il, résigné. Bon, c'est pas grave, je suis invité à un barbecue.

Il pointa le garçon du doigt et ajouta :

– Toi, je reviendrai plus tard pour m'occuper de toi.

¹ Austin, ville administrative et universitaire, est ainsi surnommée (ou parfois, de manière obsolète depuis la fin de l'URSS, « Moscou-sur-le-Brazos ») en raison de l'ambiance nettement plus libérale et progressiste qui y règne et contraste fortement avec le reste du Texas, extrêmement conservateur (NdT).

Simon Wentzel se baissa pour éviter des branches. Il avançait avec mille précautions, prenant garde à ne pas faire craquer les brindilles sèches sous ses pas. Elle était dans son champ de vision à présent, à deux ou trois mètres. Il fléchit lentement les jambes, centimètre par centimètre, jusqu'à poser un genou à terre. Il sentait sa respiration se ralentir tandis qu'il se concentrait sur son objectif, ne le lâchant pas des yeux. Cela faisait des années qu'il attendait ce moment. Il avait du mal à croire qu'il pouvait enfin contempler d'aussi près l'objet de ses obsessions.

Ses gestes étaient si mesurés qu'il était presque indétectable, comme une plante qui s'épanouit au soleil. Même si une voix le suppliait dans un coin de son crâne – *pour l'amour de Dieu, dépêche-toi avant de louper cette occasion* – il dut se forcer à garder son sang-froid et s'appliqua à soulever les jumelles, millimètre par millimètre, pour les porter à ses yeux, à faire glisser doucement son index pour zoomer et régler la netteté de l'optique – et le tableau s'offrit à lui dans toute sa beauté. Il ne put réprimer un halètement.

Son instinct ne l'avait donc pas trompé, il le savait depuis le début. A bien y penser, la journée lui avait paru spéciale depuis son réveil. Sur le chemin du parc naturel, il avait vu un héron en plein vol déployer ses ailes face au soleil levant, tel un oiseau de bon augure. Ensuite, il était arrivé le premier sur le parking – ce qui était toujours bon signe. Et l'air du matin était un régal, pas trop chaud encore et fleurant bon le jasmin. Une aurore flamboyante et magnifique se laissait deviner au travers du branchage des arbres.

Le cœur de Simon se serra tandis qu'il observait sa proie. Il commençait à avoir mal. Etre accroupi dans cette position mettait sa hanche artificielle à rude épreuve mais, en cet instant béni, il s'en fichait royalement. Les yeux rivés sur sa cible, il la vit baisser la tête et scruter soigneusement le sol. Il reposa doucement les jumelles sur son torse – lentement, insensiblement. Sans un battement de cils, il glissa sa main droite sous son gilet, retenant son souffle et priant pour qu'il l'atteigne à temps. Lorsqu'il sortit l'objet de sa poche, son pouls s'accéléra.

Soudain, sans crier gare, l'oiseau décolla d'une branche et s'envola vers les hautes cimes de la forêt. Simon suivit des yeux sa trajectoire, s'affola un peu et faillit lâcher l'appareil photo. Il le

porta à ses yeux, fit le point en catastrophe tandis que l'oiseau poursuivait son ascension avant de disparaître dans le feuillage impénétrable des plus hautes branches d'un orme majestueux. Simon fit un zoom arrière, dans l'espoir de surprendre un éclair de couleur dans son objectif, et attendit, le souffle court. Cinq minutes s'écoulèrent avant qu'il ne s'avoue vaincu : l'oiseau avait disparu.

Simon s'affaissa sur le sol de la forêt, en massant machinalement sa hanche endolorie. Il se mit à pouffer nerveusement, et le son de son rire atténua sa tension. Il secoua la tête, esquissa un sourire, heureux comme une jeune fille dont le carnet de bal est plein. Une véritable fauvette de Kirkland, aussi loin à l'est. Ah, si seulement il avait réussi à la prendre en photo ! Ce salaud de Glenn ne le croirait peut-être pas, même si le code de l'honneur des amateurs d'oiseaux lui en faisait obligation. A leurs yeux, il était tout simplement infâme de se vanter fallacieusement d'avoir vu tel ou tel oiseau rare. Simon agita la main comme pour rejeter de désagréables pensées. Il ferait part de ce qu'il avait vu à la commission locale des oiseaux rares, dont les membres savaient qu'il adhérerait pleinement aux règles éthiques en vigueur. D'ailleurs, en toute franchise, il s'en fichait d'être cru ou pas. Il l'avait vue, de ses yeux vue, c'était ça qui comptait. Il sortit un petit calepin de sa poche intérieure, mouilla la pointe d'un stylo du bout de la langue et griffonna : « Fauvette de Kirkland ». Il leva le stylo, se relut, ajouta un point d'exclamation et souligna la dénomination. Audessus de celle-ci étaient notées d'une écriture soignée les autres découvertes de la matinée :

« - 2 engoulevents

- 1 gobe-mouches à flancs olive

- 1 mergule enchaperonné

- 1 épervier de Cooper

- 3 goglus des prés. »

Avant même d'avoir repéré la fauvette, j'ai donc passé une matinée inhabituellement productive, se dit Simon en levant le visage vers la canopée où s'était tapie sa proie. Un coup d'œil à sa montre lui confirma ce que l'illumination croissante de la forêt lui suggérait. Il était presque 7 heures du matin. Bientôt le parc naturel serait envahi par des hordes d'êtres humains ruisselants de sueur, impatients de passer une journée de congé à s'empiffrer et à s'enivrer avant de s'écrouler repus et ivres morts dans de petites embarcations dérivant sur le lac. Il serra les lèvres à cette pensée déprimante et se demanda s'il ne valait pas mieux terminer sa quête

par ce triomphe. Mais n'avait-il pas encore le temps de repérer un autre spécimen ?

Comme il avait l'impression que ce jour, entre tous, était faste et propice, il décida d'insister encore un peu. Le vrom- bissement d'un moteur, à quelques pas de lui, le fit sursauter, puis s'enfoncer plus profondément dans la broussaille. Simon s'avança lentement vers le cœur de la forêt, les jumelles pendant légèrement à son cou, contournant le lac par la gauche. Ses yeux allaient de branche en branche, sans s'attarder sur les espèces communes, moineaux et mésanges, trop banales pour lui. Inconsciemment, il plissa le front, déjà plongé dans sa prochaine rubrique de newyorkbirding.com. Il commence- rait par citer l'un de ses poèmes préférés, *Liberté*, de George William Russell :

Ce que j'aime en toi, l'oiseau,

C'est l'attrait de la liberté ;

La lumière vers où tu t'envoles,

J'y vole avec toi, l'oiseau.

Alors, Glenn, ça t'en bouche un coin, pas vrai ? pensa Simon en réprimant un ricanement. Evidemment, il était normal qu'en tant que poète lauréat officiel de l'université de la Hudson Valley Community il soit un peu plus érudit que ses confrères ornithologues amateurs, Glenn inclusivement. Après cette entrée en matière poétique, il se lancerait dans la description de la matinée. Il commença à composer par bribes l'écrit dans son esprit. *Le ciel se fendait comme une coquille d'œuf à l'horizon... Une lumière laiteuse enveloppait ma voiture tandis que je roulais sur la route du parc naturel... La nuit nous quittait en laissant dans son sillage un parfum de jasmin, telle une belle dame qui sort d'une réception...*

Magnifiques, ces métaphores, se dit-il. Elles reflétaient à merveille, trouvait-il, sa marche dans la forêt dans cet air caressant tandis qu'une prémonition lui annonçait que le destin s'apprêtait à accrocher un nouveau trophée à son char à plumes, en quelque sorte. Tiens, elle était bonne, celle-là, pas mal du tout. Les internautes adoraient les jeux de mots, même si Simon les tenait lui-même pour une preuve de médiocrité chez un auteur. Il détestait s'abaisser à de tels procédés, mais une rubrique comme celle qu'il s'apprêtait à mettre en ligne allait convaincre plus d'un sceptique.

Distrait par ses pensées, il faillit rater le corbeau perché à moins

de quinze mètres de lui. Il n'était pas rare d'en croiser dans les parages, mais Simon décida que celui-ci valait quand même le coup d'œil. Ils se dévisagèrent l'un l'autre longuement. L'oiseau avait repéré Simon et tendait le cou vers lui d'un air méfiant. Simon s'en voulut de ne pas avoir été plus attentif. S'il faisait un geste pour saisir ses jumelles, le corbeau s'envolerait sûrement. Il s'en consola en se disant qu'il le voyait d'assez près pour pouvoir noter la rencontre sur son calepin. L'oiseau le regarda tranquillement un instant de plus et Simon ne put contenir un petit frisson. A vrai dire, il n'avait jamais été très emballé par les corbeaux. Il savait, bien sûr, qu'un vrai amateur d'oiseaux était censé les aimer tous sans exception. Mais il y avait chez les corvidés quelque chose qui le rebutait : l'œil noir et terne, comme celui d'un requin, le mettait toujours un peu mal à l'aise. L'oiseau parut percevoir le trouble de Simon, sautilla sur sa branche, comme s'il brûlait de l'aborder pour lui poser une question. Au dernier moment, le rameau ploya sous le poids du volatile et il s'envola brusquement en fouettant l'air de ses ailes noires.

Simon lâcha un soupir, qui tenait presque du soulagement, et sortit son calepin. En baissant les yeux, il fronça les sourcils. Quelque chose dépassait d'un buisson à deux ou trois mètres sur sa gauche, quelque chose dont la forme et la couleur lui parurent détonner dans la verdure environnante. Il fit un pas vers le buisson, se pencha pour examiner ce qu'il recelait. Ce qu'il vit lui fit avaler un grand bol d'air qu'il recracha en halètements horrifiés tandis qu'il revenait en hâte sur ses pas dans la forêt, les jumelles heurtant sa poitrine au rythme de son cœur emballé.

Kelly se tourna, bâilla et leva la tête de son oreiller en plissant les yeux vers la pendule. Lorsqu'elle vit l'heure, elle laissa échapper un petit grognement et s'assit dans le lit.

– Faut que je me lève, marmonna-t-elle.

– Quoi ? Ah, non !

Jake tendit le bras et l'attira sous le drap.

– C'est lundi.

– C'est un week-end prolongé, Jones. Apprends donc à vivre un peu. Il y a des millions de gens qui profitent de ce congé.

Il la serra dans ses bras. Elle lutta un instant avant de se figer. Il leva la tête de quelques centimètres et la dévisagea.

– Ne crois pas que je ne le vois pas..., dit-il.

– Que tu ne vois pas quoi ?

– Tu as un petit écureuil dans la tête, Jones, un écureuil qui fait tourner sa roue inlassablement, à en frôler la crise cardiaque. Tu attends que je te laisse filer pour laisser libre cours à ton hyperactivité. Eh bien, vois-tu, j'ai une mauvaise nouvelle...

Il se blottit un peu plus contre elle et ajouta :

– Pas aujourd'hui... Ce n'est pas prévu au programme.

– Ah bon ?

Elle ne put s'empêcher de sourire.

– Bien sûr, dit-il. Ecoute, je pourrais rester au lit toute la journée avec toi...

Jake se mit sur le dos de sorte qu'elle se trouvait au-dessus de lui, sans le regarder.

– Moi, ce que j'aime le plus au monde, dit-il doucement, c'est une couette nommée Jones... C'est un article qui convient en toute saison.

– Tu es dingue.

Elle secoua la tête avant de la poser contre la poitrine de son compagnon.

– C'est bien possible...

Il marqua une courte pause avant de poursuivre, d'une voix plus sérieuse :

– Tu veux qu'on discute de ce dont je te parlais hier ?

Kelly se raidit. Ils étaient parvenus à passer la soirée autour du barbecue sans évoquer le sujet, et puis, ensuite, pendant la nuit... Eh bien, qu'il suffise de dire qu'ils avaient eu mieux à faire que de bavarder... Elle songea en soupirant que leur relation semblait fonctionner ainsi, d'absences prolongées en étreintes furtives.

– Oh, oh ! La voilà qui soupire. Ce n'est pas bon signe, ça, dit Jake.

Kelly éclata de rire et pivota pour le regarder dans les yeux. Elle baissa la tête et déposa un baiser sur le bout de son nez.

– Je t'ai déjà dit que j'étais dingue de ton nez ?

– Ah ouais ?

Il frotta son appendice nasal d'un air songeur et demanda :

– Mon gros tarin ? En général, on me dit plutôt qu'il n'a pas été taillé par Michel-Ange...

Kelly le regarda d'un air déconcerté.

– Toi, tu as vécu trop longtemps à l'étranger..., dit-elle.

– C'est possible. C'est bien pour ça que je songe à revenir m'installer au pays.

Les yeux rivés à ceux de Kelly, il attendit qu'elle réagisse.

– Au pays ? s'étonna-t-elle. Mais qu'est-ce que tu ferais ?

– Un vieux pote à moi, un ancien de la CIA, s'apprête à fonder une entreprise de sécurité. Spécialisée dans la prévention des enlèvements et la récupération de rançons, ce genre de trucs... Du top niveau, quoi. Il m'a demandé si je voulais m'associer avec lui.

– Ah bon ?

Kelly s'appuya contre le torse de Jake et demanda d'un air songeur :

– Et tu seras basé dans quelle ville ?

– La boîte aura des bureaux à Washington et à New York. Je ferai l'aller-retour entre les deux villes.

Il se frotta le menton du pouce et ajouta :

– En tout cas, je serai beaucoup plus près de toi que je ne le suis avec mon job actuel.

Kelly hocha la tête.

– Oui, beaucoup plus près, dit-elle.

Il attira son visage contre le sien et l'embrassa doucement sur les lèvres.

– C'est une bonne chose, non ? chuchota-t-il.

Avant qu'elle n'ait le temps de répondre, le téléphone portable de Kelly se mit à bourdonner sur la commode. Jake grogna et se couvrit le visage d'une main tandis qu'elle se penchait pour se saisir de l'appareil.

– Allô ? dit-elle avant d'écouter en silence pendant un moment, les sourcils froncés. Je serai là dans dix minutes. A tout de suite.

Elle referma l'appareil d'un coup sec. Jake la regarda.

– Laisse-moi deviner... Une urgence au boulot ? demanda-t-il

d'un ton ironique.

Kelly était déjà en train de coiffer ses cheveux en une queue- de- cheval tandis qu'elle se dirigeait vers la salle de bains.

– On a trouvé un nouveau corps.

– Ah ouais ?

Jake se redressa pour la regarder se pencher vers le lavabo et s'asperger le visage d'eau tiède.

– Tu avais donc raison, dit-il. Ça innocente Sommers.

Kelly secoua la tête tout en étalant du dentifrice sur sa brosse à dents.

– Pas forcément. D'après Monica, il est sorti sous caution samedi.

Elle se brossa rapidement les dents, cracha et se rinça.

– Eh ben..., dit Jake. Et là, tu vas où ?

– Ça, c'est le pire...

Elle revint dans la chambre et examina sa veste, en quête de taches. Elle la posa sur un dossier de chaise et chercha un soutien- gorge au fond de sa valise.

– Monica vient avec moi. Il va falloir traverser la frontière une nouvelle fois.

– Pour aller dans le Vermont ?

– Non, dans l'Etat de New York. J'espère que les flics du coin se montreront aussi serviables que la semaine dernière.

Elle enfila une culotte sous l'œil appréciateur de Jake, puis un pantalon de lin léger. Elle lui lança un regard affectueux.

– Tu seras là quand je rentrerai ?

– Si tu portes encore cette petite culotte en dentelle...

Il se croisa les mains derrière la tête et poursuivit avec un petit sourire :

– Je serai ici même, prêt à te l'arracher...

Elle lui jeta sa serviette de bain au visage, termina de boutonner son chemisier, prit son sac à main et sortit.

Une demi-heure plus tard, elle était penchée au-dessus du corps d'un jeune homme. Le Dr Stuart était agenouillé à son côté. Lorsque

Monica était venue la chercher, il se trouvait déjà dans la voiture de celle-ci. Kelly avait trouvé cela intéressant mais s'était gardée de tout commentaire. D'ailleurs, elle était contente que le Dr Stuart puisse examiner le corps aussitôt après sa découverte.

Le garçon avait été retrouvé face contre terre, au milieu d'un taillis séparé d'un parking par une étendue de ronces. Cette fois, ils se trouvaient dans le parc naturel de Grafton Lakes, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de l'endroit où les deux précédents cadavres avaient été découverts. Le sol était tapissé de glands secs et de mauvaises herbes assez tenaces pour survivre malgré le peu de lumière que laissaient filtrer les arbres touffus. Tout autour, les techniciens de la police scientifique procédaient méticuleusement à l'examen de la scène, plantant des jalons numérotés auprès de chaque indice.

– Encore ces pièces d'un cent, dit Monica en désignant du menton les piécettes disposées juste à côté de la main déployée du garçon.

– Il y a une différence, cependant, dit Kelly d'un ton étonné. Elles sont éparpillées, et non pas empilées comme les autres fois.

Monica haussa les épaules.

– Le type qui a trouvé le corps les a peut-être renversées sans y faire attention.

– Je vais lui demander.

Kelly désigna des marques sur le mollet du garçon mort.

– Et ces brûlures, c'est quoi ? demanda-t-elle.

– De l'acide. Phosphorique, sans doute. Mais il faudra attendre que le labo ait analysé un échantillon de tissu pour en être certain, dit le Dr Stuart en plissant le front.

– Oui, de l'acide. C'est exactement ce que j'allais dire.

C'était le coroner qui venait de parler. Il se tenait un peu à l'écart et regardait Howard, émerveillé. C'était le même homme que Kelly avait vu sur la précédente scène. Il était vêtu d'un jean miteux et d'un T-shirt aux couleurs de la liqueur Jägermeister.

– Celui-là aussi, c'est vous qui vous en chargez, hein ?

Son soulagement fut palpable lorsque Kelly hocha la tête.

– L'anniversaire de votre fille s'est bien passé ? demanda poliment Monica.

– Excellente mémoire, lieutenant..., dit-il avec une pointe

d'admiration dans la voix. Oh ! c'était pas mal du tout, on a fait venir un clown et tout, et tout... Ma femme n'aurait pas pu être plus contente...

– Vous avez daté le décès ? l'interrompit sèchement Kelly.

Le coroner se frotta le menton en regardant le corps d'un air hésitant.

– Eh bien, la phase de rigidité cadavérique est presque terminée. Avec la chaleur qu'il fait, je dirais que le décès a eu lieu de douze à trente-six heures avant la découverte du corps.

– C'est une fourchette plutôt large... Vous ne pouvez pas être plus précis ?

Il haussa les épaules d'un air penaud.

– Euh...

Le Dr Stuart s'éclaircit la voix avant de prendre la parole.

– Je crois pouvoir réduire notablement cet écart dans l'estimation. Avez-vous relevé la température corporelle ?

Le coroner hocha la tête.

– C'est la première chose que j'ai faite. Tenez, je l'ai notée là, pour vous...

Il lui tendit un bloc-notes et un formulaire tout taché.

– Tout y est, ajouta-t-il. Bon, si vous n'avez plus besoin de moi...

Kelly hocha la tête.

– Laissez-nous votre numéro de portable, s'il vous plaît, pour le cas où le Dr Stuart aurait besoin de vous contacter.

– Pas de problème.

Il hocha la tête énergiquement, griffonna un numéro sur le bloc-notes et le lui tendit.

Le Dr Stuart le regarda d'un œil dédaigneux s'éloigner d'un pas traînant dans les buissons.

– Franchement, c'est une honte ! Tous les coroners devraient obligatoirement avoir une formation médicale. Et on se demande pourquoi ce pays a l'un des plus bas taux de meurtres élucidés dans le monde industriel.

Kelly fit signe à l'agent en uniforme chargé de rédiger le procès-verbal.

– Parlez-moi un peu de ce parc, dit-elle.

Il se gratta le nez avant de répondre.

– Il est assez vaste... Pas loin de huit cents hectares. Cinq étangs, très prisés pour la pêche : il y a des truites arc-en-ciel et des truites de lac, des perches de bonne taille...

– Il y a des campeurs qui y passent la nuit ?

– Non, il n'y a que des randonneurs de jour. La plupart des gens viennent pour se baigner.

– Et je présume qu'il devait y avoir pas mal de monde hier...

L'agent hocha la tête.

– Ouais, le garde forestier nous a dit que c'était plein à craquer.

– C'est lui qui a trouvé le corps ?

L'agent secoua la tête.

– Non, c'est un amateur d'oiseaux... Il a failli avoir une crise cardiaque, le malheureux. Je l'ai fait s'asseoir à une table de pique-nique, si vous voulez lui causer.

– Merci, c'est ce que je vais faire.

Kelly se tourna vers le corps.

– Vous avez tout photographié ?

– Oui, c'est fait depuis longtemps.

– Parfait, donc. Bon, allez, on le retourne.

Kelly recula d'un pas pendant que le Dr Stuart retournait délicatement le cadavre. Il y avait deux trous béants à la place des yeux et ses parties génitales avaient été sectionnées. Le torse était encore plus amoché que le dos. Les brûlures, les hématomes et les plaies y couvraient presque toute la surface de la peau.

Monica émit un petit sifflement.

– Putain... Ils l'ont bien arrangé... Pauvre gosse !

Kelly se pencha sur le visage du mort.

– Il ressemble à Danny Smith.

– Merde ! C'est vrai ? s'écria Monica en secouant la tête. Oh ! mon Dieu, ces pauvres garçons...

Kelly fronça les sourcils. Ce meurtre signifiait qu'ils avaient perdu l'unique témoin pouvant décrire l'état d'esprit de Sommers la nuit

du meurtre de Jim.

– On devrait faire venir Jordan, pour voir s’il peut l’identifier. Docteur Stuart, vous pouvez prendre la relève ici, et vous occuper de l’enlèvement du corps ?

Howard hochait vivement la tête.

– Je crois que c’est préférable. On ne sait jamais ce que ces ânes pourraient faire comme bêtise si on les laisse faire à leur guise.

– Ah, ça fait plaisir de l’entendre parler comme un dur ! minauda Monica.

La remarque fit rougir le Dr Stuart jusqu’aux yeux.

– A plus tard, mon chou, ajouta-t-elle.

Il lui tourna le dos sans répondre.

En marchant vers la voiture, Kelly demanda timidement :

– Tout va bien, avec lui ?

Monica haussa les épaules.

– Deux pas en avant, un pas en arrière... Mais bon, je m’y attendais...

– Ah ouais ? dit Kelly d’un ton hésitant, ne sachant s’il convenait de creuser le sujet.

Monica l’arrêta d’un geste du bras.

– Ecoutez, je sais qu’il n’a pas l’air de m’adorer. Mais faites-moi confiance, d’accord ? Je suis une grande fille, je sais ce que je fais.

– Bien sûr.

Kelly piqua un fard, regrettant d’avoir ouvert la bouche. Monica avait raison, bien sûr : cela ne la regardait en rien. Elle ne voulait simplement pas que Monica ait une peine de cœur.

– Parfait, dit Monica en écartant une branche pour laisser le passage à Kelly. Mais permettez-moi de vous dire au moins une chose : Howie sait merveilleusement bien embrasser...

– Ça alors ! dit Kelly en essayant vainement de ne pas paraître dubitative.

– Croyez-moi, ma chérie, les meilleurs amants sont toujours ceux qui cachent le mieux leur jeu.

– Ah, vous devez être contente ! dit Doyle d'un ton furieux, les mains sur les hanches.

Kelly faillit s'étrangler de surprise. Elle était tombée nez à nez avec lui au détour d'un couloir, alors qu'elle se rendait dans la salle de conférence qui tenait lieu de poste de commandement au détachement conjoint.

– Lieutenant Doyle, dit-elle avec étonnement, je ne vois pas de quoi vous parlez...

– De votre détachement conjoint à la con... On était censés le dissoudre cette semaine, et voilà que vous l'avez élargi à un autre membre !

– J'ai fait quoi ?

Kelly s'arrêta devant la porte du poste de commandement, intriguée. A l'intérieur se trouvait un jeune homme qui feuilletait les dossiers de l'enquête. Une grosse touffe de cheveux roux couronnait son visage constellé de taches de rousseur, qui paraissaient presque incongrues chez un adulte. S'y ajoutaient des yeux bleu pâle et un bronzage ayant tout du coup de soleil qui trahissaient ses origines irlandaises. Lorsqu'il la vit, il repoussa précipitamment son siège qu'il renversa en se levant.

– Oh ! mince, je suis désolé !

Il remit gauchement la chaise sur ses pieds et fit un pas vers Kelly, la main tendue et un sourire aux lèvres.

– Lieutenant Colin Peters, du BIC.

– Le BIC ? s'étonna Kelly.

– Le Bureau d'investigation criminelle de l'Etat de New York... Comme un autre corps a été retrouvé chez nous, dans le comté de Rensselaer, mon chef a jugé bon de participer au détachement conjoint. Mais si tout est déjà réglé, comme me l'a dit le lieutenant Doyle...

Sa voix se perdit dans un murmure et il avait l'air mal à l'aise.

– Rien n'est réglé pour l'instant, dit Kelly d'une voix ferme. Bienvenue dans notre équipe, lieutenant Peters. Le lieutenant Lauer va arriver d'une minute à l'autre. Nous allons faire un petit point sur l'enquête tous les quatre. Lieutenant Doyle...

Elle se tourna vers Doyle qui faisait grise mine sur le pas de la porte. Elle le fixa dans les yeux posément et ajouta :

– Allez donc nous chercher du café...

Dix minutes plus tard, ils étaient tous les quatre réunis autour de la grande table.

Kelly croisa les mains devant elle et jeta un coup d'œil circulaire à la pièce.

– D'abord, dit-elle, voyons ce qu'il en est du côté de Sommers. On m'a dit qu'il était sorti sous caution samedi...

– Ça, c'est chiant, grommela Doyle.

– Pas forcément, si on considère qu'en sortant de prison il se prive d'un alibi incontestable pour le dernier meurtre, remarqua Kelly.

– Ne rêvez pas, dit Monica en secouant la tête. Je viens d'avoir son avocat au téléphone, il se porte garant pour son client. Il m'a dit qu'il l'a amené directement dans sa maison de Provincetown pour y passer le week-end, la maison de Sommers étant encore sous scellés.

– Tiens donc ! En voilà un bon avocat ! remarqua Kelly.

– Et comment ! Pour cinq cents dollars de l'heure, je n'hésiterais pas à faire dormir des clients chez moi, dit Monica.

– On peut pas faire confiance à un avocat, dit Doyle.

– Pas toujours, vous avez raison, acquiesça Kelly.

Doyle eut l'air surpris de l'entendre abonder dans son sens.

– Doyle, reprit-elle, vous devriez vous renseigner sur la réputation de cet avocat ; essayez de savoir s'il est du genre à couvrir ses clients. Mais enfin, pour l'instant, cela innocent Sommers, du moins en ce qui concerne la dernière victime. A cause du congé, ses empreintes digitales prendront quelques jours à être traitées, mais il semble qu'elles puissent être identifiées comme étant celles de Danny Smith.

– Laissez-moi deviner... Ce ne serait pas encore un petit gigolo ? demanda Doyle avec hargne.

Colin le regarda avec sévérité et Kelly serra les dents.

– Lieutenant Doyle, dit-elle, faut-il que je vous rappelle pour la centième fois de baisser d'un ton ?

Doyle baissa les yeux en secouant la tête.

– Parfait. Donc, nous en sommes à notre troisième victime en deux semaines. Etant donné que Sommers semble innocent du dernier meurtre, il faut se concentrer sur d'autres suspects. Il y a une forte chance pour que nous ayons affaire, en fait, à deux meurtriers.

– Des complices ? demanda Colin.

– Difficile à dire... Il peut s'agir de complices qui agissent ensemble ou se relaient, en effet. Mais nous avons peut-être affaire à un imitateur, comme il arrive parfois dans les affaires de tueurs en série. Et si les deux tueurs sont associés, le dernier meurtre a peut-être été commis pour fournir un alibi à Sommers.

– Vous avez des preuves concrètes de ce que vous avancez ? demanda Colin.

– Pas encore, dit Kelly.

– On a trouvé deux des garçons en même temps et au même endroit, intervint Monica. L'un avait été enterré, l'autre pas. Et notre expert estime qu'ils ont été tués par deux personnes différentes.

– Pourquoi n'y en a-t-il qu'un des deux qui ait été enterré ? demanda Colin, l'air intrigué.

Kelly haussa les épaules.

– Nous ne le savons pas encore... Il semble que les premiers restes humains, ceux qui ont été découverts dans le parc naturel de Clarksburg, aient eux aussi été enterrés puis déterrés.

– Déterrés ? Mais pourquoi quelqu'un s'amuserait-il à faire ça ? demanda Colin.

Il semblait horrifié à l'idée que quelqu'un puisse accomplir une telle besogne. Kelly se demanda soudain quelle était son expérience du terrain et s'il avait les nerfs assez solides pour ce genre d'enquête. Elle se promit de passer quelques coups de téléphone pour obtenir une copie de son dossier professionnel. Elle n'avait nullement besoin d'un coéquipier incapable de se débrouiller sur le terrain.

– Parce que c'est un taré, un malade, voilà pourquoi, ronchonna Doyle. Et ne vous laissez pas abuser par ces dames, jeune homme. Je me contrefous de ce que peut dire cet avocat de mes deux... Le coupable se nomme Sommers ! Et il est sorti d'ici samedi, en toute quiétude. Il a eu toute la journée pour se trouver un petit pédé à massacrer.

Il brandit un doigt accusateur vers les deux femmes en ajoutant :

– Croyez-moi, dès vendredi j'aurai fait annuler sa libération et il ira, vite fait, bien fait, élire domicile à Walpole.

– Mince, tu vas te mettre au boulot, alors ? Ça nous changera, dit Monica d'un ton pince-sans-rire. Il paraît que Walpole a été

rebaptisée, ça s'appelle Cedar Junction dorénavant. Pour ceux qui ne sont pas du coin, on parle de la prison de haute sécurité du Massachusetts. Une taule où on en bave...

– Ne nous écartons pas du sujet, d'accord ? dit Kelly en réprimant un soupir.

– Quelles sont les caractéristiques du mode opératoire propre à ces meurtres ? demanda Colin.

Kelly lui lança un regard reconnaissant avant de répondre :

– Franchement atroces, à en juger, du moins, par l'état dans lequel on a retrouvé les trois dernières victimes. Il est difficile d'affirmer que les premiers corps que nous avons découverts ont subi les mêmes sévices, étant donné leur état de décomposition. Mais sur les derniers corps, les traces de torture étaient évidentes. Le meurtrier s'est déchaîné sur ses victimes : brûlures de cigarettes et d'acide, perforations, incisions... Il leur arrache également les yeux après la mort et leur sectionne les parties génitales.

– Après la mort, là aussi ? demanda Colin.

Kelly haussa les épaules.

– Apparemment. Mais, comme je vous l'ai dit, on ne peut qu'émettre des suppositions en ce qui concerne les premières victimes. Celles que nous avons identifiées avaient toutes été condamnées pour racolage, et leur âge va de dix-huit à vingt-quatre ans. En outre, un petit tas de pièces d'un cent a été retrouvé lors des trois dernières découvertes de corps, ce qui indiquerait que l'un des tueurs au moins a été placé dans un établissement pénal, un foyer ou dans une famille, à un moment de sa vie...

– C'est plutôt vague et je ne vois pas en quoi ça peut nous aider, remarqua Colin. Et le suspect, comment s'appelle-t-il, Summer...

– Calvin Sommers. Nous sommes certains qu'il connaissait au moins trois des victimes. Nous savons aussi qu'il était avec l'un de ces garçons la nuit où celui-ci est mort. Il affirme ne se souvenir de rien, et il a été testé positif à la kétamine.

– Ça fait beaucoup d'éléments à charge, reconnut Colin.

– On peut le dire, grogna Doyle.

– Mais nous avons perdu le seul témoin ayant vu Sommers avec Jim Costello la nuit de sa mort, leur rappela Monica. Et pour le dernier meurtre, il a un alibi qui va être difficile à démolir.

– Pour l'instant, dit Kelly. On va voir si on ne peut pas y arriver

quand même. Doyle, puisque vous semblez particulièrement motivé, occupez-vous donc de fouiller le passé de cet avocat, on verra bien ce que ça donne... Il ne faut pas oublier que Sommers ne manquait pas de raisons pour éliminer Danny Smith. Il avait un mobile apparent et il ne faut pas le lâcher. Voilà le topo, lieutenant Peters, je vous ai fait un résumé de l'enquête au stade où elle en est. Vous devriez rester ici toute la matinée pour étudier les dossiers de l'enquête dans le détail. Si vous avez d'autres questions, faites-le-moi savoir. Monica va essayer de retrouver un témoin potentiel.

– Lequel ? demanda Doyle.

Monica et Kelly échangèrent furtivement un regard. Elles n'avaient vu aucune trace de Jordan lorsqu'elles s'étaient arrêtées au garni, sur le chemin du retour. En fait, la maison paraissait à présent définitivement abandonnée. Etant donné que Danny avait été retrouvé mort après sa propre disparition, celle de Jordan ne laissait pas d'être inquiétante. Monica avait pour tâche de se renseigner dans le milieu homosexuel local sur l'endroit où pouvait présentement traîner le garçon.

– Je préfère ne pas en parler pour l'instant, dit Kelly après un bref silence. Peters, quand vous serez opérationnel, j'aimerais que vous examiniez d'autres dossiers. Je voudrais que vous compariez des procès-verbaux d'arrestation avec des listes d'adresses et des rapports sur des personnes portées disparues. Comme on est un peu plus nombreux, j'aimerais qu'on en profite pour faire un effort pour mettre un nom sur les corps encore inconnus. En les identifiant, on trouvera peut-être de nouvelles pistes.

Doyle regarda le classeur plein de dossiers qu'elle montrait du doigt.

– Qui vous les a fournis ? demanda-t-il.

– L'inspecteur Sayles travaille là-dessus depuis une semaine. Je me suis dit qu'on devait laisser ouvertes toutes les possibilités, au cas où Sommers serait innocenté.

– Moi, je dirais plutôt que vous lui refilez une corvée, au jeunot, grogna Doyle.

– Ça ne me dérange pas, intervint Colin. Je sais m'y prendre, en fait, avec la paperasse...

– Et avec un regard neuf, vous remarquerez peut-être certains détails qui nous ont échappé jusqu'à présent, dit Kelly.

– Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Doyle d'un ton suspicieux.

– Je vais voir si l’avocat de M. Sommers veut bien me rencontrer, répondit Kelly.

– On ne sait jamais, dit Monica. Il va peut-être vous dire qu’il s’est trompé et qu’il n’était pas avec Sommers, au finish. Faites-lui du charme...

– Ça ne va pas être facile, soupira Kelly.

– Oui, c’est improbable, dit Doyle. Je ne sais pas si on vous l’a déjà dit, mais le charme n’est pas vraiment votre point fort...

– Ce n’est pas non plus le vôtre, rétorqua Kelly.

Mais elle se sentit rougir et détourna les yeux. Elle fit un tas des documents qui étaient éparpillés devant elle, tapotant les bords de la pile pour qu’elle soit bien droite avant de la remettre dans une chemise. Un petit coin de papier persistait à dépasser et elle jeta le dossier sur la table d’un geste exaspéré. Evitant le regard des autres, Kelly prit son sac, ouvrit le tiroir supérieur du bureau où elle rangeait son arme de service, la prit et la glissa dans son étui latéral avant de sortir de la pièce.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Colin dont le regard alla de Doyle à Monica.

Monica avait déjà franchi les quelques mètres qui la séparaient de Doyle pour le toiser avec colère. Il se leva d’un bond et affronta son regard. Malgré le fait que le crâne de celle-ci atteignait à peine le menton de Doyle, elle ne recula pas d’un centimètre.

– Tu vas trop loin, Doyle, tu sais ça ? gronda-t-elle.

– Allons, allons, chers collègues, je sais que je suis le petit nouveau, ici, mais vous ne trouvez pas que tout le monde devrait se calmer ? dit Colin nerveusement, sans oser se placer entre les deux antagonistes.

– Ben quoi, t’es pas contente parce que j’ai dit une méchanceté à ta petite copine ? dit Doyle. Tu t’en remettras, blondasse.

– J’en ai marre de bosser avec un tel connard, dit Monica sans le lâcher des yeux et en avançant imperceptiblement. Qu’est-ce que tu vas faire, Doyle ? A voir la gueule que tu fais, on dirait que tu vas me frapper...

– Tu dois savoir ce que ça fait, une bonne paire de baffes. Une mégère dans ton genre a dû se prendre deux ou trois roustes dans sa vie, cracha Doyle.

– Euh, chers collègues... Je crois vraiment qu’on devrait...,

hasarda Colin.

– La ferme, morveux. Je me casse.

Doyle lança un dernier regard furieux à Monica et sortit à son tour de la pièce.

Monica baissa les yeux et déglutit à plusieurs reprises avant de s'effondrer mollement sur une chaise.

Colin se tenait à l'écart en se dandinant d'un air gêné.

– Lieutenant, ça va ? demanda-t-il. Vous voulez que j'aille vous chercher un verre d'eau ou un remontant... ?

Monica partit d'un gros rire sonore. Puis elle leva les yeux vers lui en secouant la tête.

– C'est sympa, mais ça ira, merci. Je viens juste d'avoir comme un flash-back. C'est marrant, je viens de me rendre compte à quel point Doyle me rappelle quelqu'un. Et ça explique beaucoup de choses...

– Ah ouais ? Qui ça ?

Monica secoua la tête de nouveau.

– Ça n'a pas d'importance.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et ajouta :

– Holà ! Il se fait tard. Faut que je file...

Elle le gratifia joyeusement d'une grande tape dans le dos et quitta la pièce en disant :

– Bienvenue dans cette équipe, mon garçon. Etudiez bien ces dossiers. Plus tôt on en aura fini, mieux ce sera pour tout le monde.

Il était assis au volant de la BMW de sa femme. La canicule se poursuivait et l'on pouvait voir une brume de chaleur s'élever des trottoirs. Il regarda Dwight quitter la maison en claquant la porte derrière lui et se diriger vers la Tercel délabrée garée dans l'allée. Un pansement crasseux couvrait l'un de ses bras – cet abruti s'était sans doute offert un nouveau tatouage aux couleurs d'un corps d'élite qui ne voudrait jamais de lui. La maison, assortie à la voiture, était en piteux état : la peinture partait en lambeaux sur la façade et un carreau cassé à l'étage avait été remplacé par une bâche bleue. *Il ne l'a sans doute pas changé depuis la dernière grande tempête, se dit l'homme avec dédain. C'est répugnant de voir des gens vivre dans une telle crasse.* Il frissonna en imaginant à quoi pouvait ressembler l'intérieur d'un tel taudis.

Ce qu'il savait de son occupant lui suffisait pour s'en faire une idée. C'était tellement clair, à présent... Il s'étonnait de ne pas y avoir pensé avant. C'est qu'il avait d'abord attribué à son tourmenteur inconnu un certain niveau de raffinement – alors qu'il avait affaire à la vengeance puérile d'un déficient mental.

Il était garé dans une impasse et, grâce à la déclivité du terrain, pouvait jouir d'une vue parfaite sur la maison au travers de ses jumelles de précision. Il regarda la porte grillagée se rouvrir brusquement en venant buter contre le mur, tandis qu'une femme sortait en trombe de la maison. Vêtue d'une robe de chambre en lambeaux, des bigoudis plein la tête et la cigarette au bec, elle entama une conversation véhémement avec Dwight. *Sa mère*, devina l'homme. Et selon toutes les apparences, ce taré avait de qui tenir.

À ses yeux, Dwight Sullivan était un cas extrême d'erreur de la nature. Cela faisait un bon bout de temps qu'il ne l'avait pas croisé – et, à la réflexion, le ressentiment que Dwight éprouvait à son égard était parfaitement logique. Leur dernière rencontre avait donné lieu à un incident insignifiant qu'il s'était empressé d'oublier. Ce pauvre con de Dwight et sa folie des grandeurs ! Il avait toujours quelque chose à raconter sur son engagement prochain dans les commandos de marine ou les services secrets. Alors qu'en réalité, c'était un triste couillon qui arrivait à la trentaine et dont le talent le plus accompli consistait à reconnaître une chanson au bout de trois notes.

Dès qu'il avait fait le rapport, il était venu là et avait attendu. Il

avait suivi Dwight dans ses allées et venues, avait découvert qu'il était veilleur de nuit dans un entrepôt de cartons. Il s'était même perché au-dessus de cet entrepôt pour assister aux tentatives d'imitation, gauches et maladroites, de Dwight. Le souvenir de ce simulacre le fit grimacer. Ce gros balourd n'était même pas capable de torturer quelqu'un jusqu'à la mort. Il était si incompetent que sa victime avait réussi à se suicider avant.

Il avait suivi Dwight à un barbecue et, posté de l'autre côté de la rue, l'avait regardé boire jusqu'à un stade avancé d'ébriété puis retourner à l'entrepôt où il avait chargé le corps dans sa voiture. *Il n'a même pas pris la peine de l'emballer*, se souvint l'homme avec dédain, *il s'est contenté de le balancer tel quel dans le coffre de sa ruine roulante*. Par miracle, Dwight n'avait subi aucun contrôle routier de routine, ce qui aurait mis un terme immédiat à son équipée. Il ne fut pas surpris de voir Dwight balancer le cadavre dans un bois jouxtant son propre terrain : ce crétin pensait sans doute que cela suffirait à l'incriminer. Il songea avec une haineuse amertume que ses filles jouaient parfois dans ce bois. Après tout ce qu'il avait subi au cours des semaines précédentes, il avait la ferme intention de faire souffrir Dwight. Et ensuite il allait le tuer.

Lorsque Dwight était reparti, après s'être débarrassé du corps, l'homme avait placé ce qu'il en restait dans une trappe spéciale aménagée dans son 4x4, et il avait foncé vers son atelier secret. Il lui avait fallu le reste de la nuit pour nettoyer le corps de tout indice. Dans son ivresse, Dwight avait même oublié d'arracher les yeux de sa victime. Quelle déception, quelle affreuse déception que d'avoir inspiré un tel incom-pétent ! Mais au moins, cela lui avait servi d'impulsion à un moment où il commençait à se relâcher, stimulant son énergie et affinant son savoir-faire.

Un sourire vint flotter sur ses lèvres en imaginant la tête que Dwight allait faire en apprenant la nouvelle. Grâce à ses jumelles, il put voir Dwight regarder les gros titres du journal, avec une expression impatiente, comme un gosse à Noël. L'homme secoua presque imperceptiblement la tête et reposa les jumelles en disant :

– Ne t'en fais pas, Dwight, ils vont le retrouver aujourd'hui, ton petit pote. Mais pas là où tu l'as laissé...

Elle avait réussi à retrouver Tony, le barman du Club Metro, mais ce dernier n'avait pas vu Jordan depuis quelques semaines.

– A mon avis, il a dû se tailler, avait-il conclu en haussant les épaules. La saison s'est terminée tôt, cette année, à cause de...

Enfin, vous savez quoi.

Il s'était frotté les rouflaquettes d'un air songeur avant d'ajouter :

– S'il est resté dans le secteur, il s'incrute probablement chez un ami.

Il lui avait donné les noms des ex-petits amis plus âgés de Jordan. Elle s'apprêtait à repartir lorsqu'il lui avait pris la main d'un air inquiet.

– Vous savez, lui avait-il dit, ce sont de braves gosses, pour la plupart. Des paumés... mais qui ont du cœur. Ils ne méritent pas ça.

– Mon Dieu, personne ne mérite ça, acquiesça-t-elle.

A présent, elle frappait à la porte de la troisième adresse sur sa liste. L'occupant de la première maison où elle s'était rendue était absent jusqu'à l'été prochain. Le gardien qui lui avait ouvert lui avait dit que le propriétaire était reparti à New York, et qu'il n'avait pas remarqué qu'il était accompagné d'un jeune homme. L'occupant de la deuxième était en train de faire ses bagages lorsqu'elle se présenta chez lui. Il était plutôt sympa et lui avait affirmé qu'il n'avait pas vu Jordan depuis plusieurs semaines – ce qui s'expliquait sans doute par la présence du beau jeune homme qui l'aidait à charger sa voiture. Il ne restait plus que deux noms sur sa liste.

Encore une maison somptueuse, se dit-elle en laissant errer son regard sur la vaste pelouse. La demeure était pourvue d'un pignon ouvragé et de luxueux meubles de jardin en teck reposaient sous le porche – ceux de l'intérieur devaient être encore plus raffinés. Mais tant de splendeur ne lui faisait nullement regretter d'habiter dans un logis aussi modeste que le sien. Il leur avait largement suffi, et depuis si longtemps...

En fait, quand Zach serait parti pour aller à l'université, sa maison paraîtrait sans doute immense à Monica. Au fond d'elle-même, elle redoutait secrètement cette séparation qui approchait rapidement. Zach avait une vraie petite amie, à présent : une petite mignonne aux yeux clairs et aux cheveux bruns. Monica éprouvait d'ailleurs, bien malgré elle, une pointe de jalousie lorsqu'elle voyait son « petit lapin » regarder la jeune fille d'un œil enamouré. Cela faisait partie des malheurs inhérents au métier de mère, elle le savait bien. Une mère ne cesse jamais de se préoccuper avant toute chose de ses enfants, mais à partir d'un certain âge, cela cesse fatalement d'être réciproque.

Elle entendit des bruits de pas et s'écarta instinctivement de la porte. Celle-ci s'ouvrit et un homme, portant beau sa quarantaine,

pointa la tête par l'entrebâillement.

– Oh ! bonjour ! dit-il, un peu surpris lorsqu'elle lui eut montré son badge. Que puis-je pour vous ?

Elle le gratifia d'un sourire enjôleur.

– Désolée de vous déranger, monsieur, mais je cherche Jordan Davenport.

– Pourquoi ? Il a fait une bêtise ?

L'air inquiet, il fit un pas sur le perron, bloquant la porte avec le dos.

Monica secoua la tête énergiquement.

– Non, pas du tout. Il se trouve qu'il pourrait détenir des informations importantes au sujet d'un de ses amis.

Elle se pencha légèrement vers l'homme.

– Ah, d'accord, dit l'homme d'une voix hésitante, avant de crier par-dessus son épaule : Jordan ! Il y a quelqu'un qui veut te voir !

Jordan fit son apparition un instant plus tard. Monica dut résister à l'envie de le serrer très fort dans ses bras – toute la matinée, elle l'avait imaginé mort, gisant quelque part dans la forêt.

– Ouf ! Je remercie le ciel, Jordan. Franchement, je n'étais pas sûre de te revoir en vie.

– Comment ça ? s'étonna-t-il.

Il se dandinait sur la moquette.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Danny est mort, Jordan.

Elle épia ses réactions. Une ombre vint assombrir le regard du garçon, mais le reste de son visage demeura impassible – un vrai masque. Elle eut soudain pitié de ce gosse, elle songea aux épreuves qu'il avait dû traverser pour être si insensible.

– Je ne sais rien, dit-il en se renfrognant.

– On ne t'accuse pas, Jordan. Mais il faut que je te pose deux ou trois questions.

– Par exemple ?

– Par exemple, est-ce que Danny est revenu au garni après son départ, l'autre jour ?

Jordan haussa les épaules et s'appuya contre la porte.

- J’sais pas, je suis reparti juste après lui.
- Et tu n’y es pas retourné depuis ?
- Ça, non ! Je me suis fait virer, le proprio est venu me dire de déguer. Il a menacé de me balancer si on payait pas le loyer.

Monica tendit l’oreille. Drôle de coïncidence...

- Ah ouais ? C’est qui, ce propriétaire ?

Jordan évita son regard.

- J’sais pas. Un mec...

- Tu l’avais déjà vu ?

Jordan secoua la tête.

- Je ne dormais là que depuis juillet.

- Mais qui payait le loyer, alors ? demanda Monica, intriguée.

Jordan haussa les épaules.

- Un autre type. Je ne l’ai jamais rencontré. Il fait ça tous les ans, paraît-il.

- Toujours dans la même maison ?

Jordan hocha la tête.

- Ouais, ce type paye pour l’été, de juin à août, et ensuite, faut qu’on s’arrache. Je m’étais dit que je m’incrusterai quelques jours de plus, le temps de trouver quelqu’un qui m’emmène quelque part vers le sud. Mais le proprio m’a dit de me barrer, et je suis venu ici.

Il jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. Son bienfaiteur avait disparu dans les entrailles de la maison, mais sans doute épiait-il la conversation, tapi quelque part à proximité.

- Bon, récapitulons, dit lentement Monica. Tous les ans, toi et tes copains, vous venez occuper le garni. Quelqu’un d’autre a déjà payé le loyer. Vous y dormez tout l’été, et puis vous repartez vers d’autres horizons...

- C’est cela.

- L’un d’entre vous a-t-il déjà rencontré ce type si généreux ?

- Non. J’ai toujours cru que c’était un client du Club Metro.

Jordan se pencha et ajouta plus bas :

- Y en a qu’ont du pognon, je vous dis que ça...

- Je veux bien le croire, dit Monica. A quoi ressemblait le

propriétaire ?

– Plutôt beau mec, dit Jordan en connaisseur. Pas trop vieux, votre âge environ... Je lui ai proposé une passe en échange de quelques jours de plus dans le garni, mais il a refusé. Je ne le sentais pas, d'ailleurs, ce mec.

– Ce qui veut dire ? Tu crois qu'il n'est pas homo ?

Il haussa de nouveau les épaules et se cala contre la porte en s'affaissant légèrement.

– J'sais pas. Il était bien habillé, mais, bon, comme j'ai dit, je le sentais pas.

– D'accord, dit Monica. Et tu ne vois pas avec qui Danny aurait pu partir ?

La lèvre de Jordan se mit à saigner très légèrement tant il la mordillait.

– Il avait peur, il m'a dit qu'il ne partirait pas avec un inconnu. Il a même parlé de rentrer dans sa ville natale, chez ses vieux. Alors que Danny... il les aimait pas trop, ses vieux.

– Tu pourrais me faire une liste de tous les clients qu'il a levés cet été ?

– Ouais, c'est faisable. Mais ils sont déjà tous partis, ou presque...

Il marqua une pause, baissa les yeux et demanda d'une voix sourde :

– Il a beaucoup souffert ? Il a été torturé ?

– Ouais, il a beaucoup souffert.

Monica dut de nouveau résister à l'envie de le serrer dans ses bras. Il avait l'air si seul au monde, si fragile, si perdu. Et, avec sa touffe de cheveux blonds, il lui rappelait un peu Zach.

– Bon, écoute-moi, dit-elle. Tu fais confiance à ton ami, là ? demanda-t-elle en désignant d'un geste du menton l'intérieur de la maison.

Jordan hocha lentement la tête.

– Ouais, c'est un brave type.

– Et tu pars avec lui ?

– Il me l'a promis. On est censés mettre les voiles demain.

– D'accord. Donne-moi un numéro où je puisse te joindre. Et, tiens, voilà ma carte, avec mes coordonnées professionnelles...

Elle s'interrompit et lui tendit sa carte après y avoir griffonné quelques chiffres.

– Ça, c'est mon numéro de portable. Si les choses tournent mal et que tu as besoin d'un endroit où dormir, tu m'appelles, pigé ?

– Pigé.

Il examina la carte pendant un moment avant de la glisser dans sa poche.

– Merci, ajouta-t-il.

– Maintenant, va me chercher ton carnet d'adresses, on a une liste à dresser.

– D'accord.

Il fit quelques pas avant de se raviser.

– Vous avez identifié les autres corps, les premiers qui ont été retrouvés ?

Monica secoua la tête.

– Pas tous, mais on y travaille.

Jordan fixa le sol un instant et dit :

– L'un d'eux pourrait s'appeler Freddy.

– Freddy comment ?

– Freddy Robins. L'an dernier, j'ai cru qu'il s'était barré sans prévenir avant la fin de la saison, ça arrive... Mais, en général, on finit toujours par se croiser ailleurs, on a notre circuit... Mais lui, je ne l'ai jamais revu...

– Il y a d'autres garçons qui ont disparu comme ça ?

Jordan hocha la tête.

Monica ajouta d'une voix impérieuse, celle qu'elle prenait lorsqu'elle donnait un ordre à Zach :

– Alors écris-moi aussi leurs noms. Et demande à ton ami de sortir, je voudrais lui dire un mot.

Dwight arpentait sa chambre minuscule, dans un état de panique

totale. Il avait l'impression que les murs de la pièce allaient s'effondrer et sentait son monde se désagréger. De désespoir, il tentait de s'arracher l'ultime mèche de cheveux qui pendouillait sur sa nuque tandis que l'autre main battait la cadence. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de chantonner l'air de *Pierre et le Loup* qu'il aimait tant quand il était enfant. La ritournelle résonnait dans sa tête à plein volume, si fort qu'il ne comprenait pas comment sa mère ne pouvait pas l'entendre.

Horrible mégère ! Elle lui avait fait une scène infernale la veille lorsqu'il était rentré ivre mort. Elle menaçait de le faire interner de nouveau s'il n'arrêtait pas ses conneries. Elle disait qu'elle sentait que la maladie allait revenir. Mais lui, il n'irait pas, non. Il ne gâcherait pas de nouveau trois années de sa vie dans cet hôpital à la con, avec ces docteurs à la con et ces stages de poterie à la con.

– Ça n'a plus d'importance, maintenant... Plus aucune importance..., marmonna-t-il en repartant pour un tour.

Il fit trois pas, contourna le lit et revint vers la porte. Si les pontes de la CIA apprenaient ce qu'il avait fait, ils ne l'accepteraient jamais. On n'était pas censé tuer qui que ce soit avant d'être officiellement membre des services secrets. Il le savait bien, mais ça lui était sorti de l'esprit. Il déraillait. C'était la faute au Capitaine – lorsqu'il avait vu ce que ce dernier infligeait à ses captifs, Dwight s'était demandé ce qu'il ressentait. Non, ce n'était pas sa faute. Il leur expliquerait, et ils comprendraient...

Les volets tout déglingués étaient fermés. Dans la pénombre qui régnait dans la pièce, les meubles étaient à peine visibles. Le plafond, plutôt bas, était garni de dalles bon marché, à soixante centimètres au-dessus de sa tête. Un lit, dans un coin, était formé d'une masse informe de draps. Des vêtements crasseux et jetés en pagaille exhalaient une forte odeur de moisi à laquelle se mêlaient les effluves de la vaisselle sale qui jonchait le sol. La seule source de lumière venait de l'écran de l'ordinateur, qui luisait dans un coin, sur un petit bureau – l'un de ces appareils bon marché qui sont toujours en promo. Un gros titre scintillait sur l'écran : LE TUEUR EN SÉRIE FRAPPE ENCORE DANS L'ÉTAT DE NEW YORK.

Il se frotta le visage des deux mains et secoua la tête, s'efforçant de chasser la chansonnette, mais il ne réussit qu'à augmenter le volume. Il savait qu'il fallait qu'il réagisse, mais il ne savait pas comment. Il reprenait le travail dans quelques heures, mais il avait peur d'être attendu là-bas par les flics. Il avait fait de son mieux pour nettoyer l'entrepôt, mais peut-être avait-il négligé un détail. Il n'aurait jamais dû boire autant de tequila, au barbecue. Tous ces

verres lui avaient mis la tête à l'envers. Il ne comprenait toujours pas ce qui avait bien pu se passer. Certes, il était bourré, mais pas au point de ne plus se rappeler où il s'était débarrassé du corps du garçon. Le but du jeu, c'était de le mettre juste à côté de la maison de ce salaud de Capitaine, pour que les flics s'intéressent à lui. Non, il n'était jamais allé de sa vie à Grafton Lake. Il ne saurait même pas y aller à jeun. Alors, c'était quoi, ce merdier ?

Dwight s'écroula sur le lit, épuisé. Il lui vint soudain à l'esprit que c'était peut-être le Capitaine lui-même qui lui rendait la monnaie de sa pièce et qui cherchait à le manipuler. C'était improbable... Mais si le Capitaine avait tout compris... Alors, là, Dwight était dans la merde, et son plan était à l'eau. Il gratta son menton mal rasé et réfléchit. Il se leva enfin et s'aspergea à la va-vite de déodorant. Puis il renifla son uniforme. *Hum, ça schlingue un peu... mais, bon, ça ira*, se dit-il. Il l'endossa, boucla l'étui de son pistolet et fouilla dans son armoire jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait.

Dans tous les cas de figure, il était temps de passer à la deuxième phase de son plan.

21.

– Agent Jones, ça vous ennuerait de jeter un coup d’œil à ces documents ?

Kelly leva les yeux. Colin Peters lui tendait plusieurs dossiers. Il avait l’air préoccupé.

– C’est quoi ?

Il hésita un instant avant de répondre.

– Des procès-verbaux de décès. Quand j’ai parlé avec Stacey... C’est une collègue du Massachusetts qui vient d’être mutée aux archives... Bref, elle m’a signalé qu’elle était tombée là-dessus. Elle a pensé que ça m’intéresserait, vu que toutes les personnes décédées dont il est fait mention étaient des hommes jeunes, âgés de dix-huit à vingt-quatre ans. On n’a retrouvé que leurs ossements.

Kelly feuilleta les dossiers d’un œil de plus en plus soucieux.

– De quand date le premier ?

– Je ne les ai pas encore tous étudiés dans le détail, mais le plus ancien de ceux que j’ai lus remonte à une dizaine d’années. Et puis, je suis tombé sur ça...

Sur la chemise qu’il lui montrait figurait la mention « Décès accidentel ». Kelly l’ouvrit, parcourut son contenu rapidement.

– Celui-ci date de cinq ans ? demanda-t-elle au bout d’un moment, en levant les yeux vers Colin.

– Ouais.

– Quel rapport avec notre enquête ? demanda Kelly.

Colin hésita de nouveau avant de répondre :

– Je crois que c’est assez clair, à la lecture. Ecoutez, je ne veux pas semer la zizanie ici... Mais regardez donc le nom de l’officier de police en charge de l’enquête, dit-il en désignant le dossier.

Kelly parcourut la dernière page jusqu’à ce qu’elle tombe sur la bonne ligne. Elle serra les lèvres et dit :

– Bon, je vais garder ces documents. Je vais prendre le temps de les lire dans le détail. D’accord ?

– Oui, pas de problème. Il m'en reste plein d'autres à examiner, de toute façon.

– Parfait. Si vous tombez sur d'autres documents de ce genre, posez-les sur mon bureau. J'aimerais aussi que vous appeliez les deux autres lieutenants pour leur dire qu'il y a une réunion à 15 heures...

– Bien sûr.

– Ne dites pas pourquoi, d'accord ? dit-elle en levant un sourcil.

– Pas de problème. Je vais aller me chercher un café, vous en voulez un ?

– Un grand café glacé me ferait le plus grand bien.

– C'est comme si c'était fait.

– Lieutenant Peters, vous avez fait du bon boulot. Je suis heureuse que vous fassiez partie de notre équipe.

Colin devint rouge comme une pivoine.

– Moi de même, bredouilla-t-il avant de sortir de la pièce.

Après son départ, Kelly répandit le contenu de la première chemise du tas sur son bureau et en prit connaissance plus attentivement, prenant des notes au fur et à mesure de sa lecture. Plus elle avançait dans celle-ci, plus elle sentait la colère monter en elle. Il était tout simplement scandaleux que de telles informations lui aient été cachées. Elle sentait depuis le début qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans cette enquête et qu'on lui avait dissimulé des données d'une importance majeure. Surtout, si elle en avait eu connaissance plus tôt, les plus récentes victimes auraient sans doute pu être épargnées.

Kelly inspira profondément et expira longuement, les yeux mi-clos. Il fallait qu'elle conserve son calme et qu'elle réfléchisse soigneusement à sa prochaine initiative. Il aurait fallu aviser McLarty. Or, il y avait des intérêts politiques en jeu, et Kelly devait admettre que la politique n'était pas vraiment son fort. Mais si elle avait eu le choix, si elle avait pu réagir à sa guise, elle savait très bien ce qu'elle aurait fait.

– C'est quoi, encore, ces conneries ? grommela Doyle.

Monica le regardait d'un air perplexe.

– Pourquoi tu te plains, Doyle ? T'avais mieux à faire ? Tu devais

participer à un congrès de gros bouseux ?

Doyle l'ignore souverainement et demanda :

– Et toi, mon garçon ? Elle ne t'a rien dit ?

Colin se contenta de hausser les épaules mais on le sentait dans ses petits souliers face au regard furieux de Doyle.

– Je... Je crois qu'on devrait attendre l'agent Jones, balbutia-t-il. Elle va arriver d'un instant à l'autre.

– C'est ça... Bon, il est 15 heures zéro cinq. Dans une minute, exactement une minute, je me casse et je vais vaquer à mes occupations.

– Tu fais partie de ce détachement conjoint, Doyle. Et tu n'as rien d'autre à faire, que je sache... Alors, reste assis et détends-toi un peu, dit Monica, visiblement agacée. Tu ne vas quand même pas essayer de nous faire croire que tu as des dizaines de trucs à faire. Non mais je rêve... Nom de Dieu, on a trouvé plus de macchabées dans le coin en une semaine que pendant toute l'année ! Si tu n'étais pas si feignant, tu chercherais à savoir pourquoi. Dans mon coin du Vermont, pour un seul meurtre non résolu, mon chef me fout une de ces pressions... Je comprends pas pourquoi ton capitaine a l'air de s'en taper, alors que chez vous, c'est cinq corps qu'on a retrouvés.

– S'il a l'air de s'en taper, c'est qu'il sait, lui, qui est le coupable, rétorqua Doyle. Il ne me reste qu'à prouver que Sommers est aussi l'assassin de la dernière victime, qu'il l'a tuée justement pour ne pas aller en prison, grâce à l'alibi que lui fournit son petit pote l'avocat qu'il paye si bien. C'est ce boulot qu'on m'empêche de faire en me faisant perdre mon temps ici.

Il repoussa sa chaise et fit mine de se lever.

La porte s'ouvrit et Kelly fit son entrée, un lourd carton plein de dossiers sur les bras. Elle déposa son fardeau sur la table en disant :

– Bon après-midi, tout le monde... Excusez-moi de vous avoir prévenus à la dernière minute, mais un fait nouveau s'est produit...

– C'est quoi, tout ça ? demanda Doyle en fixant d'un œil inquiet le carton.

– Des dossiers concernant des décès suspects, dit Kelly en prenant une chemise en haut de la pile.

Elle la posa vivement sur la table, de sorte qu'elle atterrisse devant Doyle.

– Celui-ci date de mai 2003, juste après le dégel. Vous vous en

souvenez ?

Doyle se pencha avec réticence sur la chemise et l'ouvrit. Il en parcourut le contenu d'un œil distrait avant de hausser les épaules avec une nonchalance exagérée.

– Ouais, je m'en souviens. Il s'agissait d'un randonneur égaré, et le dossier a été classé en mort accidentelle. Et alors ?

– Un randonneur égaré, hein ? Et celui-ci ?

Kelly jeta une autre chemise sur la table en ajoutant :

– Et celui-là ?

Elle se mit à les jeter l'une après l'autre.

Doyle lâcha le premier dossier et leva les mains.

– Eh, merde... C'est quoi votre problème ? demanda-t-il d'un ton rageur.

– Qu'est-ce qui se passe, Kelly ? demanda Monica, de plus en plus intriguée.

– Ce qui se passe, c'est que nous avons ouvert cette enquête avec cinq ans de retard, n'est-ce pas, lieutenant Doyle ?

– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, marmonna-t-il en se levant soudain. Et puis, j'en ai marre de vos conneries, moi.

– Rasseyez-vous ! dit Kelly d'un ton comminatoire.

Mais comme Doyle ne s'en dirigeait pas moins vers la porte, elle haussa le ton :

– Asseyez-vous, lieutenant Doyle, ou j'appelle immédiatement la police des polices !

Il s'immobilisa, la main déjà sur la poignée de la porte.

– Vous n'avez aucune preuve contre moi, dit-il sans se retourner mais avec une pointe d'incertitude dans la voix.

– Ah bon ? Eh bien, moi, je crois que les médias locaux seraient très intéressés par le fait qu'il y a cinq ans les restes d'un jeune homme âgé de vingt-deux ans ont été découverts dans la forêt domaniale de Pittsfield, sans qu'ils en soient informés à l'époque. Les journalistes voudront sans doute également en savoir davantage sur les ossements qui ont été trouvés un an plus tard à proximité d'un autre sentier du même parc naturel...

– Il y a eu d'autres corps ? Ceux qu'on a retrouvés cet été n'étaient pas les premiers ? demanda Monica qui commençait à

comprendre.

– Loin de là. J'ai trouvé deux autres dossiers similaires, concernant des corps découverts dans deux autres parcs naturels, situés dans un rayon de vingt kilomètres. Chaque fois, le corps était désigné comme étant celui d'un randonneur perdu dans la forêt, mort de faim et d'épuisement. Et le décès était classé comme accidentel... Et, chaque fois, l'officier de police en charge de l'enquête était un certain lieutenant Doyle. C'est quand même ahurissant, lieutenant, que vous ayez passé tout ça sous silence, non ?

Doyle était adossé à la porte, à présent. Il se croisa les bras et répliqua :

– Je ne vois pas le rapport. Ce sont de vieux dossiers qui n'ont rien à voir avec notre enquête.

– Ah, vous trouvez ? Moi, je pense qu'une telle coïncidence aurait dû vous frapper. Ça tombait bien, évidemment, que le coroner confirme chaque fois votre opinion sur ces décès, même si je n'ai trouvé nulle part de rapport d'examen des os qui aurait pu déterminer si les victimes avaient subi des violences.

– On a décidé de ne pas faire perdre de temps aux gars du labo. Il y a beaucoup de jeunes qui viennent par ici. Ils s'égarer dans les bois, ils peuvent faire une mauvaise chute ou tomber sur un ours mal luné...

Sa voix se perdit dans un murmure.

– Et, comme par hasard, dit Kelly, j'ai ici plusieurs rapports de disparition qui concernent tous des hommes jeunes portés disparus au cours des dix dernières années. Vous n'avez jamais songé à prélever des échantillons d'ADN sur ces ossements, pour vérifier qu'il ne s'agissait pas de ceux des disparus ?

– Les analyses d'ADN, ça coûte cher, ma petite dame. Je n'allais quand même pas gaspiller l'argent du contribuable pour...

Il s'arrêta net.

– Pour qui ? dit Kelly, plus bas. Pour une bande de prostitués homosexuels ?

Il détourna son regard, le menton tendu d'un air de défi. Kelly l'examina de profil. Au bout d'un moment, Monica prit la parole, d'une voix grave pour une fois :

– T'as enterré ces dossiers, Doyle ? T'as laissé ce monstre tuer ces petits jeunes impunément ?

Il ne répondit pas. Kelly l'observa avant de dire :

– Votre comportement à l'égard de ces dossiers indique, au minimum, une incroyable incompetence. Franchement, je préfère qu'il en soit ainsi plutôt que de me pencher sur l'autre explication. Mais c'est uniquement parce qu'une enquête interne pour corruption vous visant mettrait l'enquête en suspens. Tous nos dossiers seraient transmis à la police des polices, la presse nous harcèlerait encore plus... Bref, ce serait le bordel.

– Alors, qu'est-ce que vous comptez faire ? demanda Doyle après un instant de silence pesant.

Toute pugnacité semblait l'avoir abandonné.

– Dis donc, t'as peur de te faire sucrer ta retraite ? dit Monica d'un ton glacial.

Il ne répondit pas.

– Lieutenant Doyle, je crois que vous devriez sortir de cette pièce, afin que nous puissions prendre une décision tous les trois.

Il ouvrit la bouche et voulut dire quelque chose mais se ravisa. Il ouvrit la porte en grand et quitta la pièce.

Il y eut un long silence. Colin fixait la table d'un air gêné en tripotant un éclat de Formica du bout du pouce. Le visage de Monica était écarlate, son regard était furieux.

– Vous n'allez quand même pas le laisser continuer à travailler sur cette enquête ? demanda-t-elle, à cran.

Kelly tira une chaise de dessous la table et s'y assit. Elle aurait adoré virer Doyle de l'équipe et l'envoyer se faire cuisiner par la police des polices. Mais McLarty avait insisté pour que l'enquête avance.

– Même si je suis certaine qu'on serait perdus sans l'aide précieuse qu'il nous a apportée jusqu'à présent, dit Kelly avec une amère ironie, j'estime que nous pourrions nous passer des services de ce charmant lieutenant. Mais notre situation est compliquée. Notre détachement est basé ici, sur ses terres, et l'idée d'avoir à recruter un de ses collègues pour le remplacer ne m'emballa pas beaucoup... Nous ne savons pas combien d'autres officiers étaient au courant de ses escamotages. Je propose donc de le garder dans l'équipe, du moins officiellement... Etant bien entendu qu'il s'engage à ne plus nous mettre de bâtons dans les roues...

– Vous croyez vraiment qu'il s'y tiendra ? dit Monica d'un ton sceptique. Nom de Dieu, il nous savonne la planche depuis le début,

si ça se trouve ! C'est pour ça qu'il a mis tant de temps à nous faire parvenir ces putains de résultats d'analyse...

– A partir de maintenant, tous les indices qu'on trouvera seront envoyés au labo du FBI ou au Dr Stuart. Par ailleurs, j'ai déjà appelé les gens du laboratoire de l'Etat de New York. Comme les trois dernières victimes ont été retrouvées dans cet Etat, ils sont d'accord pour mettre leurs équipements à notre disposition.

– On devrait pas tout baser là-bas ? demanda Monica.

– Je ne préfère pas, dit Kelly. Je continue à penser que notre meurtrier est un type du coin. Si la situation devait changer à cet égard ou si nous éprouvions plus tard le besoin d'être basés ailleurs, le lieutenant Peters m'a assuré que son capitaine ne verrait aucun inconvénient à nous accueillir dans un local de la police de l'Etat de New York. Bon, on est bien d'accord ?

Kelly les regarda tour à tour. Monica finit par dire :

– Je ne vais pas faire semblant d'être enchantée. Je trouve que Doyle mériterait de s'en prendre plein la gueule, après un coup comme ça. Mais, bon, vous avez raison : si une enquête est ouverte sur ses conneries, ça va tout bloquer... Et ce salaud qui torture et tue des gamins va s'en tirer. Là, on a une piste qui est encore chaude, il faut rester dessus.

Colin leva les yeux.

– Je suis arrivé en cours de route dans cette enquête, dit-il. Donc, faites comme vous l'entendez. Je me plie à votre décision, quelle qu'elle soit.

– Parfait. En ce moment même, sur mes instructions, les restes des victimes de ces prétendues « morts accidentelles » sont en train d'être exhumés. Ils seront aussitôt transmis au Dr Stuart pour qu'il les examine. Avec un peu de chance, on pourra identifier au moins un corps comme étant l'un des garçons disparus.

Elle désigna le carton rempli de dossiers.

– Colin, vous faites un très bon boulot, continuez de passer tout ça au crible. Je voudrais que vous compulsiez aussi les rapports d'incidents survenus autour du Club Metro, à Northampton, même lorsqu'il n'y a pas eu d'arrestation. Il y a là-bas un flic compétent, Bennett, qui pourra vous servir de relais.

– Qu'est-ce que je cherche ? Des poursuites pour racolage ?

– Racolage, usage de stupéfiants, infractions au Code de la route, ratissez au plus large. Notre assassin, quel qu'il soit, doit repérer ses

victimes et les filer avant de les enlever... Il a donc dû traîner aux alentours du club. Commencez par les six derniers mois, tâchez de voir si les mêmes noms reviennent souvent... Monica, vous avez retrouvé les anciens petits amis de Danny ?

– J'en ai retrouvé deux, et je cherche encore à joindre les trois autres. Ils affirment tous les deux qu'ils n'étaient pas en ville la nuit de sa disparition. Je vais vérifier leurs alibis.

– Parfait. Continuez à vous occuper de cette piste.

Monica hésita avant de dire :

– J'aimerais vérifier autre chose, aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Jordan m'a dit qu'un type, se disant le propriétaire du garni, était venu le virer. Il semble que quelqu'un lui loue l'endroit tous les étés, quelqu'un qui paye pour que les garçons puissent dormir là quand ils viennent dans la région. J'aimerais bien savoir qui est ce type...

Kelly dressa l'oreille.

– C'est intéressant, ça. Essayez d'en savoir plus là-dessus... Mais il faudrait tenter de retrouver la trace des petits amis de Danny, aujourd'hui ou demain, au plus tard. On dirait que la ville se vide, en ce moment. Je veux savoir si ces gens-là ont des alibis.

– Aucun problème. J'ai déjà appelé le cadastre, ils sont en train de rassembler des informations sur le propriétaire du garni.

– Très bien. Entre-temps, j'ai reçu un appel de l'avocat de Sommers. Il a convaincu son client de se livrer à une sorte de thérapie régressive sous hypnose, et ils tiennent à ce que j'y assiste.

– Thérapie régressive sous hypnose ? dit Monica avec stupéfaction. C'est censé prouver quoi, ce machin ?

– Rien, et ça n'a aucune valeur légale devant un tribunal. Mais je vais y aller quand même, au cas où sa langue fourche et qu'il en sorte quelque chose d'instructif. Peut-être va-t-il plaider coupable de nouveau...

– C'est peu probable, grommela Monica.

– En effet, mais, bon, on ne sait jamais...

Si les décès « accidentels » ainsi classés par Doyle s'avéraient être des homicides, cela ajoutait quatre autres corps à la liste des victimes, qui comprenait déjà les six squelettes retrouvés dans l'ossuaire et le Vermont, et les trois cadavres tout frais découverts au cours des derniers jours – et ils avaient affaire à au moins un

tueur en série... *Au point où j'en suis, je me ferais même tirer les cartes pour avoir une piste solide*, songea Kelly, avec une pointe de frustration.

– Quand est-ce que vous allez annoncer à Doyle qu'il a échappé au coupeuret ? demanda Monica en montrant la porte du regard.

– Laissons-le mariner un peu, dit Kelly. Je lui réserve une mission spéciale, ensuite.

Pour éviter la horde des journalistes campés sur le trottoir face au centre de police, Kelly sortit par une porte latérale. Dès l'apparition de cadavres encore frais dans cette affaire, les camionnettes des télévisions s'étaient multipliées, les grands médias nationaux venant s'ajouter aux chaînes locales. Elle n'aimait guère avoir affaire aux médias et avait laissé au supérieur de Doyle le soin d'assurer un point presse quotidien. Celui-ci avait accepté avec enthousiasme. Ce capitaine avait l'air d'aimer répondre aux questions, en se dandinant sur le perron du centre tandis qu'il débitait son baratin sur les « progrès » de l'enquête que menait « son » détachement conjoint.

Les mains de Kelly se crispèrent involontairement à la pensée de Doyle dissimulant des informations et enterrant des dossiers. Elle aurait menti en se disant surprise. En ces temps difficiles, le budget de plus d'un service de police était conditionné par son taux de résolution des affaires de meurtres. Aucun officiel ne tiquait lorsque des meurtres étaient classés comme accidents, surtout quand il n'y avait pas de famille endeuillée pour réclamer justice. C'était bien ce qui incitait nombre de tueurs en série à cibler des prostituées ou des immigrés sans papiers. En outre, s'agissant comme ici de prostitués masculins, cela donnait une tout autre dimension à l'affaire, surtout dans une région où les vues les plus conservatrices prévalaient à l'égard de l'homosexualité.

Elle se demanda jusqu'à quel point le capitaine lui-même était mouillé. C'était le grand inconvénient de ces missions auprès d'un détachement conjoint : on se retrouvait dans un service de police – avec ses codes et ses habitudes – auquel il fallait s'adapter, sans jamais vraiment savoir comment s'y prendre. Au bout du compte, on ne savait jamais vraiment à qui se fier.

Elle sentit une présence derrière ses épaules tandis qu'elle se courbait pour déverrouiller la portière de sa voiture et pivota brusquement, la main sur son arme. La journaliste blonde, Jan, recula vivement, les deux mains tendues devant elle en un geste de

défense.

– Du calme, agent Jones, dit-elle avec un rire nerveux. Je vous jure que je suis innocente !

– Je n’ai aucune déclaration à faire, dit Kelly en ouvrant la portière.

Elle se glissa à l’intérieur du véhicule et tendit la main pour refermer derrière elle, mais la blonde retint la portière. Elle était d’une force surprenante. Kelly la regarda d’un air surpris.

– Il paraît qu’on a retrouvé un autre corps aujourd’hui, juste de l’autre côté de la frontière avec l’Etat de New York, dit-elle à toute vitesse.

– Je vous ai déjà dit que...

Kelly lui adressa un fin sourire en lui faisant signe de s’éloigner de la portière. Jan ne se découragea pas. Son regard était avide, comme celui de tant de ces journalistes de province. Elle rêvait sans doute d’être engagée par un grand réseau, de quitter ce bled paumé et de travailler dans une grande métropole, d’être en haut de l’affiche. Et une affaire de tueur en série pouvait justement la propulser à un poste plus prestigieux et relancer sa carrière.

– Il paraît que votre principal suspect, M. Sommers, a proposé de se soumettre au détecteur de mensonge. Pourquoi le procureur ne le lui a-t-il pas permis ?

Kelly resta silencieuse un instant. Se porter volontaire pour un test au détecteur de mensonge était une tactique de défense couramment employée par les avocats, qui n’ignoraient pas que, dans quatre-vingt-quinze pour cent des cas, le test était invalidé car les résultats, trop équivoques, étaient dénués de signification. Cela leur permettait d’affirmer, par la suite, que leur client s’était vu refuser une occasion de prouver son innocence. Mais le simple fait que quelqu’un ait pu transmettre ce détail de procédure à la presse était inquiétant en soi. Doyle s’était-il confié à cette journaliste ? Ou bien était-ce l’avocat de Sommers qui cherchait à manipuler les médias ? Mieux connaître cet avocat, telle était justement l’une des raisons qui l’avaient décidée à assister à cette grotesque séance de thérapie par l’hypnose.

– Le détecteur de mensonge n’a aucune valeur juridique, répondit-elle enfin en claquant la portière brusquement.

Jan se pencha par la vitre de la voiture et dit, un ton plus bas.

– Entre nous, vous ne croyez pas à la culpabilité de Sommers,

hein ? De vous à moi...

Kelly se courba d'un air de conspirateur et imita le ton de Jan.

– De vous à moi ?

Jan hochait vivement la tête.

– Bien sûr !

– De vous à moi, je n'ai aucun commentaire à faire. Mais, si j'étais vous, j'arrêteraient d'écouter ce que vous raconte le lieutenant Doyle. Parce que, si j'ai l'impression que quelqu'un de mon équipe s'amuse à balancer des infos à la presse, je ferai en sorte que vous, et vous seule, soyez rayée de la liste des journalistes accrédités. Vous aurez du mal à expliquer à vos supérieurs pourquoi vous faites vos reportages en direct du McDo local, vous ne croyez pas ?

Jan recula, le visage soudain fermé. Kelly fit une marche arrière. En s'éloignant, elle vit dans son rétroviseur la journaliste rester sur place, les poings serrés. Elle éprouva alors pour elle comme une bouffée d'empathie. Ce n'était pas facile d'être une femme dans son métier, pas plus que dans celui de Kelly. Elle avait reconnu en Jan cette énergie et cet appétit pour l'avancement – qui lui rappelaient ce qu'elle avait elle-même été. En tournant au coin de la rue, elle se demanda vaguement quand elle avait perdu cette ambition. Ces derniers temps, tout ce à quoi elle aspirait, c'était de mener ses enquêtes à bien. Elle n'était plus motivée par l'émotion, par ce profond désir de voir des familles endeuillées tourner la page, par ce sens de la mission qui lui avait jadis servi de moteur.

S'était-elle déshumanisée, à l'instar de tant de ses collègues qu'elle avait vus se blinder dans l'insensibilité ? Ou bien était-ce inhérent à son métier, au bout d'un certain temps ? Et s'il était vrai qu'elle n'était plus motivée, pourquoi continuait-elle à exercer ce métier ? Elle aurait pu en changer, passer moins de temps à courir les routes, fonder une famille peut-être... Elle pourrait même arriver à partir en vacances sans être retenue par tel ou tel meurtre.

Elle s'arrêta au feu. Il passa du rouge au vert puis repassa au rouge tandis qu'elle se regardait dans le rétroviseur. Il y avait des moments, depuis quelque temps, où elle ne savait plus qui elle était – et c'était ce qui l'effrayait plus que tout au monde.

L'homme la regarda marcher en se dandinant sans grâce vers un parterre de fleurs envahi par les mauvaises herbes, pointer soigneusement un tuyau d'arrosage d'une main en tirant sur la cigarette qu'elle tenait de l'autre. Les fleurs frémirent et s'affaissèrent sous le jet d'eau dru. Après les avoir ainsi douchées pendant une minute, elle hocha la tête d'un air satisfait et jeta le tuyau dans l'herbe, créant un petit ruisseau boueux qui se mit à couler vers l'allée.

La jardinière idéale, se dit-il avec ironie en épiant la femme au travers de ses jumelles.

Il était 3 heures et demie de l'après-midi, ce mardi-là, et aucune voiture n'était passée dans la rue depuis plus d'une heure. La maison, située en retrait, était cachée aux regards par la pelouse en friche et les arbustes mal taillés qui la séparaient de la route. Une heure plus tôt, la voisine de droite avait entassé ses braillards de gosses dans son monospace avec des parasols et assez de vivres pour tenir un mois – sans doute en direction du lac. La mère célibataire qui logeait dans la bicoque déglinguée à gauche se trouvait au restaurant où elle travaillait de jour – et elle ne reviendrait qu'après 18 heures. Le voisin d'en face était un artisan du bâtiment qui rentrait généralement un peu plus tard dans la soirée. L'homme avait sonné à toutes ces portes une demi-heure auparavant et personne n'était venu lui ouvrir. Il en avait déduit que s'il y avait quelqu'un dans ces maisons, ils étaient trop soûls ou trop indifférents au monde extérieur pour s'inquiéter de bruits inhabituels.

Jusque-là, il lui semblait qu'il avait réussi à ne pas se faire remarquer. Il avait pris soin de changer de voiture. La veille, il était venu au volant de celle de sa femme. La BMW était plus voyante que le 4x4, surtout dans un quartier populaire comme celui-là – mais s'il était venu stationner trois jours de suite au même endroit avec le même véhicule, il aurait pu attirer l'attention d'un voisin.

Il aurait préféré faire ça de nuit, et sans avoir à se garer dans l'allée de la vieille, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il fallait prendre le risque. Il avait badigeonné de boue ses plaques d'immatriculation, ne laissant de visible qu'un seul chiffre, et il avait repeint sa voiture avec une peinture lavable. De près, ça se

voyait, bien sûr, mais à six ou sept mètres, on aurait dit que la carrosserie était noire. Il but une gorgée d'eau fraîche en la regardant rentrer dans la maison en titubant un peu. Il regarda sa main gauche en reposant la bouteille : elle ne tremblait pas du tout, signe qu'il était prêt à passer à l'action.

Il enfila ses gants de chantier, démarra et sortit de l'impasse. Il roula lentement avant de tourner dans l'allée de la vieille et de s'y garer. Il marcha sans se presser jusqu'au perron de la porte d'entrée, celle dont Dwight et sa génitrice ne se servaient que rarement. Il tenait à la main une boîte à outils métallique. Il jeta un coup d'œil alentour et constata que, de là, il n'était pas visible des maisons voisines, comme prévu.

Il frappa trois fois, avec assurance. Tandis qu'elle entrouvrait la porte avec méfiance, il la gratifia de son plus large sourire.

– Bonjour, m'dame.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle le lorgna du coin de l'œil en recrachant la fumée de sa cigarette. Elle avait l'air dure et rugueuse, son épiderme était plissé et buriné comme celui d'un éléphant. Le peu de cheveux qui lui restaient lui balayaient la nuque en mèches filasses et jaunâtres. Un rouge à lèvres tapageur luisait autour de sa bouche. Sa silhouette racornie était enveloppée dans un antique peignoir à motifs cachemire, comme dans un linceul.

A vrai dire, il avait quelques scrupules à l'égard de cette femme qui ne lui avait jamais fait aucun tort. Mais, bon, ce n'était pas sa faute, mais celle de Dwight, si elle se retrouvait embringuée dans cette histoire.

– Je m'appelle Russ, je suis un ami de votre fils. Il m'a dit que vous aviez des problèmes de tuyauterie et il m'a demandé de venir jeter un coup d'œil. Comme je passais dans le quartier, je me suis dit que je pouvais en profiter pour voir ce qu'il en est.

– Vous êtes plombier ?

Elle examina la combinaison grise qu'il avait revêtue, avec le nom « Russ » brodé sur la poitrine en lettres rouges dans un ovale blanc.

– Oui, m'dame.

Elle le dévisagea d'un œil sceptique.

– Dwight n'a pas d'ami.

Il s'esclaffa comme si elle venait de lui en raconter une bien

bonne.

– Vous plaisantez ou quoi ? Ça fait des années que je le connais, Dwight. Je le vois presque tous les soirs au Ace's Place. Avec tous les coups qu'il m'a payés à boire, je lui dois bien ce petit service.

Il tendit la main vers la poignée, mais la vieille bloqua fermement la porte.

– Non, vous me racontez des blagues, dit-elle d'un ton résolu. Je connais mon Dwight, il est trop radin pour payer à boire à qui que ce soit, même à moi... Alors à vous... Non, non... Fichez-moi le camp, sortez de ma propriété.

Elle agita la main et lui fit signe de filer, comme si elle chassait un moucheron – et il cessa de sourire. Il tira brusquement sur la porte pour l'ouvrir et elle leva les deux mains sous l'effet de la peur, en reculant.

– J'aurais vraiment préféré qu'on n'en arrive pas là, m'dame.

Elle se mit à hurler et il traversa la pièce d'un bond, lui attrapa la tête d'une main tandis que de l'autre il lui enfonçait un chiffon dans la bouche. Avec une précision bien rodée, il décolla un bout de bande adhésive large de sa jambe et en couvrit le nez et la bouche de la vieille. Elle suffoqua un peu, les yeux grands ouverts, en tentant désespérément de respirer. Elle voulut lui lacérer le bras de ses ongles mais ses doigts glissèrent sur l'étoffe. Il lui prit les mains, lui tordit les deux poignets en même temps tandis qu'elle se débattait vainement.

Il la regarda faire un instant avant de dire calmement :

– Si tu arrêtes de te débattre, j'enlève le Scotch de ton nez, et tu pourras respirer. Mais il faut arrêter de résister.

Elle hocha la tête énergiquement. Ses yeux étaient exorbités, sa peau blêmissait à vue d'œil.

– Très bien. Il faut m'obéir, ma fille, la réprimanda-t-il.

Il tira un peu sur l'adhésif au niveau du nez pour dégager les narines. Elle inspira avidement en émettant un petit sifflement des fosses nasales.

Elle se calma en retrouvant son souffle. Ses yeux étaient fixés sur l'homme. Il lui fallait reconnaître que cette vieille bique s'était mieux défendue qu'il ne l'avait imaginé. Le plus important, à présent, c'était de la calmer.

– Bon, Nancy, voilà ce qui va se passer : je vais t'attacher les

main dans le dos et je vais te lier les chevilles. Ensuite on va aller faire un petit tour, toi et moi. Si tu fais tout ce que je te dis de faire, je ne te ferai aucun mal. Compris ?

Une larme coula sur le visage de la vieille, puis elle hocha vaguement la tête.

– Très bien. Allons-y.

Cinq minutes plus tard, il l'avait emballée dans son immense sac de marin et déposée sur le siège arrière de sa King Cab. Il avait pris le temps de faire un peu de rangement dans la cuisine, effaçant toutes les traces de son passage. *Enfin, presque toutes*, se dit-il en esquissant un sourire.

Il entendait son colis racler la banquette arrière. Il secoua la tête en pensant à la naïveté de la vieille. Que s'imaginait-elle ? Qu'il l'enlevait pour obtenir une rançon ? Un seul coup d'œil à son taudis suffisait pour comprendre qu'elle n'avait pas un sou. *Les gens sont trop confiants*, se dit-il, *quand on y pense. Tout ce qui leur arrive est bien leur faute.*

23.

Kelly leva les yeux en entendant frapper à sa porte. Jake était là, un grand sourire aux lèvres et un sac en papier blanc à la main.

– Excusez-moi, madame, je cherche ma petite copine. C'est une jolie rouquine, pas plus haute que ça...

Il tendit la main juste au-dessous de ses épaules en la regardant d'un air niais.

– Votre petite copine ? demanda-t-elle en jouant le jeu.

– Si vous ne savez pas où elle est, il vaut mieux que je donne ça à une autre affamée.

Il jeta un coup d'œil dans le sac d'un air interrogatif.

– Ce serait dommage, pourtant. Y en a un avec du brie, et je sais qu'elle adore ça.

– Du brie ? Miam-miam...

Kelly se leva d'un bond et traversa la pièce en tendant la main vers le sac. Il l'escamota et la retint d'une main ferme.

– Pas si vite, ma p'tite dame. Faut passer au péage d'abord... Pour vous, ce sera un bisou.

Elle se blottit contre lui et lui grignota les lèvres avant de s'abandonner, explorant d'une langue gourmande la bouche de Jake. Elle se reprit subitement, regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne les regardait. Il surprit son regard et sourit.

– Ne t'inquiète pas, on dirait que tous les gens qui travaillent ici sont rentrés chez eux.

– Ah bon ? Mais quelle heure est-il ?

Elle tourna le poignet et plissa les yeux dans la pénombre pour déchiffrer l'heure qu'indiquait sa montre.

– Eh oui, bientôt 20 heures, dit-il en la voyant écarquiller les yeux. Tant pis pour la table qu'on avait réservée pour 19 heures.

Elle leva la main, catastrophe.

– Mon Dieu, Jake, je suis vraiment désolée...

Il balaya ces excuses du revers de la main.

– Tu n’as pas à t’excuser. Tu travailles sur une enquête. C’est moi qui suis venu te distraire en plein boulot. Je me suis dit qu’en t’apportant ça, on pourrait au moins dîner ensemble.

– Merci.

Elle prit le sac avec gratitude et en répandit le contenu sur la table centrale. En croquant la première bouchée, elle ferma les yeux à demi. Le hamburger était délicieux, et elle avait une faim de loup. Elle se rendit compte qu’elle n’avait rien avalé depuis le petit déjeuner.

– On avait une petite faim, à ce que je vois..., dit-il en la regardant s’empiffrer d’un œil épaté.

– Je suis affamée. Alors, qu’est-ce que tu as fait de ta journée?

– Une belle randonnée, sur la piste des Appalaches en allant vers le Vermont. J’en ai profité pour passer voir ton ossuaire.

– Ah ouais ? Je croyais qu’il était toujours interdit au public..., dit-elle en se renfrognant.

– Il faut un peu plus que du ruban de délimitation pour m’empêcher de passer, dit-il.

Il vit le regard de Kelly s’assombrir et ajouta en levant la main :

– Simple curiosité. Même si je me suis dit que si j’avais un squelette à balancer dans ces bois, on se verrait plus souvent, toi et moi.

Elle écarquilla les yeux.

– Merci bien. J’ai déjà suffisamment de cadavres comme ça sur les bras.

– Du nouveau ? demanda-t-il.

– Pas vraiment. On a pu identifier l’un des corps qu’on vient d’exhumer. Il s’agit d’un jeune homme porté disparu il y a dix ans. Mais on n’a pas de nouvelles pistes en vue. A part ça, j’ai passé mon après-midi à assister à une séance d’hypnose.

– Ah ouais ? gloussa Jake. Ho ! Ne monopolise pas les frites, passe-m’en un peu, tu veux ? C’était bien, cette séance ?

– Intéressant. Très différent de ce à quoi je m’attendais, en tout cas.

Kelly mastiqua d’un air songeur. Elle s’était attendue à une

lumière tamisée, à un divan de psychanalyste. Mais le thérapeute en question s'était contenté de faire asseoir Sommers dans un fauteuil en cuir en lui demandant de fermer les yeux.

– T'y as cru ? demanda Jake, un peu surpris.

– Je ne sais pas. Sommers prétend que Jim a accepté de le suivre à condition qu'il ne le balance pas aux flics. Ensuite, ils se sont fait contrôler. Le flic les a fait sortir de la voiture, en leur disant qu'il allait les embarquer. Pendant que Sommers avait les mains posées sur le capot en attendant d'être menotté, il a senti comme un pincement à la nuque. Après ça, il ne se souvient plus de grand-chose, il dit avoir voyagé sur une banquette arrière en présence du cadavre de Jim.

– Il m'a l'air coupable, dit Jake.

– Peut-être.

Il la regarda, intrigué.

– Tu n'as pas l'air convaincue ?

Elle hésita avant de répliquer :

– C'est un peu trop évident, quoi. Et Sommers a un alibi solide pour la nuit de la mort de Danny, sauf si son avocat est plus véreux qu'il n'en a l'air. Je me suis renseignée et sa réputation est intacte. Il a même témoigné contre un de ses clients qui a essayé de se servir de lui comme intermédiaire pour commanditer des assassinats de sa cellule. Ça lui a fait perdre beaucoup de clients.

– Mais si ce sont deux tueurs que vous recherchez, Sommers est quand même peut-être l'un d'eux, remarqua Jake.

– Peut-être. Je ne sais pas... Je sens que cette enquête est en train de m'enterrer ici.

Elle essuya soigneusement ses mains grasses, but une gorgée de soda au gingembre et ajouta :

– J'ai bien peur d'être bloquée ici pour de longs mois...

Jake remit les emballages des hamburgers dans le sac.

– Ça pourrait être pire. Il paraît que l'automne est magnifique dans le coin. On pourrait louer une maison...

– On pourrait quoi ? dit-elle avec stupéfaction. Qu'est-ce qui te prend ? Tu arrêtes de travailler ?

Jake haussa les épaules.

– J’ai mis un peu d’argent de côté. Et Dmitri m’a appelé aujourd’hui. J’ai l’impression que sa réunion du week-end s’est bien passée. Il va rester à New York pendant un bon moment, le temps de mettre sur pied sa fondation pour le soutien aux victimes. Ce n’est pas très loin. Je pourrais même faire l’aller et retour dans la journée.

– Tu ne t’es pas fait virer ? s’enquit-elle, prise d’un soupçon subit.

Il lui sourit.

– Je vois que la confiance règne ! Non, rassure-toi, je suis toujours rémunéré. Je suis simplement content d’être de retour au pays. Je me suis dit qu’on en profiterait pour se voir plus souvent.

– Bien sûr, dit-elle sans conviction.

Jake se leva et traversa la pièce pour jeter le sac dans la poubelle.

– Eh ben, dit-il d’un ton blessé. Merci pour tes encouragements.

– Je suis désolée, mais... Je suis un peu dans le brouillard, dit-elle d’un air penaud en croisant les bras.

– J’essaie de t’en parler depuis mon arrivée ici, répliqua-t-il.

– Je sais.

Kelly détourna les yeux. Elle ne savait pas pourquoi elle réagissait toujours ainsi lorsque quelqu’un lui offrait sa compli- cité. Jusque-là, d’ailleurs, la situation lui avait convenu : ils partageaient de temps à autre quelques week-ends soustraits aux contraintes professionnelles, et le reste du temps ils étaient pleinement engagés dans leurs occupations respectives. Elle avait toujours pensé que Jake s’en accommodait très bien.

– Je suis désolée, je ne sais pas quoi dire, finit-elle par lâcher sans conviction.

Jake regarda fixement la porte en disant :

– Ecoute, je sais que tu as du mal à te rapprocher des autres. Je m’en suis bien aperçu, crois-moi.

Leurs regards se croisèrent lorsqu’il posa sa main sur celle de Kelly.

– Et j’essaie de te comprendre... Mais je vais être franc, Kelly : je ne suis pas un gars patient. Je n’attendrai pas éternellement, compris ?

Elle hocha la tête et parvint à esquisser un pâle sourire.

– Compris.

– Bon. On y va, maintenant ?

Kelly regarda les dossiers qui jonchaient son bureau.

– J’ai encore pas mal de boulot à faire ici, se déroba-t-elle.

– Tu vas peut-être rester bloquée ici pendant des mois, hein ? Alors il faudrait que tu adoptes des horaires plus réguliers, dit Jake.

Il leva un sourcil et ajouta :

– En plus, j’ai regardé le programme télé et il y a un film sur le câble que j’ai très envie de regarder en ta compagnie.

– Tu veux vraiment que je suspende mon travail pour aller regarder un film porno avec toi ? demanda Kelly, un peu déconcertée.

– Exactement. Allez, dépêchons, on y va.

Il claqua dans ses mains et reprit :

– On n’a pas toute la nuit !

Il lui fallut plus longtemps que d’habitude pour la ligoter. Malgré son rabougrissement apparent, elle était d’une robustesse surprenante et il avait encore mal à l’épaule. Rien que pour la mettre dans la bonne position, il avait dû déployer des efforts considérables. Les garçons qu’il avait l’habitude d’enlever étaient minces et efflanqués, ils n’avaient pas encore acquis la corpulence que l’âge apporte au fil des ans. Alors que la vieille, ayant passé sa vie à grignoter des cacahuètes et à boire du vin au cubitainer, avait le bras charnu et la bedaine proéminente. Le visage de l’homme se tordit de dégoût lorsqu’il la déshabilla et il fut aussitôt tenté de la rhabiller. Mais, même si elle était bien différente de ses hôtes habituels, il y avait un rituel auquel il ne pouvait pas déroger.

La drogue avait marché à merveille sur elle, en tout cas. Elle le regardait d’un œil embrumé pendant qu’il s’affairait autour d’elle. Il se demanda si la dose n’aurait pas dû être adaptée à l’âge de la vieille, il avait oublié de vérifier ce détail. Cela n’avait pas vraiment d’importance, au fond, mais il préférait la maintenir en vie pour

mener à bien son plan.

Dès qu'elle fut enchaînée, il recula de deux ou trois pas pour admirer son œuvre : les bras de sa victime étaient pris dans des chaînes fixées aux murs, de manière qu'elle ne puisse pas les soulever plus haut que la taille. Comme il était impossible que la vieille se défasse de ses entraves aux poignets, il n'avait pas eu besoin d'enserrer ses pieds. A son âge, elle était d'ailleurs plus susceptible d'avoir des plaies aux chevilles que les petits jeunes. Il les séquestrait en général pendant six jours, ce qui lui laissait assez de temps pour s'amuser avec eux et nettoyer ensuite.

Cette fois, cependant, les circonstances étaient plutôt différentes. Il se servait d'un autre local, de crainte que Dwight n'aille le balancer aux flics. C'était improbable, vu les crimes que celui-ci venait de commettre, mais avec un abruti terminal du calibre de Dwight, il fallait s'attendre à tout. Et comme, cette fois, il voulait faire durer le jeu un peu plus longtemps que d'habitude, il aurait fallu, quoi qu'il advienne, utiliser un autre endroit que la pièce souterraine qu'il avait aménagée sous son garage.

Il jeta un coup d'œil autour de lui : la pièce suffisait amplement à ses besoins. Ce bunker, construit par la défense civile dans les années 1950, en pleine guerre froide, avait été conçu pour héberger trois cents personnes en cas d'attaque nucléaire. Il avait été abandonné dans les années 1960, même si des recrues de la Garde nationale venaient parfois s'y entraîner. Il savait, pour s'être renseigné auprès des autorités compétentes, qu'aucune brigade n'avait demandé à s'en servir avant la fin du mois de septembre – ce qui lui laissait largement le temps d'assouvir sa vengeance.

Le bunker était un dédale de pièces poussiéreuses, pleines d'objets abandonnés. Il séquestrait la vieille dans l'ancienne salle de bains. Il était parvenu à fixer les chaînes à une cabine de douche au fond de la pièce, de manière qu'on ne puisse pas les voir de la porte. Une dizaine d'autres cabines de ce type étaient alignées devant une ouverture voûtée donnant sur une rangée de W.-C. Il brandit un appareil qui permettait de mesurer la température de la pièce et de détecter les gaz toxiques. Aucun signe de monoxyde de carbone. Il faisait une vingtaine de degrés, ce qui était un peu frais pour un corps nu immobile, mais enfin, elle ne crèverait pas d'hypothermie. Content de lui, il caressa le menton de la vieille.

– Sois sage, Nancy. Je reviens bientôt et on va bien rigoler tous les deux.

Il quitta les lieux en emportant la lanterne. A l'extérieur de la

salle de bains se trouvait un ancien dortoir, parsemé de sommiers rouillés renversés comme si un ouragan avait déferlé dans la pièce. Il avait entassé quelques sacs de marin dans un coin et les avait entourés de pièges à rats pour empêcher les rongeurs de s'en approcher. Il ne voulait surtout pas que ces sales bêtes viennent mettre la pagaille dans ses instruments de travail. Heureusement qu'il avait conservé quelques outils, malgré son grand nettoyage de la semaine précédente. S'il s'en était débarrassé, il aurait dû se coltiner un trajet de quatre heures pour aller les acheter dans une ville assez lointaine pour que personne ne puisse le reconnaître – et encore, même ainsi, le risque aurait été trop grand. Non, il avait bien fait de les garder... Il aurait trouvé vraiment dommage de s'en passer.

Un fin sourire vint flotter sur ses lèvres, mais il repoussa la tentation en soupirant. Pas ce soir, malheureusement... Il fallait qu'il rentre chez lui. Sylvia et les enfants n'allaient pas tarder : ils devaient assister en famille à un concert à Tanglewood. C'était un des passe-temps préférés de sa femme. Ils s'installaient sur l'herbe pour pique-niquer en buvant du pinot gris frais aux accents de l'orchestre symphonique de Boston, pendant que les fillettes s'ébrouaient sur la pelouse. Personnellement, il trouvait cette sortie un peu plébéienne et pue-la-sueur. Mais s'il consentait à y aller, sa femme serait tout sourires, et il aurait davantage de liberté de mouvement le lendemain. La présence de sa famille en ce moment était certes une source d'inconvénients. Mais la rentrée des classes avait lieu la semaine suivante, et Sylvia avait décidé que les filles passeraient leurs derniers jours de vacances dans les Berkshires.

En partant, il referma d'un coup sec un gros cadenas antivol sur une chaîne passée entre les deux poignées de la porte. Le bunker désaffecté de la défense civile était, à son goût, un peu trop ouvert à tous vents mais, étant donné les circonstances, il fallait s'en contenter, et d'ailleurs l'endroit répondait assez bien à ses besoins. Tous les instruments qui se trouvaient dans les sacs de marin avaient été payés en espèces et nombre d'entre eux n'avaient jamais servi. Ceux qu'il avait utilisés avaient trempé dans un mélange d'alcool et de détergent pendant plusieurs jours. Et, bien sûr, il portait toujours sa panoplie complète lorsqu'il pénétrait dans le bunker.

Il traversa le parking et s'enfonça dans la forêt pour enlever en marchant le bonnet de bain, les chaussons d'hôpital et les gants en latex. Lorsqu'il sortit d'un fourré à proximité de son 4x4, il avait l'air d'un randonneur comme les autres, qui profitait des dernières chaleurs de l'été.

Le Dr Stuart lut attentivement les résultats d'analyse, revint quelques pages en arrière, se tourna vers le corps qui gisait sur un lit à roulettes et fronça les sourcils.

– Mais c'est absurde ! dit-il avant de reposer le document sur la table et d'ôter ses lunettes pour les essuyer.

– Quoi donc ? demanda Monica, les bras croisés.

– Regarde, là.

Il lui fit signe de se pencher sur le corps autour duquel il tournait.

Monica ne baissa pas les yeux.

– Non merci, je l'ai déjà assez vu comme ça.

– Je sais que tu l'as vu, mais l'as-tu bien examiné ? Monica lâcha un soupir et se courba sur le cadavre.

– Howie, tu as une idée des cauchemars que je fais la nuit ?

– Oui, hélas..., dit-il d'une voix faible.

Monica lui tapa dans le dos en souriant de plaisir.

– Ma parole, Howie, mais tu deviens de plus en plus insolent ! Bon, alors, c'est quoi qu'il faut que je regarde ?

Elle se força à fixer le cadavre mutilé de Danny Smith. Sa cage thoracique avait été ouverte et écorchée pour les besoins de l'autopsie, la peau étant maintenue en place par de terrifiantes pointes en acier. Howard fouilla dans la cavité béante avec un abaisse-langue de bois, désignant tel ou tel point tandis qu'il expliquait :

– J'ai eu un premier doute quand j'ai vu que les poumons étaient excessivement gonflés et remplis d'eau... Mais, en soi, ça ne prouvait rien. Il en serait de même en cas d'œdème pulmonaire, ou même de surdose de drogue. On peut en dire autant de ses hémorragies de l'oreille moyenne : on pourrait les attribuer à un traumatisme crânien ou à un électrochoc, et nous savons qu'il a subi l'un et l'autre.

– Toi, t'aimes bien tourner autour du pot, mon vieux, soupira Monica.

Elle avait du mal à l'admettre, car elle savait bien que le Dr Stuart

ne faisait ainsi que son travail, mais la manière froide et insensible dont il décrivait le corps du garçon lui donnait la chair de poule.

– Où veux-tu en venir, Howie ? demanda-t-elle.

Il la regarda avec un grand sourire.

– Je suis en train de dire que ce garçon s'est noyé.

– Noyé ? Mais comment ?

Il secoua la tête en disant :

– J'ai bien peur que...

Elle l'interrompit d'un geste.

– Je sais, je sais, c'est pas ton job, ça... C'est le nôtre. T'as raison. Bon, t'as une idée de l'endroit où il aurait pu se noyer?

Il secoua la tête.

– Je n'ai pas fini d'examiner le liquide recueilli dans les poumons. Mais je n'ai vu aucune trace de limon ou d'autres minéraux pouvant indiquer que c'était dans un étang ou un lac. Des analyses plus poussées nous en apprendront sans doute plus...

– Merde alors...

Monica redressa la tête en se frottant le cou.

– C'est horrible, ajouta-t-elle. Pauvre gosse.

– Oui, dit-il sans conviction. En tout cas, depuis que j'ai tous les squelettes à disposition, j'ai pu avancer considérablement...

– Ouais, Kelly a tellement foutu les chocottes à Doyle qu'il a fini par la jouer cool.

Monica se demanda s'il fallait lui en dire davantage. Aussi forte que puisse être son aversion pour Doyle, il existait un code dans la police : on ne balance rien à un non-flic sans que ce soit absolument nécessaire. Et Howie, même s'il travaillait avec la police, ne pouvait être considéré comme un flic. C'est ce qu'elle se dit, sachant qu'au fond elle redoutait surtout d'être déçue par sa réaction. S'il n'était pas horrifié et se contentait d'un regard blasé, comment s'en accommoderait-elle ? Monica réprima un haussement d'épaules et finit par ajouter :

– Franchement, Howie, je ne comprends pas comment tu fais pour ne pas devenir dingue, ici.

Ils se trouvaient au centre d'une grande pièce. Sur l'un des murs étaient accrochés des panneaux lumineux sur lesquels étaient posés

des radiographies, des scanners et des IRM. Des ordinateurs de pointe et les tout derniers appareils de diagnostic étaient prêts à l'usage sur une table. Des lits à roulettes étaient éparpillés dans la pièce, chacun étant garni des restes d'une victime – sur certains, il n'y avait qu'une poignée d'os et de débris osseux tandis que sur d'autres se trouvaient des squelettes reconstitués, presque intacts. Les corps des victimes récentes reposaient dans une chambre froide.

Le Dr Stuart haussa les épaules.

– C'est mon boulot, c'est tout, dit-il simplement d'un ton un peu vexé.

– Je sais, c'est juste que... Je peux pas m'empêcher de penser à Zach quand je vois les corps de tous ces garçons. Quelqu'un les a balancés dans la nature comme des détritrus. C'est vraiment affreux. Ça ne te travaille pas, toi ? insista-t-elle.

Il ôta ses lunettes et se remit à les essuyer.

– En vérité, Monica, pas du tout. Si je me laissais atteindre par les horreurs que les êtres humains s'infligent entre eux, je serais bien incapable de faire mon travail. Je suis désolé que ça te travaille, toi. Mais, moi, je suis comme ça. Je n'y vois rien de personnel, c'est mon métier.

– Bon, d'accord... Alors qu'est-ce que t'as trouvé d'autre ? demanda-t-elle pour changer de sujet, après un silence gêné.

Les yeux de Howard se mirent à briller.

– Maintenant que tous les corps sont rassemblés au même endroit, je peux dire avec une quasi-certitude qu'on a affaire à deux tueurs différents.

– Deux tueurs qui opèrent ensemble ?

– Je ne crois pas. Tu vois toutes ces brûlures, là et là ? demanda-t-il en montrant les jambes de Danny. Quand on les examine soigneusement, on s'aperçoit que c'est du travail bâclé. Très différent, en tout cas, de ce qu'on a pu constater sur le corps de l'inconnu de la semaine dernière, où les marques sont régulièrement espacées. Sur le corps de Danny, on a l'impression qu'elles ont été faites n'importe comment, à l'improviste... Alors que l'autre corps a subi ce que j'appellerais des lésions préméditées et méthodiques. C'est un peu la même différence qu'il peut y avoir entre une pelouse tondue avec une tondeuse à gazon et une pelouse taillée à la serpe.

– Ah bon... Rien d'autre ?

– Comme la plupart des autres restes humains ne sont que des

ossements, il est difficile d'établir ce que les victimes ont subi avant le décès. Cependant, il y a, au niveau de la taille du corps de l'inconnu, des traces indiquant qu'une sorte de crochet a été enfoncé dans la chair. D'après ce que je sais de ce type de lésion, je dirais que le meurtrier a pratiqué le « crochet algérien », une méthode de mise à mort, très lente, couramment utilisée il y a quatre cents ans en Afrique du Nord. On transperçait d'un crochet le bassin du supplicié et il restait suspendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. Celui qui l'a fait sur le corps de l'inconnu connaissait bien son affaire : il est parvenu à éviter tous les organes vitaux. Ce n'est donc pas le crochet lui-même qui a provoqué la mort de ce garçon.

Monica frissonna.

– C'est horrible, ce que tu me dis là.

– En effet. Apparemment, le supplice du crochet était utilisé jadis pour punir même les peccadilles, comme le vol d'une miche de pain. Alger était alors l'une des villes les plus sûres du monde.

Monica lui jeta un regard consterné.

– Tu n'es quand même pas partisan de ce genre de châti- ment ? demanda-t-elle avec indignation.

– Bien sûr que non. Enfin, Monica, tu me connais bien mal ! s'insurgea-t-il.

Monica haussa les épaules.

– C'est vrai, je ne te connais pas bien, en fait. On n'a pas beaucoup causé ensemble. Merde, je ne sais même pas si tu es pour ou contre la peine de mort...

Elle lâcha un petit rire nerveux, bref et sonore. Voyant qu'il ne réagissait pas, elle le regarda d'un air surpris.

– Non, quand même pas ? La peine de mort ?

Il leva la main en signe de protestation.

– Je reconnais que, de nos jours, dans ce pays, elle est appli- quée sans trop de discernement. Mais, pour certains criminels particulièrement monstrueux, quand il n'y a aucun doute sur leur culpabilité et qu'il paraît impossible de les réinsérer...

Il s'interrompit, la regarda droit dans les yeux et reprit :

– Tu ne vas pas me dire que, si l'assassin de ces pauvres garçons était arrêté et que sa culpabilité ne faisait aucun doute, tu voudrais le laisser vivre ?

Monica soutint son regard et dit :

– Absolument, je ne crois pas à la loi du talion.

– Et s’il tuait Zach ?

– C’est vraiment horrible d’avoir une telle idée ! s’exclama Monica, choquée. Comment peux-tu évoquer une telle possibilité, même à titre d’exemple ?

– C’est un sujet où nos opinions diffèrent, voilà tout, dit Howard en se tournant pour examiner le cadavre.

Sa voix retrouva le débit monotone du conférencier, qu’il aimait tant adopter, lorsqu’il ajouta :

– Les yeux ont été arrachés sur tous les crânes retrouvés. En se fondant sur un examen minutieux des trois derniers corps retrouvés, on peut établir avec certitude que les parties génitales ont également été sectionnées, après le décès pour deux d’entre eux, peu avant pour l’inconnu. Je dirais aussi que les deux autres ont été victimes du novice. Ceux qui portent des traces d’inhumation préalable ont été tués par quelqu’un d’autre, un expert.

– Alors quoi ? Ça veut dire qu’on a affaire à un imitateur ?

Howie haussa les épaules et ouvrit la bouche pour répondre, mais Monica l’en empêcha d’un geste impatient.

– Je sais, je sais, dit-elle. Ça, c’est pas ton job. Je commence à regretter que ce soit le mien...

– On dîne toujours ensemble, ce soir ? demanda-t-il après un bref silence.

– Impossible. Je dois retrouver des témoins, dit-elle en se tournant pour partir.

Il lui prit la main, mais elle refusa de lui faire face.

– On va pas se raconter qu’entre nous c’est le grand amour, hein ? ajouta-t-elle d’une voix blanche.

Il lui lâcha la main brusquement, et elle quitta la pièce, la tête basse.

Doyle inclina la nuque pour boire une gorgée de Gatorade. Une autre voiture passa devant lui, une Volvo, qui contenait à grand-peine les cinq membres d'une famille et d'innombrables accessoires de plage et sur le toit de laquelle était fixé un canoë. En les voyant passer, il aperçut un gosse qui collait sa bouche béante et baveuse contre la vitre. Doyle émit un petit grognement, jeta un coup d'œil au carnet sur le siège du passager et secoua la tête.

– Pas la peine de les contrôler, ceux-là, grommela-t-il.

Le carnet contenait les numéros d'immatriculation de huit véhicules. Il en était passé près de trois fois ce nombre, mais Doyle ne s'était pas donné la peine de tous les relever. Il se doutait bien que la seconde partie de cette mission – localiser les propriétaires desdits véhicules – aller lui échoir aussi. Aussi avait-il pris le parti d'alléger ce futur fardeau dès le départ.

C'était une mission bidon, de toute façon. Cette petite garce du FBI ne cherchait qu'à l'occuper à ne rien faire en lui confiant la surveillance du parc naturel de Grafton Lakes, celui où le dernier corps avait été découvert. Les autorités de l'Etat de New York avaient refusé d'en interdire l'accès, hormis les abords immédiats de l'endroit où la victime avait été retrouvée – une mesure plutôt judicieuse, en fait. Si un autre lieu de baignade avait été fermé au public, les gens auraient protesté avec véhémence. En outre, il n'y avait aucune chance pour que le tueur revienne dans ces bois. Il avait déjà changé deux fois de parc naturel depuis que son ossuaire avait été mis au jour. Il pouvait choisir parmi une douzaine d'autres parcs des environs sans se ruiner en carburant.

Une autre voiture survint sur la route, ralentissant pour respecter la limitation de vitesse lorsque son conducteur aperçut la voiture de police. Elle vint sur le bas-côté et s'arrêta à côté de celle de Doyle. La vitre côté passager s'abaissa. Doyle se pencha et plissa les yeux pour regarder l'homme qui était au volant. Il le reconnut et lui adressa un grand sourire.

– Comment ça va, Sam ? demanda-t-il.

– On fait aller, lieutenant. Vous êtes en service ?

– Ouais, en planque, plus exactement, dit Doyle en hochant la

tête.

Il avait en effet reçu pour consigne de rester caché au regard des automobilistes, mais il avait choisi de n'en rien faire. Sam Morgan examina la voiture de police d'un œil dubitatif.

– Ah ouais ? s'étonna-t-il. Bon, eh bien, je ne vais pas vous déranger plus longtemps, alors.

– Mais vous ne me dérangez pas du tout. Au contraire. Je m'ennuie à crever, ici... Je vois que vous êtes avec vos filles, dit-il en désignant les deux têtes blondes à queue-de-cheval à l'arrière de la voiture de Morgan.

– On s'est dit qu'on irait bien faire trempette, histoire de se rafraîchir un peu. Incroyable, cette chaleur, hein ? On aurait pu s'attendre à une baisse des températures, maintenant qu'on est en septembre...

– Ouais. La météo nous promet un orage pour bientôt, sans doute demain...

– Dieu merci. Ah, au fait, j'ai vu quelque chose d'étrange l'autre jour, je me suis promis de vous le signaler. Je rentrais chez moi avec ma femme, un peu plus tard que d'habitude, on revenait d'un dîner. Un type nous a dépassés à une vitesse infernale...

– Mais enfin, Sam, vous savez bien que je ne m'occupe pas des infractions routières, l'interrompit Doyle.

– Oui, c'est vrai. Mais ce qui m'a intrigué, c'est qu'il a tourné pour entrer dans ce parc naturel. Et le lendemain, j'ai lu dans le journal que c'était là qu'on a retrouvé le corps de ce garçon... Bref, ce n'est sans doute qu'une coïncidence. Mais je me suis dit qu'il était de mon devoir de vous en parler.

Doyle se frotta le menton.

– Vous vous souvenez de la marque ou du modèle du véhicule?

Sam haussa les épaules.

– C'était un tas de ferraille, une vieille bagnole. Une berline, ça, c'est sûr. Une Toyota, peut-être ? Désolé, je ne m'y connais pas trop en voitures...

– Rien de particulier dans son aspect ?

Sam prit un air songeur avant de répondre.

– Je suis presque sûr que le capot était d'une autre couleur, plus sombre, que le reste de la carrosserie. Et l'un des feux arrière était

remplacé par un bout de chatterton. Désolé, je ne vois pas quoi ajouter...

– Ne vous tracassez pas. C'était sans doute une petite bande de jeunes qui cherchait un coin tranquille pour boire quelques bières.

– Oui, sans doute. Bon, eh bien, bonne journée... Sam le salua de la main, redémarra, et s'éloigna lentement.

Doyle lui rendit son salut, regarda la voiture prendre le virage à une vingtaine de mètres de lui. Ce n'était pas une vraie piste, mais c'était intéressant. S'il arrivait à résoudre cette affaire tout seul, sans l'aide de ce maudit détachement conjoint, il deviendrait un héros – et la police des polices n'oserait pas lui nuire. Il désirait plus que tout rabattre le caquet de cette emmerdeuse du FBI. Il rumina ce genre de pensées pendant une bonne minute puis décrocha le micro de sa radio.

– Georgia ? C'est Doyle. Ecoute, ma poule, je veux que tu lances une recherche sur d'anciens modèles de Toyota et de Honda, je veux que tu vérifies les contrôles techniques annuels et que tu notes celles qui ont un capot d'une couleur différente de celle de la carrosserie. Tu commences par le Massachusetts, ensuite tu passes au Vermont et à l'Etat de New York... Et puis, Georgia, pas un mot à qui que ce soit... Je t'offrirai un bon resto.

Jan tapotait furieusement sur le capot de la camionnette. Son cameraman, Mike, se tenait à l'écart d'un air hésitant. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis son retour du parking du commissariat. A l'évidence, elle était de nouveau en proie à l'un de ses accès de colère.

– Euh, Jan ? Tu veux rester ici encore un peu ou...

– Tais-toi et laisse-moi réfléchir ! cracha-t-elle.

Il eut un geste d'apaisement et recula, s'enfonçant un peu plus vers l'arrière de la camionnette.

Les portières étaient ouvertes. Joe, le preneur de son, était assis sur le pare-chocs arrière et jouait à un jeu vidéo de poche. Il leva les yeux à l'approche de Mike.

– Comment va la princesse ? demanda-t-il à voix basse lorsque Mike eut posé la caméra à côté de lui.

– En grande forme..., grogna Mike.

Joe dit avec un hochement de tête :

– Egale à elle-même, quoi... On dirait qu'elle ne va pas pouvoir obtenir le scoop sur lequel elle comptait, hein ? J'espère qu'elle ne s'est pas laissé rouler dans la farine par ce salaud de Doyle...

– Ce ne serait pas la première fois, remarqua Mike.

Postée devant la camionnette, Jan scrutait les alentours sans rien voir. Elle avait entendu dire qu'un journaliste d'un grand réseau avait réussi à convaincre Sommers de lui accorder une interview – une interview qui aurait dû revenir à Jan, en tant que journaliste locale. C'était sans doute cette garce de CNN, celle qui avait l'air toujours contente d'elle-même dans ses tailleurs Chanel. Jan tira nerveusement sur sa jupe. Ce n'était pas de la camelote, mais ce n'était pas non plus du Chanel. Elle n'en avait vraiment pas les moyens, pas avec ce qu'elle gagnait.

Cette affaire lui offrait une occasion inespérée, elle pouvait la tirer hors de ce trou perdu pour la propulser vers un grand groupe et les sommets de l'audience. Quand elle avait débuté, à la météo, juste après l'obtention de son diplôme en communication, elle savait que le chemin serait ardu : comme elle ne sortait pas d'une école de journalisme prestigieuse, elle était handicapée dès le départ. Mais elle travaillait dur et savait cultiver les amitiés qui servent. Ces relations l'avaient amenée à son poste actuel. Il était temps de faire le prochain pas, plus que temps même. Elle était pragmatique et savait qu'un poste à New York ou à Washington ne lui était guère accessible – mais Boston était certainement à sa portée. Et après quelques années dans le fauteuil de présentatrice du journal télévisé, une fois tous les ascenseurs renvoyés, elle pourrait, qui sait, poursuivre sa carrière en animant une grande émission matinale regardée dans tout le pays.

Elle recula d'un pas pour se regarder dans l'un des immenses rétroviseurs latéraux de la camionnette. Le problème, c'est qu'elle arrivait à la trentaine, et personne, dans la profession, n'avait réussi une telle ascension après l'âge de trente ans – aucune femme, du moins. Doyle s'était révélé être un mauvais cheval, qui ne valait en rien le temps et l'énergie qu'elle avait investis dans sa fréquentation. Jusque-là, il ne lui avait rien confié que le capitaine n'ait déjà ânonné lors de ses points presse quotidiens. Et cette sale garce du FBI... Les poings de Jan se serrèrent et ses joues s'empourprèrent au souvenir de son humiliation sur le parking. Elle se pencha vers le miroir pour examiner les fines ridules qui naissaient au coin de ses yeux. Si elle ne trouvait pas un scoop au plus tôt, il lui faudrait recourir au Botox. Son téléphone portable se mit à carillonner mais elle ne reconnut pas le numéro qui s'affichait sur le cadran. Elle

l'ouvrit quand même.

– Jan Waters à l'appareil.

Elle écouta un moment, tandis que ses yeux se plissaient. Elle hochait la tête, comme si son correspondant pouvait la voir. Lorsqu'elle se mit à parler à son tour, sa voix était tout miel.

– Vraiment ? Alors là, Dorothy, je te jure que je te dois un gros bisou. Et même une margarita !

Elle tendit l'oreille de nouveau dans le récepteur et éclata de rire.

– C'est entendu. C'est moi qui paie la prochaine tournée. Allez, salut.

Elle referma le téléphone en arborant une expression triomphale et contourna d'un pas décidé la camionnette. Mike et Joe la dévisagèrent d'un air accablé. Elle fit mine d'être enjouée et leur dit :

– Bonnes nouvelles, les garçons. Un de mes contacts m'a fourni un tuyau. Les flics se sont pointés au cadastre du comté aujourd'hui, ils ont posé plein de questions sur une maison que plusieurs victimes ont habitée. Allons-y pour voir de quoi il retourne. Joe, appelle le service de l'investigation de la chaîne et demande-leur s'ils peuvent trouver qui est le propriétaire de cette maison.

Elle lui donna l'adresse en question, tourna les talons sans attendre de réponse et alla s'installer sur le siège du passager à l'avant. Ce n'était pas le tuyau du siècle, mais il y avait peut-être quelque chose à en tirer. Et elle savait que les chaînes concurrentes étaient en plein brouillard, donc elle aurait quand même un scoop pour le journal de 18 heures. Le directeur de la chaîne serait content d'elle. Tandis qu'elle attendait que Joe s'installe sur le siège du conducteur, elle abaissa le pare-soleil et vérifia son maquillage dans le petit miroir qui y était fixé. *En fait, le Botox peut encore attendre quelques mois*, se dit-elle avec un sourire amer en appliquant une nouvelle couche de rouge sur ses lèvres.

Dwight arpentait la pièce, enragé. Ses cheveux étaient hérissés sur son crâne en pointes graisseuses qui changeaient de forme à chaque passage de sa main frénétique. Ses yeux rougis brillaient d'une lueur farouche et sa poitrine palpitait par saccades tandis qu'il traversait la pièce pour la centième fois.

– Enculé ! Enculé ! marmonnait-il inlassablement.

Lorsqu'il était rentré chez lui, il s'était dit que sa mère avait dû partir un peu plus tôt au bingo, afin d'être sûre d'avoir l'un des meilleurs sièges – cela lui arrivait de temps à autre. Il était sur le point de pénétrer dans sa chambre lorsqu'il se tourna subitement, intrigué. Quelque chose lui trottait dans la tête, comme un signal que quelque chose ne tournait pas rond. Il était revenu dans la cuisine et y avait constaté la présence d'une cartouche de cigarettes, qui pendait au bout d'un fil de fer accroché au ventilateur de plafond. Alors, il avait aussitôt compris ce qui s'était passé. C'était une méchante allusion à une blague que lui avait faite le Capitaine – la raison même pour laquelle Dwight avait juré de se venger de lui.

Lors d'une sortie dans la nature, le groupe d'excursionnistes auquel il participait avait pénétré dans les profondeurs de la forêt pour y camper à la dure. Dwight était le seul à l'avoir déjà fait. D'ailleurs, sans lui, certains des membres de l'excursion n'auraient peut-être pas survécu à cette expérience. Il avait allumé le feu sans allumettes ni briquet et il avait creusé des toilettes sèches, il leur avait montré comment filtrer l'eau de ruisseau avec du bois calciné, et enfin il avait suspendu les vivres hors de portée des ours. Les autres lui avaient semblé reconnaissants – pour une fois, tout le monde semblait heureux de sa présence. Cette nuit-là, il s'était endormi en ayant le sentiment d'appartenir à un groupe.

À son réveil, le lendemain matin, Dwight avait constaté que les autres étaient partis sans lui. Pis encore, ils avaient suspendu ses habits à une corde tendue trop haut pour qu'il puisse l'atteindre. Il avait donc dû se hisser sur les hautes branches de l'arbre, vêtu de ses seuls sous-vêtements thermiques – comme un pauvre con. Lorsqu'il avait fini par rattraper la petite troupe quelques heures plus tard, il avait laissé éclater sa colère, mais ils s'étaient montrés débonnaires avec lui, lui avaient donné de grandes claques dans le dos en jurant que ce n'était qu'une petite farce entre amis. Mais il

avait su à quoi s'en tenir. Car il avait, la veille, surpris un sourire moqueur sur les lèvres du Capitaine, il l'avait vu conspirer avec les autres à voix basse... Dwight avait compris que c'était le Capitaine l'instigateur de cette plaisanterie humiliante. Lorsque Dwight s'était séparé d'eux, toujours furieux, il leur avait promis qu'ils le regretteraient et qu'un jour il se vengerait. Et il était en train de tenir parole. Il avait déclenché une guerre contre le Capitaine. Il n'avait simplement pas prévu que celui-ci comprendrait, avant l'offensive finale, d'où venait l'assaut.

Il se frotta compulsivement le crâne, ébouriffant un peu plus ses cheveux. Enlever sa mère... Ça, c'était un coup bas. Dwight ne s'entendait pas toujours très bien avec elle – c'était même rare – mais, nom de Dieu, c'était sa mère, quand même !

Sa première impulsion avait été de prendre son fusil de chasse pour aller chez ce salaud sur-le-champ. Il aurait débarqué chez le Capitaine et aurait menacé de lui faire sauter la cervelle s'il ne relâchait pas sa mère tout de suite. Il était sorti de chez lui dans cette intention, s'était installé au volant de sa voiture, mais il n'avait pas fait dix mètres qu'il s'était arrêté et avait mis le frein à main, réalisant qu'il réagissait exactement comme le Capitaine l'avait prévu.

Au fond de lui-même, Dwight n'ignorait pas que le Capitaine était plus malin que lui. Le Capitaine avait toujours un plan derrière la tête, il n'agissait jamais à l'improviste. Il avait probablement l'intention de faire porter le chapeau des meurtres à Dwight. S'il voulait sauver sa mère, il devait d'abord déterminer ce que le Capitaine mijotait.

Il ferma les yeux très fort en imaginant ce qui pouvait arriver à sa mère. Le Capitaine ne la tuerait pas tout de suite. Il n'agissait jamais ainsi, il maintenait ses victimes en vie pendant quelques jours, pour s'amuser à les supplicier. Dwight l'avait déjà vu descendre et remonter par cette trappe. Il l'avait vu émerger, un sourire béat aux lèvres, de sa salle de torture, y redescendre après le déjeuner ou après la promenade du chien.

– Sale taré ! lâcha-t-il en serrant les dents.

Non, s'il voulait lui damer le pion, il fallait qu'il se mette à penser comme lui. Heureusement, il avait déjà un peu d'en- traînement, en la matière.

– Alors, comme ça, vous ne l'avez jamais rencontré en personne ?

Je trouve ça un peu... inhabituel, dit Monica d'un ton perplexe.

Gino Brondello haussa les épaules en se grattant le ventre au travers d'un T-shirt diversement maculé. Il était devant la porte grillagée d'une maison jumelle à quelques pâtés de maisons du garni.

– Ecoutez, le type m'a payé en espèces. Et cette baraque était tellement pourrie... Je me suis dit que c'était une aubaine de pouvoir la louer. Elle était vide depuis des années quand mon père est mort.

– Vous avez hérité de cette maison, c'est ça ? s'enquit Monica.

Gino hocha la tête. Pas étonnant, songea Monica en l'examinant. Ce lourdaud avait l'air à peine capable de lacer ses souliers, il aurait eu du mal à gérer un patrimoine immobilier.

– Ouais, l'argent arrivait tous les ans dans ma boîte aux lettres, chaque 1^{er} mai.

– Il vous payait combien ?

Il baissa la tête et sembla regarder un scarabée qui filait sur les planches du perron.

– Trente mille dollars, finit-il par dire à voix basse.

– Pardon ? Trente mille dollars pour quatre mois dans ce taudis ?

Il hocha la tête de nouveau et Monica sentit qu'il était extrêmement mal à l'aise. Elle émit un petit sifflement. Même si ce taudis avait été un palace, c'était au moins le double du tarif habituel pour une location d'été dans les Berkshires. Pas étonnant que Gino n'ait pas posé de questions à son locataire : pour lui, trente mille dollars, c'était comme s'il avait gagné à la loterie. Cela expliquait sûrement la présence de l'immense téléviseur à écran plat qu'elle pouvait apercevoir dans le salon. Il devait sans doute vivre sur cet argent tout au long de l'année.

– Ça fait combien de temps que ça dure ? demanda-t-elle d'un ton de reproche.

– J'sais plus. Dix ans, peut-être...

– Dix ans, ça fait longtemps, quand même, monsieur Brondello. Vous êtes déjà passé là-bas pour voir ce qu'y faisait le locataire ?

Il secoua la tête.

– Non, jamais. Ça faisait partie de l'arrangement. Quand les voisins se plaignaient, à cause du tapage, j'appelais un numéro, à

n'utiliser qu'en cas d'urgence, et il me disait qu'il allait s'en occuper.

– Qui disait ça ? insista Monica.

– Un type. M'a jamais donné son nom...

– Résumons, monsieur Brondello : vous avez loué sans bail ce garni à un inconnu qui avait répondu à une petite annonce que vous aviez mise dans le journal. Mais il n'a jamais rempli un formulaire de location, il ne vous a jamais donné son nom ou son numéro de sécurité sociale... Tout ça parce qu'il vous a offert une grosse somme pour que vous la fermiez. C'est bien ça ?

Il regarda par-dessus son épaule comme s'il espérait qu'une aide puisse provenir des profondeurs de sa maison. La télévision bourdonnait en bruit de fond.

– Vous savez, monsieur Brondello, qu'au moins trois des garçons qui résidaient dans la maison que vous louiez ainsi ont été assassinés ?

– Je ne suis au courant de rien, répliqua-t-il d'un ton maussade.

– Je n'en doute pas. Pourtant, je crois que vous devriez venir avec moi au commissariat. J'ai d'autres questions à vous poser.

– Ah ouais ? Lesquelles ?

– Où étiez-vous, par exemple, le week-end dernier, monsieur Brondello ? Ou encore : est-ce que vous avez déclaré ces grosses sommes au fisc ?

Voyant bien que ces questions mettaient Gino fort mal à l'aise, Monica savait qu'elle le tenait. Elle ne pensait pas que c'était lui, le meurtrier. Il avait l'air tout juste capable de se lever de son canapé pour se confectionner un sandwich... Il était donc plus que douteux qu'il ait pu planifier et commettre autant de crimes aussi méticuleusement exécutés. Mais il était le témoin le plus proche du meurtrier que les enquêteurs aient approché jusqu'à présent. C'est pourquoi Monica avait la main sur son étui à revolver lorsqu'elle lui dit, en désignant la voiture de patrouille dans laquelle elle était venue :

– Après vous...

Gino resta silencieux un instant pendant lequel Monica retint son souffle, en se demandant si elle n'aurait pas mieux fait de venir accompagnée. Il n'était pas très costaud, mais bien enrobé, sans doute robuste malgré sa mauvaise graisse. Il passa d'un pas réticent devant elle. Elle le suivit sur le passage en ciment qui menait à la rue, l'aida à s'installer sur le siège arrière. En claquant la portière

derrière lui, elle lâcha un soupir de soulagement. Gino s'installa sur la banquette, les bras croisés en une attitude défensive, le regard fixé sur la grille qui le séparait des sièges avant. *Ce n'est visiblement pas la première fois qu'il monte dans une voiture de police*, se dit Monica en se glissant sur le siège du conducteur. Mais son casier judiciaire ne comportait que des délits mineurs – chèques en bois, infractions au Code de la route –, vraiment rien de grave.

Le numéro que le locataire avait donné à Gino correspondait sans doute à un téléphone portable jetable. Elle l'appellerait mais il y avait malheureusement toutes les chances pour que ça ne réponde pas. Elle placerait la photo de Gino dans un jeu de photos de personnes lui ressemblant. Elle le montrerait à Jordan afin de voir s'il le reconnaissait comme étant l'homme qui était venu le mettre à la porte. Monica pensait toutefois qu'il devait s'agir de quelqu'un d'autre, car Gino ne correspondait vraiment pas à la description du « beau mec » qu'avait évoqué Jordan. A cet égard, elle pourrait demander à Jordan d'aider un dessinateur à établir un portrait-robot de l'homme qui pouvait fort bien être l'un des deux tueurs.

Quelqu'un avait loué ce taudis à Gino tous les étés depuis dix ans. *Comme un enclos à bétail avant l'abattoir*, se dit-elle avec un frisson en sortant de l'allée de la maison de Gino.

Elle glapit de douleur et se souilla de nouveau, pendant que l'homme détournait la tête avec dégoût. Il avait peiné à installer le crochet algérien. Dans son cher abri secret, il avait fixé au plafond un œillet spécial pour le suspendre. Là, il avait fallu accrocher un câble au tuyau de la douche qui se trouvait juste derrière la vieille. Elle n'était pas à proprement parler suspendue au plafond mais le crochet qui lui traversait le bassin était fixé à une chaîne enroulée autour du tuyau. Afin d'appliquer la pression nécessaire au supplice, il avait entouré les bras de la vieille d'une corde sur laquelle il tirait de temps à autre vers l'avant, tandis que le crochet enfoncé dans sa chair la retenait douloureusement en arrière. Le flot de sang qui coulait de la plaie s'accélérait lorsqu'il actionnait ainsi la corde et se tarissait presque entre deux secousses.

Il fallait qu'il fasse attention : si elle perdait trop de sang de la sorte, il serait obligé de pratiquer une transfusion pour la maintenir en vie – une intervention toujours délicate. En tout cas, il n'avait eu aucun mal à insérer le crochet de façon à ne pas abîmer d'organes vitaux. Cela avait été beaucoup plus facile avec la vieille qu'avec les petits jeunes. Sa peau était molle et flasque et il était parvenu à la percer sans difficulté.

Au début du supplice, elle s'était mise à hurler et à l'im- plorer d'arrêter, comme tous les autres. Il n'en avait tenu aucun compte : il avait constaté que ses victimes étaient encore plus horrifiées lorsqu'il ignorait ainsi leurs suppliques. Leur parler ne faisait qu'entretenir de faux espoirs de survie. Il valait mieux paraître totalement inhumain, de sorte qu'elles renoncent à toute illusion à ce sujet et se résignent.

Il lui fallait admettre, cependant, qu'il ne prenait aucun plaisir à torturer cette victime-là. Il aurait peut-être dû commencer par Dwight directement. Il aurait fait durer son châtiment pendant des semaines, voire des mois grâce à des transfusions sanguines et des injections d'antibiotiques. Torturer cette vieille femme le mettait un peu mal à l'aise, même si elle était en partie responsable des actes de son fils. Il inspira profondément et se remémora son objectif : une punition psychologique devait impérativement précéder le supplice de Dwight. Le sentiment de culpabilité que celui-ci devait éprouver en ce moment même devait être insupportable. Pour la

plupart des gens, se sentir responsable de la souffrance d'un être aimé était bien pire que celle qu'ils éprouvaient eux-mêmes.

Malgré cela, en regardant la vieille – son visage écarlate, tuméfié et baigné de larmes, sa chair flétrie et bleue –, il éprouvait quelque chose d'assez proche de la pitié. Il relâcha la corde et elle partit en arrière, tâtonnant dans le vide jusqu'à ce qu'elle touche le mur, essayant d'agripper quelque chose et trouvant le tuyau. A demi suffoquée, elle haletait comme un chien. Elle ne faisait pas d'autre bruit. Sa tête pendante indiquait qu'elle était vaincue, que sa volonté était annihilée. Il la regarda, recroquevillée comme un animal pris au piège, et décida de transgresser l'une de ses propres règles.

– C'est la faute à ton fils, tu sais, dit-il à voix basse. Rien de cela ne serait arrivé s'il n'avait pas déconné.

– Comment ? lâcha-t-elle au bout d'un instant.

Il vit revenir dans son regard une lueur de conscience.

– Ton fils, Dwight. Il a fait une grosse connerie. Il a voulu me nuire. Et il a fait des choses vraiment horribles.

Il se pencha vers elle afin qu'elle puisse distinguer son regard malgré la pénombre.

– C'est lui qui a tué ces garçons.

– T'es dingue, dit-elle tout en reprenant lentement son souffle. Mon fils n'a jamais tué personne.

– Ah, tu ne me crois pas !

Il se pencha un peu plus et lui murmura comme à un enfant :

– Mais, Nancy, tu sais qu'il est malade. C'est toi qui l'as envoyé à l'hôpital psychiatrique, la première fois, pas vrai ? Tu sais ce que Freud a dit sur les traumatismes : c'est la faute à la mère. Tu ne lui aurais pas tripoté la quéquette dans son enfance ? Ou peut-être lui as-tu simplement fait prendre de trop longs bains... Ou alors tu as dû accepter de partager ton lit avec lui après le départ de ton mari...

– Va te faire enculer ! cracha-t-elle avec une véhémence aussi soudaine que surprenante. T'es qu'un animal, un tortionnaire de vieilles dames... T'es qu'une merde.

Il tendit le cou.

– Merci. Tu me facilites les choses.

Il tira subitement très fort sur la corde. Prise au dépourvu, elle lâcha le tuyau et fut ramenée en avant jusqu'à ce que le crochet la retienne brutalement en déchirant un peu plus la chair du dos, lui arrachant un affreux couinement.

Kelly entra dans le poste de commandement en brandissant un dossier d'un geste triomphal.

– Les résultats de l'analyse ADN d'un des corps inconnus sont arrivés !

Le lieutenant Peters leva les yeux. Il avait poussé la table branlante contre un mur pour dégager de l'espace au centre de la pièce. Il était assis en tailleur sur le linoléum, entouré de piles de documents.

– Lequel ? demanda-t-il en la regardant d'un œil las.

– L'une des victimes retrouvées dans l'ossuaire, celui dont le décès remonte à entre un et deux ans, selon le Dr Stuart.

Elle ouvrit le dossier et lui montra un extrait de casier judiciaire orné d'une photo d'identité.

– Je vous présente Richard Waters, alias Little Ricky. Arrêté deux fois dans le Massachusetts, pour racolage et détention de stupéfiants. Son profil correspond à celui des autres victimes que nous avons identifiées jusqu'à maintenant. Sa dernière arrestation remonte à deux ans... Cela va peut-être nous aider à préciser la date de sa disparition...

Elle leva les yeux et s'aperçut que le visage de Colin était livide.

– Ça ne va pas, Colin ?

Il tendit une main tremblante vers le dossier.

– Je peux voir ? dit-il d'une voix mal assurée.

Elle le regarda ouvrir la chemise et parcourir la fiche. Elle crut apercevoir une larme perler au coin de l'œil du jeune flic.

– Colin, vous connaissiez ce garçon ?

Il hocha lentement la tête.

– C'était mon cousin. On a grandi ensemble.

– Oh ! mon Dieu... Je suis vraiment désolée. Si j'avais su...

Elle s'accroupit à côté de lui et lui tapota le dos maladroitement.

– Euh... Vous voulez que j'aille vous chercher un verre d'eau ou...

– Non, ça ira, la coupa-t-il.

Il inspira profondément en frissonnant.

– Je m'y attendais un peu, reprit-il. Mais, au fond de moi-même, je continuais d'espérer.

Kelly tendit le cou et demanda :

– C'est pour ça que vous vous êtes porté volontaire pour cette enquête ?

Colin hocha la tête.

– Mon capitaine n'est pas au courant, pour Ricky. Je l'ai laissé croire que j'étais intéressé par le fonctionnement d'un détachement conjoint...

Kelly réfléchit un instant. En s'impliquant dans une enquête où il risquait en toute conscience de mettre au jour un lien personnel entre lui et l'une des victimes, Colin avait enfreint une règle de base dans la police. Mais elle n'avait pas le cœur de lui en faire reproche, car elle ne comprenait que trop bien ce qu'il devait ressentir.

– Sa disparition a fait l'objet d'un rapport de police ? demanda-t-elle.

Colin hocha la tête.

– Oui, mais pas ici, à New York.

– D'accord.

Elle se frotta les yeux et ajouta :

– Faites donc une petite pause, pour vous reprendre un peu. Je vais appeler New York pour qu'ils nous envoient par fax une copie de ce rapport.

Kelly se redressa et observa Colin. Il fixait le sol d'un air complètement désespéré. Elle tourna les talons et sortit de la pièce en refermant doucement la porte derrière elle. Elle s'immobilisa une seconde, la main sur la poignée, le cœur battant à tout rompre sous l'effet d'une bouffée d'émotion. Elle sentit son estomac se nouer douloureusement, comme lorsqu'elle avait appris que son frère avait été sauvagement assassiné. Elle avait voulu hurler et tout casser autour d'elle pour évacuer cette boule d'angoisse qui l'étouffait, mais elle n'y était pas parvenue.

Kelly déglutit et alla téléphoner.

Dwight était perché sur un arbre, à une petite vingtaine de mètres du jardin qui se trouvait à l'arrière de la maison du Capitaine, qu'il observait au travers du feuillage touffu. Dans sa tenue de camouflage, il était presque sûr de passer inaperçu.

Le Capitaine batifolait sur la pelouse avec ses petites filles avec une incroyable insouciance. Les mâchoires crispées par la rage, Dwight resserra son étreinte sur ses jumelles. Ce salaud séquestrait sa mère dans sa sinistre planque, mais ça ne l'empêchait pas de profiter des derniers rayons de soleil de la journée. Il pointa les jumelles sur l'une des fillettes, la plus jeune. Elle avait l'air d'avoir huit ans, blonde comme son père,

avec des couettes et deux dents de devant en moins. Il la regarda effectuer une galipette maladroite et se relever en s'esclaffant, les cheveux pleins de brins d'herbe fraîchement tondue.

Dwight se dit avec un affreux rictus qu'il mettrait bien la main sur ces fillettes, histoire de se venger du Capitaine. Faire hurler de douleur et de terreur ces bouches enfantines, les entendre implorer sa pitié... Mieux encore, forcer leur papa à assister au supplice de ces morveuses... A cette pensée, Dwight se mit à sourire d'aise. Ce doux moment n'était pas encore venu, toutefois : il fallait d'abord sortir maman de là.

Au cours des dernières heures, il avait élaboré un plan potable. Une heure plus tôt, la femme du Capitaine était partie au volant de sa BMW de luxe, après avoir posé sa raquette et son sac de gym sur le siège arrière. Des mois de surveillance lui avaient appris qu'elle ne revenait que trois ou quatre heures plus tard lorsqu'elle allait jouer au tennis. Le Capitaine, pour sa part, était beaucoup plus imprévisible. Lorsqu'il emmenait ses filles, il était difficile de savoir si c'était pour aller au cinéma ou juste pour aller manger une glace en ville sans s'y attarder. De toute façon, dès qu'ils auraient quitté les lieux, Dwight devait tenter sa chance à la première occasion, car il ne savait pas combien de temps ce salaud de Capitaine allait maintenir sa mère en vie.

Dwight s'adossa au tronc de l'arbre et attendit. Les ombres commençaient à s'allonger sur la pelouse, une petite brise s'était levée et faisait gémir le feuillage, rafraîchissant l'atmosphère d'une poignée de degrés. Le Capitaine alluma l'arrosage automatique et les fillettes se précipitèrent dans la maison pour en ressortir quelques minutes plus tard en maillot de bain. Dwight les regarda s'asperger en pouffant de rire. Une autre demi-heure passa ainsi.

Puis le Capitaine enveloppa ses filles dans de grandes serviettes et les frictionna avant de les mener à l'intérieur.

Un quart d'heure plus tard, Dwight entendit une porte claquer et, juste après, des bruits de voix provenant de l'avant de la maison. En se contorsionnant sur son perchoir, Dwight parvint furtivement à les voir tous les trois descendre l'allée avant de sortir de son champ de vision, bouché par de grosses branches. Il attendit, l'oreille aux aguets. Il entendit enfin une portière de voiture claquer, puis une autre, et le vrombissement d'un moteur qu'on démarre suivi de crissements de pneus sur le gravier de l'allée. Il scruta attentivement les alentours au travers du feuillage, consultant régulièrement le cadran de sa montre. En attendant ainsi, Dwight tapotait du revers de la main sur le tronc, au rythme de la chanson qui résonnait à plein volume dans son crâne. Cinq minutes s'écoulèrent sans qu'un bruit de moteur vienne troubler le silence.

Il descendit en se tortillant de l'arbre et déplaça les branches qui cachaient son sac à dos. Il le mit en bandoulière et s'ap- procha de la maison à pas de loup en suivant l'orée du bois qui jouxtait le terrain du Capitaine. Il se dirigea vers le garage, situé à une centaine de mètres de la maison – assez loin pour que la femme et les enfants du Capitaine ne puissent pas entendre les hurlements de ses victimes. Le Capitaine avait tout prévu. Dwight avait toujours pensé que le Capitaine était un as. Avant l'incident, dans la forêt, il l'admirait, même – il en avait fait son modèle. Evidemment, il ne savait pas encore, à l'époque, que le Capitaine était en fait un dangereux détraqué.

Tout comme la maison, le garage, qui pouvait abriter deux véhicules, était de construction récente mais à l'ancienne, avec ses murs en bardeaux gris. L'intérieur était impeccable. Des étagères étaient fixées sur l'un des murs, au-dessus d'un établi sur lequel tout était soigneusement rangé et étiqueté. Une tondeuse à gazon autoportée reposait contre le mur du fond, à côté d'une gamme complète d'outils de jardinage. Le sol était couvert d'un revêtement industriel noir en dalles. *C'est bien vu, ça, se dit Dwight, ça cache la trappe et c'est lavable en cas d'éclaboussures.*

Des pièces de moto étaient posées pêle-mêle à même le sol, dans un coin. Dwight fronça les sourcils. Il traversa la pièce, poussa du pied quelques-unes de ces pièces, s'agenouilla et les prit une par une, grognant quand il fallut déplacer les plus lourdes. Il posa le sac sur le sol et en sortit un tournevis. Il inséra l'outil entre deux dalles de lino et souleva le coin de l'une d'elles. Il tira dessus et décolla entièrement la dalle qu'il mit de côté. La trappe était là, découpée

dans le béton, avec une poignée ronde fichée en son centre. Il inséra aussitôt ses doigts dans l'anneau et ouvrit la trappe.

L'obscurité la plus totale régnait dans la planque. Dwight sortit sa lampe de poche et l'alluma avant de la coincer entre ses dents pour descendre par l'échelle. Arrivé en bas, il marqua une pause, chercha à tâtons un interrupteur, le trouva et alluma : une ampoule à incandescence projeta dans la pièce une lumière blanche et crue. Dwight éteignit la lampe de poche, se tourna et fronça les sourcils.

Il n'était venu qu'une fois dans la pièce, mais elle présentait alors un tout autre visage – elle sortait tout droit d'un film d'horreur. A présent, elle ressemblait à un abri antiatomique standard où une armoire se dressait contre l'un des murs, surplombant un lit métallique sur lequel étaient empilés des vieilles couvertures et des oreillers. Il traversa la pièce en deux enjambées et ouvrit l'armoire en grand : elle ne contenait que des boîtes de conserve et des bouteilles d'eau. Il grommela quelque chose dans sa barbe avant d'ouvrir une porte au fond de la pièce. Elle donnait sur un placard qui contenait un W.-C. marin et un petit lavabo.

Les yeux écarquillés, Dwight se passa les mains dans les cheveux, s'en arracha violemment une mèche. Il lâcha une sorte de mugissement et sortit précipitamment en laissant la trappe ouverte derrière lui.

Doyle jeta un coup d'œil agacé au téléphone avant d'appuyer sur la touche qui transmettait l'appel à la messagerie. Il chantonnait en conduisant, remuant légèrement la tête aux accents d'une chanson de Wayne Newton qui passait à la radio. Il regarda brièvement l'écran de l'ordinateur fixé au sol de la voiture entre les deux sièges, vérifia de nouveau l'adresse. Georgia lui avait trouvé ce qu'il cherchait, avec presque trop d'efficacité d'ailleurs. Dix voitures dans le seul comté de Berkshire avaient été signalées comme ayant un capot de couleur différente. Il avait vérifié trois adresses jusque-là : l'un des trois véhicules appartenait à un vieux Mexicain, les deux autres à des mères célibataires. Aucun d'entre eux ne correspondait à la description que Sam lui en avait faite : les capots étaient d'une couleur plus claire que le reste de la carrosserie et les feux arrière étaient intacts.

Il en restait donc sept. Avec un peu de chance, il pouvait retrouver le type qu'il cherchait avant la fin de la journée. Il préférait ne pas penser à ce qui se passerait si aucun des noms de sa liste n'était le bon. Il serait alors obligé de sortir de la zone relevant

de sa juridiction, et c'était un peu délicat. Evidemment, même s'il retrouvait la voiture décrite par Morgan, il se pouvait fort bien que ce soit une fausse piste – un pêcheur en quête de vers de terre nocturnes bien charnus dans le parc naturel, où ils abondaient. Doyle resserra son étreinte sur le volant. Il comptait bien arrêter ce type tout seul. Il voyait déjà les gros titres, il imaginait avec délice le regard furieux et déçu de cette garce lorsque le gouverneur lui remettrait une médaille pour avoir mis hors d'état de nuire l'un des pires tueurs en série ayant sévi en Nouvelle-Angleterre. Et il était impensable qu'un héros se fasse sucrer sa retraite ; ce genre de chose n'arrivait pas dans cette partie du Massachusetts.

Une minute plus tard, sa radio se mit à grésiller. Il se tâta un instant avant de décider de répondre.

– Je t'écoute, Georgia.

– Lieutenant Doyle ? C'est l'agent Jones.

Il ferma les yeux brièvement, réprima un juron en se maudissant pour avoir décroché son micro. Elle avait l'air encore plus pète-sec que d'habitude, ce qui n'était pas peu dire.

– Que voulez-vous, Jones ? demanda-t-il après un instant de silence.

– Je veux savoir ce que vous fabriquez !

– Je fais ce que je suis censé faire, je relève des numéros d'immatriculation.

– Ah bon ? Vous savez que la voiture que vous conduisez est équipée d'un système de repérage par GPS, n'est-ce pas, lieutenant ?

Doyle jeta un regard noir au micro. Il avait oublié que les nouvelles voitures de patrouille étaient toutes équipées de ce système. *Putain de technologie ! On peut plus se gratter les couilles sans que le monde entier soit au courant.*

– Ouais. Eh bien, je m'accorde une petite pause. Et alors ?

– Et alors je vous conseille de ne pas faire le malin, lieutenant. Rappelez-vous notre conversation d'hier... J'exige que vous obéissiez à mes ordres.

Il y avait chez cette bonne femme quelque chose qui donnait envie à Doyle de partir en vrille. Une dizaine d'années auparavant, il avait quitté la dernière femme qui ait réussi à le faire autant chier : il avait bien failli l'étrangler avant d'opter pour le divorce. En ouvrant la bouche pour répliquer, il écarquilla les yeux. Une

vieille Toyota toute déglinguée, gris métallisé clair avec un capot anthracite, roulait vers lui à plus de trente kilomètres à l'heure au-dessus de la limite autorisée. Doyle tourna le cou sur son passage, un sourire aux lèvres. Une bande de plastique rouge couvrait le feu arrière droit.

– Faut que j'y aille, aboya-t-il dans le micro avant de le jeter d'un geste rageur sur le siège du passager.

Il baissa le volume du récepteur au minimum afin de ne plus entendre les protestations de son interlocutrice. Il effectua un demi-tour sur les chapeaux de roues, alluma son gyrophare et sa sirène avant d'appuyer à fond sur la pédale de l'accélérateur.

Jan replaça une mèche rebelle derrière son oreille avant d'adresser un large sourire à la caméra. Elle fit signe à Mike de lui donner le top d'images, indiquant que la caméra tournait.

– Bonjour, Jan Waters, Channel 6.

Elle fit quelques pas de côté en montrant à grands gestes la maison qui se dressait derrière elle.

– Grâce à mes sources, j'ai découvert qu'au moins deux des garçons récemment assassinés ont vécu ici avant d'être sauvagement massacrés.

Elle marqua une pause. Lorsque ce passage serait au montage, elle y ferait insérer par Mike des images tournées dans la maison, pendant que sa voix décrirait en off la scène chaotique. Elle réprima un frisson. C'était affreux, à l'intérieur. Au travers des vitres, ils avaient même réussi à filmer des souris grignotant un sandwich moisi. Son patron allait sauter de joie en voyant ça – c'était exactement le genre d'images sordides qui dissuadaient les téléspectateurs de zapper.

– Le propriétaire de cette maison, Gino Brondello, n'est actuellement pas en mesure de répondre à nos questions. Selon sa voisine, il a été emmené par la police et placé en garde à vue. Les autorités locales refusent de confirmer si elles considèrent M. Brondello comme suspect dans l'affaire des récents meurtres qui ont endeuillé la région.

Elle avait prononcé ces dernières paroles d'un ton lourd de sous-entendus, haussant un sourcil dubitatif. Là s'intercalaient quelques mots dits par la voisine, une femme obèse vêtue d'un sweat-shirt malgré la chaleur, qui avait regardé la caméra d'un air angoissé en

disant qu'elle lui avait toujours trouvé un air bizarre, à ce Gino. En outre, son chat avait disparu l'année précédente, peu de jours après que ledit Gino s'était plaint de ce que l'animal était venu chier dans son jardinet. Il fallait certes travailler un peu ce témoignage, enlever cette dernière précision, trop triviale. Mais sinon, c'était parfait, ça incitait les téléspectateurs à se poser des questions sur le personnage qui leur était ainsi jeté en pâture. De nos jours, il n'en fallait guère plus pour condamner un homme aux yeux de l'opinion.

– Nous avons parlé à d'autres riverains, qui nous ont déclaré que cette maison était occupée par des groupes de jeunes gens pendant l'été.

Là, elle avait prévu d'insérer les doléances d'une septuagénaire aux cheveux bleus qui prétendait s'être plainte plus d'une fois à la police en raison du tapage que faisaient les jeunes pendant leurs fêtes. Ça, ça montrait que les flics étaient au courant mais s'en étaient lavé les mains. Jan avait envisagé un moment de conserver la deuxième partie de l'interview, où la vieille dame se disait choquée qu'on puisse louer une maison à des « sodo- mites », surtout dans un paisible quartier résidentiel comme le sien – mais elle y renonça après mûre réflexion.

Elle sentait en effet que le vent était en train de tourner. Les gens se plaignaient moins de la honte que ces garçons infligeaient à la communauté. L'accumulation de cadavres tout frais succédant à la lente mise au jour de l'ossuaire avait opéré un changement dans l'opinion publique qui considérait désormais les victimes avec davantage de compassion. Il n'y a pas si longtemps, les honnêtes gens se disaient : *ils l'ont bien cherché en vivant comme ça*. Mais trois morts de plus en deux semaines, sans parler des autres corps exhumés... Une vague de meurtres aussi atroces, et d'une telle ampleur, avait fini par éveiller une sorte de culpabilité collective parmi la population locale. *Ces maudits garçons* étaient devenus *ces pauvres garçons*.

Et cela convenait parfaitement à Jan, cela donnait de la substance à l'aspect humain de l'affaire, rendait le sujet d'autant plus attachant. Elle avait déjà proposé à son patron d'en faire une série, de retrouver des garçons des rues et de recueillir auprès d'eux des témoignages poignants, à faire pleurer Margot, sur leur descente aux enfers. Elle essaierait même d'en trouver qui soient devenus d'honnêtes travailleurs et de bons citoyens. C'était ce genre de reportage qui récoltait des prix de journalisme tels que les Peabody Awards. Avec une telle récompense dans son CV, elle pourrait se faire embaucher partout.

Jan reprit une expression sérieuse pour poursuivre son commentaire :

– On est en droit de se demander si ces pauvres garçons n’ont pas été menés à l’abattoir comme des agneaux. Qu’étaient-ils contraints de faire en échange d’un toit ? N’ont-ils pas finalement payé de leur vie cet abri sordide ?

Elle laissa cette question dramatique faire son effet en marquant une brève pause, avant de conclure avec entrain :

– C’était Jan Waters, en direct de North Adams pour Channel 6. Demain, la suite de ce reportage.

Elle resta un moment debout face à la caméra, jusqu’à ce que Mike lui fasse signe que c’était dans la boîte.

– Qu’est-ce que t’en as pensé ? demanda-t-elle.

Mike haussa les épaules.

– Ça m’a paru pas mal du tout.

Jan le regarda avec mépris. Il était facile de comprendre pourquoi Mike n’avait jamais eu de promotion.

– Je vais le visionner et, s’il le faut, on va refaire le dernier bout. Je crois que je devrais avoir l’air plus bouleversée.

– C’est toi qui commandes, dit Mike en lui tournant le dos pour contourner la camionnette.

Jan le suivit, le visage rayonnant de confiance en soi. Elle était sur la bonne voie, elle le sentait. Aucune autre chaîne n’avait eu vent de cette info et, dans une demi-heure, il serait trop tard pour la concurrence – elle le tenait enfin, son scoop... Elle sourit en s’imaginant la tête que ferait cette garce de CNN lorsqu’elle découvrirait que Jan lui avait damé le pion. *Boston, me voilà*, se dit-elle en montant dans la camionnette.

– Qu'est-ce qu'il a ? demanda Monica en désignant Colin du menton.

Il était assis, effondré dans un coin du poste de commandement, tenant à deux mains une tasse de café froid. Monica et Kelly se trouvaient dans le couloir, conversant à voix basse pour qu'il ne les entende pas.

– Le garçon qu'on vient d'identifier était son cousin, dit Kelly plutôt sèchement.

– Sans blague ? Quelle horreur..., lâcha Monica. C'est quand même une drôle de coïncidence qu'il ait été chargé de cette enquête...

– N'en dites pas plus, grommela Kelly. S'il ne se reprend pas au plus vite, je le vire de l'équipe.

– Ah ouais ? Ce serait dur, quand même...

– C'est Colin qui a choisi de participer à l'enquête. S'il n'est pas capable de faire la part de ses sentiments personnels, il n'a rien à faire dans cette équipe, dit Kelly d'une voix ferme.

Monica leva la main en un geste d'apaisement.

– Vous avez raison, bien sûr. C'est juste que Doyle est toujours en vadrouille, et que si on perd Colin, il ne restera que nous deux, plaïda-t-elle. C'est pas un problème en soi, mais il y a une flopée de trucs à vérifier...

– On en est où, avec le propriétaire du garni ? demanda Kelly.

– Je l'ai fait boucler, mais on n'a rien qui permette de l'inculper. Et il ne m'a rien dit de plus sur son locataire. Il prétend qu'il ne l'a jamais rencontré en chair et en os. Le numéro que le locataire lui avait laissé était celui d'un téléphone jetable anonyme, qui a déjà été déconnecté. J'attends un compte rendu des services fiscaux sur la déclaration de revenus de Brondello. Je suis sûre qu'il n'a jamais déclaré les versements en espèces de son locataire. Ça peut nous servir à mettre la pression sur Brondello, ça lui rafraîchira peut-être la mémoire. J'ai également confié sa photo à un agent qui est, en ce moment même, en route vers la maison où réside Jordan. Si Jordan lui confirme que c'est quelqu'un d'autre que Brondello qui l'a fichu

dehors, on lui enverra un dessinateur de portraits-robots.

– D'accord... On va essayer de garder ce Brondello au frais aussi longtemps que possible. Je voudrais aussi que vous vous renseigniez davantage sur la dernière victime à avoir été identifiée.

– Le cousin de Colin ?

Kelly hocha la tête.

– Tâchez de savoir s'il a habité dans le garni, ou s'il était en relation avec d'autres victimes. Commencez par le barman du Club Metro, Tony. Il a l'air de bien connaître ce milieu.

Monica prit le dossier et l'ouvrit avec curiosité.

– Ricky Waters... Il ne ressemble pas beaucoup à Colin... Ils étaient cousins germains ?

Kelly répondit d'un simple hochement de tête.

– Vingt et un ans... C'est vraiment dégueulasse..., dit Monica.

Elle jeta un coup d'œil à la grande salle du commissariat, derrière elle. Quelques policiers étaient assis à leurs bureaux, marmonnant dans des téléphones ou pianotant sur des claviers d'ordinateurs.

– Ça m'étonne un peu, reprit-elle, que la brigade criminelle locale n'ait pas tenté de nous imposer d'autres gars du genre de Doyle, avec tous les cadavres qui ont été découverts dans le coin...

– Je pense qu'ils font profil bas en attendant que ça passe, dit Kelly. Ce qui me convient très bien, puisqu'on ne sait pas combien d'entre eux sont complices des dissimulations de Doyle. Ne vous en faites pas, si on a besoin de main-d'œuvre, je pourrai toujours demander aux gens de l'antenne du FBI à Albany¹ de nous envoyer quelques agents en renfort.

– Vous ne croyez pas qu'on en est déjà là ? demanda Monica.

Kelly secoua la tête.

– Non. De nombreux corps restent à identifier. Et puis les estivants ont quitté la région. Il faudra peut-être que j'aille à New York pour en interroger certains.

Ce qui réglerait le problème Jake, se dit Kelly in petto avant d'ajouter :

– Il y a de fortes chances pour que cette enquête traîne encore pendant des mois, et je ne peux pas engager davantage les ressources du FBI sans avoir une piste sérieuse.

– En tout cas, Howie croit dur comme fer à l’hypothèse des deux tueurs, dit Monica.

– Ah ouais ? Et pourquoi donc ?

– Il dit qu’on a affaire à un expert et à un amateur. C’est ce qu’indiqueraient les traces relevées sur les corps des victimes, la manière dont ils ont été torturés.

Elle sentit un frisson lui parcourir l’échine avant d’ajouter :

– Franchement, la façon dont il en parle me donne la chair de poule. Du coup, je crois que ça ne pourra pas marcher avec lui.

– J’aurais dû vous prévenir, dit Kelly en se forçant à sourire. Je suis sortie avec un gars de la police scientifique, il y a longtemps.

– Ah ouais ? Un anthropologue, comme Howie ?

– Non, il était spécialisé dans l’analyse des traces de sang, les éclaboussures, tout ça. On est allés manger des pâtes dans un restaurant italien un soir, et il s’est servi de la sauce bolognaise pour m’expliquer le cas sur lequel il travaillait, dit Kelly. Depuis ce jour, je ne mange mes pâtes qu’à la carbonara.

– Ouais, bon...

Monica s’efforçait de parler d’un ton détaché, mais ses yeux restaient rivés sur la table lorsqu’elle reprit au bout d’un instant :

– Ça m’apprendra à me faire des illusions...

– Allons, allons...

Instinctivement, Kelly lui prit la main avant de se raidir en se rendant compte qu’elle n’avait que des platitudes à lui débiter pour la consoler.

Les yeux verts de Monica se brouillèrent un instant, mais elle se reprit et afficha un sourire.

– Ouf ! J’ai bien cru que vous alliez me dire : « Un de perdu, dix de retrouvés... »

– Qui ça, moi ? dit Kelly en lui rendant son sourire. Je serais vraiment mal placée !

– Vous plaisantez ? Je serais prête à tuer pour un beau mec comme Jake ! Et en plus, il est fou de vous, cet homme, ça se voit !

Kelly parut examiner la table, sur laquelle elle traça un trait du bout de l’ongle en répondant :

– Le tout, c’est de savoir si je suis folle de lui...

– Eh ben, merde alors ! J'aimerais bien avoir ce genre de problème, moi ! s'exclama Monica d'un ton railleur. Je pourrais draguer Sam Morgan. J'ai l'impression que sa femme et lui sont en train de se séparer...

Kelly secoua la tête et donna son avis :

– Tant qu'il porte une bague au doigt, passez votre chemin. Ça aussi, je l'ai appris à mes dépens.

– Excusez-moi, mais j'ai dû rater le début de la conversation...

Elles levèrent ensemble les yeux et s'aperçurent de la présence de Colin Peters. Il se tenait sur le pas de la porte et les regardait d'un air intrigué. Son visage était encore tout pâle, ses traits encore tirés, mais sa mâchoire ne tremblait pas.

Kelly se racla la gorge, embarrassée.

– Nous étions en train de parler de certaines des conclusions du Dr Stuart.

– Vous tenez le coup, mon garçon ? demanda Monica d'une voix inquiète.

Colin haussa les épaules.

– Ça pourrait aller mieux. Bon, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– Je ne suis pas sûre de pouvoir continuer à travailler avec vous dans cette enquête, dit Kelly d'un ton prudent.

Un nuage vint assombrir ses traits.

– Non, agent Jones, ne me virez pas, je vous en supplie ! Je sais que j'ai déconné mais, même si je dois rester ici à classer des dossiers, je tiens à me rendre utile. Il faut que je fasse quelque chose, dans cette enquête. Si vous me renvoyez à New York, je ne le supporterai pas.

Kelly s'interrogea un moment, avant de hocher la tête à sa manière un peu rude.

– Bon, d'accord. Du nouveau sur ces procès-verbaux d'infraction ?

Il parut soudain soulagé.

– Je les ai classés par nom, répondit-il. On dirait que ce sont toujours les mêmes personnes qui se font arrêter... Rien de sérieux, des bricoles, des petites affaires de détention de stupéfiants tout au plus.

– Aucun nom qui puisse avoir un rapport avec l'une des victimes ?

– Pas encore, mais je continue à chercher.

– Parfait. Triez-les par tranche d'âge et par critères physiques. Nous cherchons des hommes de trente à cinquante ans, en bonne forme physique.

– C'est entendu, acquiesça Colin. C'est un quartier où les gays sont nombreux, ce qui fait que de nombreux habitants correspondent à ces critères.

– A propos, intervint Monica, j'ai retrouvé les derniers protecteurs de Danny et, à première vue, ils n'ont rien à voir là-dedans. Tous disent ne pas l'avoir vu depuis des mois, et leurs alibis sont solides. Quand j'aurai des nouvelles de Jordan, il faudra que je trouve un dessinateur de portraits-robots.

– Il y a des dessinateurs agréés par le FBI dans tout le pays. Si besoin est, je peux en faire venir un, suggéra Kelly.

– Super, dit Monica en consultant sa montre. Bon, ça va bientôt être l'heure de la sortie. On s'arrête pour aujourd'hui ou on continue ?

Kelly serra les lèvres sous les regards de ses deux collègues.

– Je ne suis pas habilitée à imposer des heures supplémentaires...

– Toc, toc !

Sam Morgan avait fait son apparition et il les regardait d'un œil penaud.

– Désolé de faire irruption comme ça, mais je cherche le lieutenant Doyle.

Kelly échangea un regard avec Monica, aussi surprise qu'elle. Elle réprima un éclat de rire et dit :

– Il est en mission. On peut peut-être vous aider ?

– Je voulais faire une déclaration sur un sujet que j'ai évoqué avec le lieutenant Doyle un peu plus tôt dans la journée. Je pense qu'il a dû vous en transmettre la teneur.

– Non, justement... De quoi avez-vous parlé ? demanda Kelly.

– Il ne vous a rien dit ? Ce n'est donc sans doute rien...

Sam avait l'air intrigué.

– Parlez-en quand même, de quoi s'agit-il ? dit Kelly en croisant les bras.

Dwight serra les dents en accélérant à fond. Le flic le suivait depuis quelques kilomètres et gagnait régulièrement du terrain.

– Saloperie de Tercel ! cracha-t-il.

Il aurait dû s'en débarrasser pour acheter une moto de cross. Les flics ne pourraient jamais l'attraper s'il roulait sur l'un de ces engins – il aurait pu s'enfoncer dans les bois et semer ce salaud de flic. Son regard passait sans cesse du rétroviseur à la route devant lui.

Cet enculé de flic ne pouvait pas tomber plus mal. Il s'était mis aux troussees de Dwight alors que celui-ci était en route pour le club de tennis où il comptait enlever la femme du Capitaine à sa sortie des vestiaires. Le Capitaine ne laissait pas ses chères petites filles s'aventurer hors de sa vue, mais son épouse isolée faisait une proie idéale. Dwight était arrivé à mi-chemin du club quand il avait vu ce putain de gyrophare dans son rétroviseur. Il avait d'abord songé à s'arrêter puis s'était ravisé, estimant qu'il pouvait le semer, s'il parvenait jusqu'à la frontière. Il prendrait la Taconic Trail, une route qui traversait la Petersburg Mountain en serpentant jusqu'à l'Etat de New York. Mais un nouveau coup d'œil au véhicule qui le pourchassait lui fit comprendre qu'il était trop tard. Le flic était trop près et Dwight n'avait même pas encore atteint Williamstown. Une fois englué dans la circulation plus dense de cette petite agglomération, il serait fait comme un rat.

Dwight prit une brusque décision – il actionna son cligno- tant droit, leva le pied et alla se ranger sur le bas-côté. La voiture de patrouille s'arrêta trois mètres derrière lui. Dwight examina le conducteur dans son rétroviseur – c'était un type de la police de l'Etat, mais il était seul. Dwight s'affaissa un peu, tendit le bras doucement et fouilla sous le siège jusqu'à ce qu'il effleure le petit objet qu'il cherchait. Il s'en empara, se redressa, le plaqua contre son flanc droit, en observant les alentours. Il s'était garé à l'endroit idéal, au bord d'une gorge au fond de laquelle crouissait une eau noire parsemée d'algues et qui était surplombée par les ruines d'une scierie abandonnée. Il se souvenait être venu là quand il était lycéen pour se soûler. Le ravin était censé faire plus de trente mètres de profondeur.

Le flic sortit prudemment de sa voiture, l'arme au poing, et avança lentement vers celle de Dwight. Il le mesura d'un coup d'œil : un petit peu plus d'un mètre quatre-vingts, dans les quatre-vingts kilos, plus âgé que lui mais l'air pas commode.

Le flic lui cria de poser ses mains sur le volant. Dwight s'exécuta,

tout en conservant l'objet dans le creux de sa main. Il sourit en voyant approcher le flic. Il n'avait pas l'air d'avoir appelé de renforts, mais il était difficile d'en être certain. Dwight se dit qu'il n'avait probablement que quelques secondes pour agir. Lorsque le flic arriva à la hauteur de sa vitre en aboyant des ordres, Dwight leva un doigt de la main gauche pour désigner la radio, qui passait une chanson du groupe Boston, l'une de ses préférées. Le flic hocha la tête et Dwight tendit la main gauche pour l'éteindre. En se penchant, il glissa vivement sa main droite sous son aisselle gauche, appuya sur la détente du Taser et les électrodes jaillirent vers le flic. Celui-ci sursauta, pris de convulsions, et lâcha son arme qui heurta le sol en détonant.

¹ Capitale administrative de l'Etat de New York (NdT).

Jake palpa la bague au fond de sa poche et se fit l'effet d'être un peu nunuche tout à coup. Cela faisait une heure qu'il était assis sur le même rocher au bord d'un étang paisible. Il vit soudain des rides se former sur l'eau puis une perche surgir brusquement à la surface et gober quelques insectes avant de plonger de nouveau vers les profondeurs. Un poisson de belle taille, à première vue. Il aurait dû venir avec sa canne à pêche. D'après les balises de la piste, il devait se trouver dans le secteur où le randonneur avait découvert les premiers ossements. *Ça a dû lui faire un de ces chocs*, se dit Jake. Son sourire s'estompa tandis qu'il replongeait dans sa rêverie.

Il avait acheté la bague sur un coup de tête. Quand il était passé en flânant devant cette vitrine, à Zurich, le bijou avait étrangement capté son regard, s'offrant à lui dans son petit écrin de velours. C'était un peu surprenant, car jamais, au grand jamais, la devanture d'un bijoutier n'avait arrêté ses pas. Il avait pour règle bien établie de se tenir à bonne distance des bijouteries, surtout quand il se promenait avec une gonzesse qui cherchait à l'y entraîner. Jake considérait son aptitude à éviter ces magasins comme primordiale pour sa survie.

Mais cette bague-là avait quelque chose de spécial. A l'instant où il l'avait vue, il avait songé à Kelly ; il avait trouvé que les rubis dont l'anneau était orné iraient bien avec sa chevelure rousse. Ils n'avaient jamais évoqué le sujet, mais il ne la tenait pas pour une fille à diamants. Tandis qu'il y avait dans cette bague incrustée de pierres rouges un je-ne-sais-quoi qui lui rappelait Kelly : elle était traditionnelle et moderne à la fois, élégante mais chaleureuse. Elle lui avait aussi coûté un mois de salaire – mais Jake l'avait demandée à la vendeuse sans même prendre le temps de songer à ce que cet achat représentait.

Ce n'est qu'ensuite qu'il s'était mis à réfléchir à l'avenir. Quand il avait appris que Dmitri n'aurait pas besoin de lui pendant une semaine, voire davantage, Jake avait décidé de faire une surprise à Kelly en la retrouvant sur les lieux de son enquête. Il avait espéré qu'elle aurait eu un peu de temps libre à lui consacrer, mais cela ne le dérangeait pas qu'elle travaille sans arrêt. C'était son boulot, après tout – ce même boulot qu'il avait lui-même fait jadis. Quand une enquête semblait se dérober, il fallait lutter pour en suivre le fil.

C'était d'ailleurs une des choses qu'il appréciait le plus chez elle : la ténacité et l'obstination avec lesquelles elle exerçait son métier.

Mais à présent, il avait l'impression qu'elle l'évitait délibérément, qu'elle le fuyait. A vrai dire, Jake ne disposait pas souvent d'aussi longues périodes d'oisiveté pendant lesquelles il n'avait rien d'autre à faire que réfléchir à sa vie. D'ailleurs, il ne goûtait guère ce repos forcé. C'était un homme d'action, porté sur le mouvement, l'activité. Cela ne lui ressemblait pas de rester assis dans son coin ainsi, à remâcher ses peines de cœur. Mais il n'arrivait pas à s'arracher à ses rêveries... Quelle ironie ! Il avait passé des années à éviter les pièges des différentes femmes qui voulaient lui mettre le grappin dessus. Et quand il en avait trouvé une avec laquelle il rêvait de passer le restant de ses jours, voilà qu'elle insistait pour que leur relation reste superficielle et intermittente.

– Merde, voilà que je gamberge comme une gonzesse ! dit-il à haute voix.

Une autre perche surgit tel un éclair hors de l'eau. Jake ramassa un galet et le fit ricocher sur les rides engendrées par le poisson dans son sillage. Il sortit la bague de sa poche, la fit rouler dans la paume de sa main en regardant la lumière se réfléchir sur le platine et les rubis. Elle scintillait comme un charbon ardent. Il referma la main, la remit dans sa poche et se tourna vers les bois.

– Doyle est revenu ? demanda Kelly à la standardiste dodue.

La femme secoua la tête en évitant le regard de Kelly. Celle-ci réprima un soupir. Il lui semblait que toutes les forces de police du comté de Berkshire s'étaient liguées contre elle. Quand elle avait fait ses premiers pas au FBI, ce genre d'attitude lui mettait le moral en berne – à présent, elle savait que ça faisait partie du jeu. Et c'était lorsque les policiers locaux se montraient coopératifs qu'elle était étonnée.

– Où est sa voiture ? demanda-t-elle.

La femme tapota sur l'écran tactile de son ordinateur avant de secouer la tête de nouveau.

– Il va me falloir quelques minutes pour le retrouver... Elle leva vers Kelly une paire d'yeux presque entièrement enfouis sous les

bourrelets adipeux qui façonnaient son visage. Kelly la regarda droit dans les yeux en disant :

– C'est curieux, ça. Avec votre matériel, ça devrait appa- raître immédiatement. Réessayez donc.

La femme hésita avant de taper quelques clés.

– On dirait qu'elle est juste à la sortie de la ville.

Elle fronça les sourcils et ajouta d'un ton vague :

– C'est une zone résidentielle.

– Vous m'en direz tant, dit Kelly. Contactez-le par radio et dites-lui que s'il ne répond pas dans les cinq minutes, je viendrai le chercher en personne.

Kelly repartit furieuse vers le poste de commandement. Du coup, contrariée par l'insubordination de Doyle, elle caressait l'idée d'informer la police des polices que ce dernier avait délibérément étouffé au moins quatre enquêtes sur des meurtres. Elle se passa la main dans les cheveux, exaspérée par la situation. Elle se heurtait à un mur, dans cette enquête. Les vérifications effectuées par Monica sur les petits amis des victimes ne donnaient rien pour l'instant. Jordan avait confirmé que Gino Brondello n'était pas le type qui l'avait mis à la porte du garni. Cependant, il avait en même temps refusé de décrire les traits de ce dernier à un dessinateur de portraits- robots, en affirmant qu'il ne voulait pas se mouiller et que, de toute façon, il quittait la ville le soir même. Le propriétaire, Brondello, ne semblait rien savoir de plus que ce qu'il avait déclaré à Monica. Les petits délits que Colin était chargé de vérifier correspondaient toujours aux mêmes personnes, pour la plupart des gens sur lesquels les enquêteurs s'étaient déjà renseignés, des habitués du Club Metro qui avaient tous des alibis ou avaient déjà quitté la ville pour d'autres cieux.

La piste se refroidissait. S'il ne se passait pas quelque chose de déterminant, Kelly allait devoir poursuivre laborieusement cette enquête, tout en sachant au fond d'elle-même que cette affaire allait se conclure par un classement sans suite, faute de résultats. Il s'était produit la même chose avec le Tueur au Tylenol à Chicago dans les années 1980 ou, plus récemment, avec un tueur en série qui ciblait des athlètes masculins dans le Wisconsin. Elle cherchait un tueur qui avait torturé et assas- siné une dizaine de garçons et, si le Dr Stuart ne se trompait pas, un imitateur qui en avait tué deux autres. Même les trois corps non décomposés qui avaient été découverts au cours des dernières semaines n'avaient rien apporté comme indice déterminant. Les deux tueurs avaient pris soin de ne pas laisser de

traces de leurs crimes, hormis ces intrigantes pièces d'un cent posées en tas près des corps. Mais on n'avait pu y relever aucune sorte d'empreinte.

Kelly se rendit compte qu'elle venait de relire la même phrase à plusieurs reprises, sans la comprendre. Lâchant un soupir, elle jeta le dossier sur le bureau, repoussa sa chaise et posa les pieds sur la table. Elle entendit frapper timidement à la porte et se redressa.

C'était la standardiste souffrant d'une surcharge pondérale. Elle était enserrée dans un uniforme dont les coutures, mises à rude épreuve, menaçaient de craquer. Elle avait l'air inquiet.

– Agent Jones, dit-elle, je me fais un peu de souci pour le lieutenant Doyle...

– Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas donné signe de vie de la journée ? demanda Kelly en haussant un sourcil ironique.

La femme resta silencieuse un bref instant avant de répondre :

– C'est ça le problème. Il a appelé à plusieurs reprises, pour me parler, et puis ses appels ont cessé d'un coup... Et sa voiture n'a pas bougé du même endroit depuis un bon bout de temps.

Kelly baissa la tête et adressa un regard méprisant à la standardiste. Les lèvres de celle-ci se mirent à frémir. Kelly faillit lui passer un savon avant de décider que ce serait gaspiller en vain son énergie.

– Que vous a-t-il dit exactement, lors de votre dernière conversation ?

– Il m'a demandé de retrouver des propriétaires de berlines accidentées.

– Ah bon ? s'étonna Kelly.

Elle s'attendait plutôt à apprendre qu'il avait été traîner, pendant ses heures de service, dans un club de strip-tease ou dans un bar... Mais ça... Tout indiquait que Doyle avait voulu vérifier le tuyau de Sam Morgan sur la voiture suspecte. Colin avait terminé son service, officiellement, mais il continuait de travailler en prenant sur son temps de repos : il cherchait à dresser une liste de voitures correspondant à la description faite par Sam Morgan. Et voilà qu'à présent il s'avérait que Doyle avait sans doute justement passé sa journée à faire la même chose. *Et, bien sûr, il a choisi de ne pas partager l'information avec moi*, se dit Kelly, rageuse.

La standardiste haussa les épaules.

– Il ne m’a pas dit pourquoi...

– Donc, vous avez une adresse à me donner, maintenant, je pense, demanda Kelly en levant un sourcil.

La standardiste rougit jusqu’aux yeux, fit un pas vers Kelly et lui tendit un bout de papier.

– Je... Je l’ai notée là, dit-elle. La voiture n’a pas bougé depuis au moins trois heures.

– D’accord, je m’en occupe, la congédia Kelly.

La standardiste sortit de la pièce en se dandinant, la tête basse. Kelly ouvrit son téléphone portable et composa le numéro de Monica.

– Salut, j’ai un cadeau pour vous... Je veux que vous retrou- vriez Doyle et que vous lui passiez un savon de première.

– Tu sais, j’ai moi-même failli devenir flic, dit Dwight d’un air songeur en rajoutant de la bande adhésive autour des chevilles du flic.

La réponse du flic lui parvint sous forme d’un grognement étouffé par le bâillon de bande adhésive qui lui obturait la bouche.

– Ouais, ouais... T’as raison, j’aurais fait un bon flic. Je t’ai bien eu, tu t’y attendais pas, hein ? dit Dwight en lui tapotant affectueusement l’épaule.

Il se redressa pour admirer son œuvre. Le flic était allongé sur le flanc, couvrant le lit métallique de sa masse immobilisée.

Dwight avait garé la voiture de patrouille dans la rue, à deux pas de l’entrée de la propriété du Capitaine. La femme de celui-ci était rentrée du tennis puis était repartie ailleurs avec les fillettes. Il l’avait vue entasser sa progéniture dans la voiture et saluer le Capitaine de la main. Celui-ci était parti au volant de son 4x4 quelques minutes plus tard. Dwight se demanda s’il ne fallait pas le suivre mais, dans la voiture de police, c’était trop risqué : il ne devait pas prendre le risque d’être vu au volant d’un véhicule qui devait déjà être signalé comme ne répondant plus.

Il aurait dû fourrer le flic dans le coffre de la Tercel, mais il n’avait pas su résister à la tentation... Une voiture de patrouille – il rêvait d’en conduire une depuis toujours.

Ça n’avait pas beaucoup d’importance, de toute façon. Il n’y avait pas tant d’endroits que ça où le Capitaine pouvait séquestrer la mère

de Dwight. Et celui-ci était certain de pouvoir la localiser en une ou deux journées de recherche. Après tout, il était né dans la région et il en connaissait chaque recoin. Entre-temps, il fallait qu'il éloigne ce salaud de sa mère. Et pour ce faire, il avait besoin d'un peu d'aide extérieure.

Dwight fit un pas en arrière et balaya la pièce du regard. Il avait déplacé l'armoire pour exposer les crochets qu'elle cachait. Il avait également dessiné des flèches sur le sol avec un gros marker, comme autant d'indications que l'endroit était tout autre chose qu'un simple abri antiatomique. Il se pencha sur le lit métallique et regarda le flic droit dans les yeux.

– Ecoute-moi, tu veux? Le mec à qui appartient cet endroit...

Il tendit la main devant lui et reprit :

– C'est lui, le mec que vous cherchez. C'est ce fils de pute qui a tué ces garçons. Moi, je ne suis qu'un bon citoyen qui essaie d'aider les flics. T'as pigé ?

Le flic avait l'air furieux. Il se contenta de lui lancer un regard assassin. Dwight l'examina un instant avant de dire :

– T'aurais dû voir cette pièce il y a quelques semaines : des crochets fixés aux murs et au plafond, partout... Il les a tués ici même. Je te jure que si vous regardez bien, vous allez trouver des preuves... Bon, allez, ne t'en fais pas, sinon. Je ne ferai jamais de mal à un collègue.

Il consulta sa montre et ajouta :

– C'est quand même bizarre que personne ne vienne te chercher... Ta voiture est équipée d'un GPS, si je ne me trompe...

Il attendit mais le flic ne réagit pas. Il se contentait de le fixer d'un œil noir.

– Euh, bon... Dès que je me serai barré d'ici, j'appellerai le commissariat, quoi qu'il arrive. Ils vont pas tarder à arriver... Mets-toi à l'aise et détends-toi...

Dwight gratifia le flic d'un salut militaire et grimpa l'échelle. Il remplaça la dalle de lino sur la trappe, qu'il couvrit pêle-mêle des pièces de moto. De la sorte, le Capitaine ne s'apercevrait peut-être pas qu'un intrus avait profané son sanctuaire.

Il ne restait plus à Dwight qu'à parcourir à pied les quelques kilomètres qui le séparaient de l'endroit où il avait planqué sa Tercel. Puis il irait en voiture jusqu'à la cabine téléphonique qui se trouvait à la sortie du Burger King local. Ensuite, il se remettrait en

quête de sa mère. Avec un peu de chance, il pourrait même mettre la main sur le Capitaine du même coup.

29.

Le téléphone de Kelly se mit à vibrer à l'autre bout de la table. Jake prit un air accablé pendant qu'elle déchiffrait le numéro de son correspondant.

– On ne pourra jamais terminer un repas, hein ? demanda-t-il avec un soupçon de ressentiment dans la voix.

C'est Jake qui avait insisté pour qu'ils dînent ensemble dans un bon restaurant, et le Water Street Gril, à Williamstown, était censé être la meilleure table des environs. Jusque-là, malheureusement, le service avait été d'une lenteur désespérante. Il avait fallu près d'une heure pour que le plat principal leur soit apporté, et la bouteille de vin qu'ils avaient commandée n'avait toujours pas été servie. La jambe de Jake remuait nerveusement sous la table. Les choses ne se passaient pas du tout comme il l'avait prévu.

Kelly lui adressa un regard sévère et tourna la tête en ouvrant son téléphone. Jake leva les mains comme pour se justifier.

– Je dis simplement que ton plat va refroidir, si ce n'est déjà le cas, grommela-t-il en enfonçant sa fourchette d'un air abattu dans un ravioli d'aspect caoutchouteux baignant dans une sauce au pistou.

– Jones à l'appareil, dit-elle.

– Kelly ? C'est Monica.

L'inquiétude imprégnait sa voix.

– On est un peu dans la panade, là. J'ai retrouvé la voiture de Doyle. Mais elle est vide et je ne le vois nulle part. Et le collègue de permanence vient de recevoir un appel bizarre : un gars qui prétendait qu'il avait enfermé un flic dans la maison du tueur. Il a précisé qu'il allait falloir chercher un peu pour le retrouver, mais qu'il ne lui avait fait aucun mal.

– Merde, dit Kelly en plissant le front. Où êtes-vous en ce moment ?

– A l'adresse que vous m'avez donnée. Et il y a autre chose de bizarre, Kelly.

Monica baissa d'un ton pour ajouter :

– La voiture de Doyle est garée devant la maison de Sam Morgan.

Sam Morgan s'arrêta au coin de la rue et fit signe de passer à un couple qui s'apprêtait à traverser, en leur adressant un sourire. La journée avait été chargée. Pour couronner le tout, Sylvia avait insisté pour qu'ils aillent dîner tôt en ville, avant qu'elle n'emmène les fillettes au cinéma. Sam avait du mal à se départir de l'impression qu'elle le regardait d'un drôle d'air depuis qu'elle avait découvert la trappe dans le garage en début d'après-midi.

Il resserra son étreinte sur le volant et serra les dents en songeant à cet abruti qui avait osé violer son sanctuaire. Sam avait dû improviser un mensonge, il avait raconté à sa femme qu'il venait lui-même de découvrir cette trappe, qu'il était tombé dessus dans la matinée en déplaçant une dalle de lino pour nettoyer des traces d'huile de moteur. Il en avait plaisanté, disant d'un ton badin qu'ils auraient désormais un endroit où se réfugier en cas d'attaque terroriste sur les Berkshires. Elle en avait ri avec lui, mais il avait vu un doute naître dans le regard de sa femme tandis qu'elle examinait la pièce.

Les flics du comté de Berkshire sont vraiment des incapables, songea-t-il avec dédain. Dans le passé, cette incompétence lui avait été bénéfique, mais à présent Sam la trouvait irritante. Il avait pourtant été on ne peut plus clair. Il avait même été jusqu'à refiler le tuyau sur la voiture de Dwight à l'agent du FBI, au cas où Doyle réagisse avec sa paresse et son ineptie habituelles. Ils auraient déjà dû être aux troussees de Dwight, et assurer ainsi à Sam un peu de tranquillité de ce côté-là pendant quelques jours. Et si Dwight était arrêté, Sam projetait de lui payer les services d'un ténor du barreau, une fois que l'affaire se serait calmée. Posséder une voiture ayant pénétré dans la nuit dans un parc naturel ne constituait pas un délit suffisant pour refuser à un suspect une liberté sous caution. Une fois Dwight en liberté provisoire, Sam le punirait à son gré. Il avait juste besoin de gagner un peu de temps...

Dans un soudain accès de rage, Sam frappa du poing contre le volant. Jusque-là, il y était allé en douceur avec la mère de Dwight, mais à présent que ce dernier avait commis l'erreur de profaner son antre sacré, ils allaient payer tous deux, mère et fils – il serait impitoyable. Il venait du bunker où il avait vérifié comment se portait la mère : pour une femme de cet âge, elle tenait bien le coup. Cette vieille bique était robuste. Certes, elle avait à peine soulevé la tête lorsqu'il était entré dans sa geôle et ses mains étaient bleuies par les entraves, mais son poulx était régulier et elle allait

probablement durer encore quelques jours. Il avait caressé l'idée de la supplicier un peu dans la soirée, de passer au niveau supérieur du châtimement, mais il avait dû reconnaître qu'il était trop fatigué. La journée, passée à jouer avec les fillettes, avait été longue et il n'aspirait qu'à se détendre sur son canapé, un verre de whisky à la main devant un bon match.

Lorsque Sam tourna au coin de la rue en direction de chez lui, il vit des lumières bleues. Il ralentit en approchant de la maison – son allée était pleine de voitures de patrouille... Il vit une poignée d'agents de police sortir de chez lui et se disperser sur la pelouse.

– Merde ! lâcha-t-il entre ses dents.

Il se mit à vite réfléchir. Ce connard de Dwight l'avait-il dénoncé aux flics dans le vain espoir qu'ils pourraient l'aider à retrouver sa mère ? C'était sa parole contre celle de Sam, après tout. Sam était un pilier de la communauté, alors que Dwight n'était qu'un veilleur de nuit ayant séjourné dans un hôpital psychiatrique et réputé pour ses affabulations. Sam continua de rouler, passa la maison avant de tourner à droite dans la prochaine rue. Il avait été prudent, pourtant... Il avait éliminé toute trace de ce qu'il faisait vraiment dans son abri antiatomique. Mais il était possible que Dwight ait placé quelque chose d'incriminant. Même un abruti de l'acabit de Dwight n'appellerait pas les flics sans être sûr qu'ils trouvent des preuves contre Sam. Il frémit en songeant aux boîtes de conserve et aux trésors qu'elles recelaient. Pour les mettre au jour, il suffisait d'une curiosité un peu poussée... Dwight avait-il découvert ses petits trophées ?

Sam tourna à droite de nouveau. Il fallait qu'il rassemble ses pensées. Il accéléra et reprit la route qui menait en ville. Il voyait s'écrouler les murs qu'il avait patiemment bâtis autour de sa double vie, il voyait les visages de sa femme et de ses filles disparaître au loin.

Il secoua la tête en passant en revue les différentes options qui se présentaient à lui. Il pouvait continuer à rouler et se réfugier au Canada. Mais il n'avait rien d'autre que les vêtements qu'il portait, une petite somme en liquide et pas de passeport. Avec le FBI à ses trousses, il aurait du mal à passer la frontière. Non, s'il devait se mettre en cavale, en prévision d'une telle urgence, il avait enterré une cantine au pied d'un érable, non loin de son premier ossuaire. Dans cette cantine se trouvaient une arme de poing, une forte somme en dollars canadiens et un jeu de faux papiers. Il irait la déterrer, il achèterait un peu de matériel de camping et partirait vers le nord.

Il se dit un instant qu'il s'inquiétait peut-être pour rien et fut tenté de rester planqué dans le coin en attendant de connaître le niveau de gravité de l'alerte. Il envisagea la possibilité d'élire domicile dans le bunker de la défense civile et d'appeler Sylvia d'une cabine pour en savoir plus sur cette descente de police. Mais, en repensant aux six voitures de police qu'il venait de voir chez lui, il réalisa ce que de telles illusions avaient de dangereux – elles pouvaient provoquer sa chute.

Le jeu était fini, il avait été démasqué. S'il ne parvenait pas à s'échapper au plus tôt, il finirait comme Bundy, Dahmer et tous ces incapables. Non, il fallait qu'il parte vers le nord en prenant soin de brouiller sa piste. Et il serait judicieux de prendre une assurance, songea-t-il tandis qu'une idée naissait dans son esprit. Serrant les mâchoires, il appuya sur l'accélérateur et exécuta un demi-tour sur les chapeaux de roues. Bennington ne se trouvait pas sur son chemin... Mais il allait avoir besoin d'un joker. Et il savait exactement où en trouver un.

– Tu veux lui dire, ou tu préférerais que je le fasse ? demanda Joe à voix basse.

– Me dire quoi ? demanda brusquement Jan.

Elle tenait un plateau garni de tasses en plastique dans lesquelles s'entrechoquaient des glaçons. Dans un rare accès de générosité, elle avait proposé de s'arrêter boire un café glacé, en partie pour convaincre Mike et Joe de faire quelques heures supplémentaires sur la deuxième partie de la série de reportages consacrés aux meurtres.

Après avoir bouclé le journal de 18 heures, ils s'étaient rendus à Northampton. Jan espérait y retrouver quelques-uns des garçons qui faisaient commerce de leur corps. Apparemment, ils avaient déjà presque tous quitté la ville, mais elle avait obtenu l'adresse d'un club qui était un lieu de rencontres notoire. Si elle parvenait à en convaincre deux ou trois de répondre à ses questions devant une caméra, ce serait déjà un beau coup.

Un peu plus tôt dans la soirée, le directeur de la chaîne était venu en personne pour regarder le premier reportage avec elle. Il lui avait même proposé le fauteuil très convoité du présentateur pour introduire le deuxième épisode de ce feuilleton journalistique. Depuis, Jan se délectait inlassablement de ce souvenir encore tout frais. Cependant, quelque chose dans le regard de Joe semblait annoncer la fin de ses grandes espérances. Voyant Joe et Mike échanger un coup d'œil hésitant, elle demanda avec une insistance accrue :

– Alors, me dire quoi ?

– La fréquence radio de la police... C'est la panique, écoute...

– Monte le son.

Joe tourna le bouton du volume à fond et elle put entendre la standardiste demander à toutes les unités disponibles de se rendre à une adresse à Williamstown. Jan consulta sa montre, il était presque 20 h 30, et ils se trouvaient à une heure de route de Williamstown.

– Merde ! s'exclama-t-elle en jetant violemment le plateau par terre, aspergeant ses escarpins bleu marine de café glacé.

Mike et Joe sursautèrent tant sa voix était véhémence.

– Alors, qu'est-ce que vous attendez ? Allez, on est partis ! cria-t-elle en faisant de grands gestes. On est en train de rater quelque chose d'important, bordel de merde !

Keenan Johnson rentrait chez lui d'un pas vif, sac à dos en bandoulière. Il avait prévu de passer la soirée dans la bibliothèque, mais il faisait encore si doux dehors... Son colocataire lui avait envoyé un texto pour le convier à une soirée « bière et blues » que les gars de l'équipe de water-polo organisaient tous les mercredis. Il était déjà allé à l'une de ces sauteries et s'était bien amusé : il avait passé la nuit à se la couler douce sur un canapé, à siroter des bières et à tirer sur des joints. Les organisateurs de ces soirées avaient assez de goût pour inviter les plus jolies filles du campus et leur réputation était telle que la plupart d'entre elles y venaient en effet.

Les bizuths venaient d'arriver à la fac et Keenan avait jeté son dévolu sur une jolie blonde fraîchement débarquée de son Arizona natal. Le colocataire de Keenan avait précisé que la belle y serait presque certainement, et cela l'avait décidé à y aller. *Au diable la chimie organique !* songea-t-il. Ce n'était que la première semaine de cours et aucun professeur ne s'attendait sérieusement à ce que les étudiants se mettent à bûcher aussi tôt.

Il tourna au coin de la rue et s'arrêta net. Un 4x4 était stationné le long du trottoir, portière du passager ouverte. Un type était en train de traîner un adolescent sur le trottoir en direction du véhicule. Keenan trouva cela un peu louche et il appela :

– Hé, là !

Le type se retourna vers Keenan. Celui-ci mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix et il était afro-américain, deux choses qui le distinguaient des badauds ordinaires dans le Vermont. Il avait grandi dans un bled encore plus petit-bourgeois que le Vermont, mais il savait la jouer racaille si besoin. Il leva le menton, prit une posture agressive et imita l'accent et le jargon du ghetto pour lancer :

– Yo ! Tu fais quoi, là, ou quoi ?

Il s'imagina un instant en sauveur de l'adolescent – voilà qui lui vaudrait l'admiration de la blonde, à coup sûr.

Le type lui adressa un large sourire et lui fit un signe apaisant.

– Pas de quoi s'inquiéter, je ramène mon fils à la maison... J'ai l'impression qu'il a un peu abusé, il sort d'une fête d'été– diants...

– Ah ouais ?

Keenan examina l'adolescent d'un air perplexe. Celui-ci avait l'air en effet bien parti, son regard était vide, ses traits inertes. L'homme secoua la tête d'un air accablé. Il avait tout du père de famille normal.

– J'espère que je pourrai le faire rentrer chez moi sans que ma femme s'en aperçoive. Elle ne rigole pas, si tu vois ce que je veux dire...

– Ouais, ma daronne est comme ça aussi, dit Keenan en gloussant. Je vais vous filer un coup de main.

Il aida l'homme à installer confortablement le jeune homme sur la banquette arrière. Lorsque la voiture démarra, Keenan leur adressa un geste d'adieu. *Pauvre gosse, il va se taper une de ces gueules de bois demain matin !* pensa-t-il en souriant. Il jeta un coup d'œil à sa montre et se dit qu'il devrait se dépêcher, s'il voulait lui aussi goûter aux plaisirs de l'ivresse.

Kelly tournait lentement en rond dans le salon de Sam Morgan – une pièce qui ressemblait à ce qu'elle avait imaginé en voyant la façade. Soit le couple Morgan avait eu recours à un architecte d'intérieur, soit l'épouse de Sam avait un sens inné de la décoration : l'endroit semblait sortir tout droit des pages de *Maisons et Jardins*.

– Eh ben ! Je ne savais pas que les tueurs en série avaient autant de goût, question télé..., dit Jake en admirant un immense écran plat fixé sur l'un des murs de la pièce. Ce truc-là a dû coûter un paquet. Qu'est-ce qu'il fait, dans la vie, ce type ?

– Il est agent de change, répondit Kelly.

– C'est le gars qui était avec toi dans le bar à sandwiches, l'autre jour, hein ?

Jake la regarda d'un air narquois avant d'ajouter :

– Tu n'avais pas un peu le béguin pour lui ?

– Ne sois pas ridicule, dit Kelly. Il est marié...

Mais elle se sentit rougir en prononçant ces paroles.

– Dieu merci. Quelle ironie, sinon ! Kelly Jones, grande chasseuse de tueurs en série devant l'Eternel, amoureuse de l'assassin qu'elle poursuit. Je me demande ce qu'en dirait Freud, dit-il d'un ton taquin.

– On ne sait toujours pas avec certitude s'il est vraiment impliqué dans cette affaire, dit Kelly.

– D'accord, mais, franchement, ça ne s'annonce pas très bien, pour lui.

– Je te rappelle que je ne t'ai laissé m'accompagner qu'à condition que tu ne t'en mêles pas, murmura Kelly.

– Du calme ! Je ne me mêle de rien... Je ne fais qu'admirer la télé de ce type, dit Jake en levant les bras avant de se laisser tomber sur le canapé. Dis donc, c'est confortable, ça. Ce mec sait aussi choisir ses canapés ! Allez donc savoir, avec ces assassins !

Kelly lui tourna le dos, exaspérée, et vit Monica qui se tenait dans

l'embrasure de la porte et la regardait d'un air inquiet.

– Alors ? Aucune trace de Doyle ? lui demanda Kelly.

Monica secoua la tête.

– A vrai dire, je me sens un peu coupable, répondit-elle, pincésans-rîre. Ça fait des semaines que je rêve que Doyle disparaisse. Et là, on dirait que le sort que je lui ai jeté a fini par lui être fatal...

– Vous avez bien regardé dans le garage ?

Monica hocha la tête.

– Partout...

– Mais qu'est-ce qui se passe ici ? fit une voix derrière Kelly.

Elle se tourna et vit une femme d'une bonne trentaine d'années qui venait de faire son apparition sur le pas de la porte. Elle était impeccablement habillée et flanquée de deux petites filles qu'elle tenait fermement par la main. L'une d'elles se tourna vers sa mère et se blottit contre sa cuisse, apeurée.

– Vous devez être madame Morgan, dit Kelly en faisant un pas vers elle. Nous avons un mandat nous autorisant à perquisitionner cette maison.

– Comment ça ? Mais pourquoi ? dit la femme, consternée.

Ses cheveux blonds étaient noués en un chignon bien net. Des pommettes saillantes, de beaux yeux bleus, un visage plein d'une grâce paisible – *avec Sam, ils forment un beau couple*, pensa Kelly malgré elle.

Kelly évita de répondre et demanda :

– Madame Morgan, où est votre mari ?

– Il n'est pas ici ?

La femme jeta un regard circulaire autour d'elle, comme si elle en doutait.

– Il a dû sortir faire une course. Je suis sûre qu'il va bientôt revenir. Il vous fournira toutes les explications nécessaires.

– Mais oui, ma chère. Asseyez-vous en attendant, dit Monica en lui désignant le canapé. Il vaudrait sans doute mieux envoyer les filles se coucher, vous ne croyez pas ?

Mme Morgan resta silencieuse un instant puis acquiesça d'un hochement de tête.

– Allez, les filles, ordonna-t-elle, allez vous laver les dents et vous

mettre en pyjama.

– Mais papa nous avait promis qu'on pourrait manger une glace en revenant! protesta l'aînée des deux fillettes, indignée.

Sa mère lui jeta un regard sévère.

– C'est un ordre, Jennie. Et vérifie bien que ta sœur se lave la figure.

La fillette ronchonna mais se dirigea vers l'escalier en trépi-
gnant, entraînant sa cadette avec elle.

– Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda Mme Morgan de nouveau sans lâcher du regard l'escalier.

– Vous vous appelez... ? demanda Kelly en s'installant dans le fauteuil face à elle.

– Sylvia Morgan.

– D'accord, Sylvia. Moi, je suis l'agent spécial Jones, du FBI.

– Mon mari a travaillé avec vous, dit la femme d'un ton de reproche. Il vous a aidée à retrouver les corps de ces pauvres garçons. Il y a passé des semaines.

– Je sais, reconnut Kelly.

– Alors, de quoi diable pourriez-vous l'accuser ? Vous connaissez Sam, il ne ferait pas de mal à une mouche.

– Je ne dis pas qu'il a fait du mal à qui que ce soit. Mais on a reçu un appel disant qu'un officier de police était séquestré dans cette maison.

– Ici ? Dans ma maison ? C'est absurde ! dit Sylvia.

– Peut-être, mais le véhicule de service de cet officier est garé devant chez vous. Y a-t-il un autre endroit, sur cette propriété, où quelqu'un aurait pu l'enfermer ? Un affût à canards, par exemple...

Kelly l'examina attentivement et sentit qu'une idée était venue à Sylvia. Il y eut un long silence avant que celle-ci ne finisse par répondre.

– Eh bien, il y a l'abri antiatomique...

– Où se trouve-t-il ? demanda Kelly en se redressant sur son siège.

– Sous le garage. Sam a découvert la trappe qui y mène aujourd'hui même.

Kelly fit un signe à Monica.

– Envoyez immédiatement une unité dans le garage pour voir ce qu'il en est.

Elles restèrent assises, sans dire un mot, pendant que Monica donnait des consignes dans l'émetteur de sa radio. Sylvia Morgan fixait d'un œil crispé l'affiche de Toulouse-Lautrec qui ornait le mur opposé. Un instant plus tard, la radio de Monica se mit à grésiller. Elle porta le récepteur à son oreille avant de se tourner vers Kelly en hochant la tête d'un air entendu.

Kelly se pencha en disant :

– Sylvia...

Il y eut un nouveau silence avant que celle-ci ne réagisse.

– Il y est, hein ?

– Oui.

– Et Sam, il y est aussi ? dit Sylvia.

Kelly secoua la tête avant de demander :

– Vous ne savez vraiment pas où Sam aurait pu aller ?

– C'est un bon mari. Un bon père...

– On n'en doute pas, ma chère, intervint Monica qui venait de s'asseoir à côté de Sylvia.

Celle-ci se tourna brusquement pour lui faire face, les yeux luisants.

– Peut-être que quelqu'un l'a enlevé... Peut-être qu'on a enlevé Sam et enfermé le policier ici. C'est possible, ça, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est possible, dit Monica d'un ton réconfortant. Donc, il vaudrait mieux le retrouver au plus vite, non ? Il y a peut-être un endroit où il aime se retirer...

– Mais c'est cette maison, l'endroit où il aime se retirer, dit Sylvia avec irritation. Nous habitons à Manhattan. C'est ici qu'on vient pour échapper à la ville.

– D'accord. Bon, je vais aller voir le lieutenant Doyle. Restez ici, s'il vous plaît. Il se peut que j'aie d'autres questions à vous poser.

Kelly adressa un regard à Jake du coin de l'œil, lequel répondit par un hochement de tête presque imperceptible. Il ne quitterait pas Sylvia des yeux.

Monica suivit Kelly hors de la pièce.

– Comment va-t-il ? demanda Kelly à voix basse.

– Les collègues m’ont dit qu’il avait l’air d’aller bien, mais qu’il était d’une humeur massacrate.

Kelly lâcha un soupir de soulagement. La blessure d’un flic, dans le cours de cette enquête, n’aurait certes pas arrangé ses affaires. Et malgré son peu de sympathie pour Doyle, l’idée qu’un collègue soit grièvement blessé en travaillant sous ses ordres lui répugnait plus encore. Dès qu’elle avait appris la disparition de Doyle, elle s’était remémoré ce jour du mois d’octobre dernier où elle avait perdu son coéquipier – son estomac s’était noué de la même manière. A présent, cette boule d’angoisse avait disparu. Elle n’aurait pas à appeler la famille d’un collègue mort en service – pas ce soir.

– Vous croyez vraiment que quelqu’un aurait pu enlever Sam Morgan ? demanda Monica en plissant le front tandis qu’elles dévalaient les marches du perron et fondaient vers le garage.

La nuit venait de tomber, et l’air chaud de la journée faisait peu à peu place à un petit vent rafraîchissant aux fragrances de jasmin et de rosée.

– J’en doute fortement.

– Alors, c’est quoi ? Sam Morgan serait l’un de nos tueurs ? J’ai passé des journées entières avec ce type... C’est un gars sans histoire, un brave type qui ne s’est jamais écarté du droit chemin. Vous avez vu sa maison, sa femme, ses filles... C’est le père de famille idéal.

Kelly haussa les épaules.

– Il ne correspond pas au profil type, c’est sûr. Mais ce ne serait pas la première fois...

– Et lequel des deux tueurs pourrait-il être, selon vous ?

– C’est difficile à dire. Appelez Colin au poste de commandement et demandez-lui de se renseigner de manière exhaustive sur Sam Morgan. Je veux savoir depuis combien de temps il passe ses vacances ici, quand il s’est marié, tout... Même les contraventions pour stationnement interdit. Dites-lui de tirer des gens du lit, s’il le faut. Je veux aussi connaître tous les appels que Morgan a passés et reçus sur ses lignes de téléphone. Colin n’aura pas de mal à trouver de la coopération, cette fois. Un flic enlevé et séquestré, ça devrait stimuler les collègues.

– Ouais, là, je parie que la police du comté de Berkshire va nous faire des courbettes, ricana Monica.

Elle sortit sa radio et son appel fut transmis à Colin. Même dans le

récepteur de la radio, la voix du jeune flic trahissait son épuisement. Il sembla reprendre du poil de la bête en apprenant que Doyle avait été retrouvé vivant, et promit de se mettre aussitôt au travail sur les antécédents de Sam Morgan.

Elles arrivèrent à la porte ouverte du garage, devant laquelle stationnait une ambulance.

– Alors, on en est où ? Le tueur A a enlevé Doyle et l’a déposé dans l’abri antiatomique du tueur B ? demanda Monica avec perplexité. Mais pourquoi ?

– Je n’en ai pas la moindre idée, dit Kelly. Mais ces deux tueurs sont toujours dans la nature.

Zach revint à lui en sursaut. Il était assis par terre contre un mur. L’obscurité totale régnait autour de lui. Il se fatigua les yeux à essayer de voir ce qui l’environnait mais aucune lueur ne venait souligner une porte ou encadrer un volet. Ses mains étaient liées dans son dos, ainsi que ses chevilles. Il tendit les bras vers l’arrière et palpa le sol et puis le mur du bout des doigts : du carrelage... Des carreaux froids et lisses comme dans une salle de bains. Une odeur insoutenable, comme si un W.-C. avait dégorgé, le faisait suffoquer et lui irritait les yeux.

Il entendit un son à sa droite. Il se figea, cessa de respirer un instant, sentit son sang se glacer sous l’emprise de la peur. Le bruit recommença – quelque chose qui tenait du gémissement et du grognement, comme la plainte d’un animal blessé. Il se souvint du jour où leur chat avait été heurté par une voiture. Ils l’avaient retrouvé quelques heures plus tard, recroquevillé sur le perron, les os brisés, tout sanguinolent. La pauvre bête agonisante émettait un son très semblable à celui qu’il venait d’entendre. La mère de Zach avait emmené le chat dans le jardin de derrière et l’avait achevé avec son revolver de service. Zach en avait pleuré toutes les larmes de son corps et avait refusé d’adresser la parole à Monica pendant plus d’une semaine.

Mais où se trouvait-il donc et d’où provenaient ces gémissements ? Il voulut s’en éloigner en rampant, mais sentit rapidement que ses bras étaient retenus à quelque chose. Il tira de toutes ses forces, paniqué, mais ne parvint pas à bouger davantage. Il était piégé, en compagnie d’une créature terrifiante.

Il tenta de se souvenir comment il était arrivé là. Un type s’était présenté à la porte en disant qu’il cherchait la mère de Zach. Il avait

l'air cordial, il y avait même quelque chose de familier et de rassurant chez cet homme. Zach l'avait fait entrer en lui demandant d'attendre dans le salon que sa mère revienne du travail. Il avait voulu espérer que cet homme était le nouvel ami de sa mère – ce mec avait l'air nettement plus normal que l'autre, le Professeur Nimbus. *Il ne faut pas se fier aux apparences*, se dit Zach avec amertume, en s'en voulant terriblement. Il était allé dans la cuisine chercher un verre d'eau pour le visiteur et il avait senti une présence dans son dos. Il avait fait volte-face et s'était retrouvé nez à nez avec ce dernier, qui tenait une seringue à la main. Zach avait réussi à lui glisser entre les doigts. Il avait traversé le salon en courant et avait failli arriver à la porte d'entrée, mais le type, bien que d'âge mûr, était un rapide. La dernière chose dont Zach se souvenait, c'était une vision du plafond de l'entrée avant que ses yeux ne se voilent – et la pièce qui semblait se rétrécir jusqu'à ce qu'il sombre dans le noir absolu et l'inconscience.

– Ah, très bien... Tu t'es enfin réveillé.

Zach grimaça tandis qu'une lumière aveuglante inondait la pièce. Il lui fallut quelques instants pour ajuster son regard. Puis il vit que le type était entré dans la pièce avec une lampe de camping fluorescente et une sacoche. Zach tourna la tête pour savoir d'où venaient ces affreux gémissements. C'était une vieille femme, complètement nue, à la peau flasque. Elle était d'une saleté repoussante, couverte de traces de coups et de zébrures. Elle gisait dans une grande flaque immonde qui expliquait l'odeur de merde et de pisse. En la regardant, il la vit lever légèrement la tête tandis qu'elle émettait un nouveau gémissement, un filet de bave coulant de sa bouche. Elle le fixa d'un œil suppliant. Personne ne l'avait jamais regardé ainsi auparavant. C'était comme s'il pouvait lire en elle, et ce qu'il y découvrirait n'était que souffrance et désespoir. Cette nudité de l'âme était encore plus crue, plus obscène que celle du corps. Il frissonna et se détourna pour examiner le reste de l'endroit. Ils se trouvaient bien dans une salle de bains. Des pommeaux de douches étaient alignés contre le mur. Une vaste ouverture donnait sur une pièce adjacente, où il parvint à apercevoir quelques lavabos.

– Je... Je vous en prie, implora la femme d'une voix rauque, à peine humaine.

– C'est quoi, cette horreur ? demanda Zach avec colère. Le spectacle atroce de la vieille femme lui faisait oublier sa propre situation. L'homme était en train de fouiller dans sa sacoche. Il leva les yeux vers la femme.

– Elle n’a pas l’air bien en point, je sais, reconnu-t-il d’un air songeur. Mais ce n’est pas moi qui l’ai entraînée dans cette sale affaire.

– C’est une vieille dame !

– C’est vrai. Mais est-ce vraiment une raison pour ne pas la faire souffrir ? La vieillesse ne doit pas être une excuse pour échapper à un juste châtement ! Je ne comprendrai jamais qu’on puisse faire sortir des gens de prison parce qu’ils sont vieux ou malades. S’ils ont fauté, ne doivent-ils pas accomplir leur peine jusqu’au bout ? demanda-t-il avec le plus grand sérieux.

A l’évidence, ce type était dingue, et pourtant, Zach, malgré lui, se sentait apaisé par le son de sa voix. Il avait l’air si raisonnable – comme un prof qui maîtrisait avec aisance son sujet.

– Je vais hurler, annonça Zach.

Le type haussa les épaules.

– C’est ça, vas-y, hurle. Elle, elle crie depuis des jours et des jours, et ça ne lui a servi à rien.

– Qu’est-ce que vous lui avez fait ?

– Ah ! fit l’homme d’un ton reconnaissant. Je suis content que tu me demandes ça. D’une certaine manière, ça me soulage, de trouver enfin quelqu’un à qui me confier. Avec les autres, tu vois, il fallait que je me taise. Eviter tout contact humain était un critère important. Mais toi, là, tu es différent.

– Comment ça, différent ? demanda Zach.

Il s’était mis à claquer des dents, en raison du froid et de la peur qui le tenaillaient.

– Oh ! pour tout un tas de raisons... Tu es un jeune homme très bien, très sain. Selon ta mère, tu joues au football, tu peux espérer obtenir une bourse. Et tu as même une petite amie, n’est-ce pas ?

Zach se redressa.

– Vous n’avez pas fait de mal à Gina, hein ?

– Non, bien sûr que non.

Le type se gaussa comme si Zach avait proféré une absurdité.

– Essaie de me comprendre, reprit-il. Je ne suis pas un sauvage. D’habitude, je choisis toujours mes victimes de façon très sélective. Vous deux, ajouta-t-il en montrant du doigt successivement ses deux captifs, vous êtes des exceptions, évidemment.

Il partit d'un grand rire avant de reprendre :

– Sinon, je me serais sans doute fait prendre depuis long- temps.

– C'est vous qui avez tué tous ces garçons ? demanda Zach qui commençait à comprendre la situation.

L'homme hocha sèchement la tête.

– Je leur ai rendu un grand service. S'ils avaient poursuivi sur la voie du péché et de la perdition, les tourments qu'ils auraient subis en enfer auraient été plus terribles encore. La Bible est très claire à ce sujet : « Si un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ils ont fait tous deux une chose abominable ; ils seront mis à mort ; leur sang est sur eux. » C'est dans le Lévitique, au [chapitre 20](#), verset 13.

– Alors, c'est ça, vous êtes une sorte de fou de Dieu ? demanda Zach.

Le type leva le cou et dit avec entrain :

– Eh non... Ça sonne bien, pourtant, tu ne trouves pas ? Une citation de la Bible, ça fait toujours son petit effet... Ça pourrait même tirer une larme à un juré...

Il se mit à parler comme un dément d'une voix chantante qui donna la chair de poule à Zach :

– Ou alors ma mère était une pocharde invétérée qui me frappait et m'enfermait dans la cave. Ou alors ma mère était une chienne en chaleur qui me pelotait le sexe – mais non, c'était un oncle vicieux qui me touchait là... Enfin, je ne sais plus. Ou alors, peut-être que je ne peux pas m'en empêcher, que je suis né comme ça. Ou alors, mon papa a quitté le domicile familial, et personne ne s'est occupé de moi. Tu en connais un rayon, sur ce sujet, n'est-ce pas ? Sur les pères absents, je veux dire...

Il s'était penché vers Zach en prononçant ces derniers mots. Dans ses yeux brillait une lueur argentée, reflet de la lampe fluorescente. Zach eut un mouvement de recul instinctif. Apparemment content de son effet, le type s'assit sur ses talons et l'observa en silence pendant un long moment. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était égale, dénuée de toute émotion :

– Ou alors, je fais ça parce que je trouve ça amusant. C'est difficile à dire, en fait.

Il garda les yeux fixés sur Zach pendant un moment, comme s'il s'assurait que celui-ci prêtait bien attention à ses propos. Puis il se redressa et traversa la pièce jusqu'à l'ouverture où il avait posé ses

sacs en tas.

Comme le type lui tournait le dos, Zach reprit un peu d'assurance et demanda :

– Alors, pourquoi s'en prendre à nous ?

Il tourna le cou et désigna du menton la vieille femme qui gisait dans ses excréments.

– Elle, je m'en sers pour envoyer un message à quelqu'un. C'est regrettable, mais nécessaire.

L'homme était en train de sortir d'un sac ce qui ressemblait à des piquets de tente. Il les emboîta l'un dans l'autre, en serrant bien fort, avant de se lever en brandissant une perche en métal noir de deux mètres de long et de trois centimètres de diamètre.

– Quant à toi, reprit-il, eh bien, disons simplement que j'ai besoin d'une assurance... C'est pour un petit voyage que je m'apprête à entreprendre. Je me suis dit qu'avec un fils de flic en guise d'otage, je pourrais facilement obtenir un sauf-conduit en cas de pépin. Ça n'a donc rien de personnel... Si tu ne me causes pas de soucis, je te laisserai peut-être même la vie sauve...

Zach essaya de se souvenir du peu que sa mère lui avait dit de cette affaire. Elle n'avait pas été très diserte et son regard s'assombrissait chaque fois que Zach abordait le sujet. Il ne l'avait d'ailleurs jamais vue aussi perturbée par son travail. Mais elle lui en avait quand même dit quelques mots.

– Alors, si vos motivations ne sont pas religieuses, pourquoi avez-vous tué ces garçons ?

– Je suis pragmatique, c'est tout. Ces garçons-là, ces petits pédés, personne ne les regrette. Je n'ai pas de préjugés : des immigrés sans papiers auraient pu tout aussi bien faire l'affaire, mais c'est une denrée assez rare dans le coin. Et puis, certains immigrés ont de la famille dans le pays, et c'est difficile de distinguer ceux qui sont dans ce cas des autres.

L'air pensif, l'homme tapota du bout de la perche sa main ouverte.

– Non, poursuivit-il, des tapettes qui font le tapin, voilà un bon choix. D'abord, ils m'imploreraient presque de monter dans ma voiture, je n'avais même pas besoin de les enlever par la force. Et puis, pour dire les choses telles qu'elles sont, neuf personnes sur dix me remercieraient d'avoir débarrassé la société de ces parias.

Il brandit la perche vers Zach et ajouta :

– Par ici, la plupart des gens ne sont pas du genre à aller voir *Brokeback Mountain*.

– Pourtant, on dirait que ces pauvres garçons sont bel et bien regrettés, maintenant, remarqua Zach.

– Ça, je n'y suis pour rien, marmonna l'homme, les traits déformés par la colère. C'est à cause de ça que la vieille est là.

– Pourquoi ne la tuez-vous pas ? demanda Zach.

La compassion le poussait à espérer que le tueur achève la malheureuse. A la vue de la perche, les sons qu'elle émettait devenaient de plus en plus affreux, les gémissements alternaient avec les halètements tandis qu'elle tirait vainement sur ses chaînes.

La voix de l'homme se modifia de nouveau, et c'est sur le ton de la conversation qu'il répondit :

– C'est parce qu'elle n'est pas encore arrivée au bout du parcours... On n'en est qu'à la phase cinq, à cause de... certaines interférences. Tu as déjà entendu parler du *bastinado* ?

Zach secoua la tête, fasciné par les lents mouvements que l'homme effectuait avec la perche, tandis qu'il avançait vers la femme.

– *Bastinado* est un mot espagnol qui signifie bastonnade. C'est un supplice utilisé dans le monde entier, mais surtout au Moyen-Orient. Il consiste à frapper la plante des pieds nus du condamné avec une longue canne. Très efficace, en raison des nombreuses terminaisons nerveuses qui se trouvent à cet endroit du corps. Je me suis laissé dire qu'Oudaï Hussein, le fils de Saddam, y avait recours pour punir les sportifs dont les performances en compétition lui paraissaient honteuses.

Sans crier gare, il ramena la perche en arrière et en cingla l'air. Elle heurta la plante des pieds de la femme avec un claquement sec. Celle-ci hurla de douleur, et tenta désespérément de tourner ses pieds dans l'autre sens.

– Allons, allons, Nancy, la gronda-t-il. Je t'ai déjà dit que si tu retirais tes pieds, je les attacherais à une planche et ce sera encore plus douloureux. Tu connais les règles.

Nancy se recroquevilla. Puis, tremblant de tout son être, elle tendit avec réticence ses jambes vers son bourreau. L'expression de résignation qui se lisait sur son visage était un spectacle insoutenable, et Zach se mit à hurler :

– Pour l'amour de Dieu, arrêtez! Je vous en supplie, arrêtez!

L'homme ne répondit pas. Ses gestes s'accéléchèrent. Pris d'une irrépressible frénésie, il frappait encore et encore. Les stridulations de la perche et les hurlements de la femme résonnèrent entre les murs jusqu'à ce que Zach soit certain qu'il était déjà en enfer.

32.

– Alors, comme ça, vous n'étiez jamais descendue ici ?

– Pas avant aujourd'hui.

Sylvia tournait en rond d'un pas lent dans l'abri antiatomique. Les épaules couvertes d'un cardigan en cachemire, elle examinait les lieux en gardant ses bras croisés, comme pour se protéger.

– Ces flèches n'y étaient pas. C'est le ravisseur qui a dû les tracer. Qu'est-ce que vous comptez faire pour retrouver Sam?

Elles étaient toutes les trois debout dans l'abri. Kelly pouvait entendre les techniciens de la police scientifique ronger leur frein en haut de l'échelle, impatients de se mettre au travail à cette heure tardive. Ils allaient devoir attendre encore un peu. Kelly tenait à ce que Sylvia soit confrontée à ce lieu, elle voulait jauger ses réactions pour déterminer si ses dénégations étaient sincères ou si elle était au courant de ce que son mari faisait là depuis tant d'années. Sylvia Morgan savait dissimuler ses sentiments – elle avait, à l'évidence, pas mal d'entraînement en la matière. Mais Kelly n'en détecta pas moins dans son regard le choc qu'elle était en train d'éprouver.

– Et vous dites que Sam ne connaissait pas l'existence de cet abri non plus ? demanda Monica.

Sylvia secoua la tête.

– Il était aussi surpris que moi.

Elle fit un geste dédaigneux et ajouta :

– Enfin, regardez cet endroit... Personne ne s'en est servi depuis des dizaines d'années.

Kelly secoua la tête.

– Permettez-moi d'en douter. Je ne vois pas un grain de poussière. Vous ne trouvez pas ça curieux ?

Sylvia haussa les épaules.

– Ça doit être bien isolé, c'est tout.

– C'est très bien isolé, en effet... Et aussi très bien insonorisé, remarqua Kelly en montrant du doigt le panneau d'isolation phonique fixé au-dessous de la trappe.

Monica brandit une boîte de haricots en conserve.

– Et la date de péremption de ces haricots est dans deux ans, ce qui indique que cette boîte a été achetée depuis que vous avez acheté votre maison.

Sylvia se raidit.

– Je ne vois pas ce que vous voulez insinuer.

– Si, si, vous le voyez bien, intervint Kelly. Les crochets fixés au mur, les gros rivets, le drain au milieu de la pièce... Ce ne sont pas là les attributs ordinaires d'un abri antiatomique. Nous avons appelé le précédent propriétaire et il est tombé des nues quand on lui en a parlé. Je pense qu'en nous renseignant dans la région, on finira par apprendre qui a construit cet abri à la demande de votre mari, et quand il l'a construit.

– Sam est un brave type, dit Sylvia.

Mais, cette fois, Kelly perçut un doute dans sa voix.

– Madame Morgan, il faut que nous retrouvions votre mari pour tirer tout ça au clair. Où aurait-il bien pu aller ? Chez des amis, des gens de sa famille ?

Sylvia secoua la tête.

– La mère de Sam l'a abandonné. Il a grandi dans des familles d'accueil. Il ne m'a jamais parlé de son enfance, je crois qu'il en avait de mauvais souvenirs. Quant aux amis... Il connaît beaucoup de monde, que ce soit ici ou à Manhattan, mais je ne vois personne en particulier vers qui il se tournerait en cas de besoin.

Kelly avait déjà appelé le NYPD, la police de New York, pour leur demander de mettre sous surveillance l'appartement des Morgan à Manhattan, au cas où Sam soit parti là-bas. Jusqu'à présent, il n'avait donné aucun signe de vie.

– Et parmi les autres membres de la brigade de sauvetage ? demanda Monica.

Sylvia hocha lentement la tête.

– Je pense que de tous les gens du coin, c'est de ceux-là qu'il est le plus proche. Vous devriez vous adresser à Chris Santoli, par exemple. Il est agent de change, lui aussi. Quand je réside à New York avec les filles, il arrive à Sam de regarder un match de baseball en sa compagnie, en buvant une ou deux bières...

Sa voix se perdit dans un murmure. Kelly lut soudain dans son regard qu'elle venait de prendre conscience de la situation : elle

était au bord d'un abîme.

– Vous devriez retourner dans la maison, maintenant. Nous, on va aller rendre visite à Chris Santoli, dit Monica d'un ton apaisant.

– Oui, il faudrait que je m'occupe de mes filles.

Sylvia se frotta le front comme pour essuyer un mauvais souvenir, puis baissa lentement le bras.

– Excusez-moi, dit-elle d'une voix faible avant d'escalader l'échelle.

– Elle n'était pas au courant, murmura Monica en la regardant se hisser dans le garage.

– Vous avez raison, acquiesça Kelly.

Elle s'agenouilla pour examiner le sol rugueux, incliné vers le drain qui séparait la pièce en deux.

– C'est une salle de meurtre, il n'y a aucun doute à ce sujet. Je suis d'ailleurs prête à parier que, s'il a été assez prudent pour éviter le moindre soupçon de la part de sa femme, nous ne trouverons pas beaucoup d'indices matériels dans cet endroit.

– Ouais, ça serait étonnant, dit Monica.

Elle allait remettre la boîte de conserve sur l'étagère lorsqu'elle fronça les sourcils. Elle agita la boîte en tendant l'oreille.

– Vous entendez ce petit bruit ? Ça ne ressemble pas à des haricots.

Elles échangèrent un regard intrigué.

– Tant de boîtes de conserve et pas un seul ouvre-boîtes..., remarqua Kelly, l'air pensif. Envoyons un technicien de la police scientifique demander à Mme Morgan de nous en prêter un.

Quelques minutes plus tard, un collègue leur passait un ouvre-boîtes au travers de la trappe.

– Elle veut redescendre, pour savoir ce que vous faites, dit-il à voix basse.

– Dites-lui que la scène est interdite, ordonna Kelly. Elle ne pourra pas y retourner tant que les techniciens n'auront pas effectué leurs relevés.

L'homme hocha la tête et disparut. Kelly et Monica se regardèrent.

– Vous préférez l'ouvrir vous-même ? demanda Monica d'une

voix un peu tremblante.

– Franchement, ça ne me dit rien. Mais j'ai hâte de savoir de quoi il retourne.

Kelly perça le couvercle métallique et se mit à actionner la poignée de l'ustensile. Elle se blinda, prête au pire. Les tueurs en série prélèvent toutes sortes de trophées sur le corps de leurs victimes – des souvenirs qui leur permettent de revivre les meurtres. Ed Gein, le tueur en série qui a inspiré le personnage de Buffalo Bill dans *Le Silence des Agneaux*, fabriquait des abat-jour en peau humaine et s'était même confectionné une combinaison féminine dans le même cuir macabre. Le cannibale Stanley Baker se promenait avec, à la ceinture, une petite bourse contenant les phalanges de l'une de ses proies. Lawrence Bittaker enregistrerait les hurlements de ses victimes pendant qu'il les torturait. Il y avait donc une chance pour que la boîte de conserve contienne quelque chose d'horrible.

Le couvercle se détacha lentement tandis que Kelly faisait tourner la boîte en pressant sur la poignée. Lorsqu'elle fut entièrement ouverte, Kelly se pencha et constata la présence à l'intérieur d'un petit pot de verre, semblable à ceux qu'on utilise pour conserver les cornichons ou les confitures. Elle plongea sa main gantée dedans en prenant soin d'éviter les rebords tranchants et en retira le pot qu'elle tendit vers une source de lumière.

– Merde..., lâcha Monica en reculant d'un pas.

Kelly ne dit rien. Dans une solution jaunâtre marinaient des dizaines de globes oculaires, pour la plupart encore pourvus du nerf optique. Tandis qu'elle examinait le pot, un œil à l'iris bleu pivota et vint croiser le regard de Kelly. Elle posa le pot sur une étagère.

– Bon, on remonte, dit-elle abruptement.

Elles gravirent les degrés de l'échelle en silence. Kelly fit signe au chef de l'équipe des techniciens de la rejoindre.

– J'ai besoin de photos et de relevés d'empreintes. Il n'y a sans doute pas grand-chose à glaner comme traces de matières organiques ou de sang, mais cherchez bien quand même... Il faudrait aussi emporter toutes les boîtes de conserve. Vous en enverrez le contenu au labo pour des analyses ADN.

– Des analyses ADN ? demanda-t-il, intrigué.

– Vous comprendrez quand vous aurez vu ce qu'il y a en bas, murmura-t-elle.

Sylvia Morgan rôdait dans son jardin, les bras toujours croisés. Elle avait enfilé son cardigan malgré la douceur persistante de la soirée.

– Agent Jones ? Qu'est-ce qui se passe là-dessous ? lança-t-elle.

Kelly l'ignora. Elles regardèrent trois techniciens descendre lentement par la trappe puis tendre leurs mains pour se faire passer leur équipement. Les portes du garage étaient grandes ouvertes. La voiture de Sylvia avait été déplacée et des pièces de moto jonchaient le sol, comme des armes abandonnées sur un champ de bataille. Une petite brise faisait frémir le gazon.

– Agent Jones ?

– Allez rejoindre vos filles, madame Morgan, dit Kelly par-dessus son épaule.

Elle ne se retourna pas pour faire face à Sylvia mais ajouta :

– Je vous contacterai si nous retrouvons votre mari.

Kelly sentit croître dans son dos la rage impuissante qui habitait Sylvia, puis elle entendit le gravier crisser sous les pas de celle-ci et sut qu'elle regagnait la maison.

– Merde, répéta Monica. Je n'arriverai jamais à oublier ce que je viens de voir en bas.

– Moi non plus, dit Kelly.

Cette vision d'horreur venait s'ajouter au triste catalogue des choses terrifiantes qui peuplaient ses souvenirs. Elle se frotta les yeux du pouce et de l'index. Son dîner avec Jake lui semblait avoir eu lieu des mois auparavant. Et la nuit s'annonçait encore longue.

– Les autres... euh... organes... Vous croyez qu'il les a conservés aussi ? demanda Monica d'une voix mal assurée.

Kelly réfléchit un instant avant de répondre :

– On le saura demain, quand toutes les boîtes auront été ouvertes. Ce soir, il faut se concentrer sur l'arrestation de Sam Morgan.

Monica se racla la gorge.

– Ouais, vous avez raison. Je vais demander à un collègue d'ici de me trouver l'adresse de Chris Santoli. Vous voulez qu'on appelle chez lui avant d'y aller ?

Kelly secoua la tête.

– Non, surtout pas. Je veux qu'une unité d'intervention,

constituée d'hommes bien entraînés, nous précède. Si Sam Morgan est sur place, il est possible qu'il ait pris des otages. Je ne veux pas risquer d'autres tragédies... Je vais m'arranger pour obtenir en vitesse un mandat de perquisition.

– C'est entendu. Bon, on y va, maintenant ? demanda Monica.

Elle jeta un coup d'œil à la trappe ouverte et ne put réprimer un frisson. Kelly l'observa un instant. La lumière fluorescente accentuait les cernes sombres autour de ses yeux, qui la vieillissaient de dix ans.

– Vous devriez rentrer chez vous, dit Kelly sèchement.

– Comment ça, maintenant ? dit Monica, intriguée.

Kelly hocha la tête.

– Vous avez l'air de manquer cruellement de sommeil. Je serai accompagnée de l'équipe d'intervention et de Jake. Si Sam n'est pas chez Santoli, nous irons chez les autres membres de la brigade de sauvetage. Ça pourrait nous prendre toute la nuit.

– Et moi qui croyais que vous aviez besoin de moi ! Monica avait dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais Kelly sentit qu'elle était blessée.

– Si j'ai besoin de vous ? Mais, sans vous, je n'aurais pas avancé d'un pouce dans cette enquête, dit Kelly en lui tapotant timidement le bras. Mais avec Jake, je suis tranquille. D'ailleurs, tel que je le connais, je suis sûre qu'il va insister pour venir. De toute façon, quelque chose me dit que Sam Morgan est trop malin pour rester dans le coin. Il doit déjà être à mi-chemin de la frontière canadienne, à l'heure qu'il est.

– Il ne faut pas se fier aux apparences, hein ? dit Monica en secouant la tête. Et dire que j'envisageais de le pousser à l'adultère...

– Même s'il n'est pas coupable, je n'aimerais pas trop me frotter à Sylvia, nota Kelly.

– Là, vous avez sans doute raison... Ces bonnes femmes des beaux quartiers sont toujours plus féroces qu'elles n'en ont l'air.

Monica éclata d'un rire qui parut un peu forcé à Kelly.

– Bon, je crois que je vais rentrer, dire bonsoir à Zach. Je vous rejoins plus tard.

– Parfait.

Kelly lui sourit avant de consulter sa montre.

– Ne débranchez pas votre téléphone. Je vais interdire toute communication radio aux collègues. Il est possible que l'un des tueurs, voire les deux, écoute les fréquences de la police.

– A propos, on en est où avec le type qui a enlevé Doyle?

– J'ai envoyé un dessinateur de portraits-robots à l'hôpital pour que Doyle lui décrive son agresseur. Et j'ai demandé un relevé de toutes les empreintes laissées dans sa voiture de patrouille. Avec un peu de chance, ce type est fiché et on connaîtra son identité. Sinon, il faudra quelques jours pour l'obtenir.

– C'est presque une bonne chose que ce soit arrivé à Doyle. Je vous parie que le labo local va mettre deux fois moins de temps à nous transmettre les résultats.

Kelly esquissa un sourire ironique.

– C'est possible, en effet... Je vous appelle si on trouve quelque chose. Maintenant, je vais aller retrouver Jake, ne serait-ce que pour m'assurer qu'il n'est pas en train de repartir avec cette télé.

Dwight se frotta les yeux. Il était crevé, vanné, fourbu. Il n'avait dormi qu'une poignée d'heures au cours des dernières nuits. C'était donc vrai, ce qu'on disait : la fatigue finit par provoquer des hallucinations. Quelques minutes auparavant, il s'était surpris en train de frapper son pare-brise pour y écraser un insecte imaginaire. Il avait pourtant bien vu, de ses yeux vu, une libellule géante se poser sur son tableau de bord et ses ailes de trente centimètres d'envergure vaciller tandis qu'elle fixait Dwight de ses yeux orange. Il avait cligné des yeux et l'insecte avait voltigé un peu dans l'habitacle avant de disparaître comme par magie. C'était un signe indiquant qu'il était à bout – il fallait qu'il se reprenne. Machinalement, il se mit à fredonner l'air de la chanson du jour, *The Final Countdown*, du groupe Europe, en battant la cadence sur le volant.

La liste des endroits à vérifier touchait à sa fin. Il s'était rendu sur tous les lieux d'entraînement, du moins sur ceux où il avait été lors de son bref passage dans la brigade de sauvetage. Il avait visité plusieurs cabanes isolées en forêt, mais assez connues des autochtones. Il n'y avait rien trouvé d'autre que des murs couverts de graffitis et de vieux matelas suintant la pisse de rat sur lesquels des adolescents excités venaient perdre leur pucelage.

Même Dwight devait le reconnaître, quoique à contrecœur : le Capitaine était malin. Il n'aurait pas choisi un endroit trop facile à trouver, et il fallait qu'il puisse aller et venir sans être repéré. D'ailleurs, ce salaud aurait pu aussi bien creuser un trou dans la terre et l'enterrer là. Cette pensée le fit grincer des dents. Il fit un gros effort cérébral, s'efforçant de déduire où ce sale pervers pouvait bien se planquer. Il n'était pas chez lui, ça, c'était sûr. Dwight avait une radio qui lui permettait d'écouter les fréquences réservées à la police, et, avant qu'elles ne deviennent subitement silencieuses, il en avait suffisamment entendu pour en être sûr. Ainsi, ils avaient trouvé le flic dans l'abri. Maintenant, ils allaient enfin se mettre à traquer le Capitaine. C'était déjà ça.

Il lui restait un endroit à vérifier. Ensuite, il lui faudrait trouver lui-même une planque où il pourrait pioncer un peu. Il emprunta une longue voie d'accès en béton, coupa le moteur et éteignit ses phares tandis que la voiture s'arrêtait doucement.

Zach cligna des yeux et se redressa. L'obscurité totale l'environnait de nouveau, et le silence régnait. Il ne savait pas s'il s'était endormi ou évanoui. Au souvenir de la séance à laquelle il avait assisté, il voulut machinalement porter ses mains à ses oreilles, mais il était toujours attaché et elles furent retenues en arrière avec un cliquetis sinistre. *Mon Dieu, c'est affreux !* se dit-il. Il n'avait jamais imaginé que quelque chose d'aussi horrible puisse lui arriver.

Il avait grandi en regardant des films d'épouvante et il les avait adorés. Il était fier de ne pas détourner les yeux comme le faisaient ses amis au moment des scènes où coulait l'hémo- globine – il mangeait même son pop-corn sans se troubler. Mais ce que ce salaud avait fait à cette pauvre femme... Zach se mit à trembler de manière incontrôlable. Il se demanda si elle était toujours à son côté... Et si elle était encore en vie.

Son visage était trempé, il tira la langue pour l'imprégner d'une goutte de liquide et laissa échapper un soupir de soulagement. Il avait reconnu le goût salé des larmes – ce n'était donc pas du sang. De simples larmes... Et il n'avait pas honte de pleurer comme un bambin. Merde, personne ne le voyait, de toute façon. Il allait sans doute mourir dans cet endroit immonde. Cette perspective se mit à croître dans son esprit, prenant une importance démesurée tandis qu'il prenait pleinement conscience de sa situation.

Avant de perdre connaissance pour la deuxième fois, il avait tellement été bouleversé par le supplice qu'avait subi la vieille dame

qu'il en avait oublié son propre sort. Certes, le type avait affirmé qu'il ne comptait pas le « punir »... Mais enfin, merde, il était complètement dingue. Les dents de Zach se mirent à claquer – bien sûr, il avait froid mais, surtout, il était subitement terrifié à l'idée de sa mort prochaine, et il pressentait qu'elle serait lente et douloureuse. Il ne reverrait plus jamais Gina, ni sa mère. En pensant à cette dernière, il laissa échapper un sanglot et se mit à pleurer de plus belle.

Kelly fit un signe de la tête et le bélier vint heurter la porte d'entrée, qui s'ouvrit sous le choc. Elle resta à l'écart, attendant que les gars de l'équipe d'intervention se soient engouffrés dans la maison, l'arme au poing et les lampes torches pointées vers l'entrée. Elle s'apprêtait à les suivre lorsque Jake passa devant elle pour la précéder dans l'entrée, de manière protectrice. Elle réprima une grimace d'exaspération.

– Recommence ça et je pourrais bien te coller une balle par inadvertance, marmonna-t-elle assez bas pour que seul Jake puisse l'entendre.

Elle le connaissait assez bien pour deviner, même s'il lui tournait le dos, qu'il souriait. Un chœur de cris de ralliement indiquant qu'il n'y avait aucun danger se fit entendre un peu partout dans la maison.

– C'est ça, dit Jake. Mais si je ne m'étais pas mis devant toi pour protéger ton entrée dans les lieux, tu m'aurais reproché de ne pas être chevaleresque, répondit-il à voix basse. Tiens, voilà le maître des lieux...

Kelly regarda par-dessus l'épaule de Jake. Ils se trouvaient à la porte du salon. Sur le mur du fond était accroché un téléviseur à écran plat, à côté duquel celui de Sam Morgan paraissait minuscule et sur lequel s'ébrouaient des joueurs de base-ball. Devant le canapé se tenait un homme vêtu d'un T-shirt blanc et d'un caleçon, bouche bée. La bouteille de bière qu'il tenait à la main se renversa, laissant couler son contenu sur la moquette.

– Chris Santoli ? demanda Kelly.

Il hocha la tête d'un air hébété, la bouche toujours grande ouverte. C'était un quadragénaire affublé d'un menton fuyant, d'un front luisant couronné de rares cheveux blonds et d'une bedaine proéminente.

– Il y a quelqu'un d'autre ici, Chris ? demanda Kelly en

bousculant Jake sans ménagement pour passer devant lui.

– N-non..., bredouilla-t-il.

Il balaya la pièce du regard, vit les gilets pare-balles et les fusils d'assaut. Le capitaine qui dirigeait l'équipe d'intervention exécuta un hochement de tête martial.

– Il n'y a personne, confirma-t-il.

– Très bien. Fouillez les lieux, vérifiez bien le garage, en particulier, ordonna Kelly. Monsieur Santoli, asseyez-vous, je vous en prie.

– Vous avez défoncé la porte ! s'écria-t-il d'un ton incrédule en restant debout. Merde, mais vous vous croyez où ? A Bagdad?

– Vous pourrez vous plaindre auprès de la police du comté de Berkshire. Je suis sûre qu'ils seront heureux de vous dédommager, dit Kelly. A présent, monsieur Santoli, asseyez-vous. Il faut que je vous pose quelques questions.

– Zach ? Mon Dieu, mais qu'est-ce qui s'est passé ici ? On dirait qu'il y a eu une explosion ! s'exclama Monica d'une voix irritée.

Les mains sur les hanches, elle examina son salon dévasté. Il avait encore dû jouer à se bagarrer avec un de ses copains. Cela arrivait une ou deux fois par mois : ils se chamaillaient à propos de tout et de n'importe quoi, des jeux vidéo à leurs petites histoires de lycéens. Certains jours, très franchement, elle aurait préféré avoir une fille...

Elle se courba en soupirant pour ramasser une chaise renversée avant de se reprendre et de crier :

– Zach ! Descends immédiatement et range-moi ce fouillis !

Monica dressa l'oreille mais n'entendit pas de réponse.

– Je ne rigole pas, Zach ! dit-elle avec moins de certitude.

Un instant plus tard, elle monta en hâte à l'étage et ouvrit en grand la porte de la chambre de Zach. Constatant que le lit n'était pas fait et que la pièce était en désordre, elle plissa les yeux. Elle consulta le réveil.

– Sale môme ! marmonna-t-elle. Il fallait qu'il choisisse une nuit comme celle-là pour découcher...

Elle ouvrit son téléphone portable en soupirant et composa un numéro.

Assis par terre le dos au mur, Zach avait fini par arrêter de pleurer. Il n'avait jamais été très porté sur la religion – son incroyante de mère ne l'avait pas élevé dans la foi. A présent, il le regrettait. Il lui semblait que le moment était venu de prier, mais il ne connaissait que quelques bribes de prières, glanées çà et là, et il ne voulait pas improviser.

Sa mère devait être en train de le chercher partout. Le choc allait être terrible, pour elle – elle n'avait jamais su se débrouiller toute seule... Zach s'était fortement inquiété, peu avant son enlèvement, de ce que sa mère allait faire quand il serait parti à l'université, et il projetait de s'inscrire dans une faculté proche du domicile familial, de façon qu'il puisse lui rendre des visites régulières. Il avait cru

comprendre que c'était la perspective de cette séparation qui l'avait poussée dans les bras de cet intello à lunettes – l'idée de la solitude était insupportable à une extravertie comme sa mère.

Zach l'avait surprise en train de pleurer la nuit précédente, et il en avait déduit qu'elle avait dû se faire plaquer – une fois de plus. Même si Zach n'avait jamais apprécié ce Howie, il se sentait un peu coupable : s'il s'était montré plus chaleureux avec ce dernier, ça aurait peut-être marché entre lui et Monica. Mais plus rien de cela ne comptait, désormais...

Il avait perdu toute notion du temps et de l'espace. Son enlèvement remontait peut-être à plusieurs jours – c'était, du moins, l'impression qu'il avait. Au fond de lui, il espérait presque que le pervers revienne vite. Etre immobilisé ainsi dans le noir total commençait à le rendre Zach dingue. Au moindre bruit, amplifié par le silence qui régnait dans sa geôle, il se raidissait, essayant de déterminer s'il s'agissait d'un rat ou de quelque chose de bien pire.

Un rayon de lumière apparut soudain à l'autre bout de la pièce, faisant refluer l'obscurité. Zach se figea. Son heure était-elle venue ? Il commença à marmonner tout bas des paroles d'adieu à Gina, à sa mère et à tous les gens qu'il avait aimés. Si sa mort était imminente, il espérait qu'elle serait rapide.

Une lumière aveuglante inonda soudain la pièce et Zach dut détourner la tête en clignant des yeux. Il entendit un gémissement lugubre et vit la source de cette lumière se rapprocher promptement de lui. Terrifié, il se recroquevilla en fermant les yeux, se faisant le plus petit possible tout en se préparant aux coups. Mais il n'en reçut aucun et ouvrit les yeux un instant plus tard.

La lampe avait été posée à côté de lui sur le carrelage, dirigée vers le plafond. A côté se trouvait un sac à dos. Un homme était agenouillé – un autre homme que son ravisseur, un type plus gros, vêtu d'une tenue de camouflage. Une casquette noire était vissée sur son crâne et sa taille était sanglée d'une ceinture à outils compliquée. Il tenait la vieille dame dans ses bras. Son corps était rigide. Dans la lumière crue, sa peau paraissait luire comme du marbre poli. Elle était morte.

L'homme leva les yeux vers Zach. Il était plus jeune que l'autre type, la trentaine peut-être – mal rasé et les yeux hagards. Une expression peu amène se lisait sur son visage et Zach eut un mouvement de recul.

– Où il est ? cracha l'homme.

– Il est parti, dit Zach.

Il lui fallut un petit moment pour réaliser qu'il n'avait pas affaire à un complice du pervers mais à quelqu'un d'autre, quelqu'un qui pouvait le tirer de là et lui sauver la vie. Cette prise de conscience se traduisit par un flot désordonné de questions :

– Vous avez un téléphone ? Vous pouvez appeler police secours ? Ma mère est flic, ils viendront tout de suite... Vous pouvez me détacher ? Peut-être en cassant le pommeau de la douche, ou en démontant le tuyau ?

L'homme le regarda sans piper mot tandis que le débit de Zach s'accélérait :

– Je vous en prie, faites-moi sortir d'ici ! Il peut revenir d'un moment à l'autre, il faut qu'on se barre...

– Il ne t'a rien dit ? demanda l'homme en plissant les yeux.

– Comment ça ? Non... Ecoutez, il va me tuer. Je vous en supplie, détachez-moi.

L'homme parut satisfait de cette réponse et se tourna vers le corps de la femme qu'il tenait dans ses bras. Il remit doucement en place une mèche de cheveux qui pendouillait sur le visage tuméfié de la morte. Il reposa doucement le cadavre à terre et sortit un pull-over noir de son sac. Il en couvrit la tête et la poitrine du cadavre. Il fouilla sa poche, en sortit une poignée de piécettes et en fit soigneusement un petit tas à côté de la main ouverte de la femme. Zach l'observait sans mot dire, avec stupéfaction.

L'homme se releva brusquement et mit son sac en bandoulière. Zach ne le quittait pas des yeux, intrigué.

– Vous... vous allez chercher de l'aide ? demanda-t-il au bout d'un instant.

Le type ne répondit pas. De sa main libre, il ramassa la lampe au passage.

– Hé, ho ! Vous allez où comme ça ? Vous ne pouvez pas me laisser là !

Zach tira fort sur ses chaînes, haletant.

– Mais enfin, merde ! Il faut que vous préveniez quelqu'un ! Je vous en supplie !

L'homme ne répondit pas. Il lui tourna le dos et quitta la pièce, emportant avec lui toute lumière et tout espoir. Lorsqu'il se vit de nouveau plongé dans l'obscurité, Zach se mit à hurler.

34.

– Vous ne voyez pas d'autre endroit où il aurait pu aller?

Chris Santoli hocha la tête.

– Sam et moi, on n'est pas si proches. Il nous arrive de boire une bière ensemble après une séance d'entraînement, sans plus. C'est un type plutôt réservé, vous voyez le genre ?

Kelly hocha la tête en jetant un coup d'œil à son carnet.

– Je vous crois... Donc, j'ai la liste complète des endroits où vous êtes allés vous entraîner ?

– Ouais, pour autant que je m'en souviene. Mais je ne fais partie de la brigade que depuis quelques années... Depuis que j'ai quitté la banque où je travaillais, Morgan Stanley. D'autres membres de la brigade pourraient sans doute vous en dire plus. Sam aime les parcours à la dure. Il dit que ça nous force à rester vigilants. Il dirige la brigade comme une unité militaire plus que comme une équipe de sauveteurs. On s'entraîne énormément. Sam nous oblige à faire des stages de survie en pleine forêt, des parcours du combattant, des trucs comme ça. Moi, je suis officier de réserve, donc j'ai l'habitude, mais il y a des gars qui râlent.

– Bien. Merci.

Le téléphone de Kelly se mit à sonner et elle vérifia le numéro de son correspondant avant de dire :

– Excusez-moi un instant.

Chris lâcha un profond soupir et leva les mains, exaspéré.

– Ne vous gênez pas pour moi. Si vous avez besoin de moi, je serai dans le salon en train de regarder le match de base-ball. Les Red Sox sont menés de trois points, mais ils peuvent encore revenir au score.

– Vous croyez au Père Noël ou quoi ? intervint Jake, railleur.

Voyant que Chris se renfrognait, il s'empressa d'ajouter :

– Je suis mal placé pour donner mon avis, je suis un supporter des Rangers.

– Les Rangers, c'est des gros nuls, dit Chris avec une pointe de

compassion dans la voix. Mais pas autant que les Yankees.

Les deux hommes se lancèrent dans une grande conversation sur le base-ball, échangeant records et statistiques, et Kelly en profita pour s'éclipser.

– Monica ? Morgan n'est pas ici, dit-elle à voix basse dans le récepteur dès qu'elle fut sortie du salon. J'ai envoyé des unités chez d'autres membres de la brigade de sauvetage. On espère encore lui mettre la main dessus quelque part. Chris nous a fourni une liste de lieux d'entraînement où ils avaient leurs habitudes. On va aussi visiter ces endroits au plus tôt.

– Kelly ? Je suis inquiète...

L'anxiété de Monica était palpable, en effet.

– Pourquoi?

– Zach n'est pas à la maison... J'ai appelé tous ses amis, sa petite copine... Personne ne l'a vu. Et il a laissé son téléphone sur la table de la cuisine. C'est bizarre, parce qu'il ne se déplace jamais sans son portable... Il aurait l'impression de sortir tout nu. J'ai peur qu'il se soit passé quelque chose...

Kelly jeta un coup d'œil vers le salon. Elle vit les deux hommes parler base-ball, faisant de grands gestes au fur et à mesure que la conversation s'échauffait.

– Pas de panique... C'est un adolescent, il est peut-être en train de se donner du bon temps quelque part, histoire de décompresser.

– Le salon était dans une drôle de pagaille quand je suis rentrée. La porte n'était pas verrouillée. Ça lui arrive d'oublier, mais ces derniers temps, comme j'étais un peu parano, il faisait bien attention à fermer à clé.

Monica marqua une pause avant de poursuivre :

– Kelly, je sais que vous ne croyez pas à l'intuition féminine, mais, là, je sens qu'il y a un problème.

Kelly pinça les lèvres. Morgan aurait-il enlevé Zach ? Mais pourquoi aurait-il fait ça ? C'était très éloigné de ce qu'elle savait de son mode opératoire.

– Zach a une voiture ?

– Non, il vient juste d'avoir son permis pour apprenti conducteur.

– Bon. Envoyez-moi par e-mail une photo récente de Zach, on va lancer un avis de recherche. Vous devriez rester à la maison, il va

peut-être réapparaître.

– Impossible. Je vais devenir dingue si je reste ici à rien faire. Howie va venir pour l'attendre à ma place. Il nous appellera si Zach revient. Où comptiez-vous aller, maintenant ?

Kelly consulta son carnet.

– L'arsenal de la Garde nationale, à Pittsfield.

– Je vous y rejoins.

Kelly referma son téléphone, mais celui-ci se remit à sonner presque aussitôt. Elle le rouvrit en soupirant.

– Jones à l'appareil...

– Agent Jones ? C'est le lieutenant Peters.

Le jeune flic semblait surexcité. Il se trouvait encore au poste de commandement, assurant la permanence pendant que ses collègues étaient à la recherche de Sam Morgan.

– Ça y est, on a reçu les résultats informatiques concernant les empreintes relevées dans la voiture du lieutenant Doyle, reprit-il. Et il y en a deux qui se trouvent dans nos fichiers.

– Elles appartiennent à quelqu'un qui a un casier judiciaire ?

– Pas exactement. Il s'agit d'un homme dont on a pris les empreintes au moment de son embauche comme vigile par une société de gardiennage.

Dans le récepteur, Kelly entendit Colin feuilleter une liasse de papiers avant d'ajouter :

– Il semble que le lieutenant Doyle ait été agressé et enlevé par un certain Dwight Sullivan, âgé de trente-quatre ans. J'ai trouvé la photo de son permis de conduire : il a l'air terrifiant, ce salopard. J'en ai faxé une copie à l'hôpital pour que Doyle l'identifie formellement... Mais je suis prêt à parier qu'il s'agit bien de notre homme.

– Bravo, lieutenant, et merci.

Monica ne s'était pas trompée : dès lors que l'un des leurs était la victime, le laboratoire de la police d'Etat se montrait remarquablement diligent et efficace. *Pourvu que ça dure !* se dit Kelly.

– Lançons un avis de recherche sur sa voiture. Je vais de ce pas chez lui, avec une équipe de soutien. Je voudrais que vous fassiez en sorte qu'il y ait un mandat de perquisition quand j'arriverai sur

place. Pour la maison, mais aussi pour les dépendances... La totale, quoi. Il faudra aussi songer à envoyer au plus vite des photos de Morgan et de Sullivan aux médias du coin, histoire de stimuler la coopération de la population locale.

– Vous voulez vraiment faire ça ? demanda Colin d'un ton dubitatif. L'année dernière, on a fait la même chose pendant une enquête sur laquelle je travaillais, et le standard est resté bloqué pendant plusieurs jours de suite...

– Je préfère que nous prenions ce risque plutôt que celui d'être blâmés pour n'avoir pas prévenu le public, s'il y a du grabuge... Prévenez également la police des frontières des Etats de New York et du Vermont. Il y a de fortes chances pour que l'un des tueurs, si ce n'est les deux, se dirige, en ce moment même, vers la frontière canadienne.

– Entendu. Rien d'autre ?

– Ah si... Monica va vous envoyer une photo de son fils. Joignez-la à l'avis de recherche.

Colin resta silencieux un instant avant de réagir :

– Vous pouvez me mettre au courant ?

– Ce n'est sans doute rien... Un surcroît de précaution, voilà tout.

Elle referma le téléphone et retourna dans le salon.

– Monsieur Santoli, connaissez-vous un certain Dwight Sullivan ?

– Dwight-le-Cerveau ? Oui, bien sûr, je le connais, dit Santoli d'un ton perplexe. Ce type est un abruti de première. Il a fait un très bref passage à la brigade, à l'époque où j'y suis entré. Son surnom est un peu ironique... Il n'a pas inventé l'eau tiède, si vous voyez ce que je veux dire.

– A-t-il des raisons d'en vouloir à M. Morgan ?

Santoli gloussa en se frottant la nuque.

– Ouais, on pourrait dire ça...

– Vous pouvez être plus précis ? s'impatienta Kelly.

– Dwight avait l'air un peu débile, un peu allumé aussi. Gentil garçon, mais obsédé par l'entraînement. Un jour, il prétendait qu'il était sur le point d'être accepté dans les commandos de marine... Le lendemain, c'est la CIA qu'il visait. La CIA, non mais vous y croyez ? Certains types le taquinaient un peu à ce propos. Ils lui demandaient de lui rendre tel ou tel service une fois qu'il serait à la CIA, de lui

trouver le numéro de téléphone de Ben Laden, des vannes de ce genre. Je ne pense même pas qu'il comprenait qu'il se faisait chambrer.

– Sam Morgan était-il de ceux qui se moquaient de lui ?

– Non, Sam est trop sympa pour lancer ce genre de vannes. Il lui a juste suggéré de quitter la brigade pour se concentrer sur sa demande d'engagement dans les services secrets. Dwight l'idolâtrait, d'ailleurs... Il appelait Sam le Capitaine.

– Ce sera tout. Je vous remercie.

– Alors, vous avez fini, ici ?

Kelly hocha la tête et Chris se laissa tomber dans son fauteuil en soupirant. Il prit la télécommande et augmenta le volume.

– Eh bien, bonsoir ! lança-t-il. Je m'occuperai de la porte quand vous serez partis.

Tandis qu'ils regagnaient leur voiture, Jake demanda :

– Ce Dwight serait donc l'un des tueurs ?

– A première vue. On dirait qu'il s'est passé quelque chose entre lui et Sam Morgan à l'époque où il faisait partie de la brigade de sauvetage que Sam dirige.

– Et ce serait Morgan l'autre tueur, celui qui a plus d'expérience ?

– C'est possible, reconnut-elle. Mais, pour l'heure, il faut faire comme s'il était une autre victime, un otage potentiel.

– Et ils sont tous les deux dans la nature... Et Zach a disparu, lui aussi.

Jake secoua la tête et ajouta :

– Putain, j'aime pas ce genre de merdier !

Kelly hocha la tête.

– Je crois que tu devrais rentrer à la pension. Je vais te faire raccompagner par une voiture de patrouille, dit-elle en regardant droit devant elle.

– Pas question, répliqua Jake.

– Jake...

– Ouvre les yeux, Kelly. Tu es à la recherche de non pas un mais deux tueurs, et tu es entourée par ce que j'appelle– rais poliment des péquenauds. Et ces braves autochtones, qui attendent

impatiemment d'être débarrassés de toi, se foutent complètement de te voir repartir d'ici morte ou vivante...

– La situation a évolué. Depuis que l'un des leurs a été enlevé et ridiculisé, les flics du coin manifestent une bonne volonté surprenante, remarqua Kelly avec une pointe d'amertume. Et puis, j'ai demandé à d'autres unités de la police de se joindre à nous, et le FBI nous envoie une équipe spécialisée dans les négociations en cas de prise d'otage.

– Tout le monde sait que ces gens-là peuvent être d'une rare incompétence. Ça sent pas bon, tout ça, Kelly.

– Tu veux que je te fasse embarquer, menottes aux poignets ?

Il lui jeta un regard furieux.

– Ne fais pas ça, Jones. Tu vas avoir besoin de moi, pour t'épauler et pour te protéger. Tu sais que je me débrouille pas mal, dans ce domaine... N'exige pas de moi que je passe une nuit dans une chambre d'hôtel à me ronger les sangs.

Kelly fut surprise de l'entendre protester avec une telle véhémence. Il avait raison, d'ailleurs. Elle n'avait pas de coéquipier pour l'épauler, et la situation pouvait rapidement lui échapper. A cela s'ajoutait la disparition de Zach, qui signifiait qu'elle ne pouvait plus compter sur Monica, pas dans l'état de nerfs où elle était, en tout cas. Laisser Jake l'accompagner était contraire aux règles du FBI, mais, ici, elle n'avait pas de supérieur direct à qui rendre des comptes. *Nul n'en saura rien*, raisonna-t-elle avant de se reprendre. C'était curieux, cette tendance qu'elle avait, depuis quelque temps, à ne pas respecter les procédures officielles à la lettre. Après un bref débat intérieur, elle se tourna vers la voiture et lâcha :

– D'accord. Mais ne t'avise pas de passer devant moi au moment où on arrive sur une scène, comme tout à l'heure. Et si tu commences à te mêler de tout, je te renvoie chez toi. J'ai bien dit chez toi, et non pas à l'hôtel.

Jake se glissa sur le siège du passager et se tourna vers Kelly.

– Toi, on peut dire que tu sais parler aux hommes...

– Ne me cherche pas, l'avertit-elle. Je suis déjà à deux doigts de changer d'avis.

– Mais non, mais non. Je te connais bien, maintenant, je sais que tu n'es pas comme ça, ironisa-t-il.

Elle ne répondit rien et se contenta de regarder au travers du pare-brise tandis qu'elle allumait le GPS dont était équipé le

véhicule.

– Jones, ça va ? demanda Jake en lui caressant doucement la joue du doigt.

Elle repoussa la main de Jake et dit d'un ton féroce :

– Ces monstres, je ne vais pas les lâcher.

– Monsieur Doyle? Monsieur Doyle, je dois vous demander de vous recoucher ! dit l'infirmière d'une voix sévère en entrant précipitamment dans la chambre.

Doyle ne répondit pas. Il s'était levé en titubant légèrement et des tuyaux pendaient de son torse, collés avec du sparadrap. Il venait de débrancher les deux derniers, ce qui avait déclenché une cacophonie de bips dans la petite chambre.

– Où est mon futa ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

– Monsieur Doyle, le médecin a demandé que nous vous gardions un peu plus longtemps ici, en observation.

L'infirmière croisa les bras et le toisa d'un air autoritaire.

– Je dois vous demander de vous allonger, lui ordonna-t-elle.

– Allez vous faire foutre. Je me porte comme un charme... Trouvez-moi plutôt mon pantalon !

Ils se dévisagèrent mutuellement pendant un instant. L'infirmière voulut protester, avant de refermer la bouche et de hausser les épaules.

– D'accord, finit-elle par dire. C'est votre vie, pas la mienne. Je ne suis pas assez payée pour me disputer avec vous... Asseyez-vous, je reviens tout de suite.

Doyle resta debout, tenant pudiquement son peignoir fermé d'une main. Une minute plus tard, l'infirmière était de retour, tenant à la main un sac en plastique.

– Votre uniforme est tout crasseux. Vous voulez que je vous fasse prêter des vêtements propres ? demanda-t-elle en le regardant d'un oeil réprobateur.

Il secoua la tête et jeta un coup d'œil au contenu du sac.

– Cet uniforme m’ira très bien. Je retourne au boulot.

– D’accord. Avant de partir, je voudrais que vous me signiez une décharge, puisque vous quittez l’hôpital contre l’avis des médecins.

En refermant la porte, elle croisa une de ses collègues et lui adressa un regard exaspéré en marmonnant :

– Ah ! ces flics...

– Alors, rien ?

– Eh bien, on a affaire à un vrai dingue, ça, c’est sûr. Tu devrais voir les lettres qu’il a écrites au vice-président Cheney. Même le Père Noël n’en reçoit pas d’aussi téméraires, dit Jake en brandissant une liasse de lettres. Ce type a écrit à tous les corps d’élite et à tous les services secrets, la NSA, la CIA, le Pentagone... Et même en France, à la Légion étrangère. En tout cas, il faut reconnaître qu’il a de la suite dans les idées.

Ils étaient dans la chambre de Dwight. Malgré son penchant pour la carrière militaire, ce type se laissait aller. Des assiettes sales étaient survolées par des essaims de mouches et son linge sale jonchait le sol de la pièce. Sur le lit, les draps froissés exhalaient une odeur rance.

Jake regarda Kelly. Ses yeux cernés témoignaient de son épuisement. Elle s’était fait une queue-de-cheval et ses mèches cuivrées balayaient l’air tandis qu’elle examinait les lieux, les mains sur les hanches. Elle portait un gilet pare-balles par-dessus son caraco bleu. La chaleur était telle que des traces de sueur en maculaient les flancs. Jake l’avait déjà vue comme ça, il connaissait ce regard décidé, cette froide détermination face aux obstacles. Il lui fallut résister physiquement à son désir de la prendre dans ses bras.

– Monica a appelé de l’arsenal ?

Kelly hocha la tête.

– On n’a rien trouvé là-bas. Les collègues vont se rendre sur le prochain site figurant sur la liste.

– Il y a combien d’unités sur ce coup ?

– Celle de Boston vient d’arriver, ce qui fait quatre. Kelly se pinça

les lèvres. Chris Santoli leur avait donné une liste de vingt endroits où la brigade de sauvetage s'était entraînée au cours des dernières années. Un autre membre de la brigade y avait ajouté une poignée d'autres lieux. Au rythme où ils allaient, il leur faudrait toute la nuit pour tout vérifier.

Jake l'observa un instant avant de demander :

– L'avis de recherche n'a rien donné non plus ?

Elle secoua la tête.

– Non. Les polices locales sont censées m'avertir si une voiture est déclarée volée dans un rayon de quatre-vingts kilomètres.

Des techniciens de la police scientifique s'affairaient dans la maison, recueillant divers indices matériels. L'ordinateur de Dwight avait déjà été emporté par les spécialistes de l'informatique. Des agents en uniforme passaient au peigne fin tiroirs et placards.

– Qu'est-ce qui se passe ici, nom de Dieu ? demanda une voix éraillée.

Jake suivit Kelly jusqu'à la cuisine en longeant les panneaux en faux bois qui couvraient les murs du couloir. Une femme décharnée tenait la porte d'entrée ouverte, en les dévisageant d'un œil myope.

– Où est Nancy ? demanda-t-elle.

– C'est qui, Nancy ? répliqua Jake.

Kelly lui fit signe de se taire.

– Vous êtes une amie de la mère de Dwight ? demanda-t-elle en avançant vers la femme.

Celle-ci considéra Kelly avec suspicion. Elle avait la cinquantaine bien entamée. Des années d'addiction au tabac avaient creusé ses joues et teint ses dents d'un jaune assorti à ses cheveux peroxydés. Ses cuisses maigres et arquées étaient moulées dans un short de vélo en élasthanne, tandis que son T-shirt vantait les mérites des machines à sous du casino de Mohegan Sun.

– C'est exact. Je devais venir la chercher pour aller jouer au bingo avec elle.

– Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? demanda Kelly.

– Mais qui vous êtes, vous, d'abord ?

La femme l'examina de la tête aux pieds avant de conclure :

– Vous ressemblez pas à une fliquette, ça, c'est sûr.

– Agent spécial Jones, du FBI, dit Kelly.

La femme regarda le badge que Kelly lui montrait d'un air dégoûté, comme si c'était une crotte de chien.

– Et vous vous appelez... ? lui demanda Kelly.

– Doris Greene. Le FBI, vous avez dit ? C'est à cause de Dwight ?

Kelly pesa ses mots avant de répondre :

– Oui, en effet.

– Ah oui, c'est vrai. Il m'a dit et redit que le FBI faisait toujours une enquête de voisinage avant d'embaucher des nouvelles recrues.

La femme se pencha vers Kelly et ajouta plus bas :

– Je dois avouer que je suis surprise de vous voir ici. J'ai toujours cru que Dwight me baratainait... Ça me paraissait quand même incroyable que le FBI accepte d'embaucher un barjo dans son genre... Euh, n'allez pas dire à Nancy que je vous ai dit ça...

– Ne vous en faites pas, ça restera entre nous.

Kelly tira vers elle une des chaises de la cuisine et fit signe à Doris de s'y asseoir.

– Alors, vous l'avez vue quand, Nancy ?

– On est allées au casino de Foxwoods... Pas ce week-end, celui d'avant. J'ai gagné cinquante dollars au black jack, précisa fièrement Doris. Nancy en a fait une jaunisse !

– Et vous deviez sortir avec elle, ce soir ?

– Ouais, on devait aller au bingo... On y va toujours ensemble. Elle est avec Dwight, là ?

Kelly jeta un coup d'œil à Jake avant de répondre :

– Vous savez s'ils ont de la famille ?

La femme secoua la tête.

– Non. Le mari de Nancy l'a plaquée quand Dwight était encore un bébé. Et sa sœur est morte il y a un bout de temps. Et elle a pas eu d'autres gosses, à ma connaissance.

– Y a-t-il un endroit où ils ont l'habitude d'aller prendre l'air, comme une cabane de chasse, par exemple ?

La femme partit d'un grand rire rauque.

– Vous rigolez ? Nancy a déjà du mal à s'occuper de cette maison...

– Donc, vous ne voyez pas où ils auraient pu aller ?

Le regard de Doris passa de Kelly à Jake.

– Il y a un problème avec Nancy ?

Kelly se massa la nuque.

– A vrai dire, ça en a tout l'air. Vous connaissez d'autres amis à eux qui pourraient nous aider à la retrouver ?

– Nancy n'est pas très sociable. Je suis sa seule amie. Dans le temps, elle causait souvent avec Rose au bingo, mais elles sont brouillées depuis des années...

– Vous avez son numéro de téléphone portable ?

Doris secoua la tête de nouveau.

– Je n'arrête pas de lui dire d'en acheter un. Un jour, j'ai mis plus d'une heure à la retrouver au casino. J'ai dû demander aux gars de la sécurité de passer un appel au haut-parleur... Je commençais à avoir hâte de rentrer chez moi. Nancy pense que les téléphones portables, ça donne le cancer du cerveau...

Kelly esquissa un sourire.

– Merci de votre aide, Doris. Vous nous laisserez vos coordonnées, pour qu'on puisse vous poser d'autres questions, éventuellement.

Doris se leva.

– Bien sûr. Vous m'appellerez quand vous aurez retrouvé Nancy, hein ? C'est une vieille bique, mais elle a bon cœur, vous savez...

– Pas de problème, acquiesça Jake.

Il fit un pas en avant et lui posa une main sur l'épaule, comme pour la raccompagner vers la porte. Mais à présent qu'elle était dans la maison, Doris manifestait de la réticence à quitter les lieux – elle devait flairer qu'il se passait quelque chose de grave.

Arrivée à la porte, elle se retourna et dit :

– Hé ! m'dame la fliquette, vous devriez bien réfléchir avant d'embaucher Dwight... J'ai toujours pensé que ce garçon ne pouvait apporter que des emmerdes.

Après son départ, Kelly examina la pièce. Elle tendit la main et donna une pichenette à la cartouche de cigarettes qui pendait au ventilateur du plafond. La cartouche se mit à osciller avant de se stabiliser de nouveau, tel un balancier. Jake regardait Kelly tandis qu'elle suivait l'objet des yeux.

– Je pense qu'on ne va pas dormir, cette nuit, dit-il au bout d'un instant. Tu as faim ?

Kelly secoua la tête.

– Pas d'appétit..., murmura-t-elle.

– Qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ? Tu veux qu'on rejoigne une des équipes d'intervention ? On pourrait enfoncer quelques portes de plus... Je sais que t'adores ça.

Kelly lui lança un regard noir avant de sourire.

– Même pas vrai.

– Oh ! mais si ! J'ai déjà décidé de t'offrir un bélier pour ton prochain anniversaire.

Elle haussa un sourcil.

– Ah bon ? Un bélier ?

– Mais oui. Je pense que tu en auras besoin.

Le téléphone de Kelly se mit à sonner, effaçant son sourire. Elle l'ouvrit et dit d'un ton autoritaire :

– Jones à l'appareil.

Jake vit son expression se transformer, ses sourcils se froncer sous l'effet de la consternation. Sans même s'en rendre compte, il retint son souffle.

– Où ça ? demanda Kelly. On arrive tout de suite.

Elle referma le téléphone portable et regarda Jake.

– Ils ont trouvé quelque chose...

– Zach ? demanda-t-il.

Mais elle était déjà sortie.

Il ne leur fallut que dix minutes pour atteindre l'endroit. Ils empruntèrent une vaste allée semi-circulaire, surplombée par une butte où l'herbe se teintait de bleu et de rouge au rythme des gyrophares silencieux des véhicules d'intervention. Kelly s'arrêta derrière une ambulance, et ils sortirent de la voiture sans échanger un mot. Elle ne put réprimer un frisson. Les voitures de police garées pêle-mêle, la lumière stroboscopique, la présence de Jake... Tout cela lui rappelait trop une nuit semblable de l'année précédente – la nuit où elle avait trouvé Morrow, son coéquipier, baignant dans son sang.

A l'endroit où l'allée repartait vers la route, une entrée en béton avait été creusée à flanc de coteau. Deux portes successives étaient grandes ouvertes : la première en verre, l'autre en acier blindé. A l'intérieur, un couvercle en fonte était posé à côté d'une trappe ouverte, d'où un escalier en spirale menait dans le sous-sol.

– C'est quoi, cet endroit ? demanda Jake en examinant les lieux.

Une photo poussiéreuse du président Lyndon Johnson était accrochée au mur du fond, à côté d'une hampe de drapeau nue.

– Un bunker désaffecté de la défense civile, chuchota Kelly. Allez, on descend.

Au pied de l'escalier, ils se retrouvèrent dans une petite salle circulaire entièrement bétonnée. Ils franchirent deux ou trois autres sas, semblables au premier, pour arriver dans une pièce plus vaste percée de plusieurs petits passages, comme dans une garenne de lapins. Ceux-ci donnaient chacun sur un couloir obscur. Ils se guidèrent au son des voix et en empruntèrent un où avait été installé un éclairage de fortune : de gros projecteurs, posés à même le sol, déchiraient à intervalles réguliers l'obscurité d'une lumière aveuglante. Ils traversèrent en silence une cafétéria immense et presque vide, qui n'abritait que quelques chaises en plastique, déglinguées et renversées. La pièce suivante abritait plusieurs lits métalliques en désordre, aux matelas éventrés. Ils atteignirent enfin une porte battante qui donnait sur la salle de bains. Là se trouvaient des lavabos alignés contre l'un des murs, face à une rangée de W.-C. Monica était assise, effondrée, à l'autre bout de la pièce, la tête plongée dans les mains.

Kelly s'agenouilla à son côté.

– Zach ? murmura-t-elle.

Monica secoua la tête avant de la redresser pour faire face à Kelly. Elle se mit à parler, et sa voix était égale, dénuée de toute émotion.

– Il n'est pas ici, mais on a trouvé quelqu'un d'autre, dit-elle en désignant la pièce suivante. Les collègues pensent que c'est la mère de Dwight. Et puis ils sont tombés sur ce truc-là...

Elle leva la main. Au bout de ses doigts pendait une lanière de cuir à laquelle était fixée une dent de requin. Sa voix se brisa lorsqu'elle ajouta :

– Cette dent appartenait à mon père... Il se vantait d'avoir tué le requin à mains nues. Zach ne l'a jamais enlevée. Jamais.

Kelly examina le collier avant de prendre les mains de Monica et de les presser bien fort.

– On va le retrouver, dit-elle d'une voix rauque.

Monica ne répondit pas. Elle se contenta de baisser la tête de nouveau, en proie à la plus grande affliction. Kelly se leva et traversa la pièce jusqu'à l'ouverture voûtée qui donnait sur les douches. Dans un coin, une masse de chair nue brillait à chaque nouveau flash du photographe de la police scientifique. Ses collègues se tenaient à l'écart, attendant qu'il ait fini pour se mettre au travail tout en conversant entre eux à voix basse.

– Alors ? demanda Kelly bien haut en avançant vers le cadavre.

Tous les regards se tournèrent vers elle.

– C'est un salaud de pervers de première qui a fait ça, selon moi, dit l'un des techniciens.

– Où est le coroner ?

– La dernière fois que je l'ai vu, il était en train de remonter pour vomir ses tripes, répondit le même homme après un bref silence.

Il tenait à la main une petite mallette contenant l'équipement nécessaire aux relevés d'empreintes. Elle réprima un soupir et se tourna vers le photographe.

– Vous en avez pour longtemps ?

Il secoua la tête.

– Encore deux ou trois clichés, répondit-il.

Kelly attendit que le photographe change de position et prenne

quelques photos du cadavre sous différents angles. Quand il eut achevé sa besogne, Kelly se coiffa d'un bonnet en résille et enfila une paire de gants puis des chaussons en papier. Evitant les flaques de sang et les excréments, elle s'approcha prudemment du corps.

La morte était allongée dans une flaque d'urine. Kelly fronça le nez de dégoût au moment d'ôter le pull-over qui couvrait la partie supérieure du cadavre. Le visage de la femme était figé dans un rictus d'horreur, ses yeux exorbités fixaient d'un regard aveugle le plafond, sa bouche était béante. Il y avait des traces de morsure sur son visage – les rats affamés avaient déjà commencé à la grignoter. Une lourde chaîne, fixée au mur et enroulée autour de sa taille, émergeait d'un bourrelet de chair flasque. Le corps était froid, mais encore relâché : la rigidité cadavérique n'était pas encore survenue. Son décès ne devait remonter qu'à quelques heures.

Au spectacle des blessures qui marbraient la peau de la victime, Jake ne put réprimer une grimace.

– Doux Jésus ! murmura-t-il. Je suis d'accord avec le gars des empreintes : celui des deux tueurs qui a fait ça est un salaud de pervers de première...

– C'est le tueur A, affirma Kelly avec certitude. Ces traces de coups sont trop méticuleuses pour avoir été faites par le tueur B.

– Tu en es sûre ? « Méticuleux » n'est pas vraiment le terme qui me viendrait à l'esprit... Merde, enfin, regarde ses pieds.

Kelly se tourna lentement vers la partie inférieure du corps. Les pieds de la morte étaient violacés et tout enflés – ils avaient presque doublé de volume. Quelques orteils, brisés, avaient été tordus en tous sens. Kelly pinça les lèvres en se levant.

– Faites ce que vous avez à faire, et laissez-la ici, ordonna-t-elle aux techniciens. Ce sont les gens du FBI qui s'occuperont du transport du corps jusqu'à notre morgue.

Jake la suivit dans la pièce attenante. Elle alla s'agenouiller auprès de Monica.

– Monica, écoutez, soyez raisonnable... Je vais demander à un agent de vous raccompagner chez vous. Je vais faire venir Howie ici pour qu'il examine le corps. Vous, vous rentrez à la maison et vous y attendez Zach... D'accord ?

Monica secoua la tête et se leva en titubant.

– Non, je vais très bien, dit-elle d'une voix nasillarde, en s'essuyant les joues du revers de la main.

– Non, vous n’allez pas bien. Rentrez chez vous, dit Kelly.

– Avec tout le respect que je vous dois, je vous rappelle que je ne travaille pas pour vous, dit Monica d’une voix blanche. C’est mon gosse qui a été enlevé. Je ne rentre pas chez moi avant qu’il ait été retrouvé.

Jake effleura l’épaule de Kelly en disant :

– Tu devrais la laisser venir avec toi...

Kelly s’interrogea. L’expérience lui avait enseigné qu’il n’était pas souhaitable de prendre part à une chasse à l’homme tout en étant personnellement impliqué. C’est ce qu’elle avait fait l’an passé après le meurtre de Morrow – et après qu’elle-même eut failli y laisser sa peau. Mais elle savait aussi que rien au monde n’aurait pu l’en dissuader, à l’époque.

– Bon, d’accord. Mais vous restez avec nous, vous ne prenez aucune initiative.

Monica hocha la tête et ajusta son blouson.

– Allons-y, dit-elle.

Arrivée en haut de l’escalier, Kelly entendit le son d’un rotor et s’arrêta.

– C’est toi qui as appelé un hélico ? demanda Jake dans son dos.

Elle secoua la tête, surprise. Au travers de l’ouverture du bunker, elle vit un point lumineux croître dans la nuit, jusqu’à englober la totalité de l’aire en béton surélevée qu’entourait la voie d’accès en demi-cercle. Les pales du rotor faisaient voltiger vers le coteau les détritiques entassés le long de la voie. Ils étaient en train d’assister à l’atterrissage d’un hélicoptère de la police d’Etat du Massachusetts. La portière de l’appareil s’ouvrit et Doyle fit son apparition en les saluant de la main. Kelly courut à sa rencontre en se courbant.

– Vous devriez être à l’hôpital ! Qu’est-ce que vous fichez ici ? demanda-t-elle d’un ton autoritaire, en criant pour se faire entendre malgré le vacarme.

Doyle esqua la question :

– Il y a quelques heures, un type correspondant à la description de Dwight Sullivan a braqué la voiture d’une dame sur le parking d’un supermarché, à un ou deux kilomètres d’ici... Il se dirige, en ce moment même, vers la route 91.

– Il est encore loin de la frontière ? demanda Kelly, toujours à pleine voix.

– Il est à une heure de route, à peu près, brailla Doyle. Les collègues ont failli le rattraper, mais une autre voiture s'est intercalée et il y a eu un carambolage. Là, ils essaient de retrouver sa trace.

Kelly hocha la tête et fit signe aux deux autres.

– Je monte à l'avant, annonça-t-elle.

Monica avait déjà précédé Jake pour se glisser dans l'hélicoptère. Doyle la suivit. L'appareil décolla et se mit à foncer dans la nuit, ses projecteurs déchirant l'obscurité des cieux.

Zach grimaça lorsque la voiture passa à toute allure sur une bosse, l'envoyant valdinguer. Il heurta le hayon, lâcha un juron. Il tentait de se stabiliser, calant ses pieds contre la roue de secours, mais, avec ses mains liées dans le dos, il était projeté contre les parois du coffre à chaque dos-d'âne ou nid-de-poule. Il était épuisé – il avait martelé le hayon des pieds, avec l'énergie du désespoir, pendant la première moitié du trajet, tentant ainsi d'en provoquer l'ouverture. Il s'était également égosillé à hurler, chaque fois que la voiture ralentissait, d'en l'espérer d'attirer l'attention d'un piéton ou d'un automobiliste.

Il ne comprenait pas pourquoi ce connard continuait à le trimballer partout, comme ça. Et il n'arrivait toujours pas à croire que l'autre type ait pu le laisser à la merci de ce maudit pervers. Il fallait que ce soit un vrai taré, celui-là. Il s'était enroué tant il avait crié fort, le suppliant de revenir ou d'aller chercher des secours – ou, au moins, de prévenir quelqu'un. Mais le type avait disparu, le laissant tout seul avec la morte. Zach avait entendu le premier rat s'approcher en éclaireur, suivi de couinements excités, et d'autres petits pas menus. Certains rats avaient essayé de grignoter ses mains liées, mais à force de ruades et de coups de pied, il était parvenu à les chasser. Ils avaient fini par le laisser en paix, attirés par la proie plus facile qui gisait à un ou deux mètres de lui. Le son de ces rongements avides était terrifiant.

Et puis le type plus âgé était revenu, provoquant la fuite des rats. Il n'avait pas dit un mot, il lui avait simplement plaqué le canon d'un pistolet dans le dos. Il l'avait forcé à le précéder ainsi jusqu'à la voiture puis avait lié ses poignets et ses chevilles de nouveau et l'avait fourré dans le coffre d'une vieille Volvo. Zach n'avait pas cessé un instant de jacasser ; il avait demandé au type où il l'emmenait et s'il avait l'intention de laisser le corps de la vieille dame pourrir sur place. Puis il l'avait supplié de le relâcher. Mais le

type était resté muet, ce qui avait contribué à accroître la terreur de Zach, surtout parce que le tueur lui avait confié auparavant qu'il ne parlait jamais à ses victimes. L'homme évitait de croiser le regard de Zach, et ce dernier trouvait que ce n'était pas bon signe, non plus. Et il avait acquis la certitude que l'objet qui lui heurtait les reins à chaque cahot était une pelle...

La voiture ralentit de nouveau, et Zach tendit l'oreille. Les bruits de la nationale avaient fait place au crissement des pneus sur du gravier et au chant des criquets. Cela dura encore un bon moment, avant que le son du gravier ne disparaisse et que la voiture se mette à tanguer d'un bord à l'autre de ce qui devait être un chemin à peine carrossable, se traînant comme un bœuf essoufflé. Zach s'efforçait en vain de résister aux secousses continues, émettant de petits grognements tandis que son épaule, son menton, son nez et ses genoux raclaient le fond du coffre. Il ferma les yeux et serra les dents, essaya de relâcher ses muscles afin de se laisser porter par le mouvement du véhicule, ainsi qu'il le faisait quand il s'apprêtait à prendre une gamelle sur son skate-board. Mais cela ne changea rien à l'inconfort de sa situation.

Au bas d'une pente, la voiture s'arrêta brusquement. Lorsque le coffre s'ouvrit, Zach retint son souffle. L'air de la nuit s'en- gouffra dans son réduit, rafraîchissant les gouttes de sueur qui dégouлинаient sur son visage. La silhouette de l'homme se découpait dans le ciel nocturne en une masse noire et menaçante qui masquait les étoiles. Zach tendit le cou pour tâcher de voir ce qu'il y avait au-delà du coffre ouvert, mais il faisait trop sombre pour distinguer quoi que ce soit.

– Où sommes-nous ? demanda-t-il au bout d'un instant. Le type ne répondit pas. Il se contenta de trancher la bande adhésive qui liait les chevilles de Zach. Puis il lui tira les jambes hors du coffre et le força à se mettre en position assise. Zach heurta de la tête le hayon. Il grimaça et sentit les larmes lui monter aux yeux. Il plissa les paupières pour découvrir les alentours, mais l'obscurité était totale. La lune était voilée, et les quelques étoiles qu'il voyait briller au travers de branchages n'apportaient aucune lumière à l'endroit. Ils se trouvaient dans la forêt. Il pouvait sentir l'odeur des conifères, il reconnut le bruit mat que faisaient les pas de l'homme dans la boue.

Le type tendit la main dans le coffre pour prendre un objet qu'il sortit et posa contre l'aile de la voiture. Le cœur serré, Zach s'aperçut qu'il ne s'était pas trompé, et qu'il s'agissait bien d'une pelle pliable de camping. L'homme ouvrit son sac à dos et y fourra

la pelle avant de le mettre en bandoulière. Il appuya le canon de son arme contre l'abdomen de Zach. Sa voix était rauque et menaçante, très différente de ce qu'elle avait été jusque-là, lorsqu'il dit :

– Tu hurles, t'es mort.

La voiture était garée sur le bas-côté en épi, les roues avant dans l'herbe, le capot ouvert. Un triangle de signalisation était posé sur la chaussée à quelques mètres de là. L'arrière du véhicule était soulevé par un cric et un démonte-pneu gisait sur l'asphalte.

– Du sang, des cheveux..., remarqua Kelly en ramassant l'outil. On dirait que Dwight a changé de voiture.

– Cette fois, il est parti avec sa victime, remarqua Jake, ce qui va le rendre plus difficile à arrêter.

Ils se trouvaient au bord de la 2, une petite route de campagne qui partait de la nationale non loin de St. Johnsbury, dans le Vermont. La végétation débordait de part et d'autre de la route à deux voies. A une centaine de mètres de là, un réverbère semblait tenir lieu de sentinelle.

– Dwight savait que s'il restait sur la nationale, il se ferait choper par la police, alors il a décidé de changer de véhicule, dit Kelly. Sur une route comme ça, il avait plus de chances pour qu'un automobiliste s'arrête pour l'aider à changer un pneu. Il n'y a pas beaucoup de circulation dans le secteur, surtout à cette heure tardive. Il n'y a donc probablement pas eu de témoin de l'agression.

– Je plains sa victime. C'est pour ça que je ne joue jamais les bons Samaritains sur la route, dit Jake qui baissa la voix en voyant arriver Monica.

Celle-ci venait de s'entretenir avec le policier qui avait trouvé la voiture vide. Elle désigna l'agent du pouce en disant :

– Ce type m'a dit que la police locale avait installé des barrages tous les quatre-vingts kilomètres sur la 91, et sur cette route à l'endroit où elle croise la 15.

Les yeux plissés, Kelly suivit son doigt du regard, s'efforçant de percer l'obscurité qui s'étendait au-delà du réverbère. Une voiture de police était garée à quelques mètres d'elle. L'hélicoptère attendait dans un champ voisin, le rotor à l'arrêt.

– Demandez-lui s'il a une carte, suggéra Kelly.

Cinq minutes plus tard, elle était penchée sur une carte du

Vermont, dépliée sur le capot de la voiture. Jake l'éclairait d'une lampe-stylo.

– Je pense que Dwight n'est pas assez idiot pour revenir sur la nationale. Il est sans doute allé jusqu'à la 15, là, pour prendre ensuite la 16 vers le Canada.

– Ouais, mais même un débile s'attendrait à ce que la police des frontières soit en alerte maximale. Alors, comment compte-t-il passer au Canada ? demanda Jake.

Kelly posa son doigt sur le haut de la carte.

– Par là, par la route 105.

Jake regarda la zone qu'elle montrait et émit un petit sifflement.

– Il va y aller à pied ?

– Ces deux suspects sont tous les deux des randonneurs chevronnés, habitués à crapahuter dans la forêt. Cette petite marche à travers bois ne devrait pas leur poser de problème, lui rappela Kelly.

– Tu crois qu'ils voyagent ensemble ? demanda Jake. Ils auraient buté la mère de Dwight et décidé de faire équipe dans leur cavale ?

– C'est possible, dit Kelly. La femme qui s'est fait braquer sa voiture n'a vu qu'un seul homme. Mais ça ne veut pas dire que Morgan n'était pas caché quelque part, près de là. Il se peut aussi qu'il soit l'otage de Dwight, et que celui-ci le séquestre quelque part...

Ou bien Morgan est déjà mort, songea-t-elle sans exprimer cette dernière pensée. En tout état de cause, elle était sur la piste de l'un des deux tueurs, et il était de son devoir de la remonter et de tenter d'empêcher Dwight de passer au Canada. Si Morgan réapparaissait dans son champ de vision, elle aviserait et déploierait ses ressources en conséquence. Il y avait quand même une vaste traque en cours, dans trois Etats différents et visant les deux suspects. Il y avait donc de bonnes chances pour que l'un ou l'autre échoue dans les mailles du filet.

– Et Zach ? demanda Monica. Pourquoi l'auraient-ils emmené avec eux ?

Kelly et Jake échangèrent un regard. Tous deux savaient qu'il y avait très peu de chances pour que le garçon soit encore en vie. Il paraissait hautement improbable qu'un homme en fuite vers une frontière s'encombre d'un otage. Surtout si le chemin qu'il devait emprunter était semé d'embûches.

– Je suis sûr qu'ils ne lui ont pas fait de mal, dit Jake en s'efforçant de paraître sûr de son fait.

– Allons rejoindre Doyle dans l'hélico, dit Kelly. Il faut absolument arrêter Dwight avant qu'il ne parvienne à la frontière.

Dwight s'essuya la bouche du revers de la main. Il augmenta le volume de la radio pour couvrir les bruits qui venaient du coffre de la voiture. Puis il caressa le cuir du volant en se disant que c'était sans doute la plus belle bagnole qu'il ait jamais conduite. Une Mercedes, et pas une minable série C, non, une putain de classe S. Il avait été un peu étonné de voir ce bourgeois s'arrêter pour l'aider à changer son pneu. Le coup de la crevaision avait marché comme sur des roulettes. Quelle ironie... Normalement, les richards qui roulent en Mercedes ne vous donnaient même pas l'heure.

– Ferme ta gueule et fais joujou avec tes clubs de golf ! rugit-il au bout d'un instant.

Le martèlement cessa un moment avant de reprendre de plus belle. Dwight se mit à grommeler. Il aurait dû lui exploser le crâne au moment où il lui avait volé sa voiture, à cet emmerdeur. Il se serait bien arrêté, à présent, pour lui faire son affaire... Mais il était si proche du but qu'il ne voulait pas prendre le risque de retarder sa fuite.

Dwight avait compris, quand il avait vu le garçon dans le bunker, que le Capitaine n'avait pas pu s'empêcher d'en enlever un autre. Dwight savait aussi que le Capitaine se dirigeait également vers la frontière. Et il n'y avait plus beaucoup d'en- droits où la franchir tranquillement, en ces temps de vigilance antiterroriste. Depuis le 11 septembre, les frontières faisaient l'objet d'une surveillance extrêmement assidue.

Les gars de la brigade de sauvetage en avaient parlé, un soir, autour d'un feu de camp, pendant un stage d'entraînement dans les bois. Ils étaient unanimes à déplorer que les patrouilles de la police des frontières ne disposent pas des effectifs nécessaires pour surveiller les endroits les plus reculés. N'importe quel clampin armé d'un lance-roquettes pouvait, selon eux, entrer aux Etats-Unis en suivant l'ancienne piste des bûcherons qui traversait la Cold Hollow Mountain. Ce n'était pas une petite balade dans les bois, certes, mais les collines du Vermont n'avaient pas de quoi décourager les fanatiques d'Al-Qaïda, des mecs qui avaient grandi dans les rudes montagnes d'Afghanistan... Dwight avait approuvé les autres quand ils avaient exprimé leur inquiétude et leur indignation à ce sujet – *il*

faut se balader armé, en ces temps troublés, pour protéger ses enfants... Et ce maudit gouvernement central qui nous prend notre pognon afin de construire des ponts en Alaska plutôt que d'engager quelques flics et militaires de plus pour empêcher ces satanés enturbannés de franchir la frontière.

Dès que Dwight était revenu de cette excursion, il avait rempli une demande d'engagement dans la police des frontières. *Tiens*, se dit-il soudain, *ils n'ont jamais donné de nouvelles, ceux-là*. Bon, eh bien, c'était trop tard, à présent. Dwight était parti pour longtemps. Peut-être que la police montée canadienne saurait apprécier ses talents à leur juste mesure...

Une vision de sa mère, morte et étalée dans sa propre merde, vint flotter devant ses yeux. Il les ferma bien fort pour chasser cette image terrible. Des larmes vinrent couler le long de ses joues et son étreinte se resserra sur le volant qu'il se mit à secouer violemment en hurlant :

– Enculé!

La voiture fit un léger écart mais ne dérapa pas dans le fossé. Le martèlement reprit de plus belle dans le coffre. Dwight augmenta le volume d'un autre cran, en grinçant des dents au rythme de *Dream On*, d'Aerosmith. Il attendrait que le Capitaine ait un moment de distraction. Peut-être pendant qu'il serait occupé à torturer sa dernière proie, absorbé par ses jeux pervers...

– Je l'aurai, maman, je te le jure. Je l'aurai...

Zach trébucha sur une racine et tomba de nouveau, récoltant un autre bleu au genou. Cette forêt de hêtres était d'une rare densité. Sa mère l'avait souvent emmené camper un peu partout en Nouvelle-Angleterre. Il avait donc essayé de déterminer dans quel parc naturel ils se trouvaient, mais les signes balisant les sentiers étaient à demi effacés et la végétation était semblable à celle de toutes les forêts des alentours. Cependant, il était à peu près certain d'être dans le Vermont.

Il essayait tant bien que mal de se diriger en suivant le minuscule faisceau lumineux que projetait la lampe de poche de l'homme, mais celui-ci ne cessait de balayer le sol latéralement en agitant la lampe, et les pieds de Zach venaient de temps à autre heurter une racine, provoquant inévitablement sa chute et de nouvelles douleurs. Il était épuisé, aussi. Il souffrait en outre d'une forte migraine, provoquée par les montées d'adrénaline continues, conjuguées avec ce qu'il avait subi dans le coffre de la Volvo, le nez dans le monoxyde de carbone.

Le type n'avait toujours pas dit un mot. Il se contentait de l'obliger à se relever, à chaque nouvelle chute, en tirant sur une corde qu'il avait attachée aux menottes. Il était costaud pour un homme de sa taille. Zach mesurait à peu près quatre ou cinq centimètres de plus que son ravisseur, mais ce dernier n'avait aucun mal à le hisser pour le remettre sur ses pieds lorsqu'il tombait. Chaque fois, Zach avait l'impression que ses bras allaient se détacher de ses épaules. Ils gagnaient de l'altitude depuis une heure et demie environ, depuis qu'ils avaient abandonné la voiture. Zach se demandait avec angoisse où l'homme comptait l'emmener – il ne voyait pas bien pourquoi il escaladait ainsi cette montagne. *Sauf s'il a l'intention de me tuer et de m'enterrer loin de tout*, se dit-il, le cœur serré.

Les arbres commençaient à se faire plus rares sur la droite. Le rayon de la lampe lui permit de voir qu'ils longeaient un ravin, bordé d'arbres surplombant le vide en équilibre précaire. Tandis que la lumière revenait vers la gauche, il entr'aperçut une petite tache rouge à hauteur d'homme devant lui. En prenant soin de marcher à pas hauts pour éviter de trébucher, Zach maintint son regard vers ce point en espérant qu'une nouvelle oscillation du faisceau lumineux

reviendrait l'éclairer. C'est ce qui arriva en effet, et Zach put constater qu'il avait vu juste : c'était une petite pancarte de bois, accrochée à un tronc à quelques mètres de là. La lumière de la lampe fit briller furtivement les caractères dorés qui ornaient cette pancarte – une flèche pointant vers cette inscription : *Jay's Peak, 1 177 mètres*.

L'estomac noué, Zach eut une réminiscence. Il savait exactement où il était, il était déjà venu dans le coin avec sa troupe de boy-scouts. Il se trouvait dans un parc naturel qui enjambait la frontière canadienne. Avec les scouts, il avait séjourné dans une cabane délabrée, comme il y en a le long des pistes de randonnée. Cette cabane ne devait pas être loin de là. Et si sa mémoire était bonne, il devait s'y trouver une mallette d'urgence, contenant, entre autres, un émetteur radio. Il pouvait donc profiter d'un moment d'inattention de l'homme pour tenter de s'échapper : il lui fallait attendre qu'il relâche son étreinte sur la corde. Merde, au point où il en était, il n'avait plus rien à perdre et, à la première occasion, il tenterait sa chance.

Zach trébucha de nouveau et se sentit glisser. Ses talons cherchèrent vainement un appui sur la pente escarpée du précipice et ne trouvèrent que le vide... Il sentit la corde se tendre, arrêtant sa chute. Il serra les dents tandis que des larmes de douleur et de soulagement à la fois lui montaient aux yeux. Le type le maintenait en vie pour une raison ou pour une autre, peut-être pour le torturer. Tandis que Zach se laissait hisser hors du ravin et se remettait sur ses pieds, il sentit sa résolution croître. Il n'allait pas laisser ce pervers le supplicier – il fallait qu'il échappe à ce connard ou qu'il meure en essayant de s'enfuir.

Kelly serrait les dents tandis que l'hélicoptère survolait les bois. L'appareil avait déjà effectué plusieurs fois le tour du secteur, en vain. La forêt était si dense qu'il était presque impossible de distinguer quoi que ce soit.

– Là ! s'exclama subitement Jake.

Elle sursauta en l'entendant crier dans ses écouteurs. Elle pivota sur son siège et suivit le doigt de Jake du regard. Elle aperçut une berline grise, garée au bout d'un chemin forestier et à demi dissimulée par le feuillage.

Elle se tourna vers le pilote. Doyle le lui avait présenté comme étant l'un de ses vieux copains. L'homme avait montré ce dont il était capable en acceptant sans ciller de franchir la frontière entre le

Massachusetts et le Vermont, hors de sa zone d'inter- vention. Kelly espérait que la présence de Monica à bord de l'hélicoptère suffirait à arranger ce petit problème juridique avec les autorités du Vermont, lorsqu'il faudrait rendre compte de leurs actes.

– Vous arriverez à vous poser ? cria-t-elle à tue-tête dans son micro.

Le pilote secoua la tête.

– Pas ici. Mais j'ai repéré un endroit propice, un champ à moins d'un kilomètre. C'est le mieux que je puisse faire...

Kelly acquiesça d'un hochement de tête et l'hélicoptère se mit à descendre vers le champ en question.

Dwight jeta un coup d'œil dans la lunette à vision nocturne de son fusil de précision. Il l'avait payé une petite fortune, mais les circonstances rendaient ce gadget précieux. C'était le même modèle qu'on utilisait dans l'armée – il l'avait acquis auprès d'un militaire véreux qui les revendait via e-Bay, sous le couvert d'un banal site marchand spécialisé dans les antiquités guerrières. Le fusil à lunette lui avait été facturé comme étant une « figurine allemande du III^e Reich », ce que Dwight avait trouvé hilarant. Il se souvint, la larme à l'œil, que sa mère n'avait pas cillé en voyant arriver le colis.

L'index de Dwight faillit presser la détente... Ça le titillait, mais il se força à patienter en inspirant profondément. Il connaissait ce parc naturel comme sa poche. Il y était venu à plusieurs reprises tout seul, histoire de s'entraîner un peu avant d'entrer dans l'un des corps d'élite où il espérait être admis. Il s'était garé non loin d'une entrée du parc naturel à laquelle on accédait par une petite route peu fréquentée, puis il avait gravi la colline avec son barda. Le poste d'observation qu'il avait choisi surplombait la piste qui menait à la frontière canadienne, distante d'un petit kilomètre. De l'autre côté de cet étroit sentier partait une pente abrupte semée d'arbres et de buissons, qui se terminait par un ravin.

Dwight était perché au-dessus d'un pré, l'un des rares endroits, dans ce secteur boisé, où les arbres cédaient chichement quelques centaines de mètres carrés à l'herbe folle. Dwight avait une visibilité de près de quarante mètres dans l'une et l'autre directions. Il pouvait voir, à une petite vingtaine de mètres au-dessous de lui, l'une des portions les plus planes de la piste qui séparait en serpentant le pré d'une pente boisée. Plus loin, le sentier était de nouveau tout en montées et en descentes. C'était le seul endroit à

découvert à un kilomètre à la ronde. Dwight savait que, si le Capitaine se dirigeait vers la frontière, il y avait toutes les chances pour qu'il emprunte ce sentier. C'était un endroit idéal pour tendre une embuscade.

Il avait installé le trépied du fusil et s'était allongé à plat ventre juste derrière, sur une couverture. En regardant d'en bas, on l'aurait confondu avec les rochers qui couronnaient cette hauteur. Dwight pariait sur le fait que le Capitaine n'hésiterait pas à prendre ce sentier par une nuit aussi noire. Mais s'il choisissait de passer par de plus petits chemins, Dwight ne le retrouverait pas. Mais au bout d'une heure d'attente, voilà que deux silhouettes venaient d'émerger de l'orée du bois. Dans la lunette, leurs corps scintillaient d'un vert spectral. Il dut réprimer un ricanement. Le Capitaine croyait être le plus malin, mais il s'avérait qu'il était aussi prévisible que tout un chacun. Au fond de lui-même, Dwight en éprouva une sorte de déception – venant du Capitaine, il s'attendait à mieux...

Il serra les mâchoires en suivant leur marche lente du bout de son fusil. Le garçon trébuchait et tombait tous les trois mètres avant d'être relevé sans ménagement par le Capitaine. Dwight secoua la tête légèrement. Ce pauvre garçon n'avait aucune chance de survie. Quel dommage ! Il se demanda s'il ne fallait pas l'abattre en premier, afin de mettre un terme à ses souffrances. Mais le Capitaine avait de la ressource et Dwight ne pouvait pas prendre le risque de le laisser s'en tirer.

Dwight essaya de se rappeler ce qu'il avait lu dans un manuel du tireur d'élite qu'il avait trouvé chez un bouquiniste. Il régla sa respiration – trois profondes inspirations de suite, puis trois expirations. Il visa un endroit du chemin à une quinzaine de mètres du fugitif et de son otage, où l'absence d'arbres en arrière-plan permettrait à leurs silhouettes de se détacher distinctement dans le ciel nocturne. Il trouva difficile de se détendre ainsi que le recommandait le manuel.

Il fut pris d'une bouffée de rage en regardant le Capitaine marcher tranquillement, persuadé qu'il allait s'en tirer. Quelques instants plus tard, ils étaient parvenus à quatre mètres de l'endroit fatal. Dwight ferma les deux yeux pour se calmer, avant d'ouvrir le droit. Encore deux mètres... Dwight inspira profondément au point de sentir sa poitrine se décoller de la couverture, puis il expulsa jusqu'au moindre souffle d'air de ses poumons. Encore un demi-mètre... Il posa l'index sur la détente et sentit le métal froid de l'arme tressaillir sous l'effet de recul.

Il y eut une détonation et Dwight sursauta, surpris. Il releva la

tête par réflexe, la baissa aussitôt et regarda dans la lunette, en priant pour que personne ne l'ait repéré. Les deux silhouettes s'étaient tournées et regardaient dans l'autre sens, vers le précipice. Plusieurs faisceaux lumineux dansaient sur la piste, et il entendit quelqu'un hurler des ordres. Dwight esquissa un sourire lorsqu'il vit le garçon se tourner subitement et filer vers la droite, faisant craquer des branches mortes en s'enfonçant dans la forêt. Le Capitaine se lança à sa poursuite, tandis que fusaient des jurons dans la nuit silencieuse.

Dwight resta immobile, regardant les lumières trouer la végétation sur sa droite, là où la piste émergeait de la forêt. Elles oscillèrent pendant quelques instants sur place, avant de se déplacer à toute vitesse vers la droite, aux trousses du Capitaine. Dwight attendit une bonne minute puis les clameurs s'estompèrent et devinrent inaudibles. Un vol de chauve-souris, dérangées par l'agitation, remontait vers le sommet de la colline. Elles passèrent à un ou deux mètres au-dessus de sa tête, leurs ailes battant frénétiquement dans leur quête d'un refuge. Lorsqu'elles eurent disparu de son champ de vision, il se leva, lâchant le fusil qui bascula sur son trépied et vint heurter le sol.

Il éprouvait une irrésistible envie de hurler son dépit, de frapper des poings contre quelque chose – mais il ne pouvait prendre le risque de se faire arrêter. Il examina les options qui s'offraient à lui, puis rangea soigneusement la couverture dans son sac et posa le fusil sur son épaule. Il crapahuta vers la gauche, en suivant un trajet parallèle à celui du chemin forestier, en direction de la frontière.

Une autre branche vint cingler son visage et Kelly lâcha un bref juron. Elle fonçait dans la broussaille, et les ronces venaient s'accrocher dans sa chevelure et lui griffer la peau. Ils étaient en train de dévaler une pente de soixante degrés de déclivité – même si elle avait voulu s'arrêter, elle n'aurait pas pu, entraînée par sa course folle.

L'hélicoptère s'était posé à plus d'un kilomètre de là, dans un pré proche du chemin forestier. Ils s'étaient mis à marcher rapidement vers la frontière, passant au pas de course quand le terrain le permettait. Et puis Monica avait aperçu la lumière d'une lampe torche devant eux. Elle avait piqué un sprint, et les autres s'étaient mis à courir derrière elle. Il faisait trop noir pour distinguer autre chose que ce minuscule point lumineux, à quelques dizaines de mètres devant eux, qui tourna soudain sur la droite et disparut dans les bois.

Kelly espérait que c'étaient bien les tueurs qu'ils pourchas- saient ainsi, et non un routard égaré qui avait paniqué en entendant le coup de feu. Kelly ne savait pas qui avait tiré. Dès qu'ils étaient sortis de l'hélicoptère, elle avait demandé aux autres de ne pas dégainer leurs armes avant d'être sûrs d'en avoir besoin. A l'évidence, quelqu'un n'avait pas tenu compte de la consigne.

Elle pouvait entendre Jake foncer à son côté – et Monica aussi, qui criait sans cesse d'une voix plaintive :

– Zach ! Zach !

Kelly courait à l'aveuglette, se fiant à ses oreilles plutôt qu'à ses yeux, essayant d'esquiver les ronces qui se succédaient à la lumière que jetait sa lampe torche. Conformément à ses ordres, l'hélicoptère avait décollé après les avoir déposés et les suivait à faible altitude. Et soudain, le large faisceau lumineux du puissant projecteur dont était équipé l'appareil lui révéla furtivement la silhouette d'un homme élancé qui slalomait entre les arbres. C'était Morgan – elle l'avait reconnu à la forme de ses épaules. Il tourna brusquement à droite et disparut dans un massif compact de broussailles et d'arbrisseaux. Elle le suivit et vit en même temps Jake rectifier sa trajectoire et courir devant elle.

Sam avait le plus grand mal à respirer régulièrement. A bout de souffle, il haletait tandis que son cœur battait la chamade. Il avait perdu la forme... Même après s'être débarrassé du sac à dos, il trouvait difficile de courir ainsi. Il aurait dû passer plus de temps à la salle de sport. Il n'avait certes pas prévu qu'il serait pourchassé ainsi dans la forêt, tel un renard traqué par une meute... C'était sa faute, il avait différé trop longtemps l'acquisition d'un mode de transport de rechange. Il aurait dû planquer une voiture dans un endroit sûr, uniquement pour faire face à une telle éventualité. Cela lui aurait évité d'avoir à voler une voiture à la gare routière. Ce faisant, il avait perdu un temps précieux – en plus des heures qu'il lui avait fallu pour aller déterrer le sac d'urgence contenant son arme, son pécule et ses faux papiers –, assez de temps pour que les flics finissent par le rattraper à moins de deux kilo- mètres de la frontière. En outre, Sam s'en voulait terriblement d'avoir relâché son étreinte sur la corde quand avait retenti la détonation. Il n'avait emmené le garçon avec lui que pour disposer d'un otage en cas de confrontation avec les flics, et celui-ci venait de lui échapper.

Il avait traversé cette forêt à plusieurs reprises et il savait que la pente qu'il était en train de dévaler se transformait un peu plus bas

en un précipice infranchissable. Si les flics parvenaient à le coincer à cet endroit, il serait pris au piège. Il entendit un bruissement sur sa gauche et se mit à courir derrière une ombre qui filait de ce côté-là.

Zach entendit crier derrière lui. Il dévalait la pente en tâchant d'éviter les branches mortes et les racines. S'il tombait à présent, il était fichu. Quand il avait entendu ces voix derrière lui, son cœur avait bondi et pour la première fois depuis de longues heures, il avait repris espoir. Il s'était attendu à être retenu par son ravisseur quand il avait tiré sur la corde aussitôt après le coup de feu, mais celui-ci, pris au dépourvu, avait manqué de réflexe et l'avait laissé filer à travers bois.

Dans sa course, Zach tâchait d'agripper cette maudite corde de ses mains liées, en priant pour qu'elle ne s'enroule pas autour d'une branche ou qu'elle n'accroche pas quelque autre obstacle. Le vrombissement d'un hélicoptère couvrait ses halètements. Il avait cru entendre la voix de sa mère au loin, mais il était trop terrifié pour s'arrêter. Le pire aurait été de se faire rattraper par son ravisseur juste après avoir profité de ces quelques minutes de liberté. Il était si proche du salut à présent, il fallait qu'il continue à courir.

La forêt était illuminée par intermittence par le projecteur de l'hélicoptère, et le vacarme du rotor provoquait l'indignation véhémement de la gent ailée qui peuplait les arbres. Il entendit une autre voix sur sa gauche, moins forte, et il bifurqua pour s'en éloigner. Les arbres firent subitement place à une clairière où la pente se faisait plus raide encore. Quelques mètres plus loin, à la vue du ravin, il comprit pourquoi et tenta brusquement de faire volte-face mais il perdit l'équilibre et tomba violemment sur le sol abrupt avant de rouler vers le précipice. Il gémit de douleur lorsqu'il sentit ses bras brutalement tirés vers le haut au moment même où il allait verser dans le ravin. Ses talons basculèrent dans le vide et il hurla en sentant le sol se dérober sous lui, mais la corde qui lui liait les poignets se tendit, arrêtant net sa chute dans la nuit noire. Il se mit à haleter autant de soulagement que de douleur. Il se sentit lentement hissé vers le bord du promontoire.

Les éclats de voix qu'il entendait confusément depuis sa fuite cessèrent subitement. En levant les yeux, Zach vit une silhouette trop familière se détacher sur un fond de ciel étoilé. L'hélicoptère survolait les alentours, projecteur braqué sur le ravin. Le puits de lumière qui en émanait finit par se fixer sur Morgan et sa proie.

Zach grimâça, aveuglé par la lumière soudaine. Il entendait respirer bruyamment non loin de lui, comme en écho à ses propres halètements.

– Libérez-le, Morgan ! cria une voix.

Une voix de femme, mais pas celle de sa mère...

Morgan se pencha vers lui. Il était encore tout essoufflé.

– Pas de chance, hein ? Si près du but..., murmura-t-il d'une voix rauque.

Les yeux brillants, il se redressa et plaqua un pistolet contre la tempe de Zach.

– Ne faites pas de bêtise, agent Jones ! s'écria-t-il.

La voix de Sam Morgan, au moment où il menaçait de faire sauter la cervelle à Zach, parut d'un calme surnaturel à Kelly. Elle vit du coin de l'œil Jake avancer d'un pas et lui fit signe de s'immobiliser. Au même moment, Monica déboucha d'un groupe d'arbres tout proche, suivie de près par Doyle. Elle s'arrêta à côté de Kelly.

– Je vous en supplie, Sam, ne lui faites pas de mal ! gémit-elle d'une voix haletante.

– Je suis désolé, Monica. Vous, je vous ai toujours apprécié.

Chose stupéfiante, ses remords semblaient sincères.

– Merde, Morgan, qu'est-ce que vous espérez ? demanda Doyle.

Kelly lui fit signe de se taire. Elle avança lentement, son arme dans une main et sa lampe torche dans l'autre.

– Ouvrez les yeux, Sam, vous êtes coincé, ici. Vous ne pouvez aller nulle part. La police des frontières est sur le qui-vive et nous avons un hélico. Lâchez votre arme et libérez le gamin.

– C'est ça ! Pour passer le reste de ma vie à croupir en prison, ricana-t-il. Non merci. Foutu pour foutu, je préfère nous tuer tous les deux.

Il ajusta un peu le canon de son arme, comme s'il allait faire feu, et Monica lâcha un nouveau gémissement.

– Vous savez, dit-il d'un air songeur, qu'on n'est qu'à quelques pas de la frontière...

– Je ne peux pas vous laisser franchir la frontière, fit Kelly d'une voix ferme.

– Pourquoi pas ? Vous l'avez dit : la police des frontières est en état d'alerte. Laissez-leur le soin de m'arrêter... Ça revient au même, non ?

Kelly le dévisagea. En réalité, la police des frontières lui avait fait savoir, trois quarts d'heure auparavant, qu'il lui faudrait une bonne heure pour détacher des hommes sur place. Il n'y avait pas de poste frontière dans ce parc naturel et aucun barrage n'était dressé pour empêcher la fuite de Morgan au Canada. Et Kelly n'était pas autorisée à franchir la frontière pour l'arrêter là-bas.

– Laisse-le partir, murmura Jake.

– Le Canada n'extrade pas les suspects passibles de la peine de mort, remarqua Doyle. S'il s'y réfugie, ils ne nous le renverront pas.

– Je vous en supplie, Kelly, articula Monica. Je vous en supplie, il s'agit de Zach...

– Je ne le lâcherai pas d'une semelle, dit Jake tout bas. Il n'ira pas loin.

– Certaines personnes pourraient trouver impolis vos conciliabules, intervint Morgan. Je parie que Zach trouve ça très impoli de votre part, n'est-ce pas, Zach ?

Le garçon ferma les yeux très fort tandis que le canon de l'arme oscillait sur sa tempe. Kelly vit une larme couler le long de sa joue.

– Je t'aime, maman, dit Zach d'une voix brisée.

– Je vous en supplie, Kelly ! implora Monica.

– Alors, agent Jones, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sam Morgan.

Kelly était en plein cas de conscience. La politique du FBI, en la matière, était très claire : dans une telle situation, elle était censée faire durer la situation jusqu'à l'arrivée d'une équipe de négociateurs, qui prenait le relais et cherchait à obtenir la reddition du suspect ou à faciliter sa mise hors d'état de nuire. Malheureusement, elle savait qu'en l'occurrence le temps lui était très chichement compté. Elle avait demandé des renforts par radio dès qu'ils avaient repéré la voiture, mais il allait falloir attendre encore une bonne dizaine de minutes avant qu'ils n'arrivent. Et Morgan n'avait visiblement pas l'intention de rester sur place aussi

longtemps. Pour l'heure, ils étaient seuls face à lui. Elle progressa d'un petit pas vers Morgan, son arme toujours pointée vers la poitrine de celui-ci.

– Gardez votre calme, Sam. Essayons d'en discuter tous les deux, vous et moi...

– Mais vous me draguez, ou quoi ?

Il secoua la tête d'un air indigné avant d'ajouter :

– Agent Jones, je croyais pourtant vous avoir dit que j'étais marié. Commencez par me débarrasser de cet hélicoptère...

Kelly leva brièvement les yeux. L'appareil ne pouvait se poser nulle part. Pour l'instant, il ne servait qu'à projeter de la lumière sur la scène. Elle décida qu'ils pouvaient s'en passer. Elle fit signe au pilote de s'éloigner. Ils attendirent que l'hélicoptère ait viré à gauche pour aller survoler la forêt à une centaine de mètres de là. Elle inspira profondément en entendant le bruit du rotor s'atténuer puis s'estomper. Le pilote l'avait prévenue qu'il allait incessamment devoir rejoindre sa base pour refaire le plein – elle pria pour qu'il ait encore assez de carburant pour tenir jusqu'à l'arrivée des renforts.

– Bon, maintenant, libérez le garçon, dit-elle d'une voix qui parut soudain plus forte dans le silence.

Morgan dressa la tête et dit :

– Je crois bien que c'est ce que je vais faire...

Kelly retint son souffle tandis que Morgan se rapprochait un peu plus de Zach et se courbait. Il fit mine de lui détacher les poignets, puis d'un geste prompt il leva la corde et la lâcha. Kelly réalisa ce qui se passait et se mit à courir vers lui, mais il était trop tard. Elle entendit le hurlement de Zach résonner entre les parois du précipice, tandis qu'il chutait dans le vide.

Kelly se précipita vers le bord du ravin, mais Monica l'avait précédée en poussant des hurlements stridents qui déchiraient le silence de la nuit. Kelly se pencha, regarda vers le fond, mais elle ne voyait qu'un abîme noir. Profitant de la confusion, Morgan avait piqué un sprint vers les arbres à une petite dizaine de mètres de là. Kelly jeta des regards éperdus autour d'elle et vit Jake et Doyle foncer derrière lui. Monica essayait de descendre dans le ravin. Elle s'était tournée pour se coller à la paroi, tendant les orteils pour trouver une prise.

– Maman arrive, mon petit lapin, t'en fais pas, maman arrive, marmonnait-elle.

Kelly n'eut qu'une fraction de seconde pour décider si elle devait se lancer à la poursuite de Morgan ou s'il était préférable d'éviter que Monica ne connaisse le même sort que son fils. Elle savait ce qu'aurait dit McLarty : son boulot était de coller au suspect, elle devrait déjà être en train de courir dans la forêt aux trousses de Morgan. Si elle n'appliquait pas cette consigne et s'il parvenait à s'échapper, elle risquait une sanction disciplinaire.

Elle jeta un dernier regard à l'orée du bois, rangea son revolver dans son étui et agrippa le bras de Monica, mettant ainsi un terme à sa périlleuse descente. Elle tira de toutes ses forces, tout en disant d'une voix apaisante :

– Ecoutez-moi, Monica... Vous allez vous rompre les os... Remontez. Je vais rappeler l'hélico et on va lui demander de chercher Zach.

Monica lutta pendant un instant avant de se ramollir et d'obtempérer. Kelly se redressa et ôta vivement la radio de son étui à la ceinture. Elle la régla sur la fréquence qu'utilisait le pilote.

– L'otage est tombé dans le ravin... Venez immédiatement!

L'hélicoptère réapparut dans le ciel, vira à cent quatre-vingts degrés et plongea vers l'endroit où Zach avait basculé dans l'abîme, en éclairant les parois rocheuses de son projecteur. Le faisceau finit par se fixer sur un amas de chair et de vêtements, moins d'une dizaine de mètres plus bas. Kelly sentit que Monica retenait son souffle.

– C'est lui ? demanda-t-elle d'une voix faible.

Kelly la prit dans ses bras, à la fois pour la réconforter et pour l'empêcher de tenter une nouvelle descente.

– On n'a plus qu'à attendre les secours. Ils ne vont pas tarder.

Monica refusa de bouger, son regard restait rivé sur le corps de son fils. A force de l'observer, elle le vit esquisser un mouvement.

– Il est vivant ! s'écria Monica, éperdue. Demandez au pilote s'il a un câble ou une corde. Il faut absolument que j'y aille.

Kelly éprouvait un intense soulagement, elle aussi. Elle aida Monica à se relever et lui dit :

– Non, vous, vous restez ici. Je vais appeler un hélicoptère du SAMU. Ne vous en faites pas, Monica. On va le sortir de là...

Une heure plus tard, Kelly était installée sur la banquette arrière d'un 4x4 des services forestiers, tandis qu'elle suivait la traque sur sa radio, les sourcils froncés. Monica et son fils avaient été embarqués dans l'hélicoptère des urgences. Zach souffrait de plusieurs fractures mais il émergeait de temps en temps de son inconscience, ce qui était bon signe. Elle l'avait vu lorsque les infirmiers l'avaient hissé dans l'hélicoptère. Son visage était d'une pâleur extrême sous l'effet de la fatigue et du choc, parsemé d'égratignures qui y dessinaient une résille de sang séché. L'anxiété avait creusé sur le front de Monica des rides profondes. Elle massait inlassablement la main valide de son fils, en lui murmurant des paroles de réconfort. En son for intérieur, Kelly priait pour qu'il survive, mais les infirmiers n'avaient pas l'air très optimistes.

Doyle apparut subitement à son côté. Un débris de feuille morte pendait de sa moustache et ses joues étaient maculées de boue.

– Ce fils de pute a réussi à nous semer, dit-il en secouant la tête et en évitant le regard de Kelly. Votre copain lui court encore après, mais bon...

– Qui ça, Jake ?

Doyle hocha la tête.

– Les flics du Vermont se sont lancés à sa poursuite aussi, mais ils ont dû s'arrêter, comme moi, à la frontière canadienne... Un garde forestier vient d'arriver, il va les aider à passer le parc naturel au peigne fin.

– Ça m'étonnerait qu'il soit encore dans ce pays, nota Kelly. On

est à moins d'un kilomètre de la frontière. Mon supérieur a contacté les autorités canadiennes... La police montée et la police des frontières canadiennes sont en état d'alerte.

Doyle ne répondit pas mais se mit à se dandiner.

– Et le gosse, comment il va, le gosse ? demanda-t-il.

– Pas très fort, dit Kelly. On craint une hémorragie interne...

– Salopard, grogna Doyle. Putain de salopard de Sam Morgan... Qui l'eût cru ?

La radio se mit à grésiller puis une voix se fit entendre dans le récepteur. Ils dressèrent tous deux l'oreille. Mais c'était un message qui ne les concernait en rien... Kelly lâcha un soupir et posa la radio sur ses cuisses.

– Je crois qu'il nous a échappé, murmura-t-elle.

Elle se sentit soudain terriblement épuisée et baissa la tête en se frottant les yeux. Elle sentit quelque chose lui effleurer le bras et leva les yeux.

Doyle était en train de lui tapoter gauchement l'avant-bras.

– C'est pas votre faute, dit-il d'un ton bourru. Si j'avais eu les coudées franches, il n'aurait jamais pu s'enfuir.

Kelly ouvrit la bouche dans l'intention de souligner que, si Doyle avait joué franc-jeu depuis le début, elle aurait gagné beaucoup de temps et ils ne se seraient peut-être pas retrouvés dans cette situation. Mais elle était trop fatiguée pour ce genre de controverse.

Doyle donna un coup de pied dans une pierre.

– Avant de nous juger, il faut nous comprendre : la brigade criminelle était en sous-effectif à l'époque, plaida-t-il. Quand le premier squelette a été découvert, il y a quelques années, on a pensé que ce n'était probablement qu'un randonneur égaré... Et que ça ne valait pas le coup d'accroître notre charge de travail pour un simple accident. Il était mort depuis longtemps et, selon toutes les apparences, personne ne s'était inquiété de sa disparition. Ensuite, quand on s'est retrouvés avec un deuxième squelette sur les bras, si on admettait s'être trompés au sujet du premier, ça l'aurait foutu mal... Il y aurait eu des sanctions. On devait déjà faire face à des coupes budgétaires. Ce n'est donc pas comme si on avait délibérément enterré ces dossiers... Merde, on savait même pas qu'il s'agissait d'homosexuels !

Kelly le considéra d'un œil froid.

– Vous êtes en train de me dire que ça ne vaut pas la peine de saisir la police des polices ?

– Je dis simplement ceci : maintenant qu'on est tous au courant, quel intérêt de revenir sur le passé comme ça ? dit Doyle en se dandinant de plus belle.

La radio se remit à grésiller et elle porta de nouveau le récepteur à son oreille. C'était une patrouille de la police des frontières canadienne. Ils avaient trouvé des traces menant à une nationale, la route 243. Ils pensaient que Morgan avait dû faire de l'auto-stop... Bref, il était passé entre les mailles du filet.

– Merde ! dit-elle en serrant les mâchoires.

Doyle cracha par terre.

– Bon, on dirait que c'est aux Canadiens de retrouver Morgan, maintenant... Et l'autre suspect ? demanda-t-il d'une voix un peu trop désinvolte.

Kelly secoua la tête.

– Aucun signe de Dwight Sullivan. Des barrages ont été dressés un peu partout dans la région, mais il s'est peut-être réfugié dans les bois, non loin de la frontière. Il l'a peut-être déjà franchie...

– Ah ouais ? J'avais moi-même l'intention d'aller camper dans le coin, dit Doyle en se frottant la mâchoire. Je songe à prendre un congé pour visiter le Canada et ses vastes étendues neigeuses...

Kelly le dévisagea d'un œil perplexe. Elle n'avait jamais été très emballée par la justice privée, la loi du talion... même si elle en comprenait le désir. D'ailleurs, si on lui avait accordé dix minutes en tête à tête avec l'homme qui avait tué son frère, elle-même n'aurait pu répondre de sa réaction. Elle préférerait penser qu'elle l'aurait livré aux autorités sans se venger – mais il était trop fréquent que les pires criminels échappent à la condamnation grâce aux talents de leurs avocats, prompts à prendre en défaut la procédure. Kelly haussa les épaules et dit :

– Faites ce que vous voulez. Franchement, ça ne me regarde plus, maintenant. Sauf coup de théâtre, dans cette affaire, il ne reste plus qu'à rédiger un rapport...

– Et Peters s'en chargera très bien, dit Doyle avec un sourire narquois. En tout cas, à propos de la police des polices...

Kelly le regarda posément.

– J'ai beaucoup de défauts, Doyle, mais je n'ai jamais été une

balance. Cependant, vous devriez savoir que, vu les proportions qu'a prises cette affaire, l'administration va examiner ce dossier à la loupe. Votre nom apparaîtra forcément. En plus, vous avez été capturé par un homme que vous recherchiez... Tout seul, sans soutien, après avoir coupé tout contact avec les autres membres du détachement conjoint.

– Ouais, je sais. Mais mon capitaine m'a dit qu'il me soutiendrait sur ce coup-là...

Kelly lut dans le regard de Doyle ce qu'il ne pouvait dire : soucieux de préserver la réputation de son service, son capitaine préférerait que toutes ces défaillances soient passées sous silence. Elle se mordit la lèvre et ressentit une sorte d'angoisse en pensant à toutes ces victimes dont le décès ne ferait jamais l'objet d'une enquête au nom des coupes budgétaires ou des sacro-saintes statistiques de la criminalité. La police du comté de Berkshire avait fort bien pu commettre d'autres dissimulations de ce genre... Combien de meurtres avaient-ils été ainsi classés comme accidents ? Sans parler des autres actes criminels, tenus par les policiers pour des broutilles ne valant pas qu'ils y consacrent leur temps et leur énergie.

Mais, à bien y réfléchir, la bonne gestion d'un service de police ne la concernait que dans la mesure et pendant la période où elle avait à collaborer avec lui. Et il se trouvait que ce matin-là, cette collaboration s'achevait.

– Alors, il faut croire que vous ne serez pas inquiété, finit-elle par dire en lui tournant le dos.

Sam Morgan se regarda dans le rétroviseur extérieur d'une voiture avant d'entrer dans le petit restaurant pour routiers où il s'était fait déposer. Il avait eu de la chance : un semi-remorque s'était arrêté à peine dix minutes après qu'il avait atteint la nationale, et le chauffeur lui avait aimablement proposé de monter à bord de son camion.

Grâce à ce petit coup de pouce du destin, il avait déjà parcouru plus de la moitié du chemin jusqu'à Montréal. Il estimait que, dans une grande agglomération, il lui serait plus facile de se fondre dans la masse. Dès qu'il y serait, il ferait tout son possible pour modifier son apparence – teindre ses cheveux en brun, se laisser pousser la barbe... Il ne s'inquiétait pas. Le Canada était réputé pour son incapacité, voire sa réticence, à arrêter les criminels qui s'y réfugiaient, en partie à cause de l'horreur qu'inspirait aux Canadiens le système judiciaire américain, trop barbare et rétrograde à leur goût.

Il attendrait quelques années que les choses se tassent et que l'oubli fasse son œuvre, puis il ferait venir Sylvia et les filles. Il était sûr qu'elles viendraient le rejoindre. Ayant vécu avec lui pendant dix ans et le connaissant comme elle le connaissait, Sylvia comprendrait que Sam ne leur ferait jamais de mal et qu'il n'était pas dangereux pour son entourage. Au fond d'elle-même, Sylvia était plus attachée aux convenances et aux apparences qu'à une morale étriquée. Tant qu'il se livrerait à son passe-temps sans les impliquer et qu'il ne se mettrait pas à zigouiller ses copines du country-club, Sylvia détournerait son regard, il en était persuadé. Et puis, dans ce nouveau pays, il lui serait beaucoup plus facile de s'assurer de la passivité de son épouse. Bien sûr, en attendant, ses filles allaient lui manquer, mais il n'y avait aucun moyen d'éviter cet inconvénient.

Le restaurant était logé dans une vaste remorque de camion reconvertie. Une rangée de box sur la gauche faisait face à un long comptoir bordé de tabourets pivotants. Sam nota la présence d'une sortie de secours à l'arrière du bâtiment métallique, à côté des toilettes. Il remonta d'un pas nonchalant l'allée qui séparait les tables du bar et se glissa dans le box le plus près de la porte du fond. Il abaissa un peu plus la casquette de base-ball qu'il avait

étouffée en douce au camionneur qui l'avait pris en stop. A une heure aussi matinale, il n'y avait que deux autres clients. Tous deux avaient l'air d'être des routiers. L'un était absorbé par la lecture de son journal, l'autre avait les yeux rivés sur sa tasse de café fumante.

La serveuse vint prendre sa commande et Sam choisit des œufs, des tartines grillées et du café. Il avait une faim de loup, n'ayant rien absorbé d'autre qu'une barre énergétique depuis son déjeuner de la veille. Il palpa la poche de sa chemise, content d'avoir pu conserver son portefeuille lors de sa fuite éperdue à travers bois. Il avait assez de dollars canadiens pour une semaine. Ensuite, il lui faudrait trouver un cybercafé pour transférer les sommes qu'il avait placées sur des comptes à l'étranger, dans des paradis fiscaux. Oh ! il ne lui fallait pas beaucoup d'argent... Il serait plus judicieux de louer un appartement bon marché et de vivre le plus modestement possible pour éviter d'attirer l'attention. Quand il serait à Montréal, il trouverait bien dans les petites annonces locales une sous-location sans vérification de sa solvabilité, donc de son identité.

Tout en dévorant son petit déjeuner, il passait en revue les initiatives qu'il allait devoir prendre au cours des jours prochains pour démarrer une nouvelle vie. Il était trop absorbé dans ses pensées pour remarquer l'homme, adossé à un arbre juste devant le restaurant, qui examinait la salle au travers d'une paire de jumelles de précision.

Dwight se baissa vivement derrière l'arbre lorsque le Capitaine sortit d'un pas tranquille du restaurant. *Ce fils de pute n'a pas l'air de s'en faire*, songea-t-il avec irritation. Il croyait sans doute qu'il était tiré d'affaire ; il n'avait pas prévu que Dwight pouvait se montrer plus malin que lui.

Dès qu'il avait réalisé que le Capitaine lui avait échappé, Dwight s'était mis en marche vers la frontière canadienne et l'avait franchie sans encombre. Il ne voulait pas prendre le risque d'être pris dans le filet qu'avait tendu la police dans le secteur. Pour le cas, peu probable mais possible, où le Capitaine réussisse à échapper aux flics, Dwight s'était posté en lisière de la forêt, à un endroit où il avait une bonne vue sur la route. Le Capitaine n'avait pas tardé à émerger des bois, en jetant régulièrement des coups d'œil derrière lui. Il marchait d'un pas vif sur la route, le pouce en l'air. Lorsque le

routier s'était arrêté et pendant que le Capitaine montait à bord de la cabine du camion, Dwight s'était hissé dans la remorque et s'était tapi parmi des cageots d'oranges de Floride. Il en avait éventré un et avait dégusté quelques-uns de ces fruits du soleil. Il lui fallait admettre que ces oranges étaient de première qualité – peut-être que les aliments avaient meilleur goût au Canada... Une heure plus tard, il avait senti que le camion ralentissait puis s'immobilisait... Et il avait sauté hors de la remorque avant que le chauffeur ne redémarre.

Son estomac se mit à gargouiller et Dwight fronça les sourcils. Il avait avalé peu avant une insipide ration militaire, mais la perspective d'un vrai petit déjeuner lui mettait l'eau à la bouche. Il allait falloir qu'il s'arrête quelque part pour manger un morceau, quand il en aurait fini avec le Capitaine.

La porte claqua derrière le Capitaine en faisant tinter une clochette qui résonna dans le silence matinal. Il se dirigea vers le parking qui séparait l'établissement de la route. Dwight avait de la chance : le Capitaine longeait l'orée des bois qui bordaient le parking, sans doute pour pouvoir s'y planquer en cas d'arrivée des flics. Or, ce chemin le menait directement à l'arbre derrière lequel Dwight était tapi. Dwight observa le restaurant : le camionneur qui était au bar tournait le dos au parking, l'autre client était en train de payer son addition à la caisse. La serveuse était absorbée par la transaction. Il tendit l'oreille et n'entendit que le gazouillis des oiseaux saluant l'aube naissante et le souffle du vent dans les hautes branches. Aucune voiture à l'horizon. Il fallait tenter le coup.

Dwight se glissa sans un bruit du côté du tronc qui faisait face à la route. Le Capitaine était en train de siffloter un air que Dwight reconnut sans pouvoir mettre un titre sur la chanson. Lorsque le pied du Capitaine entra dans son champ de vision, Dwight bondit brusquement et enfonça son Taser directement dans le cou de sa proie. Le Capitaine écarquilla les yeux avant de s'effondrer, les muscles convulsés. Le seul son qu'il émit fut une sorte de halètement étouffé. Dwight regarda à droite puis à gauche pour s'assurer que personne n'avait assisté à la scène. Il empoigna le Capitaine par les pieds et le traîna jusque dans les bois.

En fin de matinée, Kelly dut admettre que sa présence à la frontière canadienne n'était plus utile. D'autres gardes forestiers et d'autres policiers du Vermont étaient venus lui prêter main-forte. Ils ratissaient le parc naturel, en quête de traces laissées par les deux fugitifs. Dans les trois Etats où ils avaient sévi, les visages de

Morgan et de Sullivan s'affi-
chaient à la une de tous les grands
journaux et passaient en boucle sur les écrans de télévision. Kelly se
fit accompagner à l'hôpital par un flic du Vermont, qui rentrait chez
lui après l'arrivée de la relève. Un débat entre auditeurs faisait rage
sur l'autoradio, interrompu de temps à autre par le grésillement de
la radio de bord.

La tête contre la vitre de la portière, elle écoutait d'une oreille
ensommeillée le bavardage radiophonique. Des auditeurs
appelaient, indignés, pour exprimer leur colère et leur stupé-
faction : comment se pouvait-il, répétaient-ils les uns après les
autres, que deux tueurs aussi dangereux aient pu s'échapper,
mettant en péril les honnêtes citoyens ? Une femme, pourvue d'une
voix particulièrement stridente, se lâchait ainsi : « Si on achetait des
armes avec l'argent qu'on file aux impôts, on pourrait se défendre.
Les flics sont des crétins incompetents. On n'a pas besoin d'eux... »

– Vous voulez pas fermer la radio ? demanda Kelly d'une voix
lasse.

Le flic s'exécuta et le reste du trajet se déroula en silence.

Kelly se blinda avant de pousser la porte de l'unité de soins
intensifs. Son badge lui avait permis d'y accéder sans encombre. A
présent, elle aurait voulu qu'on lui en ait refusé l'accès. Monica était
assise sur une chaise en plastique marron, recroquevillée, la tête
plongée dans les mains. Zach n'était qu'un amas de tuyaux. Ce
qu'on pouvait voir de son visage était blême et crispé. Kelly avança
doucement vers Monica et lui effleura le bras. Monica sursauta et
leva vers elle un œil vitreux.

– Comment va-t-il ? demanda Kelly.

Monica secoua la tête.

– Il est trop tôt pour le dire. Il a déjà été opéré, mais il va falloir
qu'il repasse sur le billard. Ses deux bras sont fracturés ainsi qu'une
de ses jambes. Une côte brisée a perforé son poumon droit.

Une larme coula le long de sa joue.

– Le médecin a dit, poursuivit-elle, que s'il survivait aux
prochaines vingt-quatre heures, ce serait bon signe...

Kelly se pencha pour la serrer dans ses bras. Monica se laissa faire
et Kelly lui caressa les cheveux.

– Je suis sûre qu'il va s'en sortir. Il est jeune et vigoureux. Il s'en
remettra rapidement.

– Je l'espère, soupira Monica en se redressant.

– Je peux aller vous chercher quelque chose à boire ou à manger ? Un café ? Un casse-croûte ? dit Kelly en s'agenouillant à son côté.

Monica secoua la tête.

– Je ne peux rien avaler.

Sa voix se durcit lorsqu'elle demanda :

– Vous avez attrapé Morgan ?

– Pas encore. Mais la police canadienne est en état d'alerte maximale. Elle cherche à obtenir la coopération de la population et s'apprête à faire paraître des photos de Morgan et de Sullivan dans les médias locaux. Je suis certaine qu'ils n'iront pas loin.

Ce disant, Kelly s'efforça de paraître plus sûre de son fait qu'elle ne l'était vraiment. En réalité, le gouvernement canadien se montrait déjà réticent à rechercher des criminels qui encouraient la peine de mort aux Etats-Unis s'ils étaient extradés. En outre, il reprochait aux autorités américaines d'avoir laissé filer deux dangereux tueurs en série vers son pays. Etant donné toutes ces doléances, il était difficile de savoir ce que les Canadiens allaient vraiment faire pour les arrêter.

Pis encore, elle n'avait pas eu de nouvelles de Jake depuis qu'il s'était enfoncé dans la forêt, plusieurs heures auparavant. Elle s'efforça de ne pas y penser. Jake savait se débrouiller. S'il n'avait pas établi de contact radio, c'est qu'il devait avoir une bonne raison pour cela.

– Je pense encore qu'il est possible que Dwight se planque quelque part dans le nord du Vermont... C'est là que nous concentrons nos efforts pour l'instant. Le Vermont et le Massachusetts ont mis en œuvre de grands moyens pour le retrouver.

Monica secoua la tête.

– Vous ne retrouverez jamais Morgan. Il est malin.

– J'en ai attrapé de plus malins...

– C'est possible.

Monica resta silencieuse un moment, les yeux rivés sur le corps fracassé de son fils.

– Je me sens vraiment coupable, vous savez, reprit-elle. J'aurais dû m'en douter plus tôt. Et Zach ne serait pas dans cet état-là.

– Ce genre de regrets n’a aucun sens...

– Ah ouais ? Vous n’en avez jamais, vous, des regrets ?

Kelly y songea un instant avant de répondre :

– Ça peut m’arriver, certes. Mais je ne me pose plus ce genre de questions. Mon coéquipier a été tué, l’an dernier, et j’ai passé des mois à ressasser cette affaire... Je voulais comprendre à tout prix quelle erreur j’avais commise, comment j’aurais pu lui sauver la vie. On peut devenir dingue en s’infligeant de tels tourments.

– Ouais, être mère aussi, c’est un truc à vous rendre dingue..., dit Monica d’un ton lugubre.

Elle ajouta d’une voix plus faible :

– S’il meurt, je ne sais pas ce que je deviendrai...

– Il va s’en tirer, dit Kelly en s’efforçant de paraître rassurante.

Elle tira vers elle une seconde chaise et s’y laissa tomber.

Elle resta ainsi au chevet de Zach avec Monica, en la tenant par la main. En dépit d’elle-même, elle ne cessait de songer à Jake, et à ce qu’elle ferait s’il ne revenait pas. Cette éventualité lui serrait le cœur. Elle ne pouvait s’empêcher de regretter toutes les rebuffades qu’elle lui avait infligées ces derniers jours. Elle songeait avec amertume à toutes les avances qu’il avait esquissées et qu’elle avait balayées du revers de la main.

Mais pourquoi donc était-elle aussi farouche ? A son âge, après tant d’années à porter le deuil de son frère, elle repoussait encore et toujours les mains qui se tendaient, les complicités qui s’offraient. Elle avait fini par rencontrer quelqu’un qu’elle trouvait formidable et qui avait vraiment l’air de la comprendre et de l’accepter telle qu’elle était. Et voilà qu’elle l’avait peut-être perdu à jamais.

– Ça t'est déjà arrivé d'avoir un air en tête, sans pouvoir t'en débarrasser ? demanda Dwight sur le ton de la conversation.

Il plia les genoux pour glisser les mains sous une grosse pierre et ajouta :

– Moi, ça m'arrive tout le temps, mec. Cette nuit, c'était *We Are the Champions*, sans arrêt... Vu les circonstances, c'est marrant, tu trouves pas ?

Il redressa les genoux et souleva péniblement la lourde pierre. Il fit quelques pas en soufflant comme un bœuf, jusqu'à ce qu'il puisse brandir son fardeau au-dessus de la tête du Capitaine. Il se délecta en découvrant le regard paniqué de Morgan, qui comprenait avec horreur ce qui l'attendait. Il semblait vouloir parler, mais Dwight lui avait enfoncé une vieille chaussette dans la bouche avant de sceller ses lèvres au ruban adhésif. Dwight l'observa tandis qu'il se débattait, essayant vainement de défaire ses liens. Il était allongé entre deux arbres, solidement attaché aux troncs par des cordes.

Dwight lâcha brusquement la pierre qui atterrit en plein sur la poitrine du Capitaine. Il le regarda se tordre de douleur, hurler en silence sous son bâillon, puis se frotta les mains vigoureusement pour se débarrasser de la terre qui les souillait.

– Une bonne vieille torture à l'ancienne, comme tu les aimes tant... Je savais que tu saurais l'apprécier.

Il retourna dans la forêt en scrutant le sol. Il n'avait pas fait cinq mètres qu'il trouva une nouvelle pierre de bonne taille, pas aussi lourde que l'autre mais parfaite pour clouer un bras au sol. Il plia les genoux de nouveau, s'appliqua à soulever le bloc de granit dans les règles de l'art. Comme il allait devoir parcourir à pied de longs kilomètres quand il aurait achevé sa besogne, il ne fallait surtout pas qu'il se fasse mal au dos. En fait, les effets de l'adrénaline commençaient à s'estomper, et il se sentait totalement épuisé. Il avait eu raison de faire autant d'exercice ces derniers temps, sans quoi il ne serait jamais parvenu à accomplir tous ces efforts.

Quand il aurait réglé son compte une bonne fois pour toutes au Capitaine, il ferait de l'auto-stop en direction du Grand Nord. Il avait entendu dire qu'on pouvait gagner gros en travaillant sur les

bateaux de pêche du golfe du Saint-Laurent. Dwight marcha en titubant vers la clairière où gisait le Capitaine. Ils se trouvaient au plus profond de la forêt, assez loin du restaurant et de la route pour que personne ne remarque son manège. On était en pleine cambrousse et il n'y avait sans doute aucune habitation à plusieurs kilomètres à la ronde.

Il lâcha la pierre sur le bras droit du Capitaine. Sous l'effet de la douleur, Morgan se raidit de nouveau et sa tête oscilla en tous sens. La pierre qui pesait sur sa poitrine rendait sa respiration difficile et il sifflait du nez. Dwight vint s'accroupir à côté de lui.

– Là, je dois avouer que j'hésite... Je tiens à ce que cette séance dure un peu, mais pas trop quand même, au cas où on vienne nous déranger, tu vois ce que je veux dire, ma poule ? Je crois que je vais remplacer ce gros caillou par un autre, plus petit...

Et il disparut de nouveau dans la forêt.

Sam Morgan tendit son bras droit, bandant les muscles de l'épaule de manière à la soulever un peu malgré le poids de la pierre. Il s'efforça de faire basculer celle-ci, tirant du mieux qu'il put sur ses cordes. Ses veines se gonflèrent, bleuïrent. Les muscles de son bras se nouèrent et sa respiration nasale se fit plus profonde. La pierre vacilla, bougea d'un centimètre... Et il insista, essayant désespérément de la faire verser sur le côté. Mais au bout d'un moment, elle reprit sa position initiale, en lui écrasant le bras encore davantage. Il entendit un os craquer, avec un bruit sec comme celui d'une branche que l'on rompt. La souffrance lui fit racler le sol de ses jambes liées avec une sorte de frénésie. Sa tête bascula en arrière tandis qu'un hurlement restait bloqué dans sa gorge par le bâillon. Une larme perla au coin de son œil droit et vint couler dans la boue.

Dwight émergea de la forêt.

– Tournez, manège ! s'écria-t-il en soulevant un gros bloc de granit au-dessus de la tête de Morgan. Ce coup-là, c'est pour toi, maman.

Kelly attendait nerveusement que McLarty lui réponde. Elle l'avait appelé pour lui faire un rapport sur la situation, même si elle savait bien qu'il devait déjà, à ce stade, être mieux informé qu'elle. Comme il avait demandé dès le début à être tenu au courant de tous les développements de l'enquête, cela faisait la troisième fois qu'elle lui téléphonait ce jour-là.

Une patrouille de gardes forestiers et de policiers du Vermont avait trouvé une Mercedes, juste à l'entrée du parc naturel, sur l'une des petites routes qui y menaient. Le propriétaire du véhicule était enfermé dans le coffre, déshydraté et passablement meurtri, mais plus ou moins en bon état. On attendait confirmation, pour les empreintes digitales, mais la description qu'avait faite l'homme de son agresseur correspondait en tout point à celle de Dwight Sullivan. Il semblait donc que Dwight ait renoncé à tuer une dernière victime avant de quitter le pays – ce qui était la première bonne nouvelle de la journée.

– Donc, on est presque certains qu'il a réussi à franchir la frontière, finit par dire McLarty.

– Oui, monsieur. Ça en a tout l'air, en tout cas.

– Je ne peux pas vous cacher, Jones, que c'est assez décevant. Vous imaginez sans peine ce que nos collègues canadiens ne se privent pas de nous dire à ce sujet. On frise l'incident diplomatique.

– Je suis désolée. Je pense avoir fait tout ce qu'il était possible de faire.

Kelly était assise à son bureau du poste de commandement. Elle n'avait tenu aucun compte des protestations de Colin et l'avait renvoyé chez lui, hagard et épuisé. La pièce était mal aérée et la chaleur étouffante aggravait la migraine qui lui vrillait le crâne. La fatigue lui faisait piquer du nez, la tentation du sommeil la tenaillait sans répit. Il lui suffisait d'aller au bout de cette conversation, de tenir encore un peu... Ensuite, elle pourrait s'allonger un moment. Cette perspective était si séduisante qu'elle se forçait péniblement à se concentrer sur le téléphone qu'elle tenait à la main, sur la voix de son correspondant.

McLarty soupira avant de dire :

– Bon, j'espère que ce sera tout. On verra bien ce qu'il en sort. Arrangez-vous pour faire sortir ce Sommers de prison dès que possible, avec nos plus plates excuses. Avec un peu de chance, il ne nous fera pas de procès pour arrestation injustifiée. Si nous parvenons à appréhender les deux fugitifs, j'arriverai sans doute à limiter les conséquences que pourrait avoir un tel fiasco sur votre carrière. J'espère pour vous que vous avez suivi la procédure à la lettre... Parce que je peux vous dire que la moindre irrégularité vous reviendra dans la gueule à la puissance dix. Je vous conseille donc de bien figurer votre rapport, de bien vérifier la légalité de vos mandats... Vous m'écoutez, agent Jones ?

– Je vous entends très bien, monsieur.

Elle se souvint alors que, quoique fort sympathique, McLarty n'en était pas moins un politicien consommé – *on ne parvient pas à son poste sans avoir ce talent-là*. Il était en train de lui conseiller de se couvrir. Cela voulait dire que si tout n'était pas déjà en ordre, elle devait faire en sorte qu'il en soit ainsi, du moins dans les apparences – et sans tarder. Elle passa en revue dans son esprit les différents développements de l'affaire, tâchant de se remémorer en détail chacune de ses initiatives. Mais une vision du visage meurtri de Zach vint chasser ces pensées égoïstes et les larmes lui vinrent aux yeux.

– Comment va le gamin ? demanda McLarty sur un ton moins bourru.

– Il est dans le coma, dit-elle d'une voix impassible.

Elle était restée avec Monica pendant de longues heures, veillant sur le garçon inconscient. Lorsque le Dr Stuart était arrivé dans la chambre d'hôpital, tenant gauchement d'une main un plateau garni de tasses de café fumantes et, de l'autre, un bouquet un peu flétri, Kelly s'était éclipsée. En refermant lentement la porte derrière elle, elle avait vu Stuart prendre Monica dans ses bras et se mettre à la bercer doucement.

McLarty marqua une nouvelle pause avant de répliquer :

– Désolé. Quel est le nom de l'hôpital ? Je ferai envoyer des fleurs par ma secrétaire.

Elle le lui dit et attendit qu'il ait fini de gribouiller l'adresse.

– Ce sera tout, monsieur ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Il hésita avant de répondre :

– En fait, Jones, je me disais que ce serait le moment idéal pour que vous preniez un peu de vacances. L'enquête est pour ainsi dire bouclée. Ça vous ferait du bien de vous détendre un peu.

Kelly se redressa sur son siège, tout à fait réveillée, du coup.

– Il s'agit d'un congé ou d'une suspension ?

McLarty gloussa avant de répondre :

– Ne soyez pas parano, Jones. Vous êtes l'un de mes meilleurs agents. Je ne vais pas me priver de vos services... Non, c'est simplement que les médias vont parler de cette affaire pendant quelques semaines avant de s'en lasser. Il serait donc préférable que vous attendiez que ça se tasse – sur une page par exemple...

– C'est dans mon intérêt ou dans celui du FBI ? demanda Kelly.

McLarty marqua une nouvelle pause.

– Disons simplement, finit-il par dire, que c'est mieux pour tout le monde. D'accord ? Pour l'heure, transférez-moi toutes les demandes d'interviews, et faites profil bas. Prenez encore une ou deux journées pour achever votre rapport et allez vous faire voir ailleurs.

Jan inspira profondément avant de pousser la porte du bureau du directeur de la chaîne. C'était un gros type chauve qui avait pour habitude, lorsqu'il la recevait, de la déshabiller du regard, s'attardant d'un œil lubrique sur ses hanches et sur ses seins, avant de lui adresser un petit sourire équivoque. Mais ses dispositions paraissaient tout autres, ce jour-là. Il fronçait les sourcils lorsqu'il leva les yeux pour l'accueillir. Jan se sentit accablée en découvrant cette expression peu amène.

– Fermez la porte, dit-il d'un ton sec.

Elle s'exécuta lentement. Certes, elle s'y attendait. Elle avait pris le temps de rentrer chez elle pour prendre une douche et se changer. Elle avait accordé encore plus d'attention que d'habitude à sa coiffure et à son maquillage. Elle avait mis un tailleur bleu ciel, le plus cher de tous ceux que recelait sa garde-robe. Il lui avait coûté près de mille dollars, mais il les valait, ne serait-ce que pour la manière dont il mettait ses seins en valeur. Quelques gouttes de sérum physiologique avaient atténué la rougeur de ses yeux, même s'ils étaient encore secs et irrités.

Elle avait passé la nuit, en compagnie de Mike et de Joe, à courir après l'événement. Mais ils étaient arrivés sur chaque scène pour s'apercevoir, à son immense déception, qu'ils avaient raté toute l'action et que les autres chaînes, tant locales que nationales, les y avaient précédés. Tous ses grands espoirs étaient en ruine. Et elle se trouvait nulle.

Le directeur de la chaîne pivota sur son siège et la dévisagea d'un œil impassible, en se grattant machinalement l'oreille. Des traces de sueur maculaient ses aisselles et il avait ôté chaussures et chaussettes. L'odeur de ses pieds se mêlait à celle du désodorisant qui imprégnait la pièce.

– Nous allons vous regretter, poursuivit-il d'un ton désinvolte.

A cette nouvelle, Jan lâcha un énorme soupir. Elle s'efforça de se souvenir du petit speech qu'elle avait préparé en chemin.

– Mais, monsieur, je ne pouvais pas savoir que...

Il la regarda d'un air perplexe, les lèvres pincées, tandis qu'elle énumérait tout ce qu'elle avait fait pour la chaîne depuis tant d'années : tous les bons reportages qu'elle avait effectués et comment elle mettait tout son cœur dans son travail. Elle conclut sa tirade par une envolée lyrique :

– Oublions ces dernières vingt-quatre heures, plaida-t-elle. Je vous promets que je serai la meilleure journaliste de terrain qu'on puisse trouver. Je travaillerai vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Je ne prendrai pas le moindre jour de repos avant d'avoir prouvé ce dont je suis capable...

Le son de sa voix se perdit dans un murmure. Le directeur de la chaîne se contentait de la regarder d'un drôle d'air, comme s'il savourait une plaisanterie de lui seul connue. L'attention de Jan fut subitement attirée par un mouvement sur l'écran d'ordinateur qui était posé sur le bureau, à la droite de l'homme. Une image y dansait : Marilyn Monroe, vêtue de sa célèbre robe blanche, au-dessus d'une bouche d'aération, jouait une scène fameuse – mais là, elle ne rabaisait pas pudiquement sa robe lorsque le souffle la soulevait, elle levait les bras bien haut et chacun pouvait voir qu'elle avait oublié de mettre une culotte ce jour-là... Jan détourna le regard, tandis qu'une idée naissait dans son esprit : elle envisageait de poursuivre le directeur pour harcèlement sexuel. Oh ! ça ne serait pas facile, dans ce trou perdu... Mais enfin, les mentalités évoluaient, même dans l'Amérique profonde. Si elle s'adressait à un bon avocat bien retors et si elle avait la chance de tomber sur une femme juge...

– Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, hein ? Ça a l'air tentant, dit le directeur de la chaîne en se frot- tant le dos de la main contre les accoudoirs de son fauteuil.

Son sourire se fit plus large et il lui dit d'un air narquois :

– Sauf que vous n'êtes pas virée, Jan...

– Comment ça ?

– Eh non. Au contraire, vous avez eu de la promotion. Il y a un poste de libre à WFXT... Ils ont fini par placarder la mégère qui présentait le journal. Elle a eu un deuxième enfant et n'a pas réussi à reperdre du poids après l'accouchement... Quoi qu'il en soit, ils ont besoin d'un nouveau visage, plus jeune. Et, en se fondant sur certains de vos reportages, ils ont pensé à vous, conclut-il en la montrant du doigt.

– WFXT ? A Boston ?

Jan en resta bouche bée. Pour la toute première fois de sa vie, peut-être, cette incorrigible bavarde n'arrivait plus à parler.

– Ouais, ouais. Un poste de présentatrice, en plus. C'est ce que vous visiez, non ? Bon, ce sera le journal du matin. Mais quand même... Ça pourrait vous mener plus loin. Essayez de jouer ce coup finement, et ne recommencez surtout pas à déconner comme hier soir.

Il avait l'air presque jovial lorsqu'il se pencha vers elle pour tapoter l'un de ses genoux nus.

– Vous allez nous manquer, quand même. Nous les humbles provinciaux, vous ne nous oublierez pas, hein ?

Il partit d'un rire gras.

Jan s'était reprise et elle se força à joindre son rire au sien, découvrant une rangée de dents immaculées.

– Vous oublier, Bob ? Mais, voyons, c'est impossible !

Dwight se lavait les mains dans les toilettes du restaurant routier où le Capitaine avait savouré son dernier repas. Il avait déjà commandé un vrai petit déjeuner de bûcheron : jambon, œufs, saucisses et toasts. Rien que d'y penser, il en avait l'eau à la bouche. Il était affamé. Il avait mis la main sur la grosse liasse de billets canadiens que le Capitaine avait dans sa poche – davantage qu'il n'en fallait à Dwight pour atteindre confortablement sa destination. La serveuse lui avait confié que les camionneurs étaient assez nombreux à faire halte dans l'établissement, et qu'il finirait bien par en trouver un roulant vers le nord et disposé à le prendre à son bord.

Le Capitaine avait mis plus longtemps à mourir que prévu – ce type avait une sacrée résistance. Dwight ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Il s'était assis sur un tronc mort et avait assisté à son agonie. Son souffle s'était fait de plus en plus faible et irrégulier, jusqu'à ce que cesse tout mouvement de sa poitrine. Alors le Capitaine avait levé les yeux vers le ciel. Leur extrême mobilité avait subitement fait place à un regard fixe et vide, dénué de toute expression. Dwight aurait bien voulu le torturer plus longtemps... Mais au grand air, comme ça, c'était trop risqué. Il ne s'agissait surtout pas d'être dérangé par des promeneurs ou des bûcherons.

Bon, la mort du Capitaine avait été lente et douloureuse, quand même. *Maman aurait été contente*, se dit Dwight.

Il s'aspergea le visage d'eau froide, ferma les yeux et frotta ses joues maculées de boue. Il tâtonna de la main gauche, les paupières toujours closes, vers le distributeur de serviettes jetables, mais il sentit au bout de ses doigts quelque chose de dur et ouvrit un œil. Quelqu'un était en train de lui tendre une serviette en papier. Il pivota pour lui faire face, mais l'homme avait déjà passé son bras autour du cou de Dwight et le lui serrait comme dans un étau. Dwight se débattit, tenta de ruer, joua vainement des poings tandis que le sol se déroba sous ses pieds et que des étoiles scintillaient dans son champ de vision. Il essaya en vain de desserrer l'étreinte de son adversaire. Au bout d'une minute, il s'évanouit.

– Bonjour, Dwight, dit Jake en relâchant son étreinte et en le laissant tomber sur le carrelage.

40.

– Mais où étais-tu passé ? demanda Kelly.

Elle avait posé cette question d'un ton furieux, en gardant ses bras croisés.

– Pourquoi ? Je t'ai manqué ?

Jake se pencha vers elle et déposa un baiser sur son front.

– Toi, en tout cas, tu m'as manqué !

Ils se trouvaient dans leur chambre de la pension de famille. Kelly s'était éveillée en pleine sieste, pour découvrir que Jake était installé dans le fauteuil à bascule qui ornait un coin de la pièce. Elle avait oublié de fermer les volets avant de s'endormir. Elle constata que la nuit était tombée pendant son sommeil. La pièce n'était éclairée que par une petite lampe de chevet. Elle avait bondi hors du lit en le voyant, partagée entre le désir de se jeter dans ses bras et l'envie de le gifler à toute volée.

Kelly esquiva son baiser.

– Je suis sérieuse, Jake. Tu as disparu, tu es resté injoignable pendant une journée entière, ou presque... Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Il haussa les épaules.

– Je suis parti à la poursuite des méchants.

Comme il n'en disait pas plus, elle insista :

– Et alors ?

Il évita son regard.

– Et alors, me voilà de retour. Comment va le gamin ?

– Toujours dans un état stationnaire. Mais il est vivant. Je pense qu'il a une chance de s'en tirer.

– Je parie qu'il va se remettre, dit-il d'un ton rassurant. Maintenant, viens ici me faire un bisou.

– Je veux d'abord savoir pourquoi tu as déserté comme ça, dit-elle d'une voix ferme.

– Holà ! C'est toi qui as dit que je t'accompagnais à titre officieux,

lui rappela-t-il. Donc, techniquement, je n'ai pas déserté.

Le téléphone portable de Kelly se mit à sonner. Elle fit un pas vers la table de nuit et décrocha.

– Oui ? dit-elle d'un ton sec.

Elle écarquilla les yeux en écoutant ce que lui disait son correspondant.

– Merci de m'avoir informée, finit-elle par dire. Je passerai vous voir dès que possible.

Elle referma le téléphone et se tourna vers Jake.

– C'était Monica. Apparemment, on vient de retrouver Dwight Sullivan...

– Ah ouais ? Où ça ? demanda Jake avec une nonchalance exagérée.

– Dans le parking de la fourrière municipale, attaché au capot d'une voiture. La personne qui l'a déposé là a pris soin de bousiller les caméras de surveillance.

– Oh ! c'est marrant, ça ! Mais ça tombe bien, non ?

– Qu'est-ce que tu as encore fait ? demanda Kelly d'un air inquiet.

– Tu vas à l'hôpital ? Et si je prenais une douche vite fait ? Je pourrais t'accompagner là-bas.

Il ôta sa chemise et entreprit de déboucler sa ceinture.

– Je me sens vraiment sale...

– Jake...

Kelly soupira et se laissa tomber sur le lit. Elle ne put s'empêcher de contempler son torse nu.

– Tu connais mon opinion sur ce genre de coup tordu...

Il s'agenouilla devant elle et lui massa les cuisses.

– Je sais, je sais... Mais il faut parfois donner un petit coup de pouce à l'action de la justice. Moi, je peux me le permettre, mais pas une fonctionnaire comme toi...

Elle ne répondit pas, se contenta de baisser la tête. Il lui embrassa le nez puis se dirigea vers la salle de bains. Un nuage de vapeur émergea bientôt de la porte ouverte. Il criait plus qu'il ne parlait pour se faire entendre malgré le bruit de la douche.

– Morgan avait bien trompé son monde, hein ? Figure-toi que des

gens du coin espéraient même le voir se présenter aux élections municipales.

– Qui t’a dit ça ? demanda Kelly en plissant les yeux.

– Quelqu’un... Je trouve ça quand même dingue qu’il ait failli ne jamais se faire prendre.

– Mais il ne s’est pas fait prendre, au bout du compte, dit Kelly avec une pointe de découragement dans la voix. Il se planque sans doute quelque part au Canada, en train de se foutre de notre gueule.

Jake ne répondit pas. Kelly examina les motifs du tapis.

– C’est drôle, mais quand on interroge ces tueurs en série, ils pensent tous qu’ils sont parfaitement normaux, remarqua-t-elle. Ils vous sortent toutes sortes de bonnes raisons pour justifier leurs crimes... Dieu, leur mère, la société... On a l’impression que même le pire d’entre eux pourrait se regarder dans la glace tous les matins en se disant qu’il est un mec bien. Les gens ne sont jamais à court d’autojustifications.

Il y eut un long silence. Jake se racla la gorge avant de changer de sujet :

– Horrible, cette douche ! Quand on sera installés à Washington, il nous en faudra une mieux que celle-là... Le plus important, tu sais, c’est la pression de l’eau.

– Quand on sera installés à Washington ? demanda Kelly en suivant des doigts les motifs du couvre-lit.

Les égratignures qu’elle avait récoltées lors de la traque dans les bois commençaient à lui brûler le visage.

– Ouais. Je pensais à un petit pavillon peinard, dans le quartier de Georgetown... Il paraît que les écoles sont d’un bon niveau, dans ce coin.

– Comment ça ? demanda Kelly, paniquée.

– L’école... Tu sais, c’est l’endroit où vont les enfants.

Kelly se leva et entreprit de défroisser le couvre-lit.

– Qu’est-ce qui te fait croire que je veux avoir des enfants?

– Tu plaisantes, ou quoi ? Tout le monde a envie d’avoir des enfants... Cela procède d’un instinct biologique irréfutable.

Kelly remit en ordre une pile de papiers posés sur la table de nuit, avant de se courber pour ramasser les vêtements de Jake, éparpillés sur la moquette. Elle les secoua vigoureusement avant de les

empiler soigneusement, en répliquant :

– Je suis un peu vieille pour avoir des enfants.

– Je t'en prie. Tu n'as que trente-sept ans... On a tout le temps qu'il faut devant nous.

– Je ne pourrais plus faire ce boulot, si j'avais des enfants.

Elle posa les vêtements sur une chaise, scruta la pièce. Elle aperçut sur la moquette un petit objet scintillant.

– J'y ai déjà réfléchi. Et, comme tu n'es pas exactement le prototype de la femme au foyer, j'ai pensé que tu pourrais travailler avec moi dans la boîte que je vais créer.

– Comment ça ? Travailler pour toi ?

Kelly fronça les sourcils en se baissant pour ramasser l'objet. C'était une ravissante bague en platine, incrustée de rubis. *C'est drôle que la femme de ménage ne l'ait pas trouvée*, songea Kelly. Elle se promit de l'apporter à la réception de la pension.

– Non, travailler avec moi. En partenaires. Tu pourrais ne travailler que sur les dossiers qui te plairont. C'est pas mal, comme plan, non ? Et tu seras payée le triple de ce que tu touches actuellement... Pour une charge de travail bien moindre.

– Qu'est-ce qui te rend si certain que cette société va marcher ? demanda-t-elle négligemment en posant la bague sur la table de nuit.

– Allons, avec mon sens du contact et des relations publiques ? On ne peut pas se planter.

Kelly se rassit sur le lit et regarda le plafond d'un œil consterné.

– T'es dingue.

Elle entendit les robinets antiques tourner et le clapotis de l'eau sur le carrelage cessa. Jake sortit de la salle de bains en s'essuyant les cheveux.

– Dingue de toi, dit-il en esquissant un sourire. Prends ton temps, réfléchis bien à ma proposition.

Le regard de Jake tomba sur la table de nuit et il blêmit.

Kelly leva la tête et suivit son regard.

– Ah, ça... Je viens de la trouver par terre. Il ne faudra pas oublier de la déposer à la réception avant de partir.

Elle se cala le dos contre les coussins. Elle était encore très

fatiguée. Ce dont elle avait vraiment besoin, c'était une longue nuit de sommeil, paisible et ininterrompue.

– Euh, non... Ça, c'est pas possible, dit-il en traversant la pièce pour prendre la bague.

– Comment ça ? Pourquoi pas ?

– Kelly..., commença Jake.

Au changement de ton qu'elle perçut dans sa voix, Kelly tourna la tête vers lui. Il était agenouillé devant elle, tout nu, et lui tendait la bague.

– J'avais pas vraiment prévu que ça se passerait comme ça... Mais, bon... Qu'est-ce que tu en dis, toi ?

NOTE DE L'AUTEUR

Alors que je travaillais comme stagiaire dans la région des Berkshires, voilà plus de quinze ans, pour promouvoir un festival de danse, j'ai appris beaucoup sur moi-même, cet été-là : et en tout premier lieu, que je préférerais danser plutôt que de rédiger des remerciements pour les compagnies participant au festival ! J'ai également découvert que je ne suis pas vraiment faite pour le camping, et que, quand je passe trop de temps loin de la mer, je deviens désagréable. Quand je ne travaillais pas (c'est-à-dire souvent – car mon salaire s'élevait à la modeste somme de 75 dollars par mois), je partais à la découverte de la région : randonnée sur le sentier des Appalaches, baignades dans les lacs, concerts en plein air et soirées théâtre. Les stagiaires étaient nourris et logés dans des cabanes de bois disséminées aux alentours. Evidemment, je me suis vu attribuer une cabane très éloignée, située en pleine forêt, à près de deux kilomètres de la route principale. Je m'y trouvais seule quand, un soir, un orage a provoqué une coupure d'électricité. Assise dans le noir, mon couteau suisse à la main, et sursautant au moindre craquement, j'ai soudain pensé que c'était le cadre idéal pour un roman policier. Un décor que j'ai finalement utilisé dans ce roman...

Que tous ceux qui m'ont prodigué leur aide, qui ont partagé leurs connaissances et se sont montrés si disponibles, soient ici remerciés.

A commencer par le Dr Doug P. Lyle, qui a répondu si promptement à mes questions sur la médecine légale. Les agents du FBI Pamela S. Stratton et Mary Ellen Beekman (aujourd'hui en retraite) ont contribué à corriger des incohérences dans l'intrigue du roman. Robin Purcell, elle, n'est pas seulement un excellent écrivain et une camarade de chambre du festival du Thriller : elle a également répondu à mes questions sur l'organisation de la police. Quant au lieutenant Patricia Driscoll, de la police des Berkshires, elle a eu la gentillesse de corriger les erreurs terminologiques. Il va sans dire que ce roman est une œuvre de fiction, et que toute similitude avec les pratiques, les mentalités, les procédures réelles de cette unité de police serait pure coïncidence.

Barbara Volkle m'a mise en contact avec l'extraordinaire Tom Collins, amateur d'oiseaux, qui m'a confié ce que serait le rêve absolu d'un amoureux d'oiseaux dans les Berkshires. Vernon

Whitaker, lui, a eu recours à ce que je qualifierais de « séance vaudou de science-fiction » pour sauver tous mes fichiers alors que mon micro-ordinateur venait de mourir prématurément.

Mes premières lectrices, et Kalia Gibb tout spécialement, ont très généreusement contribué à la relecture finale du manuscrit. Quant à Dorothy Sleeper, c'est à elle que je dois les ventes impressionnantes de mon premier roman (publié en français dans la collection Best-Sellers sous le titre *Le cercle de sang*) dans la région ouest du Massachusetts. Je ne la remercierai jamais assez de m'avoir soutenue avec une telle ferveur ! Merci également à mon agent, Jean Naggar, pour son indéfectible soutien. Mes remerciements vont également à l'équipe de MIRA Books – en particulier à Valerie Gray, mon éditrice, dont les remarques si pertinentes m'ont permis de progresser en tant qu'écrivain, et qui a répondu patiemment à toutes mes questions, même les plus ridicules. Merci à toute l'équipe commerciale et marketing – merci à vous, Heather Foy et Don Lucey.

Sans l'aide orthographique, syntaxique, grammaticale, de ma sœur Kate, ce roman aurait été illisible. Adrienne, mon autre sœur, et mes parents sont depuis toujours mes lecteurs bienveillants, mais aussi les plus exigeants. Merci à vous.

On dit que les écrivains vivent souvent en solitaires.

Grâce à vous, mes amis, sœurs, parents, grâce à mon mari et à ma fille, j'ai la chance de pouvoir affirmer que c'est totalement faux.

DANS LA MÊME COLLECTION *Par ordre alphabétique d'auteur*

BEVERLY BARTON
OLGA BICOS
OLGA BICOS
LAURIE BRETON
BARBARA BRETTON
JAN COFFEY
JAN COFFEY
JASMINE CRESSWELL
JASMINE CRESSWELL
JASMINE CRESSWELL
JASMINE CRESSWELL
JASMINE CRESSWELL
CAMERON CRUISE
MARGOT DALTON
MARGOT DALTON
MARGOT DALTON
MARGOT DALTON
WINSLOW ELIOT
ANDREA ELLISON
LYNN ERICKSON
SUZANNE FORSTER
SUZANNE FORSTER
MICHELLE GAGNON
MICHELLE GAGNON
TESS GERRITSEN
TESS GERRITSEN
TESS GERRITSEN
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
HEATHER GRAHAM
CAROLYN HAINES
KAREN HARPER
KAREN HARPER
KAREN HARPER
KAREN HARPER
KAREN HARPER
KAREN HARPER
KATHRYN HARVEY
BONNIE HEARN HILL
BONNIE HEARN HILL
CHRISTIANE HEGGAN

Dans l'ombre de l'assassin
Nuit d'orage
La mort dans le miroir
Ne vois-tu pas la mort venir ?
Le lien brisé
La dernière victime
L'accusé
La Manipulatrice
Le secret brisé
La mort pour héritage
Soupçons mortels
Je saurai te retrouver
La perle de sang
Amnésie
Kidnapping
Le sceau du mal
Crimes inavoués
L'innocence du mal
Elles étaient si jolies
Le Prédateur
Le cercle secret
Secrets
Le cercle de sang
La forêt de la peur
Présumée coupable
Crimes masqués
Ne m'oublie pas
L'invitation
L'ennemi sans visage
Le complot
Soupçons
La griffe de l'assassin
Prémonition
L'ombre de la mort
Danse avec la mort
Noires visions
Nuits blanches
Apparences
La crypte mystérieuse
Sombre présage
Hantise
Dangereuse vision
La nuit écarlate
Les fiancées du Mississippi
Testament mortel
Le saut du diable
L'œuvre du mal
Les portes du mal
Une femme dans la nuit
Mortel mensonge
Intention mortelle
La clé du passé
La disparue de Sacramento
Mortelle perfection
Miami Confidential

CHRISTIANE HEGGAN
CHRISTIANE HEGGAN
CHRISTIANE HEGGAN
CHRISTIANE HEGGAN
CHRISTIANE HEGGAN
CHRISTIANE HEGGAN
METSU HINGLE
METSU HINGLE
METSU HINGLE
GWEN HUNTER
GWEN HUNTER
GWEN HUNTER
GWEN HUNTER
GWEN HUNTER
LISA JACKSON
LISA JACKSON
LISA JACKSON
LISA JACKSON
LISA JACKSON
CHRIS JORDAN
CHRIS JORDAN
PENNY JORDAN
PENNY JORDAN
R.J. KAISER
ALEX KAVA
ALEX KAVA
ALEX KAVA
ALEX KAVA
ALEX KAVA
ALEX KAVA
ALEX KAVA
ALEX KAVA
ALEX KAVA
RACHEL LEE
RACHEL LEE
RACHEL LEE
DINAH McCALL
DINAH McCALL
HELEN R. MYERS
HELEN R. MYERS
HELEN R. MYERS
HELEN R. MYERS
HELEN R. MYERS
HELEN R. MYERS
CARLA NEGERS
CARLA NEGERS
CARLA NEGERS
CARLA NEGERS
CARLA NEGERS
CARLA NEGERS
CARLA NEGERS
CARLA NEGERS
CARLA NEGERS
BRENDA NOVAK
BRENDA NOVAK
BRENDA NOVAK
MEG O'BRIEN
MEG O'BRIEN
MEG O'BRIEN
MEG O'BRIEN
MEG O'BRIEN
SHIRLEY PALMER
SHIRLEY PALMER
EMILIE RICHARDS

L'Alibi
Intime conviction
Labyrinthe meurtrier
Par une nuit d'hiver
Troublantes révélations
Intention de tuer
Meurtre à New York
Le masque de la mort
La fille de l'assassin
Noces noires
Faux diagnostic
Virus
Les mains du diable
Le triangle du mal
La piste du mal
Dans l'ombre du bayou
Noire était la nuit
Les disparues de la nuit
L'hiver assassin
Piège de neige
L'étau
Disparue
De mémoire de femme
La femme bafouée
Qui a tué Jane Doe ?
Sang Froid
Le collectionneur
Les âmes piégées
Obsession meurtrière
Le Pacte
En danger de mort
Neige de sang
Le lien du mal
Secret meurtrier
Les disparus de l'hiver
Mélodie mortelle
Mortelle impasse
Les ombres du doute
Mort suspecte
Suspicion
La marque du diable
L'énigme de Cold Spring
Piège invisible
La dernière preuve
Le voile noir
La nuit du solstice
Noirs desseins
Une femme en fuite
L'étrangleur de Sandpoint
Noir secret
Noirs soupçons
Le piège
En lettres de sang
Pluie de sang
La déchirure
Spirale meurtrière
Zone d'ombre
Le bûcher des innocents
Le refuge irlandais

EMILIE RICHARDS
EMILIE RICHARDS
EMILIE RICHARDS
EMILIE RICHARDS
EMILIE RICHARDS
EMILIE RICHARDS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
NORA ROBERTS
FRANCIS ROE
FRANCIS ROE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
KAREN ROSE
M. J. ROSE
M. J. ROSE
M. J. ROSE
JOANN ROSS
SHARON SALA
SHARON SALA
SHARON SALA
SHARON SALA
SHARON SALA
SHARON SALA
SHARON SALA
MAGGIE SHAYNE
MAGGIE SHAYNE
TAYLOR SMITH
TAYLOR SMITH
TAYLOR SMITH
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
AMANDA STEVENS
AMANDA STEVENS
AMANDA STEVENS

Mémoires de Louisiane
Le testament des Gerritsen
L'héritage des Robeson
L'écho de la rivière
Promesse d'Irlande
Du côté de Georgetown
Possession
Le cercle brisé
Et vos péchés seront pardonnés
Tabous
Coupable innocence
Maléfice
Enquêtes à Denver
Crimes à Denver
L'ultime refuge
Une femme dans la tourmente
Clair-obscur
Le secret du bayou
Le souffle du danger
La maison du mystère
L'engrenage
Soins intensifs
Le lys rouge
Et tu périras par le feu
Je te volerai ta mort
Le cercle du mal
Le sceau du silence
Les roses écarlates
Le cercle écarlate
La cinquième victime
Rédemption
La femme de l'ombre
Sang de glace
Le soupir des roses
Meurtre en eaux troubles
L'œil du témoin
Expiation
Si tu te souviens
Dans les pas du tueur
Noir paradis
Un parfait coupable
Le carnet noir
La mémoire assassinée
Morts en série
Rapt
Black Rose
La griffe du mal
Trahison
Cauchemar
Pulsion meurtrière
Le silence du mal
Jeux macabres
Le tueur d'anges
Collection macabre
Et vous serez châtiés
L'innocence volée
N'oublie pas que je t'attends
La poupée brisée
Juste après minuit

AMANDA STEVENS
ANNE STUART
TARA TAYLOR QUINN
ELISE TITLE
CHARLOTTE VALE ALLEN
LAURA VAN WORMER
GAYLE WILSON
GAYLE WILSON
GAYLE WILSON
GAYLE WILSON
KAREN YOUNG

Le repaire du mal
La veuve
Enlèvement
Obsession
L'enfance volée
La proie du tueur
Les disparus du Mississippi
Rumeurs
Le secret de Maddie
L'innocence trahie
Passé meurtrier

5 TITRES À PARAÎTRE EN SEPTEMBRE 2010

